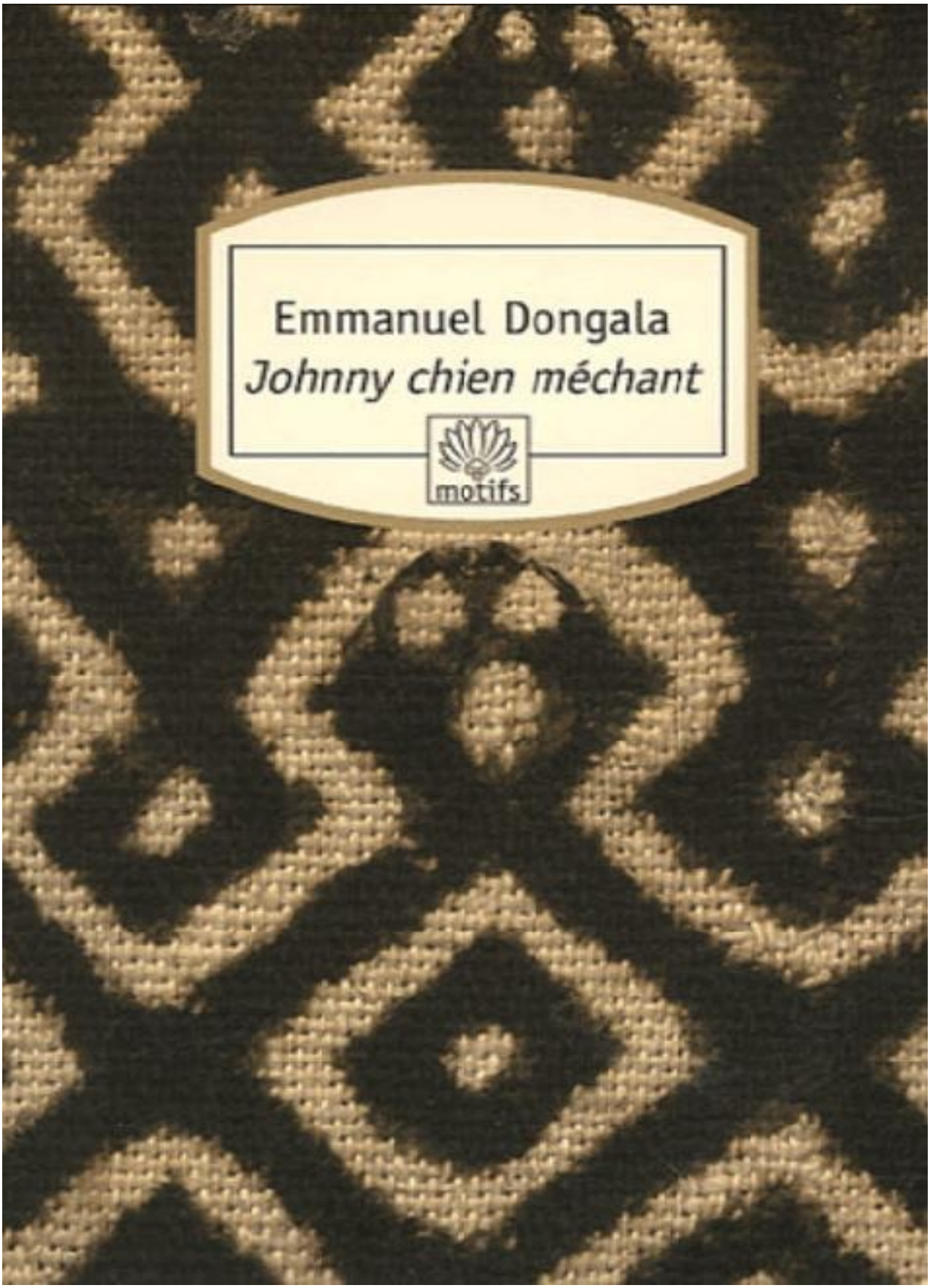
Johnny chien méchant

Emmanuel Dongala

VISIT...




Emmanuel Dongala
Johnny chien méchant
motifs

Emmanuel Dongala

Johnny Chien Méchant

Le Serpent à Plumes

2002

ISBN : 2-84261-355-4

Collection Fiction française

Roman

Illustration de couverture : Bigre !

© 2002 Le Serpent à Plumes



Du même auteur

Un fusil dans la main, un poème dans la poche,
roman, Éd. Albin Michel, 1973

Aux éditions Le Serpent à Plumes, dans la collection Motifs :
Jazz et vin de palme, nouvelles, n° 39, 1996
Les petits garçons naissent aussi des étoiles, roman, n° 112, 2000
Le Feu des origines, roman, n° 139, 2001

À mon ami Philip Roth.
À C.H. and Mary Huvelle,
en signe de gratitude.

Je remercie la Fondation Simon Guggenheim qui, grâce à une subvention, m'a permis d'avoir temps libre pour écrire la majeure partie de ce livre.

« *Si la souffrance est humaine, nous ne sommes pas hommes pour souffrir seulement.* »

GEORGES SEFERIS,

« Un vieillard sur le bord du fleuve », *Journal de bord II*

Pity the planet, all joy gone
from this sweet volcanic cone ;
peace to our Children when they fall
in small war on the heels of small
war – until the end of time…

ROBERT LOWELL,
Waking up early Sunday morning
Near the Ocean

1

Laokolé

Le général Giap a proclamé un pillage général de quarante-huit heures.

J’ai aussitôt arrêté la radio, j’ai pris la lampe-tempête et j’ai couru vers la petite cabane qui nous servait de débarras pour vérifier si la brouette était bien là, et en état de marche. Oui, elle était bien là, renversée sur son caisson. J’ai fait tourner son unique roue. Elle tournait bien, mais grinçait un peu. Je suis allée dans la cuisine chercher le peu d’huile de palme qui nous restait ; je l’ai graissée avec et l’ai testée à nouveau. Elle ne grinçait plus. Malgré la rouille qui avait commencé à ronger une partie de la carrosserie, elle était en parfait état de marche, et les deux brancards étaient solides.

Je suis retournée dans la maison. J’ai soulevé le pagne qui servait de rideau entre ma chambre et celle de maman : elle dormait toujours. La réveiller ou la laisser dormir un peu plus ? J’ai hésité un moment puis j’ai décidé de ne la réveiller qu’au dernier moment ; la nuit avait été très difficile pour elle et ce n’était que vers trois heures du matin que les deux comprimés effervescents d’aspirine que je l’avais forcée à prendre avaient calmé les douleurs de ses jambes fracturées et lui avaient ainsi permis de s’endormir. J’allais la laisser se reposer une demi-heure encore. J’ai laissé retomber le pagne et me suis dirigée vers Fofo, mon petit frère qui partageait la chambre avec moi ; il continuait à ronfler, confortablement allongé sur son matelas mousse étalé par terre à côté de mon lit. Je l’ai brutalement secoué. À onze ans, bientôt douze, ce n’était plus un gamin, il était assez âgé pour aider la famille.

Il s’est réveillé en sursaut. Je lui ai dit qu’un nouveau pillage allait commencer dans quelques heures et qu’il fallait que nous nous dépêchions, il ne fallait pas se laisser surprendre comme la dernière fois. Une lueur de panique dans les yeux, il s’est mis à pleurer et à trembler de tout son corps. J’ai compris qu’il était terrifié parce qu’il pensait qu’il allait revivre les événements de ce jour-là, quand les premières milices – celles qui combattaient alors ceux qui aujourd’hui se préparaient au pillage – avaient abattu papa sous ses yeux. Ce

serait la catastrophe s'il piquait une de ses crises périodiques ; il fallait donc que je le secoue, que je lui fasse prendre conscience de l'urgence de la situation pour l'empêcher d'en saisir la gravité.

J'ai pris mon air le plus sévère, j'ai levé la main droite de façon menaçante en lui ordonnant d'aller immédiatement prendre deux pelles dans la remise où on gardait la brouette et de m'attendre derrière la maison. Il a tout de suite compris que je ne plaisantais pas ; il a cessé de trembler, puis il est sorti dans la nuit. J'ai eu peur d'avoir réveillé maman en élevant si fort la voix en parlant à Fofo ; j'ai une fois encore soulevé le pagne, elle dormait toujours. Il y a longtemps que je n'avais lu une telle sérénité sur son visage. Son sommeil était si paisible !

Je suis sortie à mon tour. Fofo m'attendait déjà dans notre petit jardin derrière la maison avec une seule pelle et m'a dit que le manche de l'autre était cassé. Je lui ai demandé de repartir chercher une houe à la place. Quand il est revenu, je lui ai tendu la pelle que je tenais et j'ai pris la houe. J'ai tracé un rectangle par terre et nous avons commencé à creuser un grand trou sous la lumière de la lune. Comme c'était la terre du jardin, le sol était meuble ; c'était notre chance. Imaginez creuser un trou dans du sable ou sur du sol dur de latérite ! Au bout d'une dizaine de minutes, le trou était assez grand.

J'ai regardé Fofo. Il transpirait à grosses gouttes. Pauvre enfant. Je l'avais réveillé à cinq heures du matin, je l'avais menacé, je lui avais fait faire ce dur labeur physique et il n'avait encore rien mangé. Un gosse de douze ans ne méritait pas cela. Je lui ai demandé d'aller faire sa toilette puis de manger quelque chose. « N'oublie pas de te brosser les dents et de te peigner. Et vite, ne lambine surtout pas sinon c'est moi-même qui viendrai te chercher. » Il est parti sans dire un mot. Ah, si je pouvais lui avoir ne serait-ce qu'une petite barre de chocolat.

J'ai repris la pelle que Fofo avait laissée et j'ai dégagé la terre qui se trouvait sur les bords du trou de peur qu'elle n'y retombe. Il fallait maintenant s'occuper de Maman.

2

Johnny dit Lufua Liwa

Giap a autorisé un pillage général de quarante-huit heures. Écoutez-le brailler à la radio. « *Ici c'est moi, général Giap. Nos vaillants combattants de la liberté se sont battus comme des lions et comme des buffles. Ils ont terrorisé l'ennemi qui a fui la queue basse. Victoire,* la luta continua ! *Nous n'avons peur de rien. Nous les poursuivrons jusqu'au fond de la mer. Nous allons leur coller au derrière comme des morpions. Pour fêter cette victoire du peuple libéré, moi, général Giap, avec l'accord de notre nouveau président, je vous donne l'autorisation de vous servir pendant quarante-huit heures. Servez-vous, prenez tout ce que vous voulez, cela fait partie de la victoire, c'est la prime de guerre. Servez-vous donc jusqu'à lundi… »* « Servez-vous jusqu'à lundi… », non mais, pourquoi quarante-huit heures ? Il croyait vraiment qu'on avait besoin de sa permission ? Nous allions rapiner tant qu'il y aurait quelque chose à rapiner, que cela prenne vingt-quatre, quarante-huit, soixante-douze heures ou une semaine. Même le big chief pour qui nous combattions, celui qui, depuis quelques heures, depuis que nous étions entrés dans la ville, était maintenant le président de notre pays, même lui ne pouvait nous arrêter. Il savait que de tous les miliciens qui avaient combattu et combattaient pour lui, notre faction était la meilleure. Ce n'était pas pour rien qu'on nous appelait les Mata Mata, les « donne-la-mort », ceux qui n'avaient pas peur de la donner ni de la recevoir. C'est notre commando qui avait réellement conquis le pouvoir parce que nous étions les premiers à être entrés dans cette ville et à avoir pris la radio et la télévision. Et quand cette ville serait nettoyée et tout le pays sous notre contrôle, il faudrait qu'on nous intègre dans l'armée sinon ça allait péter. Moi je serais intégré avec le grade de lieutenant-colonel. Giap, lui, était promu général parce qu'il était déjà vieux, il avait vingt-cinq ans.

C'est d'ailleurs grâce à moi qu'il s'appelait Giap. Son nom de guerre était Pili Pili. Pili Pili parce que sa torture préférée était de frotter les yeux des prisonnières que nous faisions avec du pili-pili, ce petit piment rouge qui, dans

une sauce, vous brûlait la bouche et vous faisait avaler autant d'eau que charriait le fleuve Congo, pour essayer d'en éteindre l'incendie. Contrairement à nous, il ne chevauchait pas les belles filles que nous capturions ; il disait que s'il le faisait, ses fétiches allaient perdre leur pouvoir ; que, par exemple, il ne pourrait plus devenir invisible devant l'ennemi ou que les balles ne se transformeraient plus en mottes de terre quand elles l'atteindraient. En fait, moi j'étais le seul à connaître son secret : son piston était mort et il ne pouvait plus pomper les femmes comme nous. Sa chose-là ne faisait debout-debout qu'avec les femmes dont nous ne voulions pas, celles qui n'excitaient pas notre appétit. Il les prenait, il frottait leurs yeux avec de la poudre ou de la sauce de piment qu'il avait préparée lui-même et arrachait leurs vêtements ; et pendant que les prisonnières criaient, se frottaient les yeux et se convulsaient sous la brûlure du piment, il se bidonnait, il se gondolait jusqu'à avoir des larmes aux yeux. Quand il les voyait rouler par terre, se contorsionner et agiter leurs fesses nues comme si elles dansaient une danse inventée par le diable, alors là, il se mettait à bander fort comme un taureau. Ses yeux exorbités de fumeur de chanvre étaient encore plus rouges que les yeux pimentés de ses victimes. Il riait, il était heureux et sans honte il jouissait. Je sais qu'il mouillait parce qu'une tache sombre, ronde et humide, se dessinait sur son pantalon kaki, juste en dessous de sa braguette. Une fois qu'il s'était assouvi, sa banane retombait et devenait flagada, puis se ratatinait pour disparaître dans les plis de son bas-ventre. Impressionnant. Mais là, fallait faire semblant de ne rien voir parce qu'alors il devenait fou furax comme une chienne en chaleur à qui on a refusé un mâle. Depuis qu'il avait abattu d'une rafale de sa kalach Canon Fumant qui avait osé dire en voyant la chose de Pili Pili devenir rikiki et disparaître : « Eh, on dirait un ver de terre qui se rétracte dans un trou », tout le monde se tenait à carreau et regardait de l'autre côté quand il était dans cet état. Même Rambo, celui qui avait été notre chef, le craignait. Ouais, il méritait bien son surnom de Pili Pili.

Quand Major Rambo avait été abattu lors d'une dispute pour le partage du butin que nous avions ravi chez un riche commerçant mauritanien, j'avais senti que les camarades allaient me demander de le remplacer et de devenir le nouveau chef de notre groupe. J'avais refusé. J'avais dit que Pili Pili était le plus âgé d'entre nous, c'était à lui de commander. En fait la vérité était que j'avais peur de ses gris-gris car je les avais vus fonctionner. Un jour qu'il avait oublié son gris-gris qui le rendait invisible, il s'était fait repérer par les Tchétchènes, une des factions des milices du pouvoir des assassins du peuple contre qui nous combattions. Il avait réussi à s'échapper et quand il avait rejoint notre camp, ses vêtements étaient complètement mouillés. On pouvait les essorer comme une serpillière : toutes les balles qui l'avaient touché s'étaient transformées en

gouttes d'eau ! Ouais, je vous dis pas, il était fort le mec ! J'avais donc préféré lui laisser la direction du groupe. Apparemment il n'attendait que cela puisqu'il avait aussitôt accepté et avait déclaré illico presto que nous devions maintenant l'appeler le général Pili Pili.

Nous avions tous pensé que c'était ridicule pour un général de s'appeler « piment ». Les autres groupes de miliciens nous railleraient et nous manqueraient de respect d'avoir à notre tête quelqu'un qui bandait en voyant se trémousser le derrière des femmes aux yeux saupoudrés d'épices. Alors il nous avait regardés en contractant ses biscoteaux et avait dit que puisque Rambo était mort, il était maintenant le général Rambo. J'avais violemment protesté car, comme c'est ma balle qui avait abattu Rambo, j'avais craint qu'un malheur ne m'arrive si le nom Rambo restait vivant parmi nous. Un nom n'est pas seulement un nom. Un nom porte en lui une puissance cachée. Ce n'est pas pour rien que j'ai pris comme nom Lufua Liwa qui veut dire « Tue-la-Mort » ou, mieux, « Trompe-la-Mort ». Alors pour le flatter, je lui avais dit que Rambo était un nom trop commun, presque vulgaire, et qu'il y avait plus de trois cents Rambo rien que dans la ville de Dallas au Texas. Les autres, qui me croyaient très intelligent parce que j'étais le seul intellectuel du groupe, avaient approuvé. On s'était alors mis à chercher fort, très fort. On avait pensé à Godzilla, Ourang-Outan puis Khadafi, Saddam Hussein, Milosevic, tous les hommes à poigne dont nous avons entendu les noms à la radio. Mais je n'étais pas satisfait. C'étaient des noms trop connus et, comme la lumière du jour, les noms trop connus ne contiennent pas de secret, donc pas de puissance cachée. La lumière du jour est transparente et n'a pas de secret ni de mystère comme celle de la nuit. Et puis bang, il avait choisi Grenade, le général Grenade. Il était tout fier d'avoir trouvé tout seul un nom original. Les autres avaient commencé à dire oui, c'est ça qu'il faut, c'est un beau nom, c'est un nom qui fait trembler, ça éclate comme une grenade dégoupillée.

Pili Pili avait pour lui ses fétiches et ses pectoraux, mais moi j'avais mon intelligence et je voulais le montrer. Peut-être qu'un jour les autres me choisiraient comme chef. J'avais dit que ça faisait piètre pour un général de n'éclater que comme une grenade. Cela ne ficherait la trouille à personne. Un général devrait péter fort et sentir mauvais comme une bombe et non pas comme une vulgaire grenade. Il avait hésité un moment et avait vu qu'il y avait un peu de vrai dans ce que je disais. Il m'avait regardé avec ses yeux rougis par la fumée du mélange d'herbes qu'il venait d'inhaler et m'avait demandé de lui trouver un nom qui sonnait bien. Et vite. Comme je suis un intellectuel – j'ai été à l'école au moins jusqu'au CE alors que Pili Pili n'a même pas terminé son

cours débutant – mon cerveau fonctionne même quand je ne le fais pas fonctionner. C'est comme on respire sans le savoir mais on respire quand même. Alors, tout d'un coup, bang moi aussi, comme une grenade qui éclate : « Giap ! » Je ne savais pas où j'avais entendu ce nom, ni quand, ni qui c'était, mais voilà, j'avais dit Giap. Pili Pili avait saute dessus. « Ouais, général Giap, je suis le général Giap. »

Et tout d'un coup, Pili Pili s'était transformé. Sa colonne vertébrale s'était redressée, il nous avait fixés avec le regard d'un vrai chef. J'avais vu le pouvoir d'un mot, d'un nom et j'avais regretté. J'aurais dû prendre ce nom moi-même. Un nom n'est jamais innocent. Lufua Liwa ne fait pas peur : quelqu'un qui trompe la mort est certainement malin, rusé, astucieux ou ringard, mais n'a jamais semé la terreur dans le camp ennemi. Désormais, je me ferais appeler Matiti Mabé, la Mauvaise Herbe. Mauvaise comme le *diamba*, le chanvre fort de chez nous qui fait tourner la tête et rend fou, mauvaise comme le champignon vénéneux qui tue ! Matiti Mabé !

Mais voilà, merde et merde, de tout le monde qui était là, c'est moi qu'il avait choisi pour donner son premier ordre en tant que général Giap, un ordre humiliant. Il m'avait demandé d'aller lui prendre ses brodequins ! Moi, Matiti Mabé, aller lui chercher ses écrase-merde ! Et pourquoi pas les cirer aussi ? J'avais voulu lui rappeler que c'était grâce à moi qu'il était devenu général et pas n'importe quel général mais un général qui portait le nom de Giap. Mais le regard qu'il avait fixé sur moi et la puissance de ses fétiches et de ses abdominaux avaient fait que j'avais tout de suite obéi. J'étais allé lui chercher ses godasses.

3

Laokolé

Je suis revenue dans la maison. Fofo avait fini de se laver et fourrageait dans la petite armoire en bambou pour voir ce qu'il pouvait dénicher pour se faire un petit déjeuner. Je lui ai dit de prendre les deux œufs qui restaient et de se faire une omelette.

Je me suis dirigée vers la chambre de maman pour la réveiller et j'ai soulevé le pagne qui servait de rideau. Incroyable. Cette femme qui, depuis l'assassinat de son mari, ne connaissait que des sommeils agités et dont la douleur des deux jambes brisées lui faisait ouvrir les yeux toujours avant l'aube, dormait, tranquille, le visage apaisé. Malgré l'urgence de la situation, je n'ai pas eu le courage d'interrompre ce sourire que j'ai cru voir flotter sur ses lèvres. Je me suis aussitôt fait une raison, la réveiller cinq minutes plus tard n'entraverait point tant soit peu notre fuite.

La voix de Fofo m'a crié du petit coin-cuisine qu'il ne restait plus d'huile d'arachide, qu'il n'y avait que de l'huile de palme. Je n'aime pas beaucoup l'huile de palme et je trouve immangeables les œufs grillés avec cette huile. Je lui ai répondu en lui disant de se faire des œufs durs, il y avait du pétrole dans le réchaud que nous avions acheté pour remplacer la gazinière pillée. Et surtout qu'il ne lambine pas ! On devait décamper dans une demi-heure au plus tard. Cette fois-ci on ne se laisserait pas surprendre.

Je me suis approchée de mon lit. Je me suis agenouillée, je me suis courbée et j'ai tiré la grosse cantine en métal que nous avions cachée dessous. Je l'ai ouverte. J'y ai trouvé trois cancrelats morts et leurs chiures. Comment avaient-ils pu entrer dans une malle fermée ? Mystère. Je l'ai rapidement nettoyée et me suis mise à y entasser les choses importantes que nous devions à tout prix sauvegarder. Le choix était difficile, même si j'y avais pensé plusieurs fois depuis les derniers pillages. J'ai commencé par la grosse chemise cartonnée qui contenait tous nos documents officiels : actes de naissance, certificat de mariage de Maman, bulletins scolaires et diplômes. J'y ai ensuite placé mes livres

scolaires et ceux de Fofo. Je voulais garder sur moi la grosse « Encyclopédie de l'espace » que j'avais eue comme prix l'année précédente mais elle était trop lourde et trop encombrante. J'ai rangé la photo de Papa tenant Maman par la main dans la petite trousse où j'avais aussi mis notre argent. Dans des circonstances comme celles-ci, je portais cette trousse toujours sous ma robe, mon pagne ou mon pantalon tandis que j'utilisais comme leurre un sac à main que je portais ostensiblement en bandoulière, en m'assurant qu'il contenait toujours quelques pièces de monnaie et des bijoux bon marché. Cela pouvait vous sauver la vie. J'ai ensuite déposé dans la malle les trois pagnes « superwax » de Maman, mes deux plus belles robes, ma paire de chaussures neuves. J'ai demandé à Fofo de regarder lui aussi si je n'avais pas oublié quelque chose d'important pour lui. Enfin j'ai décidé d'aller réveiller Maman.

Je me suis approchée de son lit en évitant de regarder son visage et j'ai posé ma main sur son front ; je l'ai doucement appelée comme si rien n'urgeait. Elle a ouvert les yeux et m'a souri.

Elle m'a dit, visiblement heureuse mais avec une petite pointe de regret : « Oh Lao, tu as interrompu un beau rêve que j'étais en train de faire. Je me promenais seule dans le parc zoologique de notre ville et je me suis arrêtée pour admirer un groupe de jeunes filles qui jouaient au *ndzango* ; elles sautillaient, battaient des mains, riaient…

— Écoute, Maman, tu me raconteras ton rêve plus tard, il faut que nous partions maintenant. »

Je lui ai annoncé rapidement que les troupes gouvernementales, celles qui nous avaient pillés la dernière fois, étaient en déroute et fuyaient la ville tandis que des troupes rebelles y entraient en ce moment même, ce qui voulait dire qu'un pillage n'allait pas tarder. Elle a ouvert de grands yeux où se lisait un cocktail de sentiments : le choc, la peur, la fureur et la détermination ; elle m'a refait préciser si c'étaient les troupes gouvernementales ou bien les rebelles qui fuyaient. Je lui ai répété que les troupes qui étaient gouvernementales étaient maintenant les troupes rebelles et les troupes qui étaient rebelles étaient maintenant les troupes gouvernementales. Elle savait aussi bien que moi que pour nous, cela ne faisait aucune différence ; tous les camps qui se battaient disaient le faire au nom du peuple, c'était donc au peuple de payer pour ceux qui remportaient la victoire et de payer pour ceux qui la perdaient. Or le peuple, c'était nous.

Après m'avoir écoutée, elle est redevenue la mère qu'elle avait toujours été avant la perte de ses jambes, la femme forte qui dirigeait la maison, vendait au marché, nous faisait manger, s'occupait de nos vêtements, de notre santé et de

notre scolarité, pendant que Papa passait de longues heures hors de la maison à pousser des brouettes de ciment et de sable, à mélanger du mortier, à transporter des briques et à monter des murs pour ramener à la maison l'argent pour nous nourrir. Elle s'est assise sur le lit, elle m'a engueulée parce que je ne l'avais pas réveillée aussitôt que j'avais appris la nouvelle à la radio. Je lui ai expliqué que l'essentiel était fait : la brouette, la malle, le déjeuner de Fofo, et qu'on n'avait plus de temps à perdre ; cela l'a calmée. Elle m'a indiqué deux ou trois choses que je devais ajouter à la cantine – « et surtout n'oublie pas d'y mettre la photo de ton père », avait-elle insisté –, puis elle s'est précipitée faire sa toilette.

J'ai appelé Fofo pour m'aider à porter la malle jusqu'au trou. Elle était lourde mais, à deux, nous avons réussi à la déplacer. Nous avons ensuite passé deux cordes en dessous – j'ai appris cette technique lors de la mise en fosse du cercueil de Papa – mais avant que nous ne la soulevions pour la mettre dans le trou, voilà Maman qui se met à crier et à nous faire de grands signes avec la lampe-tempête. Elle tentait d'avancer vers nous en se traînant sur les fesses dans une démarche bancale de crabe. J'ai couru vers elle. Elle tenait dans ses mains le niveau, l'équerre et le mètre pliant de Papa. Si je n'avais pas l'expérience des pillages qui dans notre pays couronnaient toujours l'arrivée des troupes victorieuses ou en déroute, j'aurais éclaté de rire en lui disant que personne n'aurait l'idée de voler ces vieux instruments, une équerre dont les branches formant l'angle droit avaient été gauchies par les pluies et les soleils tropicaux, un niveau dont la fenêtre de verre qui permettait de repérer la bulle d'air était pratiquement voilée et un mètre pliant qui se coinçait en éventail quand on essayait de le plier ; mais ici les choses n'avaient plus aucune logique, on saccageait pour saccager, on tuait pour tuer, on pillait pour piller, même les choses les plus invraisemblables. Et puis, tout d'un coup, aussi soudaine qu'inattendue, une onde d'affection a surgi du plus profond de mon être, et mon corps s'est mis à vibrer en résonance avec ces instruments ; ces vieux outils de maçon ne nous avaient pas seulement nourris, habillés et avaient permis d'acheter les médicaments qui nous avaient soignés et maintenus en vie jusqu'à aujourd'hui, mais ils m'avaient aussi offert un avantage certain sur mes collègues de classe ; ils m'avaient amené d'un côté à saisir vite et mieux qu'eux la réalité concrète qui se cachait derrière les idées abstraites et imaginaires et, de l'autre, à comprendre comment les choses concrètes et réelles pouvaient engendrer des formes abstraites et imaginaires : c'était grâce à cette équerre que j'avais vu et compris la réalité de l'angle droit que nous avions appris dans notre

classe de géométrie, grâce à ce niveau et à sa bulle d'air que j'avais pu concevoir sans difficulté un plan incliné ou une surface plane parfaite, sans friction, sur laquelle on pouvait faire rouler une bille indéfiniment ; enfin et surtout, c'était grâce à ce mètre que Papa me faisait tenir, plier et déplier, ce mètre avec lequel il mesurait tout ce qui était mesurable dans le monde qui l'entourait, qu'était né mon rêve de devenir ingénieur après mon bac afin de bâtir des édifices plus grands encore que les maisons que construisait Papa. Je les ai pris des mains de Maman et je suis allée les placer dans la malle.

À coups de pelle et de houe, nous avons enterré notre trésor, ce que nous avions de plus précieux au monde après nos vies.

Le ciel commençait à blanchir vers l'est. Le jour allait bientôt se lever et, d'un moment à l'autre, les rapaces allaient s'abattre sur la ville. Il était temps de partir.

4

Johnny dit Matiti Mabé

Avant de nous mettre en mouvement pour l'attaque, Giap a commencé par distribuer les corvées comme un vrai chef. En plus de mes propres armes qui étaient déjà lourdes comme des cailloux, il m'a demandé de transporter le lance-roquettes, un truc presque deux fois ma taille et lourd à porter. « Eh, aujourd'hui, le lance-roquettes, c'est toi Lufua Liwa », il a dit. Ah non, tout comme il n'était plus Pili Pili, je n'étais plus Lufua Liwa mais Matiti Mabé. Je me suis rendu compte que je ne lui avais pas dit que j'avais changé de nom. Tout le monde avait intérêt à le savoir et à le retenir maintenant, même lui. Je l'ai regardé dans les yeux et j'ai dit : « Matiti Mabé, je m'appelle maintenant Johnny Matiti Mabé ! » Il a ri. Les autres, en le voyant rire, se sont mis à rire aussi. « Mauvaise herbe comme le gazon ? Alors je vais t'appeler Gazon. » Les autres ont ri encore. Je bouillais de colère. J'ai pensé le tuer, Giap, et ma main s'est glissée en pensée vers mon AK 47. Mais mon cerveau qui travaille vite a réalisé qu'il avait déjà attaché à son biceps le gris-gris qui le protégeait des balles. Ce gris-gris-là, quand il travaillait à faible puissance, transformait les balles en mottes de terre humide tandis qu'à puissance maximum, il les faisait ricocher sur son corps et elles revenaient frapper celui qui les avait tirées. Il n'y avait alors que l'arme blanche qui pouvait pénétrer son corps et le tuer. J'ai pensé au couteau poignard que je portais à mon ceinturon. Je vais bondir sur lui comme une panthère et lui transpercer le cœur. Mais j'ai gardé mon calme non pas parce que sa poitrine bombée de muscles me foutait la trouille mais parce que j'avais compris qu'en fait il n'entendait pas malice par ce qu'il avait dit ; n'étant pas très intelligent, il ne savait pas que le gazon n'était pas une mauvaise herbe. La chèvre broute le gazon, les footballeurs adorent le gazon et les pauvres rembourrent leur lit avec parce qu'ils n'ont pas d'argent pour s'acheter un matelas en mousse. Il ne pouvait pas savoir cela. J'ai donc dit à Giap sans me fâcher, pour l'instruire, que le gazon n'était pas une mauvaise herbe comme moi. Sans prêter attention à ce que je venais de lui dire, il a répété : « Gazon, pour l'attaque de ce soir, c'est toi qui portes le lance-roquettes. » D'accord, j'accepte que Giap m'appelle Gazon, mais pour tous les autres, je suis Matiti Mabé. Là où je passe, l'herbe trépasse ! Sinon, ça va barder.

Par contre, non, je ne porterais pas ce lance-roquettes, il n'avait qu'à le faire trimballer par Idi Amin qui se vantait d'être plus costaud que moi. C'est vrai qu'il était mahous. Je l'avais vu une fois soulever un frigo tout seul pour le mettre dans un bahut que nous avions réquisitionné pour aller piller la boutique d'un Mauritanien, tandis qu'à trois nous peinions à soulever un congélateur. Évidemment, il avait gardé le frigo pour lui, personne n'avait osé le lui disputer sauf moi ; normalement, nous devions partager tout notre butin. Il s'était fâché et avait commencé à m'invectiver. Je l'avais signalé à Major Rambo qui était alors notre chef. Il n'avait pas voulu blâmer Idi Amin, je ne sais pas s'il avait peur de lui. C'est plutôt moi qu'il s'était mis à engueuler alors que Giap, qui s'appelait encore Pili Pili et vers qui j'avais tourné mon regard, n'était même pas intervenu en ma faveur. Au contraire, il s'était mis à rigoler de son gros rire stupide. Seul Caïman qui était mon copain et respectait mon intelligence avait essayé de plaider ma cause. Eh bien maintenant, je suis Matiti Mabé, et je ne me laisserai pas faire vu que je transporte déjà une tonne de munitions dans mon barda. Une fois de plus, j'ai voulu regarder Giap dans les yeux et lui dire que je n'avais aucune intention de me coltiner ce lance-roquettes et qu'il n'avait qu'à le faire trimballer par Idi Amin, mais j'ai revu la petite bourse de gris-gris en cuir tanné couleur salive teintée de noix de cola mâchée et recrachée attachée à son biceps ; ça ne le protégeait pas seulement contre les balles, ça faisait aussi monter la colère à sa tête et le rendait méchant comme un gorille. Quand il la portait, il n'écoutait personne, ne craignait rien, grimpait au cocotier en un quart de seconde et il ne fallait pas s'aventurer à lui dire quelque chose de sensé. Quand on est un homme intelligent, on sait choisir ses querelles ; ce sont les femmes et les femmelettes qui font n'importe quoi et qui se querellent pour n'importe quoi. Or moi, je n'étais pas une femmelette et j'étais le plus intelligent du groupe ; non seulement je l'avais fait chef, mais c'était grâce à moi qu'il s'appelait Giap. Il me devait tout. J'ai donc pensé qu'il était mieux que je prenne ce lance-roquettes sans rechigner et avec aplomb. C'était comme cela que j'allais non seulement l'impressionner, mais impressionner toute la bande, Idi Amin compris. Je leur montrerais ainsi que moi aussi j'avais des muscles, des biscoteaux, des pectoraux, des abdominaux et des mollets. Giap comprendrait qu'il pouvait compter sur moi et les autres comprendraient qu'il fallait compter avec moi. J'ai donc soulevé le lance-roquettes sans broncher et l'ai calé sur mon épaule. On a alors démarré. C'était le crépuscule.

Je ne sais pas si nous avions attaqué par hasard ou si Giap avait reçu des

instructions précises, toujours est-il que nous étions les premiers à nous retrouver devant l'enceinte de la maison de la radio et de la télévision. J'ai lancé ma première roquette sur l'un des deux blindés qui gardaient l'entrée. Il a pratiquement explosé et l'autre a pris feu aussi. Les soldats ennemis ont tiré un peu, puis ç'a été la débandade parmi eux. Avec son lance-flammes, Caïman a transformé les fuyards en torches humaines hurlant de douleur en se tortillant par terre. C'était rigolo. On aurait dit des porcs qui couinaient.

Nous nous sommes lancés vers les bâtiments. Giap était en tête. En tout cas, pour ça, il était un vrai chef. S'il est tué un jour au combat et même si c'est moi qui le tuais pour devenir le nouveau chef, je dirais toujours que c'était un brave parmi les braves. Le directeur de la radio est sorti accompagné de quelques journalistes ; ils levaient les bras bien haut pour montrer qu'ils n'avaient pas d'armes et pour signifier aussi qu'ils n'étaient que des civils, de pauvres fonctionnaires qui ne faisaient que leur boulot et qu'ils se rendaient. Giap a bondi sur leur chef, l'a saisi par le crâne et le menton et nous avons entendu crac et le type s'est effondré. Wow ! C'est une technique que j'avais vue dans le film *Mission Cobra II* mais je ne savais pas que Giap la connaissait. C'était un géant ce mec ! Il faudrait que je l'apprenne, ne serait-ce que pour la réserver à Idi Amin. Les autres journalistes se sont jetés à genoux pour nous demander pardon, nous implorer de leur laisser la vie sauve. Je n'ai même pas écouté. Deux ou trois d'entre nous avons vidé en même temps nos chargeurs. Ils n'avaient qu'à ne pas faire la propagande de ce pouvoir et de son président ennemi du peuple et de la démocratie, génocidaire qui ne respectait pas les droits de l'homme. Je crois que c'est ce qu'on nous avait dit de répéter. Ils avaient qu'à ne pas nous traiter de rebelles et de bandits. J'ai changé le magasin de mon arme et j'ai continué ma course vers les bâtiments à ma droite.

Je me suis retrouvé devant une porte sur laquelle on avait écrit « Studio B ». Une lampe rouge brillait au-dessus. J'ai vidé mon chargeur sur la poignée et balancé un coup de pied. La double porte s'est effondrée et je me suis catapulté dans la salle comme un boulet, kalachnikov en avant prête à cracher, une grenade dans l'autre main et… merde ! j'ai failli me faire envoyer au ciel tout seul lorsque, de surprise, ma main a lâché la grenade. Dieu merci, elle n'était pas dégoupillée. Mais pour une surprise, c'en était une, et une grosse ! Tanya Toyo ! Ouais, elle-même. Je ne vais pas vous mentir mais j'ai toujours admiré cette nana de loin, sa beauté, ses yeux, sa bouche et tout. Mon doigt s'est aussitôt ramolli sur le levier de ma gâchette ; je me suis rapidement baissé pour reprendre

la grenade et je l'ai regardée. Pour voir si elle allait me reconnaître. Si elle reconnaît Matiti Mabé, je lui laisse la vie sauve sans même qu'elle ne me le demande. Nous nous étions rencontrés et avions causé il y a deux ou trois ans. Bien sûr je n'étais pas encore Matiti Mabé, même pas Lufua Liwa, et je n'avais que douze ou treize ans. Qu'importe ? Si moi je me souviens de cette rencontre inoubliable, elle devait s'en souvenir aussi.

Elle était venue acheter un sac de riz chez un commerçant malien au marché de notre quartier, un sac de vingt kilos. J'étais en train de curer le caniveau de ce même commerçant pour cinq cents francs CFA lorsque, levant la tête pour balancer une pelletée d'ordures sur le trottoir, je l'avais vue sortir de la petite boutique. Je l'avais tout de suite reconnue. De toute façon, qui n'aurait reconnu Tanya Toyo, notre journaliste vedette, TT, la célèbre présentatrice du journal télévisé ?

La femme la mieux sapée de notre pays et qui, selon la rumeur, était souvent invitée à Paris, Rome, New York et Ouagadougou par Cardin, Paco Rabanne et Chris Seydou, pour des séances de mannequin ? Celle qui pouvait être sacrée Miss Univers, tout de suite, si elle daignait se présenter ? On disait même que le président de la République – celui qui venait de perdre le pouvoir il y a quelques minutes, depuis notre entrée dans la ville – dont la braguette était célèbre parce qu'elle s'ouvrait toute seule devant toute belle créature qui dandinait des fesses et portait un soutien-gorge, l'invitait souvent dans son palais en inventant de fausses interviews, rien que pour le plaisir de la regarder. La rumeur disait même que madame la présidente était jalouse d'elle à en mourir… Et moi je la regardais sortir de cette boutique. « Petit, viens porter ce sac de riz dans le coffre de ma voiture. » « Oui madame », j'avais aussitôt dit. Manque de pot pour moi, il avait plu ce jour-là, ce qui veut dire que ma culotte, mes jambes et mes bras étaient tout mouillés et boueux. En voulant prendre appui sur la bordure cimentée du trottoir pour me hisser hors du caniveau, une de mes sandales en plastique était restée collée dans la gadoue ; j'avais dû sortir du caniveau les pieds nus pour aller soulever le sac. Elle m'attendait près du coffre ouvert de sa voiture, une de ces grosses 4x4 japonaises qu'on ne pouvait pas acheter même avec dix ans de salaire mais que tous les politiciens et gros militaires de notre pays possédaient. Le sac sur le dos m'avait fait un peu plier les jambes car vingt kilos c'était pas rien, mais j'avais réussi à le porter car j'étais déjà balèze pour mon âge. Je tremblais quand je m'étais approché d'elle à cause de sa beauté, à cause de cette blouse en soie qui lui moulait la poitrine, je tremblais à cause de son pantalon bien moulé qui faisait honte à ma culotte couverte de boue, à cause de sa paire de chaussures hauts talons qui se moquaient de mes pieds nus, à

cause de son parfum que mon odeur de fange asphyxiait ; mais je tremblais surtout parce que là, devant moi, se tenait Tanya Toyo, TT, en chair et en os, cette femme de rêve tombée du ciel et que l'écran de télévision projetait dans nos maisons. « Merci », avait-elle dit, et elle avait jeté trois pièces de cent francs dans ma paume ouverte que j'avais retirée aussitôt, de peur de souiller ses doigts aux ongles vernissés de rouge.

Et maintenant là, devant moi, se tenait TT, en chair et en os, surprise, effrayée, ne sachant pas si elle rêvait ou si elle vivait la réalité. Elle tenait dans ses mains les feuilles du journal télévisé qu'elle s'apprêtait à présenter. Enfermée dans le studio insonorisé avec ses deux techniciens, elle ne savait pas que le bâtiment avait été attaqué.

J'ai passé mes mains dans mes cheveux pour me faire une beauté rapide, j'ai demandé aux deux techniciens de se mettre à genoux, j'ai posé mon plus beau sourire sur ma bouche et je l'ai regardée amoureusement comme un homme regarde une femme. Une femme qu'on aime, pas comme les prisonnières qu'on faisait et qu'on sautait hop hop. Cependant elle avait peur, cela se voyait, elle tremblait et pourtant je n'avais aucune intention de lui faire mal. Elle était ma vedette, j'étais son admirateur.

« Tu te souviens de moi, TT ?

— Nnnon… », a-t-elle balbutié en secouant la tête.

C'est là que j'ai vraiment vu qu'elle était belle. Il y a trois ans, quand nous nous étions rencontrés chez ce Malien, mon bonheur céleste était qu'elle me prenne dans ses bras et me conforte comme une grande sœur. C'est qu'à douze ans, on pense qu'une belle femme est comme une maman, la seule différence était que la belle femme était plus gentille et qu'on pouvait partager avec elle des secrets qu'on ne pouvait pas partager avec sa maman. Maintenant je n'étais plus un gamin ; à quinze ans, presque seize, j'étais un homme ; je savais ce qu'on pouvait faire avec une nana, ce qu'on devait faire avec une belle nana, même une nana deux ou trois fois plus âgée que soi comme TT.

« Tu ne te souviens pas de moi ? ai-je répété.

— Nnnon », a-t-elle fait une fois de plus, en tournant un regard désespéré vers l'un des techniciens.

À la façon dont elle l'a regardé, j'ai tout de suite su que ce type avait couché avec elle. Il avait dû forcer la pauvre femme, peut-être même l'avait-il violée. Il avait sali ma belle TT. J'ai regardé le traître, il était toujours à genoux, il n'était même pas beau. Et pan ! une balle, directe entre les deux yeux. Il s'est effondré. Ouais, ils savent pas que je suis plus rapide que l'éclair, plus rapide que la foudre. Rambo en sait quelque chose là où il est maintenant. TT s'est jetée par

terre en hurlant.

L'autre technicien encore vivant a ouvert la bouche et les yeux si grands qu'ils se sont coincés et il est resté figé comme ça, comme s'il était mort lui aussi. Une larme a coulé de la joue de TT et est tombée sur sa poitrine. J'ai alors vu la forme de ses deux seins qui pointaient sous son grand boubou. Mon petit bonhomme s'est mis tout d'un coup à faire debout-debout, non pas comme celui de cet idiot de Giap qui ne pouvait rien faire, mais comme celui de quelqu'un qui avait envie d'aller au bout. Au bout avec TT.

Je lui ai dit d'enlever son grand boubou, son pagne et son soutien car je voulais voir ses seins. Elle m'a regardé sans réagir. Alors j'ai perdu patience. J'ai arraché le grand boubou et déchiré son soutien-gorge. Elle ne résistait plus, elle se laissait faire. C'est cela qui est magnifique avec un fusil. Qui peut vous résister ? On nous avait dit que le pouvoir était au bout du fusil et c'était vrai. J'ai enfin fait sauter son slip et j'y suis allé, là, dans le studio, sous les yeux du technicien toujours paralysé, la bouche et les yeux béants, à côté du corps de son copain. J'ai pompé, pompé la belle TT. Je crois même qu'elle aimait cela puisqu'elle pleurait de plaisir, ne s'agitait plus et me regardait froidement, les yeux ouverts comme si elle était dans un autre monde. Ouais, elle était dans un autre monde, froide comme un poisson, dissimulant bien le paradis de plaisir où la force de mes reins l'avait transportée. Je l'ai retournée et l'ai chevauchée par-derrière. Avec elle c'était pas pareil qu'avec les autres. Elle, c'était la classe, je la respectais, jamais j'avais rêvé qu'un jour je ferais ça avec elle. J'aurais aimé que les caméras de la télé soient en marche pour que tous mes copains et même Giap voient que j'avais vraiment fait la chose avec TT. Ils mourraient de jalousie, peut-être même allaient-ils me tuer.

Quand j'ai fini, je me suis essuyé avec son pagne. J'ai ensuite fouillé dans son sac et trouvé une de ses photos que j'ai gardée comme souvenir. J'ai aussi arraché les bijoux en or qu'elle portait et les ai mis dans ma poche. Au moment de quitter le studio, j'ai voulu tuer le technicien pour protéger TT. Les gens comme lui étaient tous des espions de ce pouvoir antidémocratique et anti-peuple que nous étions venus chasser. D'ailleurs, si TT n'avait pas osé avouer notre liaison, c'était parce qu'elle avait peur que ces techniciens ne la trahissent auprès des services secrets de ce maudit pouvoir. Elle serait torturée et peut-être exécutée. Cela était manifeste. Je la comprends. À sa place, j'aurais fait pareil.

Mais juste au moment de presser la gâchette, mon cerveau a réfléchi. Si je le tuais, il n'y aurait plus aucun témoin pour prouver que TT et moi avions bien fait la chose. Giap, Caïman, Idi Amin, Ouragan et tous les autres, personne ne me croirait. Ce témoin était donc nécessaire. Alors je lui ai seulement balancé une

balle dans la jambe droite pour l’empêcher de fuir et je suis sorti.

5

Laokolé

Dès que nous avons débouché sur l’avenue principale, nous avons été happés dans le maelström d’une humanité en panique. La foule avait envahi les trottoirs et avançait péniblement, quinze ou vingt personnes de front, soulevant une poussière ocre et faisant vibrer la terre comme un troupeau d’éléphants en débandade. Il m’a fallu un bon moment pour me rendre compte que cette foule avançait quand même, tant les mouvements individuels des gens dans cette masse étaient chaotiques : ceux qui voulaient aller vite étaient retardés par ceux qui marchaient lentement et du coup ralentissaient, ceux qui ralentissaient étaient poussés par la pression de ceux qui venaient derrière, sans oublier ceux qui se mouvaient en zigzag dans l’espoir de trouver une ouverture par où s’engouffrer.

Tout le monde avait eu la même idée que nous, fuir, et fuir avec ses biens les plus précieux. Les gens transportaient leurs richesses sur la tête, au dos, dans des brouettes, dans des cuvettes, des hottes. On voyait se balancer au rythme de la marche des dames-jeannes, des nattes, des bidons en plastique. Je comprenais tout à fait pourquoi cette population pauvre et démunie jetée sur les routes transportait tant d’objets hétéroclites. Alors que tous les riches considéraient comme précieuses les mêmes choses, pour nous qui n’avions pas grand-chose, les mêmes objets n’avaient pas les mêmes valeurs. Un vieux sachet en plastique pour l’un n’était pas aussi précieux qu’une paire de chaussettes pour l’autre, tandis qu’un litre de pétrole lampant avait plus de valeur pour l’un qu’une barre de savon pour un autre. Mais pour tous, ces objets étaient aussi précieux qu’un collier de diamants chez un riche ; l’essentiel était qu’ils vous aident à survivre. Et comme les femmes étaient celles qui connaissaient le mieux l’art de la survie, je me suis mise à les regarder tout en cheminant.

Toutes portaient de gros ballots en équilibre sur la tête. Comme si cela ne suffisait pas, elles transportaient en plus de grosses charges fermement amarrées au dos ou un bébé à califourchon. Leurs enfants assez grands pour marcher suivaient dans leur sillage, les plus petits rattachés à leur mère par une corde. Ingénieuse trouvaille pour ne pas les perdre dans cette cohue. J’ai réalisé tout d’un coup pourquoi une femme devait limiter les naissances ; ce n’était pas

seulement à cause des raisons qu'on nous avait toujours données, à savoir que moins on avait d'enfants, mieux on pouvait les nourrir et les éduquer, mais c'était aussi parce que moins on avait d'enfants, plus on pouvait facilement fuir en temps de guerre et de pillage. Ces enfants dont certains étaient à peine en âge de marcher ne souffraient pas une souffrance moindre, proportionnelle à leur âge, non, ils payaient aussi le même tribut mais à un prix plus élevé que les adultes ; eux aussi transportaient des charges, des petits bidons d'huile ou d'eau, des nattes, des petits baluchons, en trottinant, fragiles sur leurs jambes. Je me suis juré à moi-même de ne pas avoir plus de deux enfants dans ma vie.

Il n'y avait pas que les enfants qui payaient le prix fort de cette souffrance que ces politiciens et leurs bandes armées nous infligeaient, il y avait aussi les vieux ; j'en ai vu titubant sur leur jambes ou appuyés sur des bâtons, tenter aussi de s'échapper avec nous car il n'y avait pas d'âge pour fuir la mort. Mais au rythme d'escargot avec lequel ils avançaient, je ne sais s'ils iraient bien loin.

Les hommes n'étaient pas comme les femmes, ils ne savaient pas faire la différence entre ce qui était essentiel à la survie et le reste. Ce qu'ils transportaient était très hétéroclite et parfois inattendu. Plusieurs poussaient des bicyclettes surchargées ; j'en ai vu un pousser laborieusement un vélo sur lequel il avait attaché un cochon qui couinait douloureusement sur le porte-bagages et une dame-jeanne de vin de palme suspendue sur la barre horizontale du cadre avec des cordes de liane. Sûrement la dot de sa fille ou de sa nièce et une cérémonie de mariage en capilotade. Un autre par contre n'avait rien pris ; il fuyait en jogging, tout juste avec un énorme poste radiocassette qui jouait très fort et il marchait en se dandinant au rythme de la musique comme s'il se déplaçait dans un monde différent du nôtre. Cette radio était certainement son bien le plus précieux. Mon bien le plus précieux était cette brouette dans laquelle se trouvait Maman.

Fofo poussait la brouette. J'avais essayé d'y installer Maman aussi confortablement que possible. La poussière âcre qui montait du sol la faisait tousser plus que nous. Je lui ai calé le dos avec un coussin et j'ai plié une couverture en quatre pour le siège. Comme ses jambes n'étaient plus que deux moignons, il y avait assez de place pour les croiser et même pour les allonger si elle voulait.

Cela n'avait pas été facile. D'abord, elle ne voulait pas du tout partir avec nous. Elle nous avait intimé de partir et de la laisser en racontant qu'elle était déjà une vieille femme et que rien ne lui arriverait. Je lui avais fait savoir que

dans ce pays on n'était plus protégé par son âge comme on l'était dans la tradition africaine de son temps et que de toute façon, à trente-huit ans, on était encore jeune. Elle avait répliqué que même s'il lui arrivait quelque chose, cela ne pouvait pas être pire que ce qu'elle avait déjà vécu, notamment le jour où ils avaient abattu son mari. Je lui avais rétorqué qu'il ne fallait pas qu'elle se fasse d'illusions, ces gens n'hésiteraient pas à lui faire des violences avant de la tuer si elle restait. Elle avait répondu que de toute façon, depuis l'assassinat de son mari, elle n'avait plus de raison de vivre, la vie n'avait plus de sens pour elle. Là j'avais fait semblant de me fâcher ; je lui avais dit que nous pensions qu'elle nous aimait, Fofo et moi, ses deux enfants, or je me rendais compte maintenant qu'elle ne nous aimait pas du tout, que nous ne comptions pas. Cela lui avait fait mal et l'avait rendue très malheureuse. Elle s'était mise à renifler en contenant difficilement ses larmes et d'une voix pleine d'affection, mais aussi de tristesse et d'impuissance, elle avait juré qu'elle nous aimait beaucoup, énormément, et que si elle s'était accrochée à la vie après le meurtre de Papa, c'était seulement à cause de nous. Si elle ne voulait pas partir, c'était justement à cause de son amour pour nous. Elle serait un boulet à traîner, elle nous retarderait dans notre fuite et elle voulait nous épargner la corvée de la trimballer dans une brouette. J'étais restée baba en entendant cela. Jamais l'idée ne m'aurait effleurée que ma mère puisse être une corvée pour nous. C'était à mon tour d'être malheureuse, j'étais désespérée, je ne savais plus quel argument utiliser pour la décider à partir avec nous car partir il fallait, bientôt les troupes du général Giap allaient se ruer sur la ville.

C'est Fofo qui avait trouvé l'argument imparable. Génial Fofo ! Il avait dit que nous aussi nous l'aimions très fort et que si elle ne venait pas avec nous, nous ne partirions pas, point final. Il avait commencé à défaire les lacets de ses baskets. L'argument avait secoué Maman car elle n'avait rien trouvé à dire. J'avais sauté sur l'occasion pour ajouter que les militaires nous massacreraient ensemble et que c'était mieux de mourir ainsi, en famille. Elle nous avait regardés tous les deux et les larmes qu'elle avait si difficilement essayé de retenir s'étaient mises à couler. Les mamans sont comme ça, elles n'ont pas peur de contempler leur propre mort mais elles ont peur de voir leurs enfants mourir. Elle avait alors dit un seul mot : « Partons. »

J'ai demandé à Fofo de pousser la brouette tandis que moi je transportais sur la tête le gros paquet dans lequel nous avions mis de la nourriture pour quarante-huit heures et quelques vêtements (et du coton pour moi car mes règles, que j'ai

très douloureuses, n'allaient pas tarder) et quelques ustensiles de cuisine. Bien serrée autour de mes reins et cachée sous mon pantalon se trouvait la trousse qui contenait notre argent et je ne sais pourquoi j'avais aussi placé la photo de Papa et de Maman ; peut-être qu'elle me porterait bonheur. En tout cas, cette trousse, il faudrait me déshabiller complètement pour la trouver. Par contre, pour donner le change, en guise de sac à main, je portais en bandoulière, bien en évidence, un gros sac de cuir dans lequel j'avais mis ce qui serait sacrifié, la rançon qui nous permettrait d'avoir la vie sauve si jamais on tombait sur l'un des barrages que ces bandes armées ne manqueraient pas d'ériger sur les routes.

La foule et nous avancions plus que lentement, souvent par à-coups. Une personne s'arrêtait brusquement, la brouette de Fofo la cognait, cris, injures, que je tentais de désamorcer tant bien que mal.

J'ai entendu les klaxons d'une auto et me suis retournée. Incroyable, un véhicule tentait de se frayer un chemin dans cette foule. Elle avançait millimètre par millimètre, cornant furieusement, mais elle avançait quand même. Les gens, à contrecœur, ouvraient un petit couloir qui se refermait aussitôt que l'auto était passée. J'ai aidé Fofo à dégager la brouette et lorsque l'auto est arrivée à notre niveau, j'ai reconnu la 4x4 japonaise de la famille de Mélanie.

Mélanie c'était ma meilleure copine. Nous étions dans la même classe de terminale au lycée mais j'avais deux ans de moins qu'elle parce que, à cause de mes très bons résultats, le proviseur m'avait fait sauter une classe alors que Mélanie en avait redoublé une. Nous étions devenues amies lorsque son père avait recruté mon père pour leur construire le grand mur qui entourait leur maison et la cachait de la rue. Comme il avait besoin de bras, il m'emmenait souvent l'aider les jours où je n'avais pas cours. Même si c'était parfois assez dur, j'aimais bien jouer à l'aide-maçon quand, du haut de l'échafaudage où il était perché, il me demandait de lui tendre tantôt le mètre, tantôt la truelle, tantôt un seau d'eau.

Un jour qu'il faisait très chaud et que j'étais assise à l'ombre d'un badamier, fatiguée d'avoir aidé à gâcher le mortier, elle était venue me tendre un verre de limonade. Pendant que je buvais, elle avait regardé la toile élimée de mes vieux tennis que je portais quand je travaillais sur un chantier avec Papa, elle avait regardé mon vieux pantalon jeans saupoudré de ciment pulvérulent et elle avait regardé mes mains, non pas calleuses mais un peu durcies par la caillasse que j'amassais souvent ou par les seaux d'eau et de sable que je transportais pour aider Papa et elle m'avait demandé : « Que veux-tu faire plus tard ? » Je lui avais

répondu sans hésiter que je serais maçon ou ingénieur pour bâtir de grands édifices. Elle m'avait regardée avec beaucoup de sympathie et elle m'avait dit que pousser des brouettes de sable ou de ciment, monter des échafaudages, tirer le ruban d'un décamètre n'était pas un travail de femme. On n'allait pas à l'école pour cela. On allait à l'école soit pour devenir médecin comme son père ou juge comme sa mère ; on pouvait aussi devenir femme d'affaires pour être riche ou journaliste à la télé pour être célèbre. Je n'avais jamais pensé qu'il y avait des métiers réservés aux femmes, mais je n'avais pas osé lui avouer que bien qu'étant femme, j'aimais bien mesurer les choses avec un mètre, j'adorais voir comment l'on plaçait des briques aux rencontres de deux murs pour créer un angle droit parfait, et comment de petites tapes avec le manche de sa truelle ou de sa massette pouvaient ajuster une brique afin de rendre un mur aussi vertical qu'un fil à plomb. Pour faire tenir les cadres tors sur les armatures longitudinales des poteaux avant de couler le béton, nous utilisions des filins d'acier ; pour cela, il nous fallait découper de longs fils d'acier en filins de quinze à vingt centimètres, et c'est moi qui le faisais souvent : j'aimais particulièrement entendre le fil d'acier se casser avec un bruit sec entre les lames biseautées de mon ciseau, rien qu'avec la pression de mon poignet gauche car j'étais gauchère, et il n'était pas toujours facile de manipuler certains de ces outils. Tout allait sans problèmes quand ces instruments étaient symétriques comme la pince à décoffrer, le marteau ou le rabotin. Mais quand il y avait une rupture de symétrie, l'asymétrie était toujours biaisée en faveur des droitiers qui avaient bâti un monde qui tournait à l'envers : essayez de prendre les manches d'un sécateur avec la main gauche, de visser une applique à un mur en tournant le tournevis à droite, dans le sens des aiguilles d'une montre, alors que la chose la plus naturelle pour une gauchère est le mouvement inverse, la rotation à gauche. Ils avaient même faussé la latéralité neutre d'une lame de scie en lui ouvrageant un manche qui favorisait la main des droitiers dont les doigts s'enroulaient plus aisément dans son anse pour la saisir. En vérité, c'était dur de vivre dans un monde de droitiers mais j'avais fini par m'y habituer. Je n'avais pas dit tout cela à Mélanie et je lui avais tout simplement dit que j'allais y penser. Peu à peu nous étions devenues de grandes amies et comme j'avais de meilleures notes qu'elle en maths, elle m'invitait souvent à faire nos devoirs chez elle et regarder la télévision en couleurs, surtout les informations du soir présentées par la très belle journaliste Tanya Toyo que nous aimions beaucoup toutes les deux.

En un clin d'œil j'ai vu à travers la vitre que toute la famille était là, tous les

six : Mélanie, sa sœur et son frère, ses deux parents et la vieille grand-mère qui vivait avec eux. Je ne savais pas s'ils m'avaient vue. J'aurais aimé leur demander s'ils pouvaient prendre ma maman avec eux, maman que nous traînions péniblement dans une brouette. Mais ils étaient passés et seule restait encore visible là-bas, dans le lointain et au-dessus de la foule, la grande bâche bleue qui recouvrait les bagages qu'ils avaient entassés au-dessus de la carrosserie. Eux au moins étaient sauvés ; ils avaient un véhicule et, après avoir traversé cette foule qui les gênait, ils pourraient appuyer sur l'accélérateur et laisser loin derrière eux l'anarchie et le chaos dans lesquels nous étions empêtrés. La vie était comme ça, certains avaient leur chance, d'autres pas.

Maman m'a demandé si c'était bien la 4x4 de la famille de Mélanie ; j'ai répondu que oui. Elle n'a rien dit mais l'ombre de tristesse qui est passée sur son visage ne m'a pas échappé. Le sentiment d'être une corvée pour nous devait encore peser sur elle ; elle se disait sûrement que sans sa présence, corps invalide poussé dans une brouette, ses deux enfants seraient déjà loin dans leur fuite. Il fallait la comprendre, la pauvre femme revenait de loin.

Quand les rumeurs des premiers pillages et violences avaient commencé, elle ne cessait de nous dire que cela ne nous concernait pas, que c'étaient des règlements de comptes entre politiciens et leurs sbires qui luttaient pour le pouvoir. « Votre père est maçon, il ne fait pas de politique et moi je suis une vendeuse au marché. » Et puis, qu'y avait-il à voler chez nous ? Ces vieux meubles et cette vieille gazinière ? Elle avait tort.

Ils avaient violemment ouvert la porte à coups de botte et avaient pénétré dans notre petit salon. Il était vrai que nous n'avions rien qui vaille la peine d'être volé ; à part peut-être la gazinière d'occasion que Maman avait achetée le mois dernier pour nous soulager de la corvée du feu de bois avec son irritante fumée et ses braises. N'empêche, ils avaient quand même pris la table bancale, les quatre chaises et le vieux sofa qui servait de lit à Fofo. Dans la cuisine, ils avaient trouvé Maman qui essayait de cacher un sac de riz ; furieux, le chef des soldats avait bondi sur elle et avait commencé à lui arracher son pagne. Aux cris de Maman, Papa et Fofo avaient couru dans la cuisine. Tout était allé très vite ensuite. Papa avait agrippé le milicien par le col, l'avait jeté par terre et dans sa colère incontrôlée, avait commencé à lui donner des coups de pied pendant qu'au même instant un des militaires avait lâché, à bout portant, une rafale sur sa tête. Fofo, couvert d'éclaboussures de sang et de cervelle, s'était mis à hurler hystériquement. Ils l'avaient brutalement repoussé au salon. Le chef du

commando s'était relevé survolté, fou de colère, et avait assené deux violents coups de crosse qui avaient fracassé les deux jambes de Maman. Il s'était mis ensuite à la déshabiller rien que pour l'humilier, pour l'exhiber nue devant ses soldats.

Je n'étais pas présente quand tout cela s'était passé, j'étais au lycée. Par malheur, c'était la première journée du bac et rien ne laissait prévoir le chaos qui allait s'abattre sur la ville. Évidemment, l'examen avait été arrêté dans la panique générale. J'étais rentrée à la maison au milieu des coups de feu, des pillages, des incendies. Le chaos total. J'avais trouvé Maman geignant sous la douleur ; il n'y avait rien à faire pour alléger son calvaire, nous ne savions où l'emmener pour la soigner dans une cité où plus rien ne fonctionnait. Quelques voisines étaient venues après le départ des militaires pilleurs et pleuraient à côté du corps de Papa recouvert d'un drap. Lorsque plus tard nous avions pu la transporter à l'hôpital, il n'y avait plus rien à faire pour sauver ses jambes. Ainsi ce jour-là, cette femme qui, selon les saisons, se levait tous les matins à cinq heures pour aller attendre les camions transportant les légumes qui venaient des villages afin d'alimenter son étal, cette femme qui se battait dans les docks pour acheter des ballots de friperie venus d'Europe ou d'Amérique pour les revendre et pour nous habiller, cette femme qui risquait sa vie dans de vieilles guimbardes sur des pistes cahoteuses pour aller chercher des sacs d'arachides ou de farine de manioc, cette femme forte et dynamique était, en l'espace de quelques brèves minutes, transformée en cul-de-jatte sans aucune raison qui vaille si ce n'était d'avoir tenté de sauvegarder quelques grains de riz pour nourrir ses enfants. Pour elle, c'était pire que la mort. C'était certainement à cause de nous deux qu'elle ne s'était pas laissée mourir.

J'ai regardé Fofo. Il commençait à se fatiguer. Ça n'avait pas été facile pour lui non plus. Quand j'étais rentrée ce jour où Papa avait été tué, je l'avais trouvé prostré dans un coin du salon, totalement muet, les yeux perdus dans le vague. Lui qui était toujours heureux, excité de me voir, son unique grande sœur à qui il confiait tout, n'avait même pas levé les yeux pour me regarder. Cela nous avait pris trois jours pour le sortir de cet état pour le voir aussitôt sombrer dans un état inverse, un état d'extrême agitation où il ne cessait de parler et de délirer. La crise était finalement passée. Cela ne l'avait repris qu'une fois depuis, le jour où il avait retrouvé dans ses affaires le chapeau de Papa. Je ne lui ai jamais laissé le temps de s'apitoyer sur lui-même car il y allait de notre survie, la survie de deux enfants sans père avec une mère impotente. Il fallait que nous continuions à

manger et à aller à l'école. Cependant, il ne faudrait pas croire que nous étions malheureux.

Malgré la perte de ses deux jambes, Maman continuait à vendre au marché grâce à sa grande amie, tantine Tamila, qui passait la prendre tous les matins dans sa vieille voiture d'occasion qu'elle exploitait aussi comme taxi. Le chauffeur les déposait devant le stand qu'elles possédaient en commun, les aidait à sortir et à étaler les marchandises stockées pendant la nuit dans le petit dépôt cadenassé que les deux femmes louaient au mois chez un Ouest-Africain, avant de commencer sa journée de chauffeur de taxi. Pendant ce temps, Fofo et moi nous nous partagions les tâches en revenant de l'école. Il faisait la vaisselle et, si besoin était, sa lessive – il ne faisait que sa propre lessive parce que je ne voulais pas qu'il lave mes dessous féminins et ceux de Maman – tandis que je balayais la maison, la grande cour et que je faisais la cuisine ; le soir, au retour de Maman, après le repas pris ensemble, je faisais mes devoirs, à moins que Mélanie, ma camarade de classe et ma meilleure copine, ne vienne me chercher pour que nous allions les faire chez elle et regarder leur télé en couleurs. Les jours où il n'y avait pas classe, comme Papa n'était plus là pour m'emmener avec lui dans ses chantiers, je me faisais de l'argent de poche en vendant de l'eau glacée dans des sachets en plastique. À tout prendre, nous vivions bien. Fofo grandissait normalement comme grandissent les arbres, sans s'en rendre compte. Je rêvais d'être maître maçon ou ingénieur, il rêvait d'être grand footballeur et passait ses week-ends à regarder des matchs chez tantine Mélanie qui avait aussi une télé tandis que tous les deux nous rêvions d'acheter une chaise roulante à Maman dès que nous aurions gagné assez d'argent.

Je lui ai donné la brouette à pousser parce que je pensais que ce serait plus facile pour lui. Mais je me suis rendu compte que c'était trop demander à un gamin de onze ans, même s'il allait bientôt en avoir douze. Je lui ai demandé de s'arrêter. Malgré la bousculade, j'ai réussi à faire un petit espace entre la brouette et moi. J'ai allégé le baluchon que je portais en enlevant le paquet qui contenait la nourriture et je le lui ai tendu. J'ai attaché fermement le reste sur mon dos comme les autres avaient attaché leurs enfants. J'ai saisi les manches de la brouette et j'ai commencé à pousser dans la poussière, dans la cohue et parmi les cris. Au loin, nous avons entendu les premiers coups de feu. Les militaires et miliciens victorieux avaient commencé à faire main basse sur la ville.

6

Johnny dit Matiti Mabé

Cet enfoiré de Giap, ne voilà-t-il pas qu'il se met à m'engueuler comme si j'étais une crotte de bique. « Espèce de tire-au-cul, magne-toi, tu crois qu'on va dormir ici ? » il a hurlé, en me regardant avec ses yeux de hibou malfaisant. J'ai eu envie de lui tirer une balle au cul mais j'ai seulement murmuré à voix basse : « Connard. » Cet homme n'avait pas seulement des yeux de hibou, il avait aussi des yeux de chouette car il a dû voir mes lèvres s'agiter. « Tu as dit quelque chose ? » a-t-il hurlé encore plus fort. « Non, chef », ai-je répondu en faisant semblant de me mettre au garde-à-vous. « Ah bon, sinon j'allais t'envoyer te faire brouter, Gazon de mes fesses. » Gazon, qu'il m'a appelé. Moi, Matiti Mabé, et devant tout le monde ! Tout cela parce que j'étais arrivé le dernier.

En effet, quand je suis sorti du studio, tous les autres étaient déjà réunis dans la cour devant les bâtiments et Giap les haranguait. Il disait qu'on était les plus forts, qu'on avait pris la radio, qu'il avait personnellement parlé à celui qui était devenu notre nouveau président et que bientôt, lui, Giap, allait faire une déclaration à la radio. Y a une chose qu'il faut dire, une victoire militaire n'était jamais complète tant qu'on n'a pas pris la radio et la télévision de la capitale du pays. C'est ce que nous avions fait et c'est pourquoi Giap est un vrai général. Si on lui avait demandé de parler à la radio au nom de tous les combattants, c'est qu'il allait sûrement monter en grade et, pourquoi pas, devenir le garde du corps personnel de notre président. Si c'était le cas, je ne répéterais pas la même connerie que j'avais faite quand Major Rambo avait été abattu et que j'avais désigné quelqu'un d'autre pour prendre sa place de chef, en l'occurrence Giap. Cette fois-ci, je m'imposerais.

Un homme d'action ne parle pas longtemps et passe tout de suite aux choses concrètes. Ce qu'a fait Giap. Il a dit que le combat n'était pas encore terminé car il y avait encore des rebelles qui se cachaient parmi la population et qu'il fallait les traquer et les écraser comme on écrase la vermine. Là, en tant qu'intellectuel qui aime la clarté, j'ai voulu aider Giap à sortir de sa confusion mentale en lui disant que les rebelles c'étaient nous parce que nous luttions contre les autorités qui étaient en place et que traquer les rebelles voulait dire que nous allions nous

traquer nous-mêmes. Aussi sec il m'a répliqué : « Idiot, c'est maintenant nous qui sommes les autorités en place et les autres les rebelles. » Tout le monde a ri, même ce benêt de Double Tête. Voilà un autre qui me doit son nom. Je lui avais expliqué un jour qu'un petit serpent de chez nous appelé amphisbène pouvait se déplacer dans un sens puis dans l'autre sans se retourner parce qu'il avait deux têtes. Cela lui avait tellement plu qu'il avait immédiatement pris comme nom de guerre Amphisbène, puis Amphi pour faire court. Puis, se croyant intelligent, il avait changé le nom en Amphi-Amphi, voulant ainsi montrer les deux sens de déplacement du serpent. Je lui avais dit qu'un nom comme ça était ridicule et que de toute façon Amphi était une grande salle où on faisait des discours politiques et n'avait rien à voir avec un serpent. Il s'était fâché en menaçant de me faire la peau et que de toute façon il ne voulait plus s'appeler Amphi-Amphi mais Double Tête, car au combat il voyait simultanément ce qui se passait derrière et devant lui comme s'il avait deux têtes. Depuis cette dispute, je le haïssais. Même cet idiot a ri ! Et pourtant je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle. De toute façon, comment un analphabète comme Giap pouvait-il savoir à qui attribuer un mot comme rebelle quand il ne savait pas distinguer la lettre u de la lettre n ? Et puis, j'en avais rien à cirer, j'étais Matiti Mabé, la mauvaise plante qui contient le curare, la mauvaise herbe dont une bouffée de fumée au cerveau vous transformait la blanche et frigide lune en un soleil incandescent dégoulinant de sang.

Giap a continué à expliquer après mon interruption que maintenant que nous avions conquis la capitale du pays, il fallait changer de tactique pour traquer les rebelles qui se cachaient au sein de la population. Il a fait éclater notre unité en quatre petits commandos d'une quinzaine de personnes chacun et il a nommé les chefs qui allaient les diriger. Le premier qu'il a nommé a été Idi Amin. Je ne sais pas pourquoi, alors qu'il y avait Caïman dans ce groupe, il a nommé cet idiot d'Idi Amin, un vrai chef d'escadrille chez les andouilles qui volent. Caïman était mon copain et, après moi, il était le plus brillant de tous ; à côté de lui, Idi Amin n'émettait qu'une lumière de bougie. Mais qu'attendre de Giap, un homme qui ne pouvait faire la différence entre les lettres p et q car sa scolarité se résumait à six mois de CP1, sinon préférer les abdos et les biscoteaux aux méninges ? Idi Amin n'était pas seulement le plus balèze d'entre nous mais il avait le courage facile parce qu'il fonçait sans réfléchir. À ce côté borné il ajoutait un côté expéditif car nous savions tous qu'il ne faisait pas dans le détail : une grenade ou un lance-flammes dans le tas, selon ce qu'il avait dans les mains, et il passait. Je

n’étais pas content de ce choix et j’ai senti que Caïman ne l’était pas non plus. Même si je ne disais rien maintenant, je ne manquerais pas de cracher à Giap mon mécontentement le moment venu.

Puis il a nommé Serpent à la tête du deuxième groupe. Celui-là, ouais, je l’aimais bien. Il n’emmerdait personne, toujours silencieux dans son coin mais pour repérer l’ennemi il n’y en avait pas deux. Rusé, visqueux, glissant entre les pièges tendus par l’ennemi comme une anguille entre les doigts, ne laissant aucune trace dans l’herbe, ça c’était Serpent.

Il s’est tourné vers le troisième groupe, le mien. Dans ce groupe il y avait ce demeuré de Double Tête. S’il donnait le commandement à ce dernier, je quittais les Mata Mata et j’allais chez nos rivaux les Tchétchènes et ensuite, je jure, je reviendrais pour surprendre et faire la peau à Giap. Il a survolé le groupe avec son regard drogué méchant et ses yeux brûlants se sont accrochés aux miens et il a dit : « Tu prends le commandement. » Avais-je bien entendu ? Tu prends le commandement. Non, j’avais dû imaginer ? Moi ? « Eh, Gazon, bouge, c’est toi qui prends la tête du commando 3.

— Oui chef », j’ai fait spontanément.

Il était géant, Giap. Il savait jauger les hommes, il savait qui était qui et qui pouvait faire quoi. D’un coup d’œil de ses yeux que les idiots croyaient embrumés par la fumée de chanvre, alors qu’en réalité ce mystérieux voile protégeait les gens de l’éclat dangereux du feu surnaturel qui y brûlait, il avait immédiatement compris que si quelqu’un était destiné à mener les hommes, c’était moi. Ouais, moi ! Il s’est sans doute souvenu que j’étais son parrain, que c’était moi qui l’avais baptisé Giap, ce nom gravide de puissance cachée qui l’avait transformé et avait fait de lui ce qu’il était aujourd’hui, un homme qui ne s’amusait plus à frotter du piment dans les yeux des femmes à poil et se mettre à bander fort en les regardant se tortiller les fesses de douleur. C’était maintenant le génie qui avait permis à notre chef de prendre le pouvoir en conquérant la maison de la radio et la télévision.

Ma colonne vertébrale s’est soudainement redressée, ajoutant ainsi deux centimètres de plus à ma taille, je me suis senti plus grand qu’Idi Amin, en fait plus grand que tout le monde sauf peut-être Giap. Je n’ai pas attendu de savoir qui serait nommé comme chef du commando 4 que déjà, du haut de ma nouvelle taille, je survolais mes troupes comme le faisait tout général avant une bataille. Et c’était pendant que toute mon attention était concentrée sur cette inspection visuelle de mon commando que j’ai entendu des éclats de voix et que je me suis rendu compte tout de suite qu’il y avait du grabuge dans l’air.

« Nous voulons nos cent mille francs tout de suite ! »

C’était la voix de Caïman. Sûr qu’il n’était pas content. On nous avait promis à chacun cette prime après la conquête de la capitale. Or nous étions arrivés et nous avions conquis. Caïman avait raison, il nous faut notre argent et de toute façon, s’il ne l’avait pas réclamé, je l’aurais fait. Giap a gardé son calme et a tenté d’expliquer que nous venions à peine de conquérir la ville et qu’il n’avait pas encore vu les chefs pour retirer l’argent. Ç’a été un chahut. Personne ne l’a cru, même pas moi. Faudrait pas qu’il nous prenne pour des couillons parce que s’il a bouffé notre argent, ça va péter ! Je connais le comportement de nos chefs ; chaque fois qu’il y a des sous, ils bouffent tout et certains se croient même généreux lorsqu’ils nous lancent quelques pièces comme on jette des miettes à son chien. Non, monsieur Giap, cette fois-ci ça ne marche pas ! Nous avons pris des risques et tout risque doit être accompagné d’une prime et notre prime nous la voulons tout de suite.

« Tu nous prends pour des cons, Giap », a éclaté Caïman, comme si un geyser de rancœur longtemps contenu giclait par sa bouche.

Caïman est mon copain et il se range toujours de mon côté chaque fois qu’il y a bisbille et je lui rends la pareille en ne le laissant jamais tomber. C’est avec moi qu’il a partagé la première nana que nous avons faite prisonnière lors d’une razzia chez les Tchétchènes ; tandis que je tenais plaquées au sol les jambes écartées de la femme, lui il pompait et puis vice versa, nous avons échangé les rôles. C’est vous dire que je le connais bien, mais je ne l’avais jamais vu faire montre d’un tel cran. Il engueulait Giap ! Il lui tenait tête ! Cela nous a tous encouragés et le petit chahut s’est transformé en véritable bronca :

« Giap, le pognon ! Giap, le pognon ! Giap, le pognon ! »

Alors Giap s’est foutu en rogne. Il a tâté son gris-gris et aussitôt son cou s’est gonflé, ses biceps, ses pectoraux et ses mollets se sont mis à se contracter d’eux-mêmes comme s’ils étaient saisis de spasmes. Il nous a regardés méchamment et d’un bond il a saisi Caïman par la peau du cou et l’a balancé par terre. Il a pris son sac à dos, le lui a lancé en hurlant :

« Voici mon sac à dos. Fouille-le. Si tu ne trouves pas l’argent, je t’abats. »

Giap était sérieux, il ne blaguait jamais. Il faisait toujours ce qu’il disait. La colère de Caïman s’est soudainement évaporée ; il m’a regardé pour m’appeler à la rescousse comme d’habitude, comme quand à trois (avec Pili Pili cette fois-là, Pili qui n’était pas encore Giap) nous avions tiré sur Rambo. Mais Giap n’était pas Rambo.

« Alors, tu le sors cet argent que j’allais bouffer, oui ou merde ?

— Je n’ai pas dit que tu allais le bouffer… J’ai seulement dit… »

Pan ! Un seul coup de son PA ! Caïman mon ami était mort.

« Qui d’autre réclame son argent ? »

Personne n’a pipé mot. Nos corps étaient paralysés. Comme si rien ne s’était passé, Giap a continué :

« Commando 1, vous allez opérer dans le quartier Kandahar ; commando 2, quartier Koweït ; commando 3, quartier Huambo ; et commando 4, Sarajevo. Je demande à tous les chefs de commando de rester à l’écoute de la radio. À vous les combattants, vous devez absolument obéir à vos nouveaux chefs, compris ? Sinon je vous fusillerai moi-même. Vous avez vu ce qui est arrivé à ce connard de Caïman. Rompez ! »

Il s’est approché du corps de Caïman qui gisait dans la poussière, l’a retourné avec le bout de ses godasses et a ordonné d’une voix autoritaire en nous pointant du doigt, nous les quatre chefs des commandos qu’il venait de créer :

« Idi Amin, Serpent, Gazon, Savimbi, allez me jeter cet élément dans un trou. »

Cet élément, c’était mon ami Caïman. J’ai failli pleurer. On ne tue pas l’ami de quelqu’un. Vraiment, les gens sont méchants, ils n’ont pas de cœur.

7

Laokolé

Un moment de flottement, un moment où, comme une onde stationnaire, nous n'avancions ni ne reculions, et puis soudain, ç'a été le reflux dans un tohu-bohu chaotique. Nous étions pris entre deux poussées contradictoires où ceux qui avaient déjà réussi à pivoter pour retourner sur leurs pas se heurtaient brutalement à ceux qui avançaient encore et dans les chocs, ceux qui tombaient avaient peu de chance de se relever sous les dizaines de pieds qui les écrasaient aussitôt.

Je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait, sinon faire rapidement demi-tour et repartir dans la direction d'où nous venions. J'ai paniqué car je n'arrivais pas à tourner la brouette tellement la foule était compacte autour de moi. Inquiète et désespérée, j'ai lancé un cri à Fofo que les spasmes de la bousculade commençaient à éloigner dangereusement de moi. Affolé, il a jeté le paquet qu'il portait sur la tête et à coups de coudes et d'épaules, il a réussi à me rejoindre. « Fais faire demi-tour à la brouette », lui ai-je crié, tandis que je m'arc-boutais pour le protéger et sauvegarder un petit espace nécessaire au mouvement du véhicule. C'est au moment où, après avoir saisi les deux brancards de la brouette, il avait réussi à faire un quart de tour que deux, trois ou quatre personnes se sont effondrées sur moi. Je n'ai pas pu résister à la poussée. Emportée par la force du mouvement, j'ai entraîné Fofo dans ma chute et à son tour sa chute a fait basculer la brouette. Un cri perçant de douleur, Maman.

Je n'ai pas su combien de temps cela a pris pour me démêler de cet embrouillamini de jambes, de coudes et de talons et quand je me suis enfin relevée, j'ai vu avec horreur qu'un des moignons de Maman était coincé sous la caisse de la brouette écrasée sous nos poids. La douleur qu'elle devait ressentir m'a transpercé le corps comme la pointe vive d'un couteau et j'ai hurlé. J'ai relevé la brouette et à deux, Fofo et moi avons soulevé notre pauvre mère et délicatement l'y avons réinstallée.

C'était l'horreur. Le moignon avait une plaie ouverte et saignait ; j'étais incapable de dire si l'os était cassé. Que faire ? Tout comme la première fois, il n'y avait pas de centre d'urgence où l'emmener. Pourquoi le sort s'acharnait-il

tant sur cette pauvre femme ? En la regardant ainsi, pauvre corps ratatiné au fond d'une brouette de maçon, je ne sais pourquoi j'ai pensé à la mère de Mélanie. Je ne l'enviais pas, je pensais seulement que Mélanie ma meilleure copine avait de la chance ; grâce à leur 4x4 elle avait pu sauver sa mère sans problème.

Elle devait atrocement souffrir mais elle ne disait mot, elle ne geignait pas. Seules des larmes coulaient sur ses joues. Et encore, je ne suis pas sûre qu'elle versait ses larmes sur elle-même. Je pense plutôt qu'elle versait ces larmes pour nous, contre elle-même. Elle se maudissait certainement d'être là, nous empêchant ainsi de fuir plus vite, se sentant déjà coupable si quelque chose nous arrivait. Les mamans étaient comme ça, elles ne pensaient jamais à elles-mêmes. Mais comment lui dire qu'elle n'était en rien responsable, que nous l'aimions et qu'il nous était inconcevable de fuir sans elle ? Non, je ne dois pas pleurer, Fofo ne doit pas me voir pleurer. À seize ans, on était déjà une femme. Je suis maintenant la mère de ma mère et la mère de mon frère. Je dois continuer à avancer.

J'ai recalé le dos de Maman avec le coussin, j'ai vérifié que le paquet que j'avais au dos était toujours fermement attaché, puis j'ai saisi les brancards de la brouette et je me suis mise à pousser aussi rapidement que les muscles de mes bras et de mes jambes me le permettaient.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre les raisons de notre virage à cent quatre-vingts degrés. Les troupes (des vainqueurs ou des vaincus, nous n'avions aucun moyen de le savoir) attaquaient de ce côté-là. Lorsque nous avions quitté notre maison pour fuir, nous nous étions tout simplement laissé transporter au hasard par le flot de la marée humaine que nous rejoignions. Cette marée humaine fuyait vers le centre de la ville et, manque de pot, c'était la mauvaise direction : nous nous sommes heurtés aux troupes qui déferlaient maintenant vers les quartiers que nous habitions et il nous fallait fuir dans la direction d'où nous venions.

Les coups de feu se rapprochaient. Les gens ne marchaient plus, ils couraient et me dépassaient presque tous. La plupart de ceux qui me dépassaient avaient jeté tout ce qu'ils portaient pour aller plus vite, afin de sauvegarder le seul bien précieux qui leur restait à sauvegarder : leur vie. Ou la vie de leurs enfants. Comme cette femme qui venait de me doubler, à peine m'avait-elle rattrapée ; elle n'avait plus rien, pas de baluchon sur la tête ni de paquet au dos, mais trimballait quatre enfants qu'elle tentait avec ténacité de sauver en en portant un à califourchon sur son dos, un autre dans ses bras et traînant dans son sillage les

deux derniers par deux cordes lui ceignant la taille. Seul l'homme qui poussait son vélo avec un cochon tenait encore à ses biens d'ici-bas, car je l'ai vu me dépasser en soufflant bruyamment, la bête et la dame-jeanne de vin de palme toujours solidement arrimées sur son engin. Quant à moi je peinais, je transpirais et pourtant j'en avais transporté des brouettes de sable dans ma vie !

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi pour m'assurer que Fofo me suivait toujours. Il n'avait plus le paquet que je lui avais donné à porter, mais il était là, cela était l'essentiel. En me retournant, je me suis rendu compte que Maman, qui était restée silencieuse tout ce temps, avait levé la tête pour me lorgner pendant que je regardais Fofo, et nos regards qui faisaient tout pour s'éviter se sont accrochés. Elle n'a pu se contenir alors :

« Je t'en prie Lao, je t'en supplie, laissez-moi ici, courez, sauvez-vous, sauve au moins la vie de Fofo. »

J'ai fait semblant de me fâcher en disant que si elle continuait à parler ainsi, j'allais m'arrêter tout net, m'asseoir sur le bord de la route et attendre les soldats. Elle s'est tue devant la détermination de ma voix et a replongé dans son silence.

Je ne sais pas s'il y a des degrés dans la peur, je veux dire que quand on a déjà peur, peut-on avoir encore plus peur ? Quand on a déjà peur d'être tuée par une balle perdue parce que ces balles sifflent tout autour de vous, peut-on avoir encore plus peur quand on voit ceux qui tirent ces balles ? Je ne sais pas mais tout ce que je peux dire c'est que ces tirailleurs fonçaient maintenant sur nous. Les gens s'éparpillaient dans les rues avoisinantes, d'autres s'écroulaient, frappés. Je ne pouvais pas continuer à avancer droit devant moi, ce serait la mort, ils nous tireraient dessus ou tout simplement ils nous écraseraient avec leurs véhicules, devenus des mécaniques folles. J'étais du côté gauche de la rue, la seule ouverture qui s'offrait à moi était à droite. J'ai donc foncé à droite au moment même où le véhicule plein d'hommes armés déboulait. Une arme qui pointe vers moi, des balles qui sifflent par-dessus nos têtes, une violente poussée donnée à la brouette, un plongeon derrière une haie de lantanas, le mouchoir vert que j'avais attaché sur ma tête pour protéger mes cheveux de la poussière qui s'envole et flotte dans l'air comme un cerf-volant, et le véhicule qui passe en coup de vent. Tout cela avait duré à peine quelques secondes mais à ces quelques secondes près, Maman, la brouette et moi aurions été réduites en un tas de ferraille, d'os et de sang.

Je me suis retrouvée d'abord à plat ventre derrière la haie vive, puis je ne sais trop comment, assise sur mes fesses à côté de la brouette qui par miracle ne s'était pas renversée. Je n'avais plus aucune force, je n'avais plus aucune volonté. Je n'avais pas peur, mon corps ne tremblait pas, juste une énorme

lassitude et un vide total dans mon cerveau hébété.

Combien de temps suis-je restée dans cet état d'hébétude, je ne saurais le dire, toujours est-il que brusquement mes oreilles se sont mises à entendre, mon corps à trembler et mon cerveau à réaliser que mon objectif premier était de fuir avec Maman et Fofo. Je me suis levée pour voir si les gens fuyaient toujours dans la même direction, mais par-dessus les lantanas derrière lesquels nous nous étions réfugiés, j'ai aperçu mon foulard vert qui flottait dans le vent, accroché à un poteau. J'ai eu un transport spontané de joie et, sans attendre, je me suis précipitée pour le récupérer. C'est alors que j'ai entendu l'auto des miliciens revenir en trombe.

Ils ne me rateraient pas une deuxième fois, il fallait me planquer, et vite. À peine avais-je réussi de nouveau à me jeter derrière la haie vive que j'ai entendu les freins du véhicule qui venait tout juste de dépasser notre cachette hurler à mort et le bruit d'une marche arrière du diable. Pas de doute, ils nous avaient repérés, ils m'avaient sans doute vue tenter de récupérer mon mouchoir emporté par le vent ; ils venaient pour nous achever. C'était fini. Je ne veux pas regarder Maman, je ne veux pas lire le remords dans ses yeux. Ils me tueront, d'accord, mais ils passeront sur mon corps avant de toucher à Fofo et à Maman. Non, les freins crissent, l'auto s'est arrêtée à une dizaine de mètres de nous. Ils descendent en claquant les portières. L'un d'eux avance à grands pas, s'arrête, se baisse, saisit quelque chose qui ressemble à une arme et crie :

« Chien Méchant, j'avais raison, viens voir. »

Le Chien Méchant s'est mis en mouvement. Il devait être leur chef. Il s'est approché de celui qui l'avait appelé, accompagné de deux autres dont l'un portait un long tube avec un renflement au bout : un lance-roquettes, un lance-flammes ou un lance-grenades, je ne sais pas faire la différence. Ils se sont mis à regarder la chose. S'ils s'arrêtent là, s'ils ne s'approchent pas plus, ils ne nous apercevront pas, vu l'épaisseur de la haie que formaient les lantanas derrière lesquels nous nous cachions. Par contre nous, nous pouvions très bien les voir et les entendre. Ils ne se sont pas approchés.

À leur accoutrement hétérogène, j'ai su que c'étaient des miliciens, les supplétifs de l'armée dite régulière. Ce n'étaient pas des mercenaires étrangers non plus puisqu'ils parlaient l'une des langues de notre pays. Pourquoi appelait-on les uns « armée régulière » et les autres « miliciens » ? Je ne saurais le dire puisque leur comportement envers nous était identique. Ils étaient cruels de la même façon. Peut-être la différence résidait-elle dans les tenues qu'ils portaient.

En tout cas je n’avais jamais vu façon plus bizarre de se fagoter que celle de ce Chien Méchant. Affublé d’une casquette à visière retournée et d’un T-shirt sans manches, il avait autour du cou un collier formé de cauris enfilés et sur lequel étaient accrochés deux ou trois petits sachets. En plus, un tissu rouge était noué autour de son biceps droit. Il n’était pas costaud ni même très grand et son pantalon vert olive semblait trop grand pour lui. Par contre, la double ceinture de munitions qu’il portait en écharpe sur chacune de ses épaules se croisait sur sa poitrine tel Zapata, lui conférant une allure franchement prétorienne. Une arme automatique dans la main et un long couteau pendant sur une de ses hanches complétaient son arsenal guerrier. Des lunettes sombres camouflaient son regard et, plus étrange encore, de temps en temps son T-shirt émettait des éclairs de lumière.

« Merde, s’est écrié Chien Méchant, mais c’est un Uzi.

— C’est chinois ? a demandé celui qui avait appelé Chien Méchant.

— Non, c’est une mitraillette israélienne. Si ces Tchétchènes ont des mercenaires israéliens avec eux, alors les gars ça va pas être facile. J’ai vu un film, *Raid sur Entebbe*, où les Israéliens ont transporté un commando sur plus de mille kilomètres pour libérer des otages. Alors il nous faudrait être super sioux. Si vous attrapez un Tchétchène, pas de cadeau, faites-le voyager aussitôt au pays des ancêtres… »

Il a pris l’arme dans sa main, l’a regardée, a vérifié le chargeur et s’est mis à arroser au hasard autour de lui, heureusement pas de notre côté. Dès qu’il a cessé de tirer, j’ai entendu de l’autre côté de l’auto :

« Chien Méchant, j’ai attrapé un élément. » L’élément était un jeune homme que l’on poussait violemment en avant, un canon au dos et des coups de pied au derrière. Il portait sur la tête une petite cuvette au fond rouillé qu’il s’efforçait de maintenir en équilibre avec une main chaque fois qu’un coup de pied le faisait tituber, tandis qu’avec l’autre il essayait tant bien que mal de retenir par la ceinture son pantalon qui ne cessait de tomber. À peine était-il arrivé au niveau de Chien Méchant que celui-ci lui a donné un méchant coup de talon au bas-ventre. Il est tombé et a lâché sa cuvette. Des oranges et des papayes se sont éparpillées par terre. Quelques bananes aussi. « Debout ! » a crié Chien Méchant. Le garçon s’est relevé, tenant toujours son pantalon d’une main. Un gosse. Un de ces nombreux gosses qui faisaient partie de notre paysage quotidien, petits colporteurs qui hantaient nos marchés et nos rues et vendaient à la sauvette des cigarettes au détail, des fruits, des biscuits et des bonbons, afin de grappiller assez de pièces de monnaie pour assurer leur pitance quotidienne. Il avait probablement l’âge de Fofo. Non, plus jeune, dix, onze ans. Il était

terrorisé.

« C’est toi qui as jeté cette Uzi pour fuir, n’est-ce pas ?

— Non, je vous jure… je…

— Et qu’est-ce que tu fais ici ? Pourquoi tu te caches, hein ? C’est pour nous canarder ?

— Non, je me cachais à cause des oranges et des bananes ; maman m’a dit de ne pas me les faire voler comme la dernière fois.

— Où est-elle ? Montre-nous où elle se cache.

— Je ne sais pas. Nous avons tous fui et je l’ai perdue dans la fuite.

— Menteur, a dit Chien Méchant, avec un coup de crosse au visage pour accompagner ses paroles. On ne fuit pas pour des bananes, tu me prends pour un con ? »

L’enfant a hurlé de douleur. Il a lâché son pantalon pour porter ses deux mains à la hauteur de son visage ; il n’avait pas de slip. Du sang coulait de l’une de ses arcades sourcilières.

« Dis-nous où tu as eu cette arme !

— Elle n’est pas à moi, mais j’ai les oranges de maman et des bananes…

— Tais-toi, menteur ! D’ailleurs tu es tchétchène, toi, tu parles avec l’accent tchétchène. On va t’abattre si tu ne nous dis pas où sont cachés les autres. Alors, tu vas parler, idiot ? »

Il a pointé le fusil Uzi sur l’enfant. À ce moment précis, une voix est partie de la 4x4 :

« Qu’est-ce qui se passe, Mâle-Lourd ?

— On a attrapé un espion israélien », a répondu le milicien.

Le possesseur de la voix est sorti de la voiture. Une jeune fille en pantalon, avec des cheveux courts et un bandana orange autour de la tête. Je ne savais pas qu’il y avait une femme parmi eux. Son seul accoutrement militaire était les brodequins qu’elle avait aux pieds, mis à part le ceinturon qui lui ceignait la taille. Elle a glissé la bretelle de son AK entre les deux buttes de ses seins puis s’est dirigée à grands pas vers ses acolytes. Dès qu’elle a eu rejoint le groupe, le petit garçon a semblé la reconnaître et s’est aussitôt jeté à ses pieds :

« Grande sœur… tu me connais, je suis Pepa, l’enfant de Mama Mado… Mama Mado… celle qui vend des oranges, des bananes, des corossols et des mangues, et des beignets chauds le soir devant sa parcelle… tu me connais… rue Lékana… nous habitons le même quartier… je ne suis pas un espion, grande sœur, grande sœur…

— Allez, recule, a fait la milicienne en le repoussant d’un coup de brodequin.

On vous connaît, les enfants espions, vous jouez toujours à l'innocent. »

Il est tombé sur le dos mais s'est aussitôt relevé pour se mettre à genoux en suppliant et en répétant sans cesse que c'étaient les oranges et les bananes de sa maman, et puis il s'est mis à pleurer en criant « Maman, maman » et « Grande sœur, ne me tuez pas, ne me tuez pas grande sœur ».

Chien Méchant l'a regardé un instant et, tenant l'Uzi d'une seule main, il a tiré. Le gosse s'est effondré mais son corps n'est pas tombé par terre ; il est resté sur les genoux lorsque sa tête a violemment heurté le sol, dans une position de prière à Allah. J'ai étouffé avec ma main le cri qui allait s'échapper de ma gorge. Je ne savais pas qu'on pouvait tuer un enfant.

« Achève-le, Petit Piment, c'est ton cadeau.

— Merci chef », a fait le Petit Piment qui n'était pas petit du tout, mais un grand type plus baraqué que Chien Méchant. Ce qui frappait chez lui, c'est qu'il portait une grande perruque rousse.

Il s'est approché du gamin immobile, toujours à genoux, la tête plaquée au sol. Il l'a fait basculer d'un coup de pied et, saisissant son arme automatique, l'a arrosé de plusieurs balles. Inutilement, puisque le garçon était déjà mort.

Chien Méchant a ramassé une banane, l'a épluchée puis a jeté la peau sur le cadavre.

« Elles sont bonnes ces bananes, très sucrées », a-t-il dit tout en la savourant.

Ils se sont alors tous mis à ramasser autant de bananes, d'oranges et de papayes qu'ils pouvaient porter sauf la fille qui avait retiré l'Uzi des mains de Chien Méchant pour l'admirer. Brusquement, elle a lâché une rafale en l'air.

Ce n'est que quand enfin je les ai vus repartir vers leur véhicule que mon corps tendu a commencé à se relaxer. Celui qui s'appelait Mâle-Lourd a atteint l'auto le premier ; il a ouvert la portière et puis je ne sais ce qui lui est passé par la tête, il l'a refermée d'un coup sec et est retourné sur ses pas. Tout comme Chien Méchant, il cachait ses yeux derrière des lunettes sombres ; par contre il portait un casque en métal sur lequel flottaient curieusement deux plumes rouges et une tenue militaire sur laquelle il avait passé un sac à dos. Une gourde était attachée à sa ceinture côté gauche tandis qu'un étui vide pendait sur sa hanche droite, tout à fait comme un cow-boy au cinéma. Chacune de ses mains était parée d'un coup-de-poing américain. Il avançait avec balourdise. Peut-être devait-il son nom de Mâle-Lourd à cette démarche de gorille qui faisait tanguer son corps à chaque pas. Cette fois-ci il n'y avait plus de doute, il nous avait repérés et venait nous régler notre compte… Mais non, il s'est approché du cadavre et pan, un violent coup de pied dans le bas-ventre, à l'endroit des organes génitaux, puis il est reparti. Juste un coup de pied, c'était tout.

Pourquoi ? Mais pourquoi ? Les autres ont dû trouver cela marrant car ils se sont mis à rire ; la fille a accompagné les rires d'une autre rafale d'Uzi. J'ai d'abord vu leurs bouches s'ouvrir toutes grandes avant que les éclats de leurs rires ne m'atteignent, après avoir plané au-dessus du bruit de la rafale puis au-dessus du corps immobile de l'enfant. J'ai frissonné.

La milicienne est montée du côté du conducteur. C'était donc elle le chauffeur fou qui avait failli m'écraser avec ma brouette ! Chien Méchant est aussi monté à l'avant. Au moment où il a claqué la portière du véhicule, mon cerveau a fait tilt. J'ai failli m'évanouir. Il n'y avait pas de doute, c'était bien la 4x4 de Mélanie et sa famille ! Je ne l'avais pas remarqué jusque-là, peut-être à cause de ma panique. Malgré ses vitres brisées, je reconnaissais tout maintenant : la marque, la couleur, l'immatriculation et la bâche bleue qui cachait les bagages qu'ils avaient placés au-dessus de la carrosserie. Pas de doute, ils avaient tué Mélanie et sa famille pour prendre leur véhicule ; ils avaient dû tirer à travers les vitres. Mélanie, ma meilleure amie, Mélanie qui voulait devenir femme d'affaires et riche, ou présentatrice de télé comme Tanya Toyo. Ou juge comme sa mère. Une brillante carrière brisée. Notre pays de merde venait une fois de plus de tuer un de ses enfants. J'ai sangloté sans retenue, avec de violents soubresauts et des hoquets sonores, maintenant que les miliciens avaient disparu là-bas, dans la poussière du chemin. Maman a essayé de me calmer et de me consoler, mais j'ai continué à pleurer. Je ne sais pas si je pleurais mon amie ou cet enfant que je ne connaissais pas. Je pense que je pleurais les deux. Quel est ce pays qui tuait de sang-froid ses enfants ? Comment peut-on tuer la meilleure amie de quelqu'un ? Vraiment, les gens sont méchants, ils n'ont pas de cœur.

8

Johnny dit Matiti Mabé

Nous avons enterré Caïman derrière le studio B. Un petit trou vite fait dans du sable et qui n'était même pas profond la moitié d'un mètre. Une petite pluie tropicale, et son corps sera la proie des chiens errants. Pendant qu'Idi Amin, Serpent et Savimbi s'éloignaient pour retourner au lieu de rassemblement, j'ai tiré trois rafales en l'air pour rendre un dernier hommage à mon ami, pour montrer qu'il était mort comme un brave combattant et non pas comme un lâche et j'ai déposé des balles et des douilles vides sur son tombeau pour le protéger. En revenant vers le lieu de rassemblement, nous sommes passés devant la porte du studio B et j'ai soudain pensé à Tanya Toyo qui devait y être encore. Sans aucun doute, elle aussi devait penser à moi et souhaiter secrètement mon retour ; personne ne l'avait encore envoyée au plafond de plaisir comme je l'avais fait et, connaissant les nanas, elle devait encore rêver de moi. Mais j'ai entendu la voix forte de Giap qui aboyait. Je ne comprenais pas ce qu'il disait mais j'ai quand même pressé le pas pour ne pas lambiner ; maintenant que j'étais chef, je ne voulais pas me faire engueuler devant mes troupes par ce fou de Giap. Tanya n'avait qu'à attendre, nous jouerions à saute-mouton une autre fois.

« C'est toi qui as tiré ? m'a accueilli la voix imbécile mais autoritaire de Giap dès qu'il m'a vu arriver.

— Euh… oui, ai-je dit, ne sachant pas pourquoi il me posait cette question.

— Pourquoi ? »

Alors là, j'ai pigé. Il me prend pour un demeuré ce Giap, il oublie que je suis un intellectuel et que je vois les pièges et les déjoue avant même qu'ils soient posés. Non, mec, je ne vais pas te dire que ces coups de feu étaient un hommage rendu à mon copain parce que tu vas te fâcher et peut-être m'abattre.

« J'ai vu une ombre bouger derrière les studios et j'ai tiré croyant que c'était un ennemi. En fait, ce n'était qu'un oiseau qui s'est envolé. »

Cela a dû le satisfaire car il n'a pas insisté. De sa voix de général, il a demandé à tous les commandos de quitter illico presto les locaux de la radio télévision pour aller installer leurs différents PC dans les quartiers dont ils avaient la charge. Moi, mon quartier était Huambo et mon devoir était de

débusquer les miliciens tchétchènes qui se cachaient parmi la population. Tâche pas facile car Huambo était leur fief. Il nous a redit que nous devions garder les oreilles collées à nos postes pour recevoir des instructions.

« Je compte sur vous. Et surtout ne vous laissez pas prendre de vitesse par les soldats. »

Par « soldats » il voulait dire les militaires de l'armée dite régulière car nous on nous appelait soit des miliciens, soit des supplétifs de l'armée, soit par nos noms de guerre comme celui de Mata Mata qui était le nôtre. D'ailleurs, à part leurs uniformes, je ne voyais pas ce qu'ils avaient de plus « régulier » que nous. S'ils étaient si forts, ils ne seraient pas venus nous distribuer des armes dans le quartier et recruter de force les jeunes garçons et filles qui hésitaient à se faire enrôler. On combattait les mêmes ennemis, on avait les mêmes fétiches, on faisait les mêmes choses aux prisonniers et prisonnières que nous capturions. Et puis, on pillait sur les mêmes territoires même si, je l'avoue, pour ça, ils étaient plus efficaces que nous ; eux ils avaient de gros engins que nous n'avions pas, des bahuts, des canons gros calibre pour ouvrir une brèche dans le mur d'une maison, et même des grues pour soulever des toitures. Alors que nous on se battait tout seuls, eux ils avaient les renforts des mercenaires étrangers venus nous aider avec des avions et des hélicoptères de combat. Je ne vois pas vraiment pourquoi ils étaient « réguliers » et nous « irréguliers ». Mais pour le moment je m'en foutais puisqu'il fallait que je prenne le commandement de mon nouveau commando et que je leur montre que j'étais un chef aussi efficace et coriace que Giap, et en plus, intelligent.

*

Ainsi on avait attribué à mon commando le quartier Huambo. Connaissant Giap, je savais qu'il n'avait pas fait ce choix par hasard ; il savait que je connaissais très bien ce quartier parce que ma copine Lovelita y habitait. Lui aussi d'ailleurs puisqu'il y possédait avant le début de cette guerre un étal où il vendait le poisson qu'il pêchait avec Dovo, un habitant du quartier. Les deux faisaient bien la paire, une paire de commerçants véreux qui n'hésitaient pas à doubler le prix de la marchandise quand ils s'apercevaient qu'ils avaient affaire à un gogo. Comme c'était un territoire habité majoritairement par les Mayi-Dogos, l'ethnie de l'adversaire de notre grand chef et le fief de ses miliciens tchétchènes, il fallait quelqu'un qui connaisse bien le terrain. Et ce quelqu'un, Giap avait visé juste, c'était moi.

J’ai choisi un grand bâtiment situé à l’entrée du quartier comme PC. En voyant le seul objet qui n’avait pas été emporté parce qu’on ne pouvait pas l’arracher, un tableau noir peint directement sur le mur, j’ai deviné que l’endroit avait servi d’école. Tout ce qui faisait d’une école une école, tables, bancs, livres, avait été pillé. Qui était passé par là avant nous ? J’ai pris pour moi seul le bureau du directeur et j’ai envoyé tous les autres bivouaquer dans une grande salle qui avait certainement été une salle de sport à une époque indéterminée. C’est là aussi que je les ai regroupés, tous au garde-à-vous, pour leur donner mes premières instructions.

« Nous ne sommes plus les Mata Mata. Notre commando doit choisir un nouveau nom. Quelqu’un a-t-il une suggestion ? »

En fait j’avais déjà un nom en tête et je voulais faire travailler leurs méninges pour voir de quoi ils étaient capables. Évidemment, il allait de soi que j’allais rejeter toutes leurs suggestions, même les plus géniales, en leur démontrant qu’elles ne valaient pas tripette avant d’annoncer, dominateur, mon choix incontestable et définitif de chef. Comme prévu, ils ne m’ont sorti que les noms vulgaires et banals qu’ils avaient vus ou entendus à la télé, des noms idiots comme Ninjas, Cobras, Zoulous, Mambas, Requins, Condors, Faucons, etc. Personne n’a trouvé rien de bon. Alors, d’une voix pleine d’autorité, j’ai lâché :

« Les Lions Indomptables ! Voilà notre nouveau nom. »

À ma grande surprise, j’ai entendu des gloussements. Des gloussements ! On ne ferait pas ça à Giap. Avant même que j’aie eu le temps de réagir, j’ai entendu Petit Piment éructer d’une voix indignée :

« Ah non, pas ça, chef.

— Et pourquoi pas, ai-je fait, la voix se voulant ferme. Avez-vous quelque chose contre le roi des animaux ?

— On n’est pas une équipe de football. »

Merde et merde ! J’avais oublié que les Lions Indomptables, c’était l’équipe nationale de foot du Cameroun. Comment me rattraper ?

« Et alors ? ai-je fait. Quelle honte y a-t-il à porter le nom d’une équipe prestigieuse ?

— Non, chef, c’est ridicule. Nous ne sommes pas des footballeurs, on n’est pas là pour jouer. Nous sommes des combattants. Pourquoi pas “Panthères Noires”, par exemple ? Une panthère, ça ne joue pas, ça bondit sur sa proie. »

Ce n’était pas Petit Piment, mais une autre voix, celle d’Exocet. « Missile » avait été pendant longtemps le nom de ce connard et puis, ne voilà-t-il pas qu’un

bon matin en se réveillant, après avoir écouté les informations à la radio sur une guerre quelque part dans le Golfe, en Irak ou en Iran, il s'était mis à annoncer à tout le monde que désormais il s'appelait Exocet. Connard va ! Mais il fallait que je tranche vite, un chef ne doit pas se laisser déborder. Giap aurait arrêté cela d'un de ses regards mystiques. Alors j'ai fait comme l'homme qui réfléchissait profondément et dont le cerveau tournait comme un moteur d'avion de combat :

« Panthère… Panthère. Non, trop commun, trop vulgaire. Jaguar ! Voilà, Jaguar ! C'est la plus dangereuse des panthères et elle ne vit même pas ici chez nous. (Je me suis rappelé un film indien ou brésilien dans lequel un homme s'était fait bouffer les tripes par un jaguar.) Nous sommes le « Commando Jaguar » ! » C'était pas mal comme surnom. Somme toute, j'étais satisfait même si ce n'était pas le nom que j'avais proposé en premier ; ce qui était important c'est que c'était moi qui l'avais trouvé en fin de compte.

« Bon, passons à autre chose. »

Un index s'est dressé timidement et j'ai aussitôt reconnu le crâne chauve comme une peau de banane de Piston derrière le doigt levé. Piston était notre spécialiste pour démarrer sans clé les véhicules que nous pillions. Ce petit pouvait vous faire démarrer un tank rien qu'avec un tournevis.

« Jaguar c'est pas une panthère, c'est une voiture. » Alors là les mecs, je suis resté baba. Jaguar, une marque de voiture. Mais bien sûr que je le savais. Merde ! Un chef doit asseoir son autorité tout de suite. J'aurais pas dû leur demander de faire des suggestions. Pili Pili, dès que nous l'avions nommé Giap, s'était transformé en chef tout de suite et m'avait envoyé lui chercher ses godasses tandis que moi, je n'arrivais même pas à imposer un nom aux troupes qui étaient sous mes ordres. J'ai voulu être un chef démocrate mais voyez-vous, c'est pas bien la démocratie, les chefs n'y sont plus respectés. Alors, ne sachant que faire dans l'immédiat pour réaffirmer cette autorité qui allait en capilotade, j'ai regardé Piston dans les yeux en inclinant un peu la tête pour montrer que je le regardais de haut, et j'ai dit :

« Et alors ?

— Ben, il a fait, on est pas des voitures.

— Voitures ou pas, nous sommes les Jaguars, ou les Tigres, vous comprenez, on est des tigres, des tigres qui, en plus de bondir sur leurs proies, rugissent pour les terroriser. Tigres Rugissants. Nous sommes le commando "Tigres Rugissants". Compris ? Bon, passons à autre chose. »

Point final. Bouclé. Messe dite. Et que plus personne ne m'emmerde avec une quelconque réflexion ! Mais tout d'un coup j'ai pensé : un tigre ne rugit pas. Un lion rugit, un chien aboie, un chat miaule, un mouton fait bêêê… bêêê, mais je

ne savais pas comment s'exprimait un tigre et j'ai eu peur qu'un membre de la troupe ne me fasse la remarque. Furieux, j'ai saisi mon PM-AK et j'ai crié :

« Que cela vous plaise ou pas, nous sommes le commando "Tigres Rugissants". Passons maintenant à autre chose. »

Là, plus un seul n'a contesté mon autorité puisque personne n'a pipé mot. Ils avaient compris qu'un chef a toujours raison même quand il a tort. Mais je ne pouvais pas les quitter comme ça. Il fallait leur laisser une forte impression.

Pendant qu'ils se tenaient toujours debout au garde-à-vous, j'ai pris ma kalach que je tenais dans les mains et, sans les quitter des yeux, rapidement, j'ai enlevé le chargeur, j'ai retiré le couvercle de la boîte de culasse et le mécanisme récupérateur ; puis, toujours sans regarder, j'ai retiré l'ensemble mobile et l'ai séparé de la culasse du châssis de fermeture. Aussitôt après l'avoir démonté, j'ai remonté le PM avec mes doigts experts et j'ai terminé en donnant deux coups sur la détente pour en vérifier le bon fonctionnement. Enfin, j'ai lâché une rafale en l'air. Tout cela ne m'avait pas pris plus de quatre-vingt-dix secondes. Ils ont applaudi malgré eux. Le chef là, il manie l'arme les yeux fermés, allaient-ils se dire et se le répéter : cela voudra dire une chose, le respect. Ils allaient me respecter bien que certains soient plus âgés ou plus musclés que moi. Et puis je les ai regardés. J'ai pointé du doigt Double Tête :

« Eh, Double Tête, va me chercher mes bottes. »

Il m'a regardé à son tour comme s'il ne comprenait pas.

« Mes godasses, et vite ! Je ne vais pas le répéter. »

Je pense qu'il a insulté silencieusement le sexe de ma mère car j'ai vu ses lèvres remuer mais je n'ai rien entendu. Il a quitté la salle et est revenu avec.

« N'oublie pas de les cirer avant de me les donner », ai-je fait et je suis sorti pour regagner mon bureau de commandement, la poitrine bombée et la démarche martienne comme un général.

C'est alors que j'ai entendu Giap parler à la radio.

« *Ici c'est moi, général Giap. Nos vaillants combattants de la liberté se sont battus comme des lions et comme des buffles. Ils ont terrorisé l'ennemi qui a fui la queue basse. Victoire, la* luta continua ! *Nous n'avons peur de rien. Nous les poursuivrons jusqu'au fond de la mer. Nous allons leur coller au derrière comme des morpions. Pour fêter cette victoire du peuple libéré, moi, général Giap, avec*

l’accord de notre président, je vous donne l’autorisation de vous servir pendant quarante-huit heures, etc. »

J’ai aussitôt foncé vers la salle où était mon commando. En fait ils avaient déjà écouté Giap sur leurs radios. Un chef devant toujours être en avance sur ses sujets, j’ai voulu leur montrer que j’avais plus d’informations qu’eux en leur expliquant que ce pillage était en compensation pour la prime qu’on nous avait promise et qu’on ne nous avait pas payée, ce fric pour lequel mon ami Caïman était mort. Deuxièmement, quant à Giap, malgré qu’il en ait, nous pillerons autant que cela nous plaira. J’ai eu un franc succès en défiant Giap de cette façon car ils m’ont tous applaudi. Certains voulaient qu’on y aille tout de suite car, si nous tardions, vu le nombre de miliciens lâchés sur la ville en plus de l’armée et des mercenaires étrangers venus nous aider à gagner cette guerre, nous ne trouverions plus qu’une cité aussi vide de viande que la carcasse d’un éléphant après le passage d’une colonne de fourmis magnans.

Je leur ai expliqué qu’ils avaient raison, qu’il était important d’être les premiers car, comme à la chasse, quand on tuait un éléphant, les premiers arrivés s’offraient les meilleures parts. Mais grosse erreur à ne pas commettre, il ne fallait jamais attaquer les Tchétchènes en pleine nuit car avec leurs yeux de hiboux qui voient dans l’obscurité, on risquait de se faire neutraliser vite fait, avant même qu’on ait eu le temps de saisir sa grenade ou son PM-AK. La nuit est une alliée pour sûr, mais elle peut aussi être le pire des pièges. Le meilleur moment pour surprendre l’ennemi c’est de débarquer au réveil du matin, entre ombre et lumière, quand personne ne sait vraiment s’il fait encore nuit ou s’il fait déjà jour. C’est à ce moment-là que les gens et les animaux sont le moins sur leurs gardes. C’est pas Giap qui m’a appris ça mais Major Rambo, celui qui était notre chef avant lui. C’est aussi le meilleur moment pour commencer à razzier parce que les gens, surpris, n’ont pas le temps de cacher leur argent ou leurs biens précieux. Y en a même qui les enterrent avant de fuir. Caïman et moi avions surpris une fois un type qui, après avoir enterré sa bicyclette, était en train d’agrandir un trou pour enterrer son frigo. Donc, le meilleur moment c’est dès potron-minet, on fonce sur les maisons sans crier gare, on lance des grenades, on défonce les portes, on fait sauter les femmes nues du lit sans leur laisser le temps d’attraper leur pagne.

Je ne sais pas pourquoi je racontais cela à une bande de gens qui n’avaient rien à apprendre dans l’art de piller puisqu’ils l’avaient déjà fait mille fois et puisque c’était la raison majeure pour laquelle nous combattions. Pour nous

enrichir. Pour faire ramper un adulte. Pour avoir toutes les nanas qu'on voulait. Pour la puissance que donnait un fusil. Pour être maître du monde. Ouais, tout ça à la fois. Mais nos chefs et notre président nous ont ordonné de ne pas dire cela. Ils nous ont enjoint de dire à ceux qui nous poseraient des questions que nous combattions pour la liberté et la démocratie et cela pour nous attirer les sympathies du monde extérieur.

Toujours avec ma démarche prétorienne et avec mon cellulaire collé à l'oreille comme si j'écoutais un message important, je suis sorti.

Le ciel commençait à blanchir vers l'est. Le jour allait bientôt se lever et, d'un moment à l'autre, le commando « Tigres Rugissants » allait bondir sur la ville.

9

Laokolé

Maman m’a donné une grosse gifle :

« Laokolé ! »

J’ai sursauté comme si je sortais d’un autre monde et les violents sanglots qui me secouaient se sont arrêtés net.

« Fofo, où est Fofo ? » m’a-t-elle demandé, paniquée.

J’ai brutalement réalisé que Fofo n’était pas à côté de nous. Où était-il ? Dans la folie de notre fuite, nous l’avions perdu. Ou plutôt il nous avait perdues. Mais par où commencer à le chercher ?

« Fofo, Fofo… » avons-nous crié toutes les deux, affolées, angoissées, sans nous soucier de nous faire repérer par ces miliciens au cas où ils reviendraient, eux ou d’autres.

L’écho de son nom, l’écho du son O, a heurté les murs, a circulé dans les rues alentour et comme un appel magique, a fait sortir comme par enchantement, de derrière les buissons, les murs des maisons, les arbres, de derrière tout ce qui pouvait servir de protection ou de cache, des dizaines puis des centaines de personnes. Ils ne se sont pas attardés, tous ont repris la fuite désordonnée, sans but, sinon celui de continuer à avancer. Je me suis fait une raison, ce n’est pas en restant ici assises sur nos fesses que nous retrouverions Fofo. Il était jeune et ne portait rien avec lui, il avait dû courir plus vite que nous et devait être loin d’ici. Nous devrions partir. Je n’ai pas demandé l’avis de Maman. J’ai repris la brouette et nous nous sommes remises en mouvement dans le sillage des autres.

Poussière, bousculades, cris, pleurs. Nous fuyions, mais pourquoi ? Qu’avions-nous fait ? Pourquoi devrions-nous souffrir pour un combat de chefs qui ne nous concernait pas ? Qu’est-ce que cela changeait pour nous si c’était le chef des Tchétchènes ou celui des Mata Mata qui avait le pouvoir ? Rien. Absolument rien. Et pourtant, c’était comme ça, nous étions l’herbe sur laquelle se battaient deux éléphants.

Maman souffrait maintenant de façon évidente mais ne laissait échapper aucune plainte à travers ses lèvres pincées ; seule la crispation de son visage trahissait son martyre. Le moignon était enflé et noircissait. J'ai eu peur que cela ne fût un début de gangrène. Allais-je traîner longtemps cette pauvre femme comme cela, sans soins, ne sachant où nous allions ? J'ai eu peur de répondre à ma propre question.

C'est alors que, sans origine précise, un cri a surgi et a parcouru la foule : « Ambassade, ambassade ! »

Je ne sais pas de quelle ambassade on parlait, mais tout d'un coup ç'a été comme un mot de passe ; un mot qui nous ouvrait la porte de l'espoir.

Je me suis rendu compte que nous étions dans la partie de la ville où se situaient presque toutes les représentations diplomatiques. J'avais toujours appris que les ambassades étaient des domaines inviolables ; si nous pouvions y accéder, nous serions à l'abri de ces hordes de miliciens qui nous traquaient. J'avais également entendu parler de la Communauté internationale, en particulier les mots fétiches d'« aide de la Communauté internationale ». Et avec ces mots j'avais aussi appris que cette Communauté internationale s'opposait à la barbarie, et que jamais plus elle ne croiserait les bras devant le massacre d'un peuple, d'une communauté. Nous étions un peuple, une communauté en train d'être massacrée, elle ne nous laisserait donc pas tomber. Au fait, qui représentait cette fameuse Communauté ? Je ne m'étais jamais posé la question. Nos chefs d'État en faisaient-ils partie ? Ces chefs qui marchaient allègrement sur des cadavres pour arriver au pouvoir en faisaient-ils aussi partie ? Et moi, en faisais-je partie ?

J'ai levé les yeux et vu les bâtiments des ambassades s'aligner au loin, leurs drapeaux respectifs claquant au vent. J'ai vu le drapeau bleu de l'Union européenne avec ses étoiles jaunes. J'ai vu flotter celui, bleu blanc rouge, de la France. J'ai vu la bannière étoilée des États-Unis. J'ai vu la feuille d'érable rouge de l'étendard canadien. De l'ONU, j'ai vu les deux branches d'olivier protégeant tous les continents de la planète se détacher du fond bleu pâle de son pavillon. Ils claquaient tous dans le vent comme un appel humanitaire, un appel à la sécurité. Depuis notre départ ce matin à l'aube, c'était la première fois que je sentais que notre fuite n'était plus une aventure aveugle mais qu'elle avait un sens, un objectif : rejoindre une de ces représentations diplomatiques, franchir la barrière métallique de leur portail ou escalader leur mur et de l'autre côté… la protection. La vie sauve. Je ne sentais plus le poids du corps de Maman dans la

brouette ni du paquet que je portais sur le dos. Mes jambes avaient des ailes. Nous ne marchions plus, nous courions. Je ne me faisais plus de la bile pour Fofo, j'étais sûre qu'il était déjà sain et sauf dans l'enceinte d'une de ces ambassades. Dans quelques minutes, au bout de ces cinquante mètres qui me séparaient de ces drapeaux, Maman serait entre les mains d'un médecin de Médecins sans frontières. Et nous serions sous la protection de la Communauté internationale.

10

Johnny dit Matiti Mabé

Nous nous sommes abattus sur la ville comme des tigres rugissants et bondissants foncent sur un troupeau d'antilopes, sauf que ce n'étaient pas des antilopes que nous avions l'intention de massacrer mais ces bandits de Tchétchènes qui empêchaient notre chef de prendre le pouvoir. Sauf aussi que, côté surprise, c'est nous qui en avions eu pour notre grade car, avant même notre entrée dans le quartier, de longues colonnes de fuyards se bousculaient déjà sur l'avenue principale de Huambo, colonnes constamment nourries par une marée humaine qui déferlait des rues adjacentes tels des affluents grossissant un grand fleuve.

Les fuyards transportaient un bric-à-brac incroyable de tout et de rien dans des brouettes, des cuvettes, des dames-jeannes, des bassines, des bidons en plastique sans compter les bambins que les femmes traînaient avec elles. Une poussière ocre montait de la terre.

Nous n'avions pas prévu un tel déferlement de population si bien que, pendant un moment, je n'ai su comment procéder ; mon commando s'excitait déjà comme des chiens de chasse prêts pour la curée et soudain ratata… ratata… mes gars ont commencé à lâcher des rafales en l'air sans attendre mes ordres. Cela m'a foutu en rogne et j'ai voulu saisir par la peau des fesses celui qui avait commencé à tirer pour faire comprendre à tous que le chef c'était moi et que rien ne pouvait se faire sans mes ordres. Mais allez savoir qui était le coupable quand il y avait une vingtaine de mecs qui tiraient tous en même temps ?

Par contre c'était la panique dans la foule. La première ligne de réfugiés s'était brusquement arrêtée tandis que ceux qui venaient derrière y butaient comme contre un mur. Une panique d'enfer s'est installée parmi ceux qui tentaient de faire demi-tour pour échapper au barrage de feu, ceux qui culbutaient sur les paquets abandonnés par d'autres dans la bousculade et se faisaient écraser, ceux qui criaient et ceux qui pleuraient.

« Mettez des bouchons les gars ! Des bouchons ! »

J'ai ainsi ordonné de mettre des bouchons sur l'avenue, c'est-à-dire des barrages. Des barrages pour bloquer ces gens et aussi pour les filtrer ; cela nous

permettrait de repérer les ennemis cachés dans cette multitude. Il fallait aussi les fouiller pour voir ceux qui cachaient des armes et ceux qui avaient de l'argent.

La salsa des rafales s'est arrêtée ; nous nous sommes mis à donner de grands coups de pied et de crosse dans la foule pour contrôler les gens et les obliger à s'arrêter. Cependant si certains s'étaient arrêtés, la majorité d'entre eux avaient réussi à faire demi-tour dans la panique et fuyaient dans la direction d'où ils étaient venus. Mais c'était pas pour rien que Giap m'avait nommé chef, il savait que je saisissais vite une situation et la situation voulait que l'on boucle aussitôt l'autre sortie du quartier, la sortie vers laquelle fuyait en ce moment une partie de la population.

À peine avais-je fini de réfléchir sur la situation que j'ai entendu de violents coups de klaxon et le bruit d'un moteur martyrisé, émettant des hurlements plaintifs comme si, un pied coincé sur la pédale de l'embrayage, le chauffeur s'amusait à donner d'incessants coups d'accélérateur avec celui qui était libre. Tournant mes yeux vers l'endroit d'où venait le tintouin, j'ai aperçu un véhicule dont le porte-bagages recouvert d'une bâche bleue s'affichait au-dessus de la marée humaine. En me déplaçant un peu, j'ai pu discerner une grosse 4x4 japonaise. Le chauffeur avait apparemment des difficultés pour faire demi-tour dans cette foule compacte ; il avait déjà réussi à tourner aux trois quarts, il ne lui restait qu'une petite marche arrière et il filerait en sens inverse.

Pourquoi fuyait-il ? Et qu'y avait-il sous cette bâche bleue ? Des armes sûrement. Un homme qui a la conscience tranquille ne fuit pas.

Comme en territoire ennemi il ne fallait jamais hésiter, j'ai tiré, ou plutôt, comme aimait le dire Rambo, notre chef avant Giap, j'ai « rafalé » dans l'auto. Je crois que mes balles ont dû faire des victimes parmi la foule alentour mais, comme je l'ai appris des Européens et des Américains, on appelait cela des dommages collatéraux et il n'y avait pas de guerres sans dommages collatéraux. Tout innocent tué était une bavure ou un dommage collatéral. Mes balles avaient dû atteindre le chauffeur au moment où son pied lâchait enfin l'embrayage, car l'auto a fait une brève embardée avant de caler. En un clin d'œil, la foule s'était égaillée autour du véhicule.

Je me suis approché. J'ai regardé à travers les vitres qui avaient volé en éclats ; cinq cadavres : une fille, un garçon, trois adultes dont une vieille femme, tous baignant dans leur sang. Un tireur d'élite comme moi manquait rarement sa cible. La portière gauche du véhicule était cependant ouverte ; l'un des passagers l'avait certainement poussée pour tenter de fuir avant d'être fauché par mes tirs. Que voulez-vous, on ne peut pas courir plus vite qu'une balle de kalach. On n'échappe pas à Matiti Mabé, le chef des Tigres Rugissants.

J’ai braqué mon PA sur deux hommes parmi la foule en fuite ; ils ont aussitôt jeté ce qu’ils portaient et ont levé les mains en l’air.

« Avancez, et vite ! »

Ils se sont approchés en tremblant. Ils ont cru que leur dernière heure était venue et que j’allais les faire voyager dans l’au-delà, au beau pays des ancêtres.

« Enlevez-moi ces cadavres. »

Ils ont pris les cinq corps et les ont balancés sur le trottoir, puis ils se sont mis à me regarder. J’avais un fusil dans les mains. Ils n’avaient rien. J’avais un droit de vie et de mort sur eux et ils savaient que je le savais. Une légère pression sur la gâchette et c’en était fini pour eux. J’étais tellement content d’avoir une voiture de commandement qu’en ce moment précis leurs vies ne valaient même pas un coup de klaxon venant du véhicule, aussi leur ai-je ordonné de filer. Je n’ai jamais vu mecs se payer une cavale aussi rapide.

J’ai immédiatement commencé l’inspection de la galerie en soulevant un coin de la bâche bleue. Un rapide coup d’œil m’a indiqué qu’il n’y avait pas de traces d’armes, j’ai repéré par contre sans mal un sofa en cuir, un gros téléviseur, un frigo parmi ce capharnaüm. Curieux comme les gens réussissent toujours à s’agripper à leurs biens matériels même dans les moments les plus dramatiques. Puis est venue l’inspection de la cabine. Il y avait du sang partout, en particulier sur le siège du chauffeur. J’ai retiré une couverture de sous la bâche et l’en ai recouvert. J’ai demandé à quatre membres de mon commando de m’accompagner et illico presto j’ai bondi dans l’auto que j’ai lancée sur les chapeaux de roue dans un hurlement de freins. Il fallait piéger l’ennemi au plus vite, c’est-à-dire placer un bouchon à l’autre sortie du quartier Huambo.

*

Croyez-moi ou pas, je m’en tape comme d’une papaye pourrie : du haut de ma nouvelle voiture de commandement, malgré la foule immense en débandade, je l’ai reconnue tout de suite. Lovelita ! Lo Ve Li Ta ! Nom que je lui avais donné, un nom que j’avais volé à une chanson entendue à la radio, un nom plus beau que le très commun Lolita, un nom qui chante tout seul, et pour le prononcer, ah, le bout de la langue qui bute sur le haut du palais pour Lo, les dents qui se posent fermement sur le coussin de la lèvre inférieure pour Ve, la langue qui essaie de pousser son chemin à travers les dents pour Li et enfin la langue qui cette fois-ci tape sur le rempart des dents, Ta ! Lovelita, c’est ma copine à moi, la fille que j’aime le plus parmi toutes celles que j’ai aimées. Bien sûr qu’elle est mayi-dogo, c’est-à-dire de l’ethnie de nos ennemis tchétchènes,

mais cela ne l'empêche pas d'être belle et d'être aimée. Et puis, elle n'a pas choisi de naître mayi-dogo. Connaissez-vous quelqu'un qui a choisi l'heure, la tribu et le village dans lequel il est né ? Lovelita ! Je l'ai reconnue d'abord par le port de sa tête, puis par le bandana rouge qu'elle aimait tant, enserrant sa tête aux cheveux courts. Elle portait le jeans que je lui avais offert. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait dû marcher longtemps car ici, elle se trouvait bien loin de sa maison.

Elle fuyait elle aussi, un gros paquet sur la tête. Elle fuyait quoi ? Elle nous fuyait, nous les Mata Mata qui allions semer la désolation dans son quartier Huambo. Je dois sauver ma copine.

J'ai freiné brutalement et en nous voyant freiner, les gens se sont mis à courir parce qu'ils croyaient que nous allions tirer sur eux. Lovelita a jeté son paquet pour courir plus vite. J'ai klaxonné fort plusieurs fois mais elle ne comprenait pas que c'était pour elle. J'ai dû sauter du véhicule et ouvrir mon chemin à coups de rafales tirées en l'air. Il faut dire qu'elle ne m'a pas reconnu quand elle m'a vu m'approcher d'elle. Elle avait peur je suppose, elle croyait que j'étais une de ces brutes prêtes à la violer. Voyons Lovelita, on ne viole pas sa copine ! Je comprends qu'elle ne m'ait pas reconnu ; en effet, j'avais revêtu une tenue qu'elle n'avait jamais vue.

Il faut dire que j'étais impressionnant. Ce n'était pas le blouson de cuir que je portais chaque fois que j'allais au combat et sous lequel je cachais mes fétiches ; bien au contraire, je voulais étaler ces derniers pour que cette bande sous ma direction sache une fois pour toutes que j'étais aussi blindé contre l'ennemi que l'était Giap. J'avais donc choisi le plus puissant de tous mes T-shirts, celui qui avait une image de Tupac Shakur et que j'avais traité de façon spéciale : j'y avais collé et cousu des petits morceaux de miroir non seulement pour aveugler l'adversaire par les rayons du soleil qu'ils renverraient dans leurs yeux mais aussi parce que les miroirs dévient la trajectoire des balles. Autour de mon cou, j'avais enfilé mon collier de coquilles sur lequel j'avais attaché trois petits sachets de gris-gris différents dont l'un avait le pouvoir de me rendre invisible. Je regrette de ne pas posséder comme Giap celui qui transforme les balles en gouttes d'eau mais ça viendra un jour, on ne peut tout avoir à la fois. Oh, j'avais aussi attaché une ficelle rouge autour de mon biceps droit. J'ai complété tout cela avec un poignard, un PA et deux grenades bien accrochées au ceinturon qui retenait mon gros pantalon en treillis vert. Sûr qu'elle ne pouvait pas reconnaître son chéri.

« Lovelita, c'est moi, n'aie pas peur. »

Elle semblait ne pas comprendre. J'ai tourné à l'arrière la visière de ma

casquette pour bien dégager mon regard et je lui ai répété :

« C’est moi ! »

Elle m’a alors reconnu. Sa peur s’est transformée en grande joie. J’ai écarté la double rangée de cartouchières qui se croisaient sur ma poitrine pour dégager un espace où elle pouvait presser ses seins contre moi. « Allons-y », lui ai-je dit.

Pas le temps de chercher son baluchon. Nous avons rejoint, au pas de course, le véhicule dont le moteur tournait toujours.

J’ai demandé à Mâle-Lourd de passer derrière pour que Lovelita s’assoie à côté de moi. Auparavant, je lui ai demandé de se mettre en tenue de combat. Je n’avais qu’une paire de brodequins qui heureusement lui allaient. Elle s’est chaussée avec et a passé un gros ceinturon autour de sa taille. Je lui ai filé l’une des deux kalachs que nous avions en rab et je lui ai appris à tirer. À sa première rafale, elle a failli tomber à la renverse et lâcher l’arme car elle ne s’attendait pas au violent recul du fusil. Ce n’est qu’après plusieurs coups qu’elle s’est sentie non seulement rassurée et assurée, mais excitée et heureuse comme une enfant. J’étais fier. Elle a lâché une dernière rafale et nous sommes montés dans le véhicule. Il y avait dans la boîte à gants plusieurs cassettes audio. J’ai choisi une de Papa Wemba, et nous avons redémarré en même temps que les premières notes de musique.

Petit Piment et Mâle-Lourd, installés des deux côtés de la 4x4, le buste penché hors des vitres brisées des portières de l’auto, tiraient en l’air afin de dégager au plus vite les gens de notre chemin. Cela ne m’a même pas pris cent mètres pour passer les cinq vitesses et voir le compteur monter à cent à l’heure, tant les gens avaient vite fait de libérer la voie malgré la pagaille de ceux qui tombaient et de ceux qui essayaient de se relever, de ceux qui recevaient des balles perdues et de ceux qui tentaient de se réfugier dans les rues avoisinantes.

La route a choisi de faire une légère inflexion au moment précis où j’ai appuyé à fond sur le champignon. Instinctivement, j’ai écrasé la pédale du frein et l’auto s’est mise à zigzaguer dangereusement. C’était fini, nous étions morts ; un tonneau et nous ne serions plus qu’un tas de ferraille, d’os et de sang. Non, elle s’est contentée brusquement d’aller l’amble comme un cheval, les deux roues arrière s’élevant de quelques centimètres du sol avant de retomber brutalement aussitôt que, toujours dans ma panique, j’ai levé mon pied du frein pour le placer de nouveau, toujours instinctivement, sur l’accélérateur. Le véhicule a été projeté en avant.

Soudain, une apparition incroyable : une jeune fille poussant une brouette dans laquelle se trouvait une femme plus âgée. La connasse. Au lieu de rester sagement sur le trottoir gauche où elle se tenait, elle décide de couper la route à

ma voiture de commandement juste au moment où celle-ci déboulait. Tu crois que je vais freiner pour toi, idiote ? J'appuie encore plus sur l'accélérateur. Elle pousse la brouette, se jette elle-même dans un buisson épineux de lantanas, probablement touchée par les balles de la rafale lâchée dans sa direction par Mâle-Lourd tandis que le vent arrache son mouchoir de tête et le fait planer comme un grand serpent vert. Nous rions et nous passons.

« Stop, stop ! » a soudain hurlé Mâle-Lourd.

J'ai instinctivement freiné à mort sans savoir pourquoi il voulait qu'on s'arrête. Les freins ont grincé dans un bruit d'enfer.

« Recule, recule vite, y a une arme sur le trottoir, j'ai vu une mitraillette. »

J'ai fait une marche arrière du tonnerre. Mâle-Lourd a aussitôt sauté du véhicule ; j'ai demandé à Piston et à Lovelita de rester dans l'auto et je suis descendu à mon tour suivi de Petit Piment.

« J'avais raison, c'est bien une arme », a hurlé Mâle-Lourd excité.

Je me suis approché et j'ai regardé. Incroyable. À sa forme carrée et à sa crosse repliée, j'ai vu tout de suite que c'était un Uzi.

« Ça, c'est pas un kalach, a dit Mâle-Lourd, ça doit être chinois.

— C'est un Uzi, ai-je dit, un Mini Uzi. Un PM israélien. Si vraiment les milices des Mayi-Dogos, les Tchétchènes, ont des instructeurs israéliens, il faudrait qu'on redouble de vigilance. »

Je leur ai expliqué la raison pour laquelle il fallait être plus sioux que les Tchétchènes : dans le film *Raid sur Entebbe*, les Israéliens avaient réussi une opération commando sur une cible située à plus de mille kilomètres de leur territoire.

Mâle-Lourd m'a tendu le fusil et je me suis mis à l'examiner en commençant par le chargeur. Contrairement à notre bon vieux AK 47, le chargeur était placé dans la poignée du pistolet. Les trente-deux balles y étaient toutes ; celui qui avait jeté l'arme n'avait même pas tiré une cartouche dans sa panique. J'ai remis le chargeur, j'ai débloqué le poussoir de sécurité et j'ai lâché une rafale. Cette première rafale m'a sérieusement déséquilibré et, n'eût été mon expérience, je serais tombé. En effet, je ne savais pas que l'Uzi avait une si forte détente.

C'est alors que Petit Piment, fin traqueur qu'il était, a déniché un espion tchétchène. C'était peut-être lui qui avait jeté l'arme avant de fuir et se cacher ? Petit Piment nous l'a ramené. En fait, c'était un gamin. Il portait une vieille cuvette au fond rouillé dans laquelle il y avait des fruits qu'il prétendait vendre. Il pleurait, suppliait, criait « maman, maman… ». Avec moi, ces simagrées ne marchaient pas, les gamins étaient souvent utilisés comme espions. Un espion

des Mayi-Dogos probablement formé par les Israéliens ou les Palestiniens. Je lui ai balancé un coup de crosse et il est tombé. Matois comme il était, il s'est alors tourné vers Lovelita qui nous avait rejoints pour faire vibrer la corde tribale en lui disant avec des accents pathétiques qu'il la connaissait, qu'ils étaient du même quartier, qu'elle était sa grande sœur et patati et patata. Mais ma Lovelita n'est pas tribaliste et a refusé de tomber dans le panneau. J'étais fière d'elle. Le gamin n'a pas compris et a continué à la harceler avec ses geignements. J'en avais assez et, tenant mon Uzi d'une seule main, je lui ai tiré deux balles sans pour autant le tuer, en laissant à Petit Piment le soin de l'achever pour le récompenser de l'avoir déniché. J'ai pris une banane, l'ai épluchée et mangée, elle était très bonne. Les autres se sont mis aussi à ramasser les fruits pendant que Lovelita, fascinée par l'Uzi, s'amusait à tirer des rafales.

« On a perdu assez de temps. Partons », ai-je ordonné.

Nous nous sommes dirigés vers le véhicule, Mâle-Lourd en premier suivi de Petit Piment. Je fermais la marche juste derrière Lovelita. Elle m'avait remis l'Uzi et ne portait plus que sa kalach, avec aisance, la bretelle de l'arme passée entre ses deux seins comme si elle avait fait cela toute sa vie. Mâle-Lourd a atteint la 4x4, a ouvert la portière et l'a brusquement refermée d'un coup sec. Il est reparti vers le cadavre du gamin espion et lui a flanqué un grand coup de pied aux couilles. Juste un coup de pied. Le geste était inattendu et insensé. Il est revenu en riant et nous nous sommes tous mis à rire à gorge déployée, incapables de nous retenir. J'étais secoué de hoquets tandis que le rire de Lovelita s'était transformé, je ne sais trop pourquoi, en sanglots qui secouaient son corps. Seul Piston, resté dans la voiture, ne riait pas, il nous regardait d'un air intrigué, comme si nous étions brusquement devenus fous.

Nous nous sommes calmés. J'ai voulu faire plaisir à Lovelita et je lui ai demandé de conduire. Elle s'est assise à la place du chauffeur et m'a demandé de changer de cassette. J'ai enlevé la cassette de Papa Wemba et j'en ai mis une de Koffi Olomide. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas écouter Koffi, je lui ai proposé alors Tshala Mwana. Elle allait dire oui quand elle a vu une cassette de Mbilia Bel. « Mets-moi celle-là », qu'elle m'a dit. Un homme devait savoir comment satisfaire sa nana. J'ai illico presto introduit la cassette dans l'appareil. Nous avons claqué les portières et elle a démarré, reprenant à haute voix les paroles en lingala de Mbilia Bel comme si elle les chantait pour moi :

Yamba ngaï
Na yi maboko pwelele
Motema na ngaï ya pembe

Yamba ngaï na marriage

Reçois-moi
Je viens vers toi les mains ouvertes
Le cœur pur
Reçois-moi en mariage.

*

Je ne m'étais pas trompé. Quand nous avons atteint la fin de l'avenue, de nombreuses personnes et bien sûr parmi eux des miliciens tchétchènes fuyaient en direction du fleuve. Nous devions les arrêter. Nous sommes rapidement descendus du véhicule. Lovelita est restée au volant.

« Bouchon », ai-je crié.

Nous avons tiré en l'air pour arrêter les fuyards et les faire refluer dans la direction opposée. C'était plus coriace que nous le pensions et nous avions peur d'être débordés. Souvent, par un phénomène bizarre, quand les gens avaient trop peur, ils n'avaient plus peur et pouvaient agir avec une audace que même les gens les plus téméraires jugeraient suicidaire. Comme ce petit bonhomme qui ne payait pas de mine côté musculature qui a refusé d'obéir à nos ordres. Demi-tour, lui a hurlé Piston. Il continuait à avancer, les yeux hagards comme s'il n'avait rien entendu.

Piston s'est fâché et a saisi son fusil pour lui flanquer un coup de crosse à la tête. Avec une rapidité surprenante, le type lui a retiré l'arme des mains et l'a abattue avec une force de buffle sur son crâne. Comme celui-ci n'avait pas de cheveux pour amortir tout ce qui lui tombait sur la tête, il s'est écroulé sous la force du coup. L'incident a eu pour effet de galvaniser la foule qui s'est ruée vers nous. À ce moment-là, je crois que Mâle-Lourd et Petit Piment ont paniqué. Ils se sont mis à tirer dans la foule. Pour faire bonne mesure, j'y ai balancé une grenade. Boum. Cris de douleur et de panique. Ce n'est qu'alors que la foule s'est mise à reculer et puis à fuir en sens opposé dans un désordre indescriptible.

J'ai senti mes mains trembler de rage ou peut-être de peur rétrospective. Puis un soulagement, Piston n'était pas mort et sa tête n'était pas fêlée non plus comme je l'avais craint. Cela n'était pas étonnant car à force d'être exposé aux pires intempéries sans la protection d'un matelas douillet de cheveux, son crâne chevelu était devenu plus dur qu'une noix de coco. Dur à cuire comme du cuir tanné. Mais nous n'avions pas de temps à perdre, il nous fallait poursuivre les fuyards pour les diriger vers le barrage où se trouvait le gros de mon commando.

La sonnerie de mon portable m’a fait sursauter.

« Allô, ai-je fait, portant le cellulaire à l’oreille.

— Gazon ? »

C’était Giap. C’était cela la technique moderne. On ne peut pas faire la guerre sans communication. Un chef doit être joignable à tout moment : j’étais chef, il était donc important de me consulter pour savoir où en étaient les opérations. Giap ne se leurrait pas sur mon importance et surtout sur ma capacité intellectuelle à élaborer des stratégies gagnantes et à déjouer les pièges les plus sioux. Tout de même, j’aurais aimé qu’il cesse avec cette histoire de Gazon qui me rabaissait devant mes troupes et qu’il m’appelle de mon vrai nom de guerre, Matiti Mabé, la mauvaise herbe dont une seule bouffée de fumée vous transforme les étoiles du ciel en des millions d’yeux de hiboux phosphorescents et menaçants scintillant dans les ténèbres.

« Gazon, a tonné la voix, impatiente parce que je n’avais pas immédiatement répondu.

— Oui chef, ai-je dit pour lui faire plaisir.

— Mais qu’est-ce que tu fous ? On me dit qu’y a plein de gens qui fuient vers les ambassades, qu’est-ce que tu attends pour les arrêter ? Tu ne sais pas qu’une fois dans ces lieux nous ne pourrons plus neutraliser les miliciens qui se cachent parmi eux ?

— Personne ne fuit vers les ambassades, au contraire, ils veulent fuir pour traverser le fleuve ou se cacher dans la forêt. C’est pourquoi je suis en train de mettre des bouchons ici pour…

— Tu es con ou quoi ? »

Sa colère a fait vibrer l’appareil dans mes mains.

« Mais… mais… qu’est-ce j’ai fait ?

— Qu’est-ce que tu as fait ? Tu es incapable de contrôler ta zone, idiot ! Repars immédiatement à l’autre bout du quartier et neutralise-moi ces gens. Qu’ils aillent se perdre dans la brousse, on s’en fout, mais pas dans les ambassades ! Tu ne peux pas comprendre ça ? Mais qu’est-ce qui m’a pris de te nommer chef ! Gazon que tu es, j’aurais dû t’offrir une tondeuse ou des moutons pour te tondre, plutôt que la direction d’un commando. Qui est avec toi ?

— Ben, Petit Piment, Piston et Mâle-Lourd.

— Mâle-Lourd est avec toi ? C’est lui que j’aurais dû choisir pour mener ce commando. Allez, décarcasse-toi pour empêcher ces gens d’atteindre les missions diplomatiques. Et magne-toi le popotin ! »

Et vlan, il a raccroché, l’idiot du village.

11

Johnny dit Chien Méchant

Il m’a traité de con, d’incapable, mais pour qui se prenait-il ? Avait-il oublié qu’il me devait tout et que s’il était chef aujourd’hui c’est parce que je n’avais pas voulu l’être ? Je savais que les gens étaient ingrats mais tout de même !

Il avait fait son petit chemin depuis, cet imbécile, ce type dont le seul plaisir jusque-là avait été de jouir en lorgnant des femmes se tortiller sous la douleur du piment avec lequel il leur avait frotté les yeux parce qu’il ne pouvait pas les baiser carrément comme nous. Maintenant, il n’était plus seulement le chef de notre petit groupe de départ, les Mata Mata, mais après la prise de la radio et de la télévision, il avait été promu par notre nouveau président chef de toutes nos milices. Vraiment, il ne faut s’étonner de rien dans la vie car c’est souvent comme ça, ce sont les nuls qui deviennent chefs et les plus intelligents comme nous restent toujours en carafe. Et il était nul, Giap, un zéro. Il n’était même pas fichu de s’inventer un vrai nom de guerre, et sans ma géniale trouvaille qui avait fait de lui un autre homme, il aurait porté toujours celui, ridicule, de Pili Pili dont il s’était affublé. Même son recrutement, il me le devait.

Lorsque les combats avaient commencé, nous on savait seulement que, comme d’habitude, deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir après des élections que l’un disait truquées et que l’autre disait démocratiques et transparentes. Nous on s’en foutait parce que nous connaissions la nature des hommes politiques de chez nous. Tous des sorciers. Ils arrivaient à vous soûler avec des paroles plus sucrées que du vin de palme fraîchement récolté et pendant que vous vous laissiez bercer par le ronron de ces belles paroles, ils avaient vite fait de grimper sur votre dos pour atteindre le mât de cocagne qu’ils convoitaient et une fois là-haut, riches et bien gavés, ils vous pétaient dessus. Dans cette bataille, les deux camps avaient mobilisé leurs militants qui avaient d’abord commencé par se lancer des insultes, puis des coups de poing, puis des cailloux, et enfin ils s’étaient mis à se tirer dessus à coups de fusil, pour terminer à boulets d’armes lourdes.

C’est en plein milieu de ces disputes qu’un beau matin nous avions vu débarquer dans notre quartier des jeunes gens armés qui n’avaient pas l’air de rigoler. Ils nous avaient fait sortir des maisons, ils avaient fermé le marché, ils avaient fait un raid sur l’école et ramené les malheureux gamins dont certains étaient en pleurs, à l’endroit où ils nous avaient tous rassemblés. Ils nous avaient dit qu’ils étaient du Mouvement pour la libération démocratique du peuple, le MPLDP, et qu’ils combattaient contre les partisans du Mouvement pour la libération totale du peuple, le MPLTP. Ils nous demandaient de prendre les armes pour les soutenir. MPLDP contre MPLTP. Avouez que pour nous c’était blanc bonnet et bonnet blanc. Pourquoi soutenir l’un ou l’autre ?

C’est alors qu’ils nous avaient expliqué. Le chef du MPLDP était de notre région, donc son parti était automatiquement notre parti et celui ou celle qui était contre était un traître. Gare aux traîtres à la région ! Ce fameux parti qui paraît-il était le nôtre avait donc gagné les élections mais le MPLTP actuellement au pouvoir refusait de le reconnaître et ne voulait pas céder la place afin de rester éternellement aux affaires pour continuer à piller le trésor du pays, à bouffer l’argent du pétrole et des diamants et, surtout, à nous brimer. C’était grave, il fallait que tous les gens de notre région – majoritaires dans notre quartier – prennent les armes pour chasser ce président et donner aux gens de sa tribu, les Mayi-Dogos, une leçon qu’ils n’oublieraient jamais.

Je suis sûr que ces militants ne s’attendaient pas à ce qu’ils avaient entendu. Parlant en notre nom, plusieurs vieux du quartier, hommes et femmes, avaient refusé de croire à ce que racontaient ces individus sortis on ne savait d’où. Ils leur avaient dit crûment qu’il ne fallait pas les prendre pour des imbéciles et qu’ils connaissaient bien la tactique des politiciens : quand tout allait bien pour eux, ils ignoraient le peuple et on ne les voyait jamais, et quand ils étaient aux abois, ils venaient semer la zizanie entre les populations pour se maintenir au pouvoir. « On est fatigués d’écouter vos bla bla bla qui ne sont que menteries ; foutez-nous la paix, nous ne voulons plus vous voir dans notre quartier », avait finalement lancé une femme. Nous avions tous applaudi.

En entendant cela, les jeunes militants, zélés comme ils étaient, s’étaient fâchés. Ils avaient tabassé avec leurs crosses quatre personnes et menacé d’en abattre deux dont la femme qui avait lancé les paroles que nous avions applaudies. Comme dans cette pagaille de guerre civile il n’y avait plus d’armée nationale pour nous protéger, tous ceux qui protestaient avaient eu peur, ils avaient avalé leurs contestations et s’étaient tus.

Profitant du silence et du semblant d’ordre imposé par les militants, un homme que je n’avais pas remarqué jusque-là s’était avancé. Il était plus âgé que

la plupart des membres du commando, sérieux, cravate, veste et tout le reste. Il devait être leur chef car dès qu'il avait fait un signe de la main, on lui avait tendu une serviette bien bourrée. Il en avait sorti des photos en couleurs qu'il avait brandies vers nous : j'avais vu des corps mutilés, des personnes à la chair fendue par des coups de machettes, des peaux purulentes de brûlure… Insoutenable. J'avais fermé les yeux, je n'avais plus voulu regarder. Le type s'était alors mis à parler.

Ces photos étaient celles des gens de notre ethnie et de notre région attaqués par ces bandits de Mayi-Dogos à la solde du président actuel : ils dépeçaient vivantes nos femmes enceintes, ils pilaient des bébés dans des mortiers, ils passaient des fers à repasser sur le dos de nos hommes, ils coupaient des nez, des oreilles et des bras, toute une galerie d'atrocités. Je ne sais pas comment ils avaient fait pour photographier tout cela mais nous avions frémi d'horreur. « Il nous faut venger notre région, avait-il martelé, car si nous ne faisons rien, ces rats puants de Mayi-Dogos nous tueront tous, nos femmes, nos enfants, nos poules et nos cabris. »

J'avoue que, tout comme ceux qui avaient pris la parole et s'étaient fait tabasser, je ne croyais pas non plus à ce qu'il disait et ce pour une raison bien simple : jusqu'à ce jour, jusqu'à cet instant où il venait de nous en informer, nous n'avions jamais eu aucun problème avec les Mayi-Dogos. D'ailleurs, parmi les jeunes de notre âge, on ne savait même pas qui était mayi-dogo et qui ne l'était pas. La plupart d'entre nous étions nés en ville, nous n'avions jamais mis pied dans les régions d'origine de nos parents et bien peu d'entre nous parlions le patois tribal. Notre langue était la langue de la ville, cette langue véhiculaire souvent codée que nous parlions entre nous et dont nos parents, qu'ils soient du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, ne pigeaient que dalle. Nous avions nos équipes de foot de quartier et si rivalité ou même rixe il y avait, c'était avec les jeunes des autres quartiers quand ils nous battaient au foot, remportaient les concours de sape ou essayaient de nous piquer nos filles. Jamais nous n'avions vécu en termes de tribus. Et puis, ma copine actuelle n'était-elle pas mayi-dogo ? Je l'adorais. Je l'appelais d'ailleurs Lovelita, un nom que j'avais volé à une chanson d'amour que j'avais entendue à la radio.

Et voilà que soudain ces miliciens nous révélaient qu'en fait nous étions différents, nous étions ennemis. Nous ne le savions pas mais en réalité il y avait des haines séculaires entre nous, haines qui n'attendaient qu'une occasion pour exploser. La preuve ! On nous l'avait bien caché, pardi ! Difficile à croire, non ?

Mais ce n'était pas tout. Ils voulaient nous faire avaler aussi que parce que le chef d'un parti était de la région de notre père ou de notre mère, nous devions

automatiquement nous mettre derrière lui, son parti devenait notre parti et ne pas y adhérer était trahir sa région d'origine. Dur à avaler, non ? Qu'y avait-il de spécial à être du même village, de la même région ou de la même tribu ? Pour moi, rien ! Du moins jusqu'au discours de cet homme.

Il avait commencé son discours en se présentant comme fils de la région. Cela ne m'avait pas impressionné outre mesure car nous étions tous fils de la région et je dirais même plus, fils du pays. Cela ne m'avait pas impressionné parce que, tout en étant fils de la même région et de la même tribu, il y avait des vols, des trahisons, des histoires de femmes entre nos parents. Je connais même deux types qui s'étaient entretués pour une histoire de coq volé qui avait mal tourné ; et pourtant, non seulement ils étaient du même village et de la même tribu, mais ils étaient aussi du même clan. Alors, encore une fois, il fallait plus que la sacro-sainte tribu pour me faire suivre aveuglément un homme politique.

Et puis soudain tout avait basculé quand il avait dit qu'il était docteur en quelque chose, professeur dans une université quelque part. Là j'avais vraiment prêté attention. C'était un intellectuel ! Dans notre pays, tout le monde, en particulier les jeunes, admirait les politiciens, les militaires, les musiciens et les footballeurs, bref, tout sauf les intellectuels, surtout pas les professeurs. Moi, je les respectais. Ils avaient des gros diplômes et parlaient un gros français, ils étaient plus intelligents que les politiciens parce qu'ils avaient lu beaucoup de livres sur la politologie, la polémologie, la pharmacologie, la phrénologie, et la phénoménologie, la topologie, la géologie et j'en passe car je n'ai cité là que les disciplines dont j'ai entendu parler et je suis sûr qu'ils avaient lu des bouquins dans des disciplines dont je n'ai jamais entendu parler. Certains avaient des bibliothèques où les livres s'empilaient déjà jusqu'au plafond et se répandaient par terre par manque de place sans que cela ne les empêche de continuer à en acheter pour toujours nourrir leur cerveau déjà saturé de connaissances. C'était ça, un intellectuel. Alors croyez-moi, entre la parole d'un militaire, d'un homme d'affaires, d'un magicien et d'un intellectuel, je choisirais sans hésiter celle de l'intellectuel. Avec tant de connaissances, il ne pouvait pas mentir.

De toute façon j'étais moi-même déjà un peu un intellectuel et si dans ce quartier quelqu'un pouvait comprendre ce que racontait ce confrère c'était moi. J'avais atteint le CM1 tout de même ! Alors mon intelligence a tout de suite rencontré l'intelligence de ce docteur en quelque chose et j'ai compris qu'en réalité les Mayi-Dogos étaient nos ennemis séculaires et qu'il fallait les tuer. J'avais applaudi. Cela lui avait fait plaisir et j'avais été le premier à être recruté.

Ce n’était pas Giap.

*

J’avais aussitôt eu un rôle important pour ne pas dire prééminent dans la cellule que notre parti, le MPLDP, avait finalement installée dans notre quartier. Ils avaient nommé comme responsable de la cellule un jeune homme qui était venu avec eux et qui se faisait appeler Major Rambo. Comme Rambo n’était pas un nom de chez nous, j’avais tout de suite compris que c’était un nom de guerre qu’il avait piqué à un film américain car moi aussi, j’en avais vu des dizaines. J’étais le numéro deux et on m’avait confié la tâche de recruter les jeunes non seulement dans le quartier mais même dans les villages environnants, et les recruter de force s’il le fallait. Charité bien ordonnée commençant par soi-même, j’avais décidé d’enrôler d’abord les amis qui étaient autour de moi et je vous assure que le plus coriace à recruter était cet individu qui vient de me traiter de con.

J’ai toujours dit que ça aidait d’être un intellectuel, car on comprend vite les choses. C’était mon cas car même si j’ai quitté l’école au CM1, j’avais en réalité le niveau du CM2. Mais Giap, lui, avec son cerveau qui avait un retard à l’allumage, ne comprenait toujours pas la nécessité du combat que nous devions mener.

« Pourquoi je dois combattre les Mayi-Dogos ? m’avait-il largué, avec une moue dédaigneuse. Ils ne m’ont rien fait. Dis-moi, toi qui me connais : qui est mon meilleur copain dans tout ce pays ? Même toi tu n’es pas copain avec moi comme lui. C’est qui ?

— Dovo.

— Il est qui Dovo ? Il est pas mayi-dogo ? En tout cas moi je ne te suis pas, je ne me bats pas avec mes copains.

— Tu ne comprends rien. Il n’est pas ton copain parce qu’il est mayi-dogo. Ça n’a rien à voir. Vous êtes copains parce que vous êtes tous deux des truands capables de vendre un poisson avarié à quelqu’un en lui faisant croire que vous venez tout juste de le pêcher. Même à moi vous avez tenté de me faire le coup. Ici je ne te parle pas de copains ou d’amis ou de poissons. Je te parle politique. Le président qui est au pouvoir est mayi-dogo. C’est un pouvoir corrompu et tribaliste qui ne sert que l’intérêt des ressortissants de sa région.

— Regarde-moi et dis-moi : tu connais quelqu’un qui a choisi la région ou le village de sa naissance ? On n’est pas tous nés au hasard, quelque part ? Tu aurais pu naître mayi-dogo toi aussi.

— Ben je ne le suis pas. Ça te plaît toi de rester pauvre alors que ton copain est riche ou va devenir riche tout simplement parce qu'un homme de sa tribu est au pouvoir ? Parce que quand on est au pouvoir on contrôle l'argent du pétrole et…

— C'est pas vrai, m'avait-il interrompu, je connais beaucoup de Mayi-Dogos qui sont pauvres comme toi et moi. Tu penses que l'actuel président pense à eux quand il bouffe ? Il pense d'abord à sa poche, puis à ses enfants et à ses neveux et puis à sa cour qui lui lèche les bottes. Mon cher, ne te laisse pas tromper par ces hommes politiques, laisse-les se battre entre eux et s'entretuer si cela leur plaît.

— Tu ne comprends pas. Si tu pigeais quelque chose tu aurais pris les armes tout de suite contre eux. Ils sont arrogants, ils se croient plus intelligents que nous mais surtout, ils nous insultent tout le temps. Et puis, plus grave, ils menacent notre pouvoir ! » lui avais je assené.

Il avait rigolé le connard.

« Notre pouvoir ? Je ne savais pas que tu avais un pouvoir ? Pourquoi tu roules pas en Mercedes au lieu d'aller faire le manœuvre-balai chez des commerçants maliens et libanais ? »

Là, j'avais vraiment failli me fâcher mais je m'étais retenu ; j'avais gardé mon calme et j'avais dit avec assurance et enthousiasme :

« Tu verras, tout cela changera quand nous reviendrons au pouvoir.

— Nous qui ? avait-il demandé car son cerveau lent n'avait toujours pas compris de quoi je parlais.

— Ben, nous, lui avais-je assené. Le pouvoir d'un homme de notre région, c'est notre pouvoir ! »

Il avait éructé un ah ah ah sarcastique et avait lâché :

« Donc, si un type de notre tribu arrive au pouvoir, les moustiques nous éviteront et iront seulement piquer les gens des tribus qui ne sont pas au pouvoir ? Plus de palu pour nous, n'est-ce pas ? Soudain, on aura à bouffer tous les jours alors que ceux-là crèveront de faim. Et puis, du jour au lendemain, j'aurai assez d'argent pour acheter le magnétoscope multisystème dont je rêve depuis deux ans ? Le paradis, quoi ! »

Franchement, j'avais failli pleurer devant sa bêtise crasse. Je n'avais rien compris à sa remarque. Qu'est-ce que le pouvoir avait à voir avec les moustiques ou le paludisme ? Ou avec le fait que parfois on n'avait rien à bouffer ? Toujours terre à terre, Giap ; il ne voyait que ce qu'il vivait au quotidien mais pas les idéaux qui devraient nous guider. C'était pas la peine, je l'avais laissé tomber,

tant pis pour lui. On ne pouvait rien tirer de cet ignare qui pourtant ferait un bon soldat vu les mollets et les biscoteaux qu'il avait, même s'il ne pouvait pas bander comme tout vrai homme. Mais peut-être ne voulait-il pas comprendre parce qu'il croyait que toutes ces idées venaient de moi ? Alors, j'avais tenté un argument massue, l'argument qui m'avait fait basculer. Ou plutôt l'imposante autorité derrière l'argument qui m'avait fait embrasser la cause de la chasse aux Mayi-Dogos, ces Mayi-Dogos qui jusqu'ici avaient réussi à nous faire croire que nous étions tous des frères et sœurs partageant un même pays.

« Tu as vu le type en cravate qui est venu nous parler le premier jour ? Eh bien il est docteur.

— Mais pourquoi il ne nous a pas laissé des médicaments pour nous soigner ? Il nous a seulement pompé de l'air avec des vilaines photos puis il est parti.

— Mais non, lui avais-je dit patiemment. Ce n'est pas un docteur qui soigne mais un docteur qui a des diplômes et qui a lu la moitié des livres qui existent au monde.

— Tu veux dire même les livres écrits en chinois ?

— Oui.

— En kikongo ?

— Oui

— En kpellé ? »

Je n'avais jamais entendu parler de cette langue-là et savais encore moins s'il y avait des livres écrits dans cet idiome, mais j'avais répondu avec l'assurance que se devait d'avoir un intellectuel :

« Oui. »

Il était resté un moment silencieux puis avait lancé d'un air triomphal comme s'il avait déniché la difficulté infranchissable pour notre docteur :

« Est-ce qu'il a le CEPE ?

— Oh oui, dix fois plus que le CEPE, il a deux doctorats.

— Ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'il est intelligent et que c'est un intellectuel.

— C'est quoi encore ce truc-là, un intellectuel ? »

J'en étais sûr, il ne savait même pas ce qu'était un intellectuel.

« Un intellectuel est un homme très intelligent et qui a lu beaucoup de livres. Même quand il dort, son cerveau fonctionne et trouve des solutions à des problèmes qui n'existent pas encore.

— Ah ah ! avait-il fait, triomphal. Tu vois, il crée des problèmes. Là où il n'y

en a pas il en crée, ensuite il trouve des solutions. Il crée de faux problèmes pour trouver de fausses solutions. Comme cette histoire avec les Mayi-Dogos. Tu sais qu'il n'y a jamais eu de problèmes entre nous. D'ailleurs toi, ta copine-là, la Lovelita, elle n'est pas mayi-dogo ? Tu vas la tuer elle aussi ? »

Mon Dieu, que son esprit était embrouillé ! Toujours terre à terre. Qu'est-ce que ma copine avait à voir là-dedans ? Au lieu de s'élever au niveau de la lutte pour le pouvoir que nous devions conquérir et conserver, il ne pensait qu'à nos vies personnelles. Il continuait à parler, à s'exciter ; à l'écouter, c'était lui le savant et moi l'idiot du village.

« Tu crois vraiment que parce qu'un type a le CEPE et sait lire le chinois, le kikongo et le kpellé, il connaît la vie des gens ? Il sait comment nous souffrons tous ? Je parie que ton type-là ne sait même pas qui du coq ou du canard reste plus longtemps sur sa femelle quand il la monte. Tu vas tuer Lovelita pour un type comme ça ? Je te croyais plus futé.

— Touche pas à ma Lovelita ! l'avais-je menacé. On ne nous demande pas de tuer tous les Mayi-Dogos, on nous demande de lutter contre ceux qui suivent bêtement le président actuel, tout simplement parce qu'il est de leur région ou de leur ethnie. Cela s'appelle tribalisme et nous devons lutter contre le tribalisme parce que c'est mauvais pour notre pays. Ça n'a rien à voir avec Lovelita.

— Mais alors, pourquoi eux quand ils suivent le leader de leur région ils sont tribalistes, et quand nous suivons celui de notre région comme tu nous le demandes nous ne le sommes pas ?

— Mais c'est pas pareil ! avais-je hurlé. C'est… c'est… Comment te dire… Nous c'est… c'est un tribalisme positif… c'est-à-dire que quand notre région aura le pouvoir, nous allons supprimer le tribalisme, nous allons donner de gros postes à tout le monde, même aux Mayi-Dogos.

— Peut-être que eux aussi ils veulent faire pareil ? » Exaspérant. Désespérant. Démoralisant. Plus rien à sauver, crâne plus épais que le cerveau. J'abandonne.

C'est l'apparition inespérée de Major Rambo qui l'avait sauvé. Au moment où je voulais lui tourner le dos pour m'en aller et l'abandonner à son triste sort de vaurien, nous avions vu un véhicule déboucher du coin de la ruelle où je tentais de le convertir à notre cause. L'auto avait freiné brutalement à côté de moi. Major Rambo était au volant. Trois gamins avaient sauté du véhicule, arme à la main. Je les connaissais bien parce qu'ils avaient été recrutés en même temps que moi ou tout juste après moi et formaient la garde de Rambo. L'un d'entre eux avait lâché une rafale de sa kalachnikov rien que pour frimer. C'était

Canon Fumant, un gars un peu brindezingue à l'humeur imprévisible ; il pouvait passer sans crier gare de la gentillesse la plus douce à la colère la plus incontrôlable. Un vrai dingo avec un kalach à la main. Les deux autres aussi se trouvaient dans un état d'excitation extrême. Ils avaient deux nanas dans la voiture, une chaîne musicale et un nombre impressionnant de CD, un téléviseur géant.

« On vient de chez Hojej, le Libanais. Nous savions qu'il y avait une grande photo du président affichée dans son magasin. C'est la preuve de sa complicité avec le pouvoir ; nous l'avons battu et avons pillé son magasin. »

À vrai dire, tout commerçant qui avait une patente se devait d'afficher le portrait du chef de l'État. C'était un règlement édicté par la Chambre de commerce. À raisonner comme ils le faisaient maintenant, tous les commerçants de notre pays étaient donc complices du pouvoir. Mais c'étaient nous à présent, avec nos armes, qui réécrivions la loi. Il fallait une raison pour piller comme il en fallait une pour noyer son chien ; eh bien, en lieu et place de la rage, nous avions décrété que tout individu possédant le portrait de ce président désormais qualifié de tribaliste et de régionaliste était un traître. Surtout s'il avait des richesses que nous pouvions piller.

« Maintenant, on file chez Tomla, on va se servir chez lui aussi. »

Tomla était un commerçant bien connu de notre quartier, le seul compatriote à rivaliser avec les commerçants maliens et libanais. Mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, notre futur Giap, celui pour lequel j'avais gâché inutilement mon précieux temps, s'était exclamé, les yeux brillants d'une convoitise à peine dissimulée :

« Chez Tomla, mais il vend des magnétoscopes multisystèmes !

— Viens avec nous, viens te servir », lui avait lancé Canon Fumant, qui le connaissait bien puisqu'ils étaient tous du même quartier.

Portière qui s'ouvre. Un kalach lancé à la volée vers le futur Giap qui le saisit et s'engouffre à son tour dans l'auto. Portière qui claque et juste le temps de répondre à ma question, « Mais Tomla est de chez nous, il n'est pas mayi-dogo ! », « Il a une photo de l'actuel président dans sa boutique. C'est un traître à la région » lancé de la voiture et l'auto était déjà loin, arrachée de sa position statique par la brusque accélération de Rambo, en un crissement aigu des pneus…

Voilà comment, grâce à moi, celui qui reviendrait de chez le commerçant Tomla avec un magnétoscope multisystème, des dizaines de vidéocassettes et affublé du surnom « Pili Pili », avait été recruté dans notre groupe, ce petit groupe qui bientôt deviendrait le redoutable commando des Mata Mata, terreur

des Tchétchènes, les milices mayi-dogos. Et c'est ce type qui avait osé me traiter de con dans mon cellulaire !

*

J'ai éteint l'appareil et je l'ai fourré dans ma poche. J'étais en colère. Petit Piment. Mâle-Lourd et Piston m'observaient en silence comme s'ils avaient deviné que c'est avec Giap que je venais de causer. J'espère qu'ils ne l'ont pas entendu me traiter de con, m'appeler Gazon et suggérer que Mâle-Lourd aurait pu être chef de ce commando à ma place. Je l'ai zieuté, le Mâle-Lourd.

Une chose est sûre, côté anatomie, il n'avait rien à voir avec moi. Il faisait trembler les gens rien qu'avec sa taille et sa force de gorille. De lui ou d'Idi Amin, je pourrais dire qu'il est le plus costaud. Il ne portait qu'un gris-gris, deux plumes rouges de perroquet plantées dans ses cheveux. Comme ces plumes de perroquet étaient plantées à travers deux trous perforés dans le casque qui ne le quittait jamais même quand il dormait, on avait l'impression que sa tête supportait deux antennes comme des guêpes ou des sauterelles. Contrairement à Giap, sa chose-là fonctionnait très bien. Il paraît même que quand elle était excitée, elle atteignait la grosseur d'une trompe d'éléphant ; elle devenait alors si lourde qu'il avait de la peine à la soulever tout seul, d'où le surnom de Mâle-Lourd que lui auraient donné les femmes qui l'aidaient dans cette besogne. Il adorait faire le coup de poing avec les coups-de-poing américains qu'il enfilait sur ses doigts, toujours par paire, comme des gants. En conclusion, Mâle-Lourd avait tout dans les poings, dans le bas-ventre et dans les mollets, rien au-dessus. À regarder le bonhomme, j'ai conclu que côté jugeote, celle de Giap ne valait pas une valeur cotée à la Bourse de Tokyo. Rien qu'effleurer l'idée qu'un olibrius au sobriquet aussi ridicule puisse être nominé pour être chef de commando prouvait que sa jugeote ne valait pas cinq francs CFA. Un vrai chef ne pouvait pas déconner de cette façon… Mais tout d'un coup, je me suis rendu compte que si quelqu'un avait déconné, c'était moi et pas Giap. Ce n'était pas sa faute s'il continuait à m'appeler Gazon, je ne lui avais jamais signalé que j'avais changé de nom !

J'avais pris un nouveau nom de guerre tout juste après avoir débaptisé et rebaptisé mon commando « Tigres Rugissants ». Changer d'appellation n'avait pas été facile car les membres du commando n'avaient aucune imagination, presque tous n'ont pas été à l'école comme moi. Ils n'avaient dans la tête que

des noms banals, sans punch guerrier. Y en a même qui ont proposé que le commando prenne le nom d'une équipe de football ! Il a fallu que j'use de toute mon autorité, mon intelligence et de ma dextérité à démonter et à remonter un kalach en quatre-vingt-dix secondes les yeux fermés pour qu'ils acceptent mon choix.

Faire confiance c'est bien, mais il est toujours mieux d'attacher sa chèvre quand elle broute. Ainsi, avant que nous nous abattions sur la ville comme un vol de gerfauts, j'ai voulu leur fouetter le sang en leur faisant scander notre mascotte, notre nouveau nom.

La tête haute et droite, la casquette retournée pour bien dégager mon regard de chef, ma poitrine émettant des éclairs provenant des dizaines de fragments de miroir que j'avais collés sur mon T-shirt de combat pour détourner les balles, j'ai lancé à mes gars alignés au garde-à-vous comme Giap nous avait appris à le faire :

« Nous sommes le commando… ?

— Tigres Rugissants », ont-ils tous crié, sans hésitation aucune.

J'étais fier comme un coq qui avait battu tous les autres à la course pour monter la plus belle poule.

« Le commando ?

— Tigres Rugissants », ils ont répété.

Pris dans l'euphorie de mon autorité à nouveau démontrée, j'ai lancé tel un tigre rugissant :

« Et quel est le nom de votre chef ? »

Là, ç'a été un silence ; ils me regardaient comme s'ils ne comprenaient pas ma question. Puis, timidement, Petit Piment a dit :

« Matiti Mabé.

— Gazon ! » a crié triomphalement Double Tête, avec un sourire, comme s'il avait décroché le numéro gagnant de la Loterie nationale. Voyant le sourire stupide d'imbécile heureux sur la mine de leur camarade, tous les autres ont cru qu'ils avaient fait un impair et tous ont crié en chœur :

« Gazon ! »

Si j'étais furax ? J'étais furax ! J'ai saisi mon PA pour abattre Double Tête comme l'avait fait Giap avec Caïman, mais à la façon dont ils me regardaient, j'ai pensé que commencer par éliminer un de mes éléments n'était peut-être pas intelligent tant que je n'avais pas affirmé mon autorité à cent pour cent. Et puis, ce n'était pas leur faute, c'était la faute de cet enfoiré de Giap qui m'avait appelé de ce nom d'herbe à brouter devant tout le monde alors que j'étais Matiti Mabé,

herbe mauvaise, vénéneuse, tueuse, champignon qui trucide, qui vous envoie *ad patres* au pays des ancêtres, cannabis dont la fumée fait exploser le cerveau en mille éclats psychédéliques, belle fleur mystérieuse mais carnivore qui bouffe les êtres vivants… Mais, comme mon cerveau peut faire plus d'une chose à la fois, par exemple parler et penser en même temps, je me suis dit que peut-être c'était con pour un chef de guerre de s'appeler comme cela. Après tout, une herbe, même vénéneuse, ne fout pas la frousse à un ennemi. Avec de bonnes godasses, on pouvait marcher dessus, l'écraser sans danger. On pouvait même pisser dessus. Pipi de chat ou de mouton. Crottes et caca de potamochère ou de chien. Non, c'était idiot, il fallait que je change cela. Et il fallait que je trouve quelque chose, vite, car tous avaient les yeux braqués sur moi.

Et hop un nom a détoné dans mon cerveau qui, même quand je n'y fais pas attention, tourne tout seul comme un moteur au ralenti qui n'a besoin que d'un coup d'accélérateur pour vrombir. Un nom fort, puissant. Un nom qui vous fout la même trouille que ressent un condamné devant un peloton d'exécution, un nom qui fait trembler les criminels quand ils le voient affiché devant une maison.

« Oubliez Gazon ou Matiti Mabé. Maintenant, je m'appelle CHIEN MÉCHANT ! ai-je hurlé. Comment je m'appelle ?

— Chien Méchant ! ont-ils tous répondu.

— Double Tête, j'ai fait, j'ai pas bien entendu. Comment que je m'appelle ?

— Chien Méchant ! » a-t-il hurlé, l'air plein d'appréhension.

Alors, convaincu d'avoir rétabli l'ordre naturel des choses, j'ai donné l'ordre de nous abattre sur la ville comme des tigres rugissants et bondissants.

*

C'est maintenant que je me rends compte que je n'ai pas signalé à Giap ce changement de nom. Je le ferai dès notre prochaine conversation, sans faute. Je me suis mis en rogne contre moi-même. Et contre Mâle-Lourd, Petit Piment et Piston.

« J'ai de nouvelles instructions. Nous devons repartir à l'autre bout du quartier, là où nous étions. Il semble que ceux que nous avons laissés là-bas sont incapables de tenir les bouchons et beaucoup de gens fuient vers les ambassades étrangères. Compris ?

— Oui, chef, ont-ils dit tous les trois.

— Et quel est le nom de votre chef ? » ai-je demandé avant de donner l'ordre de remonter dans le véhicule.

Ils étaient un peu surpris par la question.

« Chien Méchant, chef ! » ont-ils répété une fois de plus.

Satisfait, j’ai donné l’ordre de sauter dans le véhicule pour refaire le chemin inverse.

12

Laokolé

La porte blindée de la première ambassade restait obstinément et désespérément close.

Les lourds panneaux métalliques vibraient mais ne cédaient pas sous les coups des dizaines de poings abattus comme des massues, accompagnés de cris de colère et de frayeur. La foule s’est fragmentée ensuite et deux, trois, quatre autres ambassades ont été prises d’assaut sans plus de succès. Il semblait que toutes avaient reçu la même consigne : ne pas ouvrir leurs portes.

Brusquement, comme une chape de plomb, un silence total s’est abattu sur cette multitude tumultueuse. Étrange phénomène, comme si ces milliers d’individus avaient tout d’un coup épuisé l’énergie de leur désespoir et avaient décidé à l’unisson de passer sans transition du chaos de leurs mouvements browniens à l’inertie la plus totale. Comme si une mer en furie hérissée de milliers de vaguelettes écumantes et mouvantes fouettées par le vent se transformait soudain en une mer calme, étale et plate.

Un à un les gens ont commencé à s’asseoir. D’abord des femmes. Elles avaient en premier délimité un petit espace conquis dans cet enchevêtrement de pieds et de jambes en étalant un pagne par terre, puis avaient consolidé l’occupation du territoire conquis en y déposant ce qu’elles trimballaient et enfin en s’asseyant avec leurs enfants ou leurs proches. Au bout d’un moment, hommes, femmes, enfants, presque tout le monde était assis. Des seins sortaient promptement de sous les camisoles pour se glisser dans la bouche d’un nourrisson, des couches humides de pipi ou souillées de caca étaient retirées des fesses d’un bébé pour être remplacées par des couches sèches, des gobelets d’eau tiédie par la chaleur se sont mis à circuler. Ceux qui avaient à manger sortaient leurs provisions des contenants les plus variés : des sachets en plastique, des feuilles de manioc, des papiers arrachés à des sacs d’emballage de ciment ; on en sortait du pain, du manioc bouilli, des beignets, de la bouillie de maïs, des bananes, des arachides crues ou grillées. Un homme qui n’avait probablement rien à manger a offert à la cantonade et au choix cinq comprimés de nivaquine pour une baguette de pain ou pour dix doigts de banane. Comme si

cela avait été un signal, d'autres voix se sont élevées proposant plusieurs autres objets de troc. Ainsi, un camp de réfugiés s'était constitué spontanément devant ces représentations diplomatiques, un camp sous un soleil torride d'Afrique centrale où des femmes et des hommes étaient transformés en réfugiés dans leur propre pays. Il faisait effectivement chaud et aucun arbre ne se dressait pour nous protéger du soleil dans cette ville pourtant réputée pour sa verdure.

J'étais exténuée. Après avoir posé la brouette sur ses deux supports et aidé Maman à descendre, j'ai laissé tomber le paquet que je portais au dos, j'ai frotté mes mains paume contre paume, plié et déplié plusieurs fois mes doigts pour les déraidir et refaire circuler le sang, puis je me suis assise. Maman a rampé pour se poser sur la natte que j'avais étalée par terre et m'a regardée. Elle ne pleurait pas mais je savais que sa souffrance n'était pas seulement physique. Il arrive un moment dans la vie où toute fille devient la mère de sa mère. J'en étais là précisément. Je me suis agenouillée pour me mettre à sa hauteur et essayer tant soit peu de réduire sa douleur physique, ne serait-ce qu'en trouvant une position un peu plus confortable pour son moignon blessé et enflé. J'ai regardé le bout de jambe pendant au-dessus du genou. J'ai eu peur d'une gangrène et, ne sachant que faire, j'ai détourné mon regard et me suis mise à fourrager dans le paquet que j'avais descendu de mon dos. J'en ai sorti une bouteille d'eau et la lui ai tendue. Elle a à peine mouillé ses lèvres et me l'a rendue. J'en ai pris une bonne gorgée et pendant que j'essayais de sortir un bout de poisson salé d'un sachet, j'ai entendu :

« Tu crois que Fofo trouvera quelque chose à boire ? »

Fofo ! Mon Dieu, où était-il ? Une onde d'angoisse m'a traversée. J'avais repoussé sa disparition au fin fond de mon esprit en me trouvant une consolation, vœu pieux, qu'il était en sécurité dans l'une des ambassades ; maintenant, les portes fermées de celles-ci me renvoyaient brutalement la réalité en face. Que faire ? Commencer à le chercher ? Mais par où ? Et puis, fallait-il abandonner Maman pour aller à la recherche de Fofo ou rester avec elle et abandonner Fofo ? Mon Dieu, que faire ?

Chaleur. Cris de bébés. Sueur. Si nous ne mourions pas sous les balles des miliciens, nous allions sûrement mourir grillés par le soleil. Protéger Maman de l'insolation. J'ai sorti un pagne que j'ai posé sur sa tête. Tiens, une des casquettes de Fofo, celle à couleur orange. Comme j'avais perdu mon foulard vert, je l'ai prise et m'en suis coiffée pour protéger mon front et ma nuque des rayons ardents du soleil. Je devais ressembler à une joueuse de tennis

américaine. Mais je ne pouvais pas ne pas répondre à la question de Maman : Fofo ?

J'ai dit à Maman que je voulais profiter de ce moment de répit pour me mettre à chercher son enfant. Je n'irais pas très loin et reviendrais tous les quarts d'heure auprès d'elle. Elle a acquiescé en remuant la tête ; peut-être avait-elle pensé que parler m'aurait retardée ou fait changer d'avis.

J'ai commencé à me déplacer dans la foule. La progression était difficile parce que beaucoup d'autres personnes bougeaient aussi, cherchant qui un enfant, qui une sœur, qui un parent. Les noms et les cris se croisaient et se mêlaient. Lolo par ici, Milete par là. Michel par ici, Mandala par là-bas. J'essayais de recouvrir tous ces sons par les deux O de Fofo en faisant partir le son du bas de ma cage thoracique comme une chanteuse d'opéra. Je regardais partout ; une coupe de cheveux que je croyais reconnaître me faisait courir par ici, ou une couleur de chemise par là. Puis je revenais à la brouette pour voir si Maman était toujours saine et sauve… Je vais mourir d'insolation… Une gorgée d'eau à peine avalée et la bouteille déposée dans les bras de Maman qu'aussitôt je fonçais plus loin, vers l'endroit où j'avais cru entendre un Lao… o… o répondre en écho à mon Fofo… o… o. Hélas, toujours pas de Fofo à l'horizon. Peut-être était-il plus loin, avec le groupe qui assiégeait la cinquième ambassade ? J'irais encore plus loin cette fois-ci, quitte à abandonner Maman pendant une heure. Je savais qu'elle n'objecterait pas. La casquette bien calée sur ma tête et mon front protégé du soleil par l'ombre portée de la visière, mon sac en cuir toujours en bandoulière, j'ai commencé à progresser à coups de coudes et de mains vers la cinquième ambassade. Je n'en étais plus loin, à dix mètres peut-être, lorsque j'ai entendu les premiers coups de feu.

Il n'y avait pas de doute, les miliciens qui nous poursuivaient nous avaient rejoints et avaient commencé à tirer sur nous. La foule qui s'installait à peine dans la routine d'une vie de rescapés s'est de nouveau levée, prise de panique, pour reprendre la fuite. On remettait rapidement son enfant au dos, un baluchon sur la tête ; on ramassait ce qu'on pouvait ramasser et tant pis pour le reste, il fallait se hâter. En fait, nous étions piégés : la fusillade venait du sud, dans notre dos ; on ne pouvait que fuir en avant mais devant nous il n'y avait que les murs de cette communauté internationale qui nous avait laissés tomber. Quant à moi, je n'avais qu'une obsession, retrouver Maman !

Je me suis mise à fendre de manière transversale cette foule compacte qui avançait dans une direction parallèle à la mienne. Ce n'était pas facile. J'ai été prise, happée, bousculée, ballottée çà et là au gré de ses mouvements. Je ne savais plus si j'allais dans la bonne direction mais j'avançais toujours, et par

hasard je suis tombée sur la brouette. Elle était renversée ; la natte que j'avais étalée par terre pour Maman était en lambeaux comme si elle avait été piétinée par un troupeau d'éléphants en débandade. Le baluchon par miracle n'avait pas éclaté quoique foulé par des milliers de pieds. Mais pas de Maman. J'ai cherché des yeux, affolée.

Quand la marée se retire, la mer abandonne souvent sur la plage des poissons qui, hors de leur milieu naturel, sous le soleil et le vent, frétillent désespérément sur le sable avant de mourir. C'est l'impression que j'ai eue lorsque j'ai regardé vers le sud, vers les endroits que cette marée humaine venait d'abandonner dans sa fuite échevelée en avant : des chaussures, des pagnes, des sachets et des bidons en plastique, et surtout la poussière ; et de temps en temps, parmi des objets hétéroclites indéfinissables, on apercevait des formes allongées à même le sol, des formes humaines. Et sur l'une d'elles j'ai reconnu la couleur de la camisole, la couleur et le dessin du pagne noué autour des reins, j'ai reconnu le… « Maman ! Maman ! ».

Maman étalée dans la poussière, Maman piétinée, Maman écrasée, Maman morte… non, elle n'est pas morte, elle respire, je lui parle, elle ne me répond pas, je lui tapote les joues, ses yeux s'ouvrent mais ne voient pas. M'entend-elle, me sent-elle ? La brouette, la mettre dans la brouette, la sauver ! J'éclate en sanglots. Une grande lassitude s'abat soudain sur mes épaules. Je m'effondre auprès de Maman. Jamais je ne me suis sentie aussi seule au monde. Je suis désespérée.

« Allez, vite, sinon tu vas te faire tuer. »

Une voix au-dessus de moi, une voix venant des nuages, une voix venue du ciel. Des bras qui m'agrippent, me soulèvent, me tirent.

« Debout, vite ! »

J'ai quand même la force de murmurer :

« Maman, la brouette. »

Les bras me lâchent. Ils soulèvent Maman qui soudain paraissait légère comme une plume et en trois, quatre pas, la déposent dans la brouette, saisissent les brancards et se mettent à pousser à toute vitesse. Je fixe rapidement le baluchon sur mon dos comme on porte un bébé et je suis.

Nous ne pouvions plus avancer à cause de la masse humaine agglutinée devant le rempart des représentations diplomatiques. Les coups de poing sur les portails fermés devenaient de plus en plus violents au fur et à mesure que les

coups de feu des miliciens se rapprochaient. Devant la deuxième ambassade où le hasard avait mené nos pas, les appels au secours lancés par-dessus la muraille à ceux qui maintenaient ces portes verrouillées se faisaient de plus en plus pathétiques.

À force de regarder ce mur hostile, colossal et inviolable, j'ai fini par oublier son côté rébarbatif pour en admirer la solidité et le professionnalisme de sa construction.

Je suis fille de maçon, je savais ce qu'était un bon mur ; j'en avais construit plusieurs avec mon père. Même si je n'en avais bâti que de tout simples en briques cuites ou en agglo, ma familiarité avec le métier de mon père m'avait fait connaître les techniques utilisées pour les gros bâtiments. En regardant les poteaux de chaînage qui raidissaient ce mur, chacun posé sur une semelle isolée, je savais que ce n'étaient pas des poteaux en béton armé simple mais des poteaux en béton renforcé de fibres d'acier. Lorsque nous avions construit notre maison en agglo creux, nous avions utilisé des étais en bois pour soutenir le coffrage du linteau et, aussi simplement, nous avions décoffré en faisant vibrer le béton avec des petits coups de marteau ou de massette à l'extérieur du coffrage. À voir cet imposant linteau qui recouvrait la grande baie accommodant les deux grands battants métalliques du portail, quels étançons avaient-ils pu utiliser pour soutenir le moule de son coffrage ? Un mur aussi solide, malgré ses trois mètres de haut, ne pouvait être qu'en agglo coffrant, ou alors, était-ce un mur banché ? Les gens qui avaient construit ces murs étaient certainement très riches, ils ne regardaient pas à la dépense.

Maman m'avait souvent dit, quand elle revenait fatiguée d'avoir vendu au marché toute la journée, qu'elle se sentait instantanément détendue, relax, dès qu'elle franchissait la porte de notre maison, car les murs d'une maison délimitaient un espace de paix, de sécurité et de sérénité. Ce qu'elle ne savait pas c'est qu'à l'inverse, un mur pouvait aussi être une barrière. Dans ma classe d'histoire, j'avais appris que les Africains de la ville de Zimbabwe avaient en leur temps construit autour de leur cité de grands murs en gros blocs de pierre pour se protéger des envahisseurs locaux ou de conquérants qui venaient de l'Orient arabe. Les maîtres de la Chine aussi avaient construit un mur de plusieurs centaines de kilomètres pour se prémunir des barbares rôdant aux confins de leur empire. À présent c'était nous qui faisions face à un mur : serions-nous les nouveaux barbares qui prenaient d'assaut les forteresses érigées par les nouveaux maîtres du monde ?

Je ne sais combien de temps mon esprit a vagabondé ainsi avant d'être brutalement ramené à la réalité. Et la réalité me montrait un jeune homme qui

avait réussi à faire la courte échelle et à passer ses deux mains à travers les fils de fer barbelés qui hérissaient le sommet du mur. Un puissant coup de reins et je l'ai vu debout, la chemise lacérée, se préparant à sauter de l'autre côté. Des coups de feu suivis d'un silence. Le jeune homme s'est cabré, est resté un instant immobile par-dessus la ligne de barbelés, puis il a basculé en arrière, retenu quelques secondes par les barbelures des fils torsadés, avant de tomber en chute libre sur la foule. L'enfer s'est alors déchaîné. Les gendarmes à l'intérieur de l'ambassade tiraient, les milices qui arrivaient tiraient. Pris entre deux feux, il nous fallait courir, courir, même sans but. Rester c'était mourir à coup sûr. D'ailleurs les balles perdues commençaient déjà à faire des victimes. Le sauveur de Maman avait repris la brouette. Je suivais derrière. Je ne sais combien de temps nous avons couru ainsi dans la pagaille, je ne sais pas combien de temps je pourrais encore soutenir une telle course folle. Essoufflée, je commençais à avoir un point de côté. Soudain, devant nous, ô miracle, une ouverture, deux battants métalliques ouverts comme des ailes d'ange, une porte béante. Nous nous précipitons, nous entrons, nous sommes entrés. Mes jambes me lâchent. Je suis d'abord tombée sur les genoux à côté de la brouette que venait de poser cet homme inconnu et généreux qui venait de sauver Maman, puis ma tête a aussitôt basculé en arrière et je suis tombée sur le dos. J'ai fait un effort pour garder les yeux ouverts. J'ai aperçu comme dans un brouillard les lèvres de l'homme bouger, sans sortir un son, comme dans un film muet. Par-delà son visage, attaché sur un long mât, flottait un morceau d'étoffe bleu pâle, sur lequel se détachaient, tout en blanc, deux branches d'olivier enveloppant et soutenant plusieurs cercles concentriques sur lesquels étaient plaqués tous les continents de notre planète. Plus haut encore il y avait le ciel, un grand ciel bleu. Puis plus rien.

13

Johnny dit Chien Méchant

Pour aller plus vite, j'avais repris le volant des mains de Lovelita. Assise à mes côtés, elle regardait la scène avec jubilation. Elle n'avait plus peur et prenait même un plaisir certain à participer à notre opération. Giap devrait voir cela : si nous étions tribalistes, aurions-nous une nana mayi-dogo avec nous ? Tiens, une idée géniale venait brusquement de m'effleurer. J'ai enlevé ma casquette et je l'ai posée sur la tête de Lovelita par-dessus son bandana rouge. « Maintenant tu fais partie des Tigres Rugissants », ai-je proclamé solennellement et à haute voix pour que Piston, Petit Piment et Mâle-Lourd entendent bien. Elle a souri et a réajusté la visière de la casquette. Je l'ai regardée de profil, cela lui seyait bien et elle ressemblait à une vraie combattante et en plus une combattante very sexy. Si je ne respectais pas les femmes, je l'aurais culbutée tout de suite, là dans la voiture, malgré que nous soyons en mission commandée et malgré les deux globes oculaires de ce voyeur obsédé de Mâle-Lourd qui ne cessaient de nous lorgner. Non, je respecte les femmes et Lovelita n'était pas à sauter à la va-vite comme une call-girl de bas étage, c'était une femme qu'il fallait honorer dans l'intimité. Une chose était par contre sûre, les Tigres Rugissants n'étaient pas tribalistes, une Mayi-Dogo ne combattait-elle pas dans leurs rangs ?

Nous remontions l'avenue à toute vitesse pour rejoindre le reste du commando et foncer avec eux vers le quartier des ambassades. Giap avait dit d'empêcher à tout prix les fuyards du quartier Huambo d'y chercher refuge. Je ne sais d'où Giap détenait cette information mais tous les gens que nous croisions dans notre remontée fuyaient dans la direction opposée, celle d'où nous venions. Certains étaient toujours aussi ridiculement chargés tandis que d'autres fuyaient les mains vides.

« Regarde », a tout d'un coup crié Lovelita en pointant devant elle, un peu à droite vers la chaussée.

Nous avons regardé et nous avons tous éclaté de rire tant la scène était absurde. Un homme essoufflé, la chemise trempée de sueur, essayait de pousser à travers le sable une bicyclette dont les deux roues étaient à plat. Cela n'aurait pas été un problème s'il n'y avait eu que le vélo à déplacer ; le problème était

qu’il y avait aussi, solidement arrimé sur le porte-bagages, un cochon gros et gras qui pesait de tout son poids. Ce n’était pas tout : suspendue par des lianes, une dame-jeanne de vin de palme se balançait sur la barre horizontale du cadre.

« Oh, regarde ça, arrête, Chien Méchant… Stop ! »

Je m’en serais douté, c’était Piston qui hurlait à son tour en gesticulant dans mon dos. Il ne pouvait pas laisser passer un porc. Non seulement le plat préféré des gens de son village était le porc aux bananes, mais avant d’épouser une gonzesse, un prétendant devait démontrer sa valeur à sa belle-famille en lui ramenant un cochon, pas n’importe quel cochon, mais un cochon volé ! Ses yeux pétillaient d’envie. À peine avais-je appuyé sur le frein que, leste comme un écureuil, il avait bondi de l’auto pour atterrir auprès du vélo. Le violent coup de crosse encaissé il n’y avait pas si longtemps par son crâne dégarni n’avait apparemment pas laissé de séquelles ni entamé son agressivité.

« Eh, vieux, file-moi ce cochon !

— Il n’est pas à moi. Je ne suis qu’un transporteur, a plaidé l’homme. On m’a payé pour le livrer à la rue Lumumba.

— Je ne veux pas savoir, a coupé Piston. Donne-le-moi. »

Pendant que Piston parlait, sans faire de bruit, Petit Piment s’était approché du vélo ; maintenant délicatement la dame-jeanne afin qu’elle ne tombe et ne se brise, il a coupé les lianes qui la retenaient suspendue sur le cadre ; il a remis le poignard dans sa gaine et, sans un mot, il a soulevé la grosse bouteille, l’a transportée sur ses épaules pour la déposer tranquillement dans le véhicule. Lovelita et moi le regardions amusés. Même Piston avait momentanément oublié son cochon pour admirer le manège de Petit Piment. Les cochons, ce dernier s’en fichait. Entre un plat de porc aux bananes et du poisson salé, de préférence de la morue salée, séchée et légèrement braisée, il n’hésiterait pas une seconde. Avec du piment, le petit piment rouge qui incendiait la bouche dès le premier contact avec la langue, et un tout petit bout de cette morue salée, il était capable de finir un gros manioc et d’en redemander encore. C’était d’ailleurs de là que venait son nom de guerre, Petit Piment. Par contre, je ne savais pas qu’il aimait le vin de palme au point d’en faucher toute une dame-jeanne.

Piston a fini par ramener son regard sur l’homme à la bicyclette.

« Alors, tu le détaches, ce cochon ? »

L’homme le regardait bêtement.

« Mais qu’est-ce que je vais dire au propriétaire ? Il me prendra pour un voleur, il va me faire rembourser et je n’ai pas d’argent… »

Piston a levé son arme et l’a braquée sur lui. Dès qu’il a vu l’arme pointée sur

sa poitrine, il a immédiatement lâché la bicyclette et a levé les mains en l'air. Le vélo est tombé durement par terre et la bête a couiné sous le choc. Piston s'est penché et a dégagé le cochon. Il l'a soulevé et en épaulé-jeté digne d'un champion olympique des haltères, il a posé l'animal sur ses épaules et est revenu vers le véhicule en une marche triomphale. « Bravo », a dit Lovelita. Il a frétillé de plaisir et de fierté. S'il avait été dans son village, il aurait certainement gagné une épouse.

L'homme à la bicyclette, debout et hébété, le regardait s'en aller en répétant tel un idiot riboulant des yeux : « Mais qu'est-ce que je vais dire au propriétaire ? » Quel connard ! Il parlait encore de propriétaire et de propriété privée devant nous, les maîtres du monde. Pourquoi avions-nous un fusil dans la main, si ce n'était pour avoir tout ce que nous désirions ? Encore heureux que nous lui ayons laissé la vie sauve.

Maintenant il nous fallait carburer, nous n'avions que trop perdu de temps. Je n'avais pas envie que Giap me rappelle et se rende compte que je n'étais pas encore arrivé dans le quartier des ambassades. Je ne m'arrêterais plus. J'ai appuyé sur l'accélérateur.

« La radio, chéri, je veux la radio. »

Lovelita, ma nana. Lovelita, mon amour. On ne refuse rien à la femme d'un chef. Ce sera ton premier butin de guerre. Brusques coups de frein. Concentré dans mes pensées, je n'avais cependant pas vu de radio.

« Recule », qu'elle m'a dit.

J'ai fait marche arrière. Ouais, pour une radio, c'en était une ! Une grosse, avec des baffles qui rendaient bien les basses. Je ne sais pas comment je n'avais pas vu ce type-là. Il était jeune, sûrement un élément tchétchène mais là où je ne comprenais plus, c'est que bien que n'étant pas armé, il n'avait pas peur comme les autres, il n'avait pas peur du tout. En jogging, il marchait en se balançant au rythme de la musique amplifiée par les boosters des amplis de son appareil.

« Petit, ai-je dit, donne-moi ton appareil. »

Il m'a regardé comme s'il regardait une crotte de chien et il a poursuivi son chemin en se dandinant et en claquant ses doigts au staccato de la musique rap qu'il écoutait. C'était pas normal. J'ai klaxonné violemment. Il s'est retourné et s'est arrêté. Nous regardant droit dans les yeux, il a augmenté le volume de son ghetto booster qu'il a déposé au sol et s'est mis à se déhancher, à faire des cabrioles sur les paroles rap. Pendant un bref moment je n'ai su que faire. D'habitude, quand je ne savais que faire devant une situation, je tirais. Mais là, franchement, ce n'était pas une situation habituelle. C'était facile de tuer quelqu'un quand il avait peur, mais celui-ci ? Il vous regardait bien en face, droit

dans les yeux, il s'en foutait. J'ai senti Lovelita frissonner.

« Partons vite, a-t-elle crié, c'est un diable ; il y a des revenants parmi les fuyards. C'est des gens qui sont déjà morts. Ils sont comme ça les Mayi-Dogos, tous des sorciers. Je ne veux plus de sa radio. Partons. »

J'ai senti une angoisse grandissante dans sa voix. Je dois vous dire que moi aussi, après les paroles de Lovelita, j'ai commencé à avoir des doutes. Un type normal ne pouvait pas se contorsionner comme cela. Il se tortillait, sa tête disparaissait complètement entre ses épaules pour rejaillir brusquement sur un cou plus long que celui d'un héron ; l'instant d'après il était tout ratatiné par terre et brusquement il sautait comme un diable à ressort éjecté de sa boîte, ses jambes, ses pieds allaient chacun dans sa direction pour se recombiner sous une forme apparemment humaine. Oh non, ce n'était sûrement pas un être humain car aucun ne pouvait danser le break de cette façon. Et il n'arrêtait pas de hurler les scansions de sa musique rap pendant qu'il s'agitait ainsi.

J'ai failli paniquer quand je me suis rendu compte que de tous les gris-gris que je portais sur moi, je n'en avais aucun pour faire face à la situation présente, c'est-à-dire combattre un revenant. J'avais les éclats de miroir pour dévier les balles, j'avais le gris-gris pour me rendre invisible, j'avais plein d'autres trucs pour me protéger mais je n'avais rien, absolument rien, pour faire fuir un diable. C'était vraiment con de ma part, d'autant plus que je savais que les Mayi-Dogos étaient les plus grands sorciers et féticheurs de notre pays. Mais peut-être que ces morceaux de miroir collés sur mon T-shirt éblouiraient ses yeux de chat-huant et le feraient fuir, ou peut-être que mon fil rouge… J'ai tâté le fil de raphia rouge que j'avais attaché à mon biceps droit. Cela m'a un peu rassuré. J'ai tendu la main vers l'Uzi et aussitôt la voix de Mâle-Lourd a jailli dans mon dos :

« Les gens morts comme ça, on ne les tue qu'avec un poignard. Si tu leur tires dessus, les balles seront amorties par leur corps mou et un être qui t'est cher, ton père, ta mère, ton frère ou ta copine par exemple, ressentira une douleur comme une piqûre à l'endroit précis où la balle aura frappé le fantôme, et c'est lui qui mourra à la place. Il n'y a qu'une façon de les tuer, avec un coup de poignard en plein cœur. »

J'ai baissé instinctivement l'arme et jeté un coup d'œil en biais à Mâle-Lourd. Il avait sorti les deux plumes rouges de perroquet de son casque et les triturait fébrilement. Petit Piment, en entendant les élucubrations de Mâle-Lourd, avait dégainé son poignard et me le tendait. Qui le lui avait demandé ? Ce connard me plaçait devant une situation difficile : prendre le poignard comme un chef ou ne pas le prendre et perdre la face devant Lovelita. Je commençais à transpirer. Le type continuait à virevolter aux rythmes saccadés du rappeur. Il fallait faire

quelque chose. C’est Lovelita qui m’a sauvé. Connaissant la puissance maléfique des gens de sa tribu, elle me suppliait de décamper. J’ai bondi sur l’occasion et, repoussant le poignard de Petit Piment, j’ai dit comme un chef doit savoir le faire :

« Ce faux humain nous prend pour des crétins ; il croit que Chien Méchant et son équipe vont gober son leurre et tomber dans son piège. Le meilleur moyen de le déboussoler est de l’ignorer. Allez, filons. Il comprendra que nous… »

Le portable a sonné. J’ai appuyé sur le bouton « Répondre ».

« Gazon ? » a aussitôt craché l’appareil.

Je n’ai pas voulu répondre avant de terminer la phrase que j’avais commencée :

« … n’avons pas de temps à perdre avec des cons. » Et j’ai lancé la voiture.

« Gazon, c’est moi que tu traites de con ? »

Giap ! Il m’avait entendu.

« Oh non, pas du tout, chef. Je parlais d’un revenant tchétchène qui croyait nous leurrer et je m’adressais à des éléments de mon commando.

— Un revenant ? Tu me parles de revenant ? Attention, ne joue pas au malin avec moi. Où es-tu en ce moment ?

— Presque dans le quartier des ambassades.

— Presque ? il a hurlé. Tu n’y es pas encore ? Mais qu’est-ce que tu as foutu tout ce temps ? Tu roules comme un escargot ou quoi ? Heureusement que j’ai demandé à Idi Amin et son commando d’y aller aussi et je pense d’ailleurs qu’ils y sont déjà ; si on n’attendait que toi, tout le pays serait déjà réfugié dans l’enceinte de ces ambassades occidentales. Et les Tchétchènes avec !

— Y a pas de problème Giap, je te jure, j’y serai dans cinq minutes. Non, dans moins de cinq minutes.

— T’as intérêt ! Bon, allez, file. Assez lambiné comme ça. Terminé !

— Giap, Giap, ne coupe pas encore. J’ai quelque chose de très important à te signaler.

— Quoi ? a-t-il aboyé, impatient.

— Ben, c’est-à-dire que… que Matiti Mabé… Gazon… c’est fini. Maintenant je m’appelle Chien Méchant.

— Quoi ? il a gloussé.

— Je m’appelle désormais CHIEN MÉCHANT, j’ai presque hurlé.

— Bon d’accord, d’accord. Ouah ouah ! Et que ça morde ! »

Et il a raccroché.

J’ai regardé Lovelita du coin de l’œil, espérant qu’elle n’avait pas entendu les dernières onomatopées de Giap. Apparemment non. Les deux autres non plus car, kalach à la main, le buste penché à travers les vitres brisées de la voiture, ils surveillaient la foule. J’ai jeté un dernier coup d’œil dans le rétroviseur ; avec des contorsions impossibles, l’homme continuait à agiter les membres de son corps et sa tête dans tous les sens, telles les pièces détachées d’un pantin désarticulé. Puis, me concentrant sur les termes de mon ordre de mission, empêcher les gens de chercher refuge dans les ambassades occidentales, j’ai appuyé un peu plus fort sur l’accélérateur.

14

Laokolé

Des étoiles détachées du ciel, libres et chaotiques, flottent dans l'espace, piquetant les ténèbres de myriades de pulsations lumineuses. Ou alors, seraient-ce des milliers de lucioles papillonnant en autant de particules luminescentes dans l'obscur brouillard de la nuit ? Silence. Je n'entends rien. Puis j'entends. D'abord de lointains froissements comme quand deux anges se croisent et que leurs ailes se frôlent. Puis le bruit des étoiles. Enfin ces bruissements confus se transforment peu à peu en des sons que ma mémoire reconnaît. Je suis au marché de mon quartier, le grand marché de Huambo. À travers le brouhaha, j'entends les boniments des commerçants, les cris des vendeurs à la sauvette, les gémissements des enfants coincés dans de grands pagnes sur le dos de leur mère et incommodés par la chaleur et la soif, les altercations des badauds ; je perçois l'odeur des épices fortes à travers les effluves putrides des viandes et poissons restés trop longtemps sous le soleil et les pattes velues des mouches. J'entends bien mais je ne vois rien. Une sensation de fraîcheur humide sur mon front. Mes paupières sont lourdes. J'essaie de les soulever. J'y arrive, péniblement. Tout est flou et flottant. Je les referme et les rouvre. Le tangage et le roulis de l'univers qui m'entoure durent un moment puis se stabilisent en même temps que les silhouettes fantomatiques qui s'y meuvent deviennent solides et nettes. Mais je ne reconnais rien. Ce n'est pas le marché, je ne suis pas assise à côté de Maman et de son éventaire. Où suis-je ? On dirait que je sors d'un long sommeil. Comment me suis-je retrouvée allongée sur ce lit Picot et qui est cette femme penchée sur moi, le visage souriant ? Pour sûr, ce n'était pas un marché, bien qu'il y eût des gens partout, dans un vacarme de carnaval ; ils débordaient de la grande salle dans laquelle je me trouvais pour s'éparpiller dans la grande cour dehors, au soleil. Je ne saurais dire s'il y avait deux cents, cinq cents ou mille personnes. On les trouvait dans toutes les positions, debout, allongées, assises sur leurs talons, sur leurs fesses, par terre. Le personnel en charge de tout ce monde, débordé, se distinguait par son accoutrement. Ceux qui portaient des bérets bleus essayaient de mettre un peu d'ordre dans ce capharnaüm ; ils obligeaient les nouveaux arrivants à s'aligner et à se faire inscrire dans de grands fichiers, avant d'avoir le droit de s'installer. Ceux qui avaient un brassard portant

une croix rouge transportaient des blessés dans des brancards, montaient des perfusions ou se penchaient sur ceux qui, comme moi, étaient allongés dans un lit. Et, en une illumination, je me suis souvenue :

« Maman, Fofo !

— Ça y est, elle se réveille », a prononcé la bouche de la femme penchée sur moi.

J'ai essayé de me lever, de quitter le lit. Ses mains m'ont fermement retenue. Pendant qu'elle me maintenait ainsi, une autre femme est arrivée.

« Où suis-je ? Où est ma mère ?

— Calmez-vous, m'a dit la femme. Vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes sous notre protection. »

J'ai lu sur son visage une sérénité et, comment dire, une bonté qui m'ont aussitôt rassurée.

« Je m'appelle Tanisha, elle a continué. Comment vous appelez-vous ?

— Laokolé, mais tout le monde m'appelle Lao. Où est ma mère ?

— Votre mère est ici ? »

Elle a tourné la tête et a regardé autour d'elle comme pour chercher Maman. Les nattes libres de ses cheveux ont suivi le mouvement avec un léger retard. Deux petits points irisés sur les lobes de ses oreilles percées révélaient les seuls bijoux qu'elle portait. Elle a ramené son regard sur moi :

« Vous croyez qu'elle est ici ? Vous êtes venues ensemble ?

— Nous avons tous fui ensemble. Comme elle n'a plus l'usage de ses jambes, je l'ai transportée dans une brouette. Au dernier moment, quelqu'un m'a aidée. Sa jambe est enflée, il faut la soigner sinon elle mourra d'une gangrène, ai-je dit.

— Si elle est ici, nous la trouverons. De toute façon…

— Tanisha, Tanisha, a crié quelqu'un d'une voix pressante, ils ont pénétré dans l'enceinte, ils menacent les réfugiés.

— Quoi ? a-t-elle fait. Mais ils n'ont pas le droit, il faut les en empêcher ! »

Elle s'est levée comme un ressort, m'a jeté un rapide coup d'œil comme pour me dire qu'elle était désolée de m'abandonner, et a lancé à celle qui me tenait :

« Birgit, occupe-toi d'elle, je reviens. »

Et elle est sortie, entraînant derrière elle un tourbillon de vent qui a soulevé les pagnes, les draps et tous les rideaux de la salle.

Birgit a demandé à l'un de ses collègues de m'enregistrer. J'ai donné mon nom, mon âge et mon adresse et signalé que j'avais fui avec mon petit frère Fofo qui avait disparu et se trouvait peut-être ici même, perdu dans la foule, et ma

mère qui, sans aucun doute possible, se trouvait également ici.

« Vous n'avez rien de grave. Vous vous êtes évanouie en arrivant ici. L'épuisement certainement. Tenez, buvez quelque chose et puis vous allez libérer le lit. »

À peine m'avait-elle tendu un verre en plastique que nous avons entendu des éclats de voix et un grand brouhaha dehors. Birgit m'a aussitôt quittée pour aller voir ce qui se passait. J'ai suivi et de la fenêtre où je me trouvais, j'ai vu un groupe de bérets bleus face à une douzaine de miliciens. J'ai aussitôt reconnu les miliciens qui avaient abattu ce gamin sur la route. Leur chef était en train de parler. Je crois qu'ils l'appelaient Chien Méchant. Il n'avait plus sa casquette retournée en arrière ni ses lunettes noires mais portait toujours la double ceinture de munitions qui se croisaient sur sa poitrine, ainsi que ses fétiches. Il avait maintenant deux fusils dont l'un était en bandoulière sur son flanc gauche. J'ai aussi reconnu celui qui portait une grande perruque rousse. Par contre, la fille sans cœur qui avait repoussé d'un coup de brodequin le gamin qui la suppliait à genoux n'était pas avec eux. Je n'entendais rien de l'endroit où nous nous trouvions mais on voyait que la discussion était vive. À un moment du face-à-face, Chien Méchant a remis ses lunettes sombres et a pointé son arme sur l'un des bérets bleus puis, quelques instants après, il a changé d'avis et l'a braquée sur Tanisha. Cette dernière a bondi sur Chien Méchant et son fusil comme une panthère en furie mais l'un des bérets bleus l'a retenue. Ils ont encore discuté un peu puis les miliciens ont décidé de partir. La foule des réfugiés s'est alors mise tout à la fois à applaudir et à conspuer Chien Méchant et ses acolytes pendant qu'un groupe de bérets bleus armés les accompagnait vers le portail.

Dès le départ des miliciens, Birgit et d'autres personnes du staff se sont précipitées pour aller rejoindre Tanisha et ses compagnons. À force de les regarder gesticuler sans rien entendre, j'ai quitté la fenêtre et suis retournée attendre près du lit, inquiète, impatiente, espérant que leurs discussions n'allaient pas durer trop longtemps car il fallait que ces deux femmes reviennent vite pour que nous commencions à chercher Maman avant que la nuit ne tombe complètement. Il commençait en effet à faire sombre. Peut-être que ces étrangers ne savaient pas qu'ici, sous les tropiques, il n'y avait pratiquement pas de crépuscule et qu'on passait en quelques minutes, sans transition, du clair à l'obscur. Ma seule consolation était de savoir que dans ce lieu il y avait l'électricité.

En attendant leur retour, j'ai fait l'inventaire de tous mes biens : mon baluchon était bien là, à côté du lit Picot avec le sac de cuir que je portais en bandoulière. Passant discrètement ma main sous mon pantalon, j'ai vérifié que la

trousse qui contenait notre argent et que je portais attachée autour de mes reins était toujours en place. J'ai repassé alors dans ma tête la séquence des événements de la journée. Tôt ce matin, avec des milliers d'autres habitants de notre quartier, nous avions fui les bombardements suivis des pillages et des tueries que les soldats et les milices des factions rivales qui se battaient pour le pouvoir semaient dans leur sillage. Dans la fuite, j'avais perdu mon petit frère Fofo et je m'étais retrouvée avec Maman dans une brouette devant les murs barbelés des ambassades occidentales qui nous avaient refusé l'asile. Un homme avait alors tenté de prendre d'assaut l'une de ces forteresses, mais de façon simultanée, les gendarmes de l'ambassade nous repoussant et les miliciens nous pourchassant avaient tiré sur lui et sur nous. Panique, fuite. Surgi de nulle part, un homme m'avait aidée à transporter la brouette avec Maman et, la providence aidant, nous étions entrés de justesse dans ce lieu tenu par l'ONU et le HCR. Immédiatement après notre entrée j'étais tombée dans les vapes et quand je m'étais réveillée, l'homme et la brouette avaient disparu.

À sa demande, j'ai répété tout ceci à Birgit quand elle est revenue auprès de moi quand bien même j'avais déjà tout détaillé auprès de l'agent qui m'avait enregistrée. Une fois mon récit terminé, j'ai demandé à voir Tanisha parce que sa présence me rassurait et me redonnait confiance malgré notre trop bref contact. Birgit m'a répondu que Tanisha était la chef du Centre et à ce titre elle supervisait et coordonnait tout ; elle était donc très occupée. En plus il y avait urgence quant à la sécurité des réfugiés. Ces derniers avaient été menacés par un groupe de miliciens incontrôlés et en ce moment précis, de concert avec les autres représentants de l'ONU et du HCR, elle essayait de contacter les autorités locales ou ce qu'il en restait. Elle m'a ensuite informée que c'était elle qui s'occupait désormais de mon dossier et que je pouvais compter sur elle car cela faisait longtemps qu'elle travaillait en Afrique dans des situations de guerre civile, elle avait donc l'habitude des problèmes de ce genre. Quand elle m'a dit qu'elle était suédoise, j'ai hésité un moment avant de la croire parce que, même si je n'en avais jamais rencontré une auparavant, je croyais que toutes les Suédoises étaient blondes ; or elle, elle avait les cheveux châtain clair. En y réfléchissant, j'ai pensé que c'était vraiment idiot de ma part de raisonner de façon aussi absurde. Tout un pays ne pouvait pas avoir que des blondes comme tout un pays ne pouvait pas avoir que des droitiers. De toute façon mon hésitation n'a pas duré longtemps, la chaleur de sa voix et de ses paroles n'a pas tardé à me rassurer. Je me suis immédiatement mise dans son sillage, mon sac de

cuir en bandoulière, lorsqu'elle m'a demandé de la suivre au service d'accueil.

*

Il n'y avait aucune mention d'une femme handicapée dans une brouette ni d'un enfant de douze ans nommé Fofo dans les registres. Birgit m'a dit de ne pas me décourager : « Si vraiment elle est entrée dans cette enceinte avec vous, elle ne peut pas disparaître sans laisser de traces. » Elle a pris la direction du service d'urgence et je l'ai suivie.

Au moment où nous avons atteint le grand hangar servant de centre d'urgence, deux brancardiers en sortaient, transportant un corps recouvert d'une toile. Il y a déjà des cadavres, ai-je pensé.

« Depuis quand êtes-vous-là ? leur a demandé Birgit.

— Depuis la ruée des réfugiés cet après-midi, a dit l'un d'eux.

— Est-ce que vous vous souvenez par hasard avoir transporté ou aidé une femme handicapée ? Elle était dans une brouette.

— Je ne vois pas…, a fait l'un des brancardiers en essayant de fouiller dans sa mémoire.

— Vous dites handicapée ? a repris l'autre. Des deux jambes ? Ouais… je crois qu'elle est morte. Nous avons transporté un cadavre de femme handicapée en milieu d'après-midi. »

J'ai crié : « Non ! » Birgit m'a serrée contre elle, épaule contre épaule. Je me suis mise à sangloter. Elle m'a demandé de me calmer.

« Rien n'indique qu'il s'agit de ta maman. Seule la liste des décès peut nous le confirmer. »

Nous sommes entrées sous la tente. S'il s'était agi d'un hôpital régulier, ce lieu aurait correspondu à un service de réanimation. Il y avait tellement de blessés que beaucoup étaient couchés à même le sol. Des flacons et des tuyaux de perfusion pendaient çà et là sur des supports de fortune. Une odeur de désinfectant flottait dans l'air au milieu de cris plaintifs d'adultes et de pleurs d'enfants.

J'ai d'abord reconnu le pagne. Puis le mouchoir de tête. « Elle est là », ai-je crié et je me suis précipitée vers le fond de la tente. Elle était allongée à même le sol, mais sur une natte tout de même. La brouette n'était plus là. Je me suis aussitôt assise à côté d'elle. À ma grande surprise, elle dormait, mais je ne savais

pas si c'était d'un sommeil paisible. Les traces de sa souffrance se lisaient sur son visage sous forme de ridules et de larmes séchées, visage à peine éclairé par les quelques ampoules électriques qu'on avait pu installer à la hâte sous le hangar, ampoules auxquelles on avait assigné la tâche herculéenne de repousser l'obscurité opaque qui s'accrochait avec ténacité entre les vingt mètres d'espace qui les séparaient. Elle transpirait à grosses gouttes sous la chaleur. J'ai soulevé doucement le pagne pour regarder ses jambes ; évidemment, le moignon était toujours enflé, mais je ne pouvais pas dire si la boursouflure avait empiré ou pas. Au moment où mon regard est revenu sur son visage, j'ai vu un moustique pourtant déjà gavé de sang mais probablement pas encore repu se poser sur son front et enfoncer sa trompe suceuse sous la peau. De rage, je l'ai écrasé d'une petite tape et il a éclaté, éclaboussant de sang ma paume. Dégoûtant. Maman a dû ressentir la claque car elle s'est un peu agitée mais elle ne s'est pas réveillée.

Birgit est alors arrivée accompagnée d'un médecin, français je crois. Il a expliqué à Birgit que la femme était arrivée dans une brouette portée par quelqu'un qui n'avait pas laissé son nom. Elle souffrait énormément à son arrivée, aussi lui avait-on donné un puissant sédatif pour calmer ses douleurs et la faire dormir. On lui avait aussi administré un anti-inflammatoire. C'est tout ce qu'il pouvait faire pour le moment. Les deux sont repartis en me laissant seule.

J'ai retiré de ma tête la casquette de Fofo que je portais toujours et m'en suis servie comme éventail. Et pendant que j'éventais ainsi Maman, j'ai pensé à Fofo. Comment un gamin de douze ans pouvait-il survivre seul, démuni de tout, dans ce chaos ? Je ne tenais plus en place, il fallait que je me lève, il fallait que je le cherche. Je me suis aussitôt fait une raison en me disant que Maman était maintenant en sécurité entre les mains d'une grande organisation internationale, connue, respectée et un de ses organes spécialisés, le HCR. Je pouvais donc la laisser seule pour aller à la recherche de mon petit frère.

Hors du hangar, il n'y avait pas d'électricité, mais la faible clarté de la lune montrait que la cour grouillait de gens même si la lumière n'était pas suffisante pour distinguer leurs traits ; on voyait plutôt se mouvoir soit des silhouettes isolées soit des silhouettes regroupées autour de quelques points de lumière émise par des bougies ou des lampes-tempête. Par contre, vers la droite, se trouvaient deux bâtiments bien éclairés avec de vrais murs et de vrais toits. C'était là que s'étaient réfugiés les expatriés blancs et leurs familles, ceux qui n'avaient pas pu, dans la panique, chercher protection dans leurs ambassades ou consulats. J'étais découragée. Je ne pouvais pas me mettre à crier « Fofo, Fofo », dans cet endroit où il y avait des malades qui dormaient et des gens qui travaillaient, on me prendrait pour une folle. Il ne me restait plus qu'une chose à

faire, attendre la lumière du jour. En attendant, il me fallait récupérer le baluchon que j’avais abandonné près du lit Picot quand j’avais suivi Birgit. Ensuite j’irais veiller Maman. Demain très tôt, je me lèverais avec l’aube pour me mettre à la recherche de Fofo.

15

Johnny dit Chien Méchant

Une confusion totale régnait autour des ambassades quand nous sommes arrivés. Des grappes de personnes agglutinées autour des différents enclos diplomatiques tambourinaient sans cesse aux portes dans l'espoir sans doute de les voir miraculeusement s'ouvrir malgré les coups de feu tirés de l'intérieur pour les en dissuader. Giap s'était trompé, les ambassades occidentales avaient fait le travail pour nous, ils avaient refusé d'accueillir nos ennemis, les chercheurs d'asile. Nous sommes alors venus à la rescousse de nos alliés inattendus en tirant en l'air à notre tour pour disperser cette populace et les faire se replier sur le quartier Huambo que nous contrôlions maintenant totalement. Nos coups de feu on eu un effet inverse. En un grand mouvement tournant, la foule s'est mise à fuir vers l'est, en direction du quartier Kandahar, un quartier à majorité mayi-dogo, fief des Tchétchènes.

C'était le quartier auquel Giap avait affecté Idi Amin. Il ne fallait à aucun prix permettre cela. Ce serait une erreur stratégique que ce caractériel de Giap ne me pardonnerait pas même si en retour j'avais accompli la mission essentielle, celle d'empêcher les gens d'aller chercher refuge dans les représentations diplomatiques étrangères. Avec la moitié de mon commando serrée dans le bahut comme des sardines, j'ai redémarré pour aller établir un barrage à l'entrée de la rue qui menait à Kandahar. Je n'avais même pas roulé trois cents mètres que la catastrophe est tombée sur ma tête : la porte de la grande enceinte du Haut-Commissariat pour les réfugiés était grande ouverte et comme un aspirateur avalait des enfants, des femmes, des hommes, dont certains, malgré la bousculade, portaient encore des cuvettes ou des paquets sur la tête, des colis au dos et j'en ai même vu qui poussaient des brouettes. Ils se bousculaient, se cognaient, se piétinaient. Gare à ceux qui tombaient. De ma vie, je n'avais jamais vu pareille scène, même pas au stade, même pas le jour où l'équipe du Brésil était venue jouer dans notre ville et qu'il y avait eu cette bousculade qui avait fait vingt-deux morts. J'espère qu'après ma mort, quand avec la foule des justes je me précipiterai aux portes du paradis, le bon Dieu réglera mieux l'accès à son portillon.

Nous avons sauté du véhicule. Ouvrant notre chemin à coups de crosse jusque devant les deux battants du portail, nous avons essayé de les refermer. Impossible. À peine avions-nous réussi à les pousser de quelques centimètres qu'ils étaient aussitôt repoussés, nous forçant à reculer, comme un barrage cède sous la pression des eaux ; si nous ne faisions rien pour maîtriser cette situation, cette ruée sauvage nous renverserait, nous réduirait en compote, nous et nos bijoux de famille. Il n'y avait plus qu'une solution pour sauver nos vies : tirer. Nous l'avons d'abord fait en l'air mais cela n'a pas arrêté ces chercheurs d'asile. J'ai alors carrément tiré dans le tas, et aussitôt le reste du commando a suivi.

Au début, les gens ne comprenaient pas ce qui se passait et, emportés par leur élan, continuaient à se ruer en avant en piétinant les corps qui jonchaient déjà le sol, fauchés par nos balles. Quand enfin la réalité a commencé à pénétrer dans le cerveau de ceux qui étaient en première ligne, ceux-ci ont cherché à reculer, mais ceux qui étaient derrière continuaient à pousser. J'ai commencé sérieusement à avoir peur, et pourtant j'avais un fusil dans la main. Je pensais que le pouvoir était au bout du fusil, qu'avec une arme on pouvait tout régler, on était le maître du monde ; mais là, j'avais beau tirer, nous avions beau tuer, les gens avançaient toujours. J'ai commencé à paniquer. Mais où était le commando d'Idi Amin que Giap avait dit envoyer par ici ? Dans quelques minutes, quelques secondes, nous serons piétinés, écrabouillés, il était temps de décaniller…

Brusquement, sans explication, la foule a changé de direction comme un troupeau de moutons et s'est mise à fuir vers le quartier Kandahar. Ouf, il était temps. J'ai essuyé la sueur dégoulinant de mon front et de mes aisselles avec mes mains tremblotantes. Nous avions gagné. Nous étions les plus forts. Après tout, c'est nous qui avions les fusils. Mais ce n'était pas tout. Il fallait encore chasser ceux qui avaient réussi à pénétrer dans l'enceinte. Sans tarder, j'ai demandé au commando de foncer dans la cour et dans les bâtiments du HCR pour expulser tout le monde.

C'est alors que trois personnes sorties d'un des bâtiments, se sont avancées vers nous : un Indien ou un Pakistanais, et deux Blancs. Tous avaient la tête coiffée d'un beau béret bleu. Ils n'étaient pas armés. L'Indien ou le Pakistanais – ou peut-être bien qu'il était Bangladais – semblait être leur chef et il était très en colère. Il parlait vite comme pour m'embrouiller mais comme j'ai été à l'école, j'ai su qu'il parlait en anglais puisque j'ai reconnu parmi les nombreux sons incompréhensibles qu'il crachait, les mots « you », « international », « out », « refugee », « help » et surtout le mot « crime » qui revenait pratiquement dans

toutes les phrases qu'il prononçait. Je vous dis en passant que je connais aussi l'espagnol ; dans cette langue, pour prendre un exemple, je t'aime se dit « *te quiero mucho muchachita amor de mi corazon* » et, autre exemple, pour danser la rumba il faut être beau se dit « *para bailar la bamba se necessita un poco de gracia* ». C'est en écoutant une de ces chansons en espagnol que j'avais déniché le beau nom de Lovelita que j'avais aussitôt donné à ma copine. En mettant donc ensemble et dans le bon ordre tous ces mots anglais que je venais de reconnaître, j'ai compris qu'il tentait de nous expliquer qu'il voulait nous offrir son aide internationale pour mettre dehors, hors de leur enceinte, ces réfugiés qui en fait n'étaient que des criminels. C'était justement ce que je souhaitais ; il n'avait donc aucune raison de prendre ce ton d'homme en colère, il pouvait parler plus calmement et de manière civilisée, surtout qu'il y avait ses deux Blancs qui nous observaient et qui pouvaient penser que nous, les gens du Tiers-Monde, que nous soyons Indiens, Bangladais, Congolais, Yéménites ou Ouïgours, nous n'étions pas policés. Mais avant que j'aie eu le temps à mon tour d'expliquer à mon commando ce qu'il venait de dire, l'un des Blancs portant béret bleu s'est mis à hurler en français, l'une des langues de notre pays :

« Vous n'avez pas le droit d'entrer ici. C'est une propriété de l'ONU, un territoire international. On ne tire pas sur des personnes désarmées. C'est un crime ce que vous avez commis là. Nous allons faire notre rapport. »

Celui-ci n'avait même pas fini de parler qu'une femme est apparue brusquement, comme projetée par le tourbillon violent d'une spirale d'ouragan. Elle sortait d'un bâtiment sur lequel flottait le pavillon du HCR. Sûr qu'elle était en colère.

« Vous avez vu ce que vous avez fait ? Vous avez vu tous ces blessés, tous ces gens que vous avez tués sans raison ? Vous êtes des assassins, des criminels. Comment pouvez-vous tirer sur des hommes et des femmes sans défense ? Et sur des enfants ! Des enfants, vous vous rendez compte ? Vous êtes une honte pour nous, une honte pour l'Afrique et les Africains. Vous n'avez pas le droit d'être ici, c'est un territoire de l'ONU. Sortez ! »

Surpris, je l'ai regardée : ses cheveux ressemblaient à des dreadlocks, mais des dreadlocks fins et propres qui flottaient librement quand elle secouait sa tête de colère. Rien comme bijoux si ce n'était deux petites boucles d'oreilles qui seraient passées inaperçues, n'étaient les éclats irisés qu'elles lançaient à chaque mouvement de sa tête. Je ne sais pourquoi je lui ai trouvé quelque ressemblance avec Lovelita. D'où venait cette furie ? Et comment osait-elle me dire à moi, Chien Méchant, que je n'avais pas le droit d'être là ? Ne savait-elle pas que nous avions gagné la guerre, que nos chefs nous avaient confié la mission de traquer

les Tchétchènes où qu'ils se trouvaient ? Oh, la belle, une nana ne me donne pas des ordres !

« Vous n'avez pas d'ordre à me donner et je me fous de ce que vous pensez même si vous êtes belle. Je suis chez moi ici et c'est moi le chef de ce commando. Retournez immédiatement dans les bâtiments d'où vous venez et laissez-nous faire notre travail. Sinon… »

Elle m'a de nouveau interrompu :

« C'est vous qui allez sortir d'ici avec votre bande de tueurs.

— Nous sommes des casques bleus de l'ONU. Vous êtes ici dans l'enceinte du Haut-Commissariat pour les réfugiés et cette dame est le chef de l'antenne du Haut-Commissariat pour les réfugiés qui partage les locaux avec nous, a précipitamment dit l'un des deux Blancs comme pour arracher les paroles de la bouche de cette furie afin de calmer le jeu (lui au moins avait compris qu'on ne devait pas blaguer avec moi). Nous devons protéger tous ces hommes et femmes qui ont demandé l'asile ici il a continué en faisant semblant d'être impassible. En plus des réfugiés, il y a des fonctionnaires internationaux du FMI, de la Banque mondiale, des organisations caritatives et des différents projets de développement qui ont trouvé refuge ici. Nous avons le devoir de les protéger. »

Le problème pour moi c'était que jusqu'ici, je n'avais eu affaire qu'aux Mayi-Dogos et à leurs miliciens, les Tchétchènes. Là, j'étais en face des étrangers, d'une organisation internationale, l'ONU, sans compter une femme qui n'avait pas froid aux yeux. Mais comme j'étais un intellectuel, je savais ce qu'était l'ONU, ouais, j'avais entendu parler de cette organisation et de ses soldats. Ces derniers étaient neutres, ils ne faisaient pas la guerre, ils maintenaient la paix. Mais quand ça chauffait et que leur vie était menacée ou si tout simplement ils croyaient qu'elle était en danger, ils fuyaient et vous laissaient tout seuls dans votre merde. C'est ce qui s'était passé au Rwanda. J'ai donc décidé d'employer la même tactique, les menacer, pour qu'ils s'en aillent et nous laissent dans notre merde afin que nous réglions nos comptes avec les Tchétchènes. J'ai pris mon air de chef, j'ai durement plissé mon front en fronçant les sourcils et, menaçant, j'ai remis les lunettes noires que j'avais glissées dans ma poche de peur de les perdre dans la bousculade et j'ai pointé l'arme sur leur chef bangladais. Quand on veut terroriser un village, il faut toujours commencer par humilier le chef. J'ai dit :

« C'est mon dernier mot. Regagnez immédiatement vos bâtiments ou nous vous tuons, à commencer par votre chef. »

À ma grande surprise, ils n'ont pas détalé comme au Rwanda ! Bien au contraire, leur chef pakistanais s'est mis à aboyer des mots en anglais et même si l'on ne pigeait que dalle à ce patois, il ne faisait aucun doute que l'homme qui

l’éructait en ce moment était plus que furax. J’étais pris de court, je n’avais pas préparé une stratégie de rechange car je n’avais pas pensé une seconde qu’ils ne prendraient pas la poudre d’escampette. Peut-être que l’Indien n’avait pas compris parce que je ne parlais pas en anglais ? Vous savez, pour terroriser un village il n’est pas toujours nécessaire d’humilier ou de tuer le chef. Il faut commencer par menacer les plus faibles, les femmes et les enfants notamment ; alors, ceux qui sont censés les protéger, le chef et les hommes, obéiront aussitôt de peur de voir leurs chers bambins molestés ou leurs tendres épouses violées. Un petit arc de cercle et le canon de l’Uzi s’est retrouvé pointé sur la femme du Commissariat pour les réfugiés.

« C’est mon dernier avertissement. Repartez immédiatement dans votre bâtiment ou j’abats cette femme. »

J’aurais pas dû.

« Allez-y », elle a crié.

Et d’un pas elle était pratiquement sur moi, soit pour me frapper soit pour arracher l’arme, je ne sais pas. Mon Dieu ! Les femmes d’aujourd’hui ne sont plus des femmes. Elle a été retenue de justesse par l’un des deux Blancs au béret bleu. Elle tremblait, pas de simple colère, mais de rage.

« Ce n’est pas parce que nous sommes des casques bleus de l’ONU que nous sommes des cibles passives, a dit l’autre béret bleu. Nous sommes tenus de nous défendre et nous nous défendrons. Et il n’y a pas que nous. Allez-y, tirez, on va voir si vous aussi vous allez vous en sortir. »

Il n’avait pas l’air de raconter des balivernes. Trop concentré sur ces quatre, je n’avais pas vu qu’il y avait toute une logistique qui s’était rapidement mise en place. Des casques bleus armés avaient fait leur apparition. J’ai jeté un coup d’œil du côté du portail, ils avaient réussi à fermer les deux battants et deux jeeps frappées des lettres UN sur lesquelles flottait un fanion bleu pâle y étaient postées, l’une d’elles pointant vers nous une mitrailleuse montée sur son toit. Même si Idi Ami et son commando arrivaient, ils ne pourraient rien faire pour nous. J’ai regardé leur chef bangladais, il n’avait pas l’air de quelqu’un qui avait la trouille ; il parlait lui aussi, mais mon esprit était tellement préoccupé par la situation dans laquelle je m’étais fourré avec mon commando que mon cerveau n’a pas pu reconnaître un seul des mots qu’il gueulait en anglais. Alors, j’ai dit :

« Je vais appeler mon chef et je vais lui dire que vous refusez d’obéir aux forces de l’ordre et vous…

— Qui est votre chef ? a crié le Pakistanais, phrase aussitôt traduite.

— Giap, j’ai crié. Le général Giap. Et c’est un homme qui ne blague pas !

— Giap mon cul, a dit l'un des deux Blancs, qui ne cachait plus qu'il était lui aussi fâché, savez-vous comment s'appelait mon grand-père qui a combattu en Indochine ? Ho Chi Minh !

— « You just get out ! » a hurlé le Bangladais.

— Dehors ! a hurlé la femme.

— Nous allons saisir vos autorités et vous serez punis ! » a ajouté le petit-fils d'Ho Chi Minh, chez qui je n'ai pas pu déceler le moindre trait chinois alors que son grand-père avait été un compagnon de Mao Ze Dong, donc asiatique. Peut-être que ce type mentait ou alors il y avait un autre Ho Chi Minh que je ne connaissais pas et qui était un Blanc d'Europe. On ne sait jamais. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le moment de montrer mon ignorance et puis, dans la vie, il fallait savoir reculer pour mieux sauter.

J'ai alors décidé que pour revenir ici mieux préparé avec Giap, Idi Amin et tous les Mata Mata afin d'administrer à ces casques bleus de l'ONU une leçon comme on leur en avait donné en Somalie et en Sierra Leone, il valait mieux faire un retrait tactique immédiatement, d'autant plus que d'autres casques bleus armés s'étaient approchés de nous, obéissant aux ordres de l'Indien. Sans demander mon avis, ils nous ont fermement reconduits à la porte, la mitrailleuse de la jeep nous suivant à la trace. Toute la population des réfugiés nous regardait en silence. Ils étaient nombreux et paraissaient deux fois plus nombreux encore si on comptait le nombre d'yeux braqués sur nous. Je sentais sur ma peau la brûlure de ces regards chargés de haine et de peur mêlées, encore heureux qu'ils ne crachaient pas des rayons laser sinon nous aurions déjà été un tas de chair carbonisée. Quand ils nous ont vus nous diriger vers le portail, ils ont commencé à crier « Assassins… voleurs… violeurs… » et à pousser d'autres youyous aussi désobligeants qu'insolents. Comme le capitaine d'une pirogue qui coule, je suis sorti le dernier. Mais avant même que les deux lourds battants du portail de l'enceinte ne se referment bruyamment derrière moi, j'ai entendu leurs applaudissements et leurs cris de victoire et de joie. Qu'ils m'entendent, ces réfugiés, ces bandits, ces assassins, ces tribalistes, ces Mayi-Dogos : nous reviendrons et nous allons leur donner une leçon qu'ils n'oublieront jamais. Qu'ils m'entendent bien, nous ne leur ferons pas de quartier, on n'humilie pas impunément les Tigres Rugissants. S'ils avaient eu devant eux Giap plutôt que moi, ils n'auraient certainement pas agi ainsi. Rien que pour cela, plus dure sera ma revanche et tant pis pour ce personnel de l'ONU et surtout tant pis pour cette belle femme. Elle l'aura bien cherché.

Nous sommes donc sortis. Un silence étrange planait maintenant sur la ville, remplaçant le vacarme des grenades, des Uzi, des kalachnikovs et les cris humains. Le silence était si total qu'on aurait pu entendre une puce péter. Mon commando aussi était étrangement muet. J'ai levé les yeux et j'ai aperçu de loin notre 4x4. Lovelita nous y attendait toujours. Elle dodelinait de la tête *a priori* sans raison apparente, jusqu'à ce que, filtrant du véhicule, un air de chanson, sons incongrus voire extraterrestres planant sur ce silence spectral, a atteint nos tympans. J'ai reconnu la rengaine et la voix. C'était toujours la cassette de Mbilia Bel qu'elle passait, Mbilia Bel qui narguait son ex :

Ozali ko loba que ngaï na bala te
E swi yo epaï wapi e

Tu racontes partout que je ne me marie pas
Et alors ? Pourquoi ça te fait mal ?

Il commençait à faire sombre. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Tout d'un coup, j'ai ressenti une grande faim et une grande lassitude. La journée avait été bien longue en vérité.

16

Laokolé

La journée avait été bien longue en vérité. J’ai regagné la tente de Maman sous une lune grosse, ronde et pleine. J’aime beaucoup la lune, surtout quand elle est dans cet état. Elle ressemble à un gros œil maternel veillant sur nous, déversant sa lueur laiteuse et onctueuse pour apaiser nos âmes échauffées par les violentes éruptions solaires diurnes.

Je croyais m’écrouler de fatigue et de sommeil dès que je me serais assise à côté de Maman pour commencer ma veillée. Ça n’a pas été le cas, bien au contraire, tant mon esprit, entraîné dans un kaléidoscope chaotique de scènes vécues dans la journée, vagabondait dans tous les sens ; un instant c’était l’image de Maman dans la brouette, l’instant d’après c’était celle de cet enfant vendeur d’oranges brutalement repoussé d’un coup de pied par une milicienne avant d’être abattu, pour aussitôt laisser la place à l’image d’un bonhomme traînant un porc sur sa bicyclette immédiatement remplacé par le corps d’un jeune homme accroché aux fils barbelés des murs d’une ambassade. Ce n’est que quand a jailli dans ma tête la vision de l’homme qui, surgi de nulle part, avait saisi les manches de la brouette de Maman, que mon esprit a cessé de jouer à la marelle. J’ai essayé de me remémorer les traits de son visage, de me rappeler la couleur de ses habits, de savoir s’il était coiffé ou non ou encore s’il était barbu, rien. Il ne me restait aucun trait particulier de cette personne qui m’avait rendu l’espoir alors que j’étais sur le point de me laisser aspirer dans le gouffre ténébreux du désespoir. Comment expliquer que je me souvienne en détail de toutes les scènes de cruauté dont j’avais été témoin, même témoin éloigné, alors que rien ne me restait d’un acte d’humanité qui me touchait directement ? Est-ce à dire que le mal laissait plus de traces dans nos mémoires que le bien ? Cela me faisait encore plus mal de penser que je pourrais croiser cet homme sans le reconnaître, alors que je tenais à lui offrir quelque chose d’important en retour de la vie qu’il avait sauvée, la seule chose au monde capable d’exprimer l’immense gratitude que je ressentais envers lui, lui offrir le mot « merci ».

J’ai dû m’assoupir un moment sans m’en rendre compte car quand les gémissements de Maman m’ont réveillée, le ciel commençait déjà à blanchir.

Telle que je la connaissais, elle était sans doute sortie de son état de sédation depuis longtemps et, malgré la douleur qui la lançait de son moignon enflé, elle avait dû tout tenter pour ne pas me réveiller. En fait ce n'étaient même pas les gémissements qui m'avaient tirée de ma torpeur mais plutôt ces souffles qui, à force d'être retenus, alertent votre sens de l'ouïe. Par les traits crispés de son visage luisant de transpiration et ses dents serrées, on devinait l'effort qu'elle faisait pour ne pas gémir ni crier.

« Maman, je suis là », ai-je dit en me penchant vers elle pour lui essuyer le front. Elle a ouvert les yeux, m'a regardée et sa première phrase a été :

« Fofo est avec toi ?

— Ne t'inquiète pas, il est ici, dans l'enceinte du Haut-Commissariat. Je vais voir le médecin et dès qu'on se sera occupé de toi, je vais partir à sa recherche. Ne t'inquiète pas. »

Je me suis levée pour aller à la recherche d'un médecin. Dans un endroit comme celui-ci, tout était urgence et rien ne dit que quelqu'un viendrait aussitôt auprès d'elle ; il me fallait néanmoins tenter ma chance car je ne pouvais pas non plus la laisser souffrir si horriblement. De la chance j'en ai eu deux fois, car non seulement la première personne que j'ai croisée a été le médecin français qui était venu avec Birgit auprès du lit de Maman, mais aussi, miracle ou pas, il s'est souvenu de moi et de ma vieille mère, malgré les milliers de gens qui lui étaient passés entre les mains depuis hier :

« La femme à la brouette, bien sûr, a-t-il dit. Comment l'oublier ? Je viens tout de suite. »

Et il est venu tout de suite avec ses seringues jetables et ses ampoules. Il a soulevé le pagne sous lequel étaient cachés les deux moignons et a regardé celui qui était gangrené. Il a fait une grimace inquiétante puis m'a dit :

« C'est sérieux. La seule solution c'est d'amputer le moignon. Je ne sais pas si les conditions sont réunies pour faire de la chirurgie ici. En attendant, il faut calmer ses douleurs, c'est tout ce que je peux faire pour le moment. »

Il lui a injecté de la morphine je crois et a promis de repasser dès qu'il le pourrait. Au moment où il s'est retourné pour partir, je lui ai demandé s'il savait où était notre brouette :

« Oui, j'ai demandé à ce qu'on la place derrière la tente là-bas pour qu'elle ne gêne pas le passage.

— Merci beaucoup docteur. Excusez-moi encore, je sais que vous étiez très bousculé, mais vous souvenez-vous de l'homme qui a déposé Maman avec la brouette ?

— Pas vraiment. Il n’a même pas donné son nom. Maintenant que j’y pense, oui, il avait mentionné que la femme était accompagnée de sa fille qui s’était évanouie en arrivant et se trouvait dans la salle de réception. Mais l’état de ta mère était tel que nous n’avons malheureusement pas demandé à en savoir plus. C’était une négligence de notre part, mais dans cette bousculade il doit y avoir plein de choses que nous aurions dû faire et que nous n’avons pas faites.

— Comment était-il ? J’aimerais le retrouver pour le remercier…

— Franchement, je ne me souviens plus du tout. Bon, allez, je dois filer. Je reviendrai dès que je pourrais. Peut-être trouverons-nous un palliatif en attendant une amputation. »

Amputer une jambe déjà amputée, que va-t-il lui rester ? ai-je pensé au moment où le médecin s’éloignait.

J’ai fouillé dans notre baluchon et j’ai sorti quelque chose à manger. Maman y a à peine goûté, mais elle a bu beaucoup d’eau, ce qui m’a fait penser que la première chose à faire c’était de trouver de l’eau car il ne nous en restait que très peu maintenant. Au bout d’un moment, la morphine a commencé à faire son effet. Le visage de Maman s’est détendu et, peu à peu, elle s’est assoupie. Le moment était venu de retrouver Fofo.

Je suis partie à la recherche de mon petit frère en emportant avec moi un bidon que j’ai attaché sur mon dos avec un pagne comme on porte les bébés au cas où je tomberais sur une source d’eau. J’ai commencé tout naturellement par le service d’accueil où Birgit m’avait emmenée hier. Ils ont encore regardé dans leurs registres mais n’ont toujours pas trouvé le nom de Fofo. Je ne savais plus que faire d’autre sinon déambuler de droite à gauche, inspecter les différents services, scruter chaque regroupement de personnes, poser des questions ici et là. Après tout, le camp n’était pas si grand que cela et au bout d’une heure j’avais déjà visité et revisité tous les recoins. Lorsque je suis repassée pour la troisième fois devant notre brouette abandonnée, j’ai été obligée de me rendre à l’évidence : Fofo n’était pas ici. Qu’allais-je dire à Maman ? Je me suis assise longtemps sur le caisson de la brouette retournée afin de réfléchir, mais réfléchir sur quoi ? J’avais perdu tout espoir.

J’ai décidé alors d’aller me ravitailler en eau avant d’aller retrouver Maman. Il y avait foule devant les deux robinets qui en distribuaient ; les choses seraient allées beaucoup plus vite si les gens s’étaient alignés pour se servir à tour de rôle selon leur ordre d’arrivée. C’était oublier mes compatriotes. Personne ne voulait céder la place à d’autres et du coup il y avait une mêlée où seuls les costauds

pouvaient approcher des tuyaux. Notre solidarité de réfugiés avait fondu devant quelques gouttes d'eau. Eh bien, à la guerre comme à la guerre. Trop poli, tu meurs. J'ai retiré le bidon de mon dos, j'ai fermement attaché mon pagne autour de mes reins comme lorsque nous nous bagarrions à la sortie du lycée, souvent pour des raisons futiles, et je me suis jetée dans la mêlée. J'ai poussé, tiré, piétiné ; j'ai été poussée, tirée, piétinée. Si on m'avait mordue, j'aurais mordu. Une femme a placé ses pieds entre mes jambes et m'a fait trébucher, je me suis relevée aussitôt et lui ai filé un violent coup de coude sur les côtes, et de douleur elle a crié : « Aïe ma mère, je vais mourir. » Un homme que j'ai réussi à devancer en lui donnant un puissant coup d'épaule a crié « Connasse », je lui ai répliqué « Connard » et j'ai poussé mon bidon sous le robinet. J'avais réussi. J'ai fait le plein et je suis ressortie. Ouf, c'était pire qu'au rugby, je n'aimerais pas refaire l'expérience une deuxième fois.

J'ai mis le bidon sur ma tête et en me retournant, j'ai vu une femme, âgée et fragile, tenant dans ses mains tremblotantes un bidon en plastique de cinq litres, regarder désespérément la bagarre autour des robinets. Cette vieille n'avait aucune chance d'atteindre la pompe à eau. J'ai pensé à ma mère qui, elle aussi, n'aurait probablement pas eu d'eau si je n'avais été là. J'ai descendu mon bidon de ma tête et l'ai posé à côté d'elle ; j'ai pris son bidon et avec la détermination d'un professionnel de football américain, je me suis de nouveau jetée dans la cohue.

Cela avait été plus difficile que la première fois et je suis ressortie de là avec les vêtements mouillés. Elle m'a regardée sans parler. J'ai posé son bidon sur sa tête avant de faire la même chose pour le mien et je me suis éloignée d'elle le plus rapidement possible. Elle n'avait toujours pas dit un mot, mais j'ai vu des larmes couler de ses yeux.

Je n'avais pas fait dix mètres que je me suis arrêtée net. Non, c'est pas vrai, je rêve, une vision, un fantôme, mais oui, c'est bien elle, Mélanie ! Mélanie ma camarade de classe, Mélanie ma meilleure amie. Mélanie que je croyais morte, tuée, assassinée dans son auto avec toute sa famille.

Elle aussi me voit, elle court vers moi, elle a une petite bouteille d'un litre remplie d'eau qu'elle lâche lorsqu'elle ouvre ses bras pour tomber dans les miens, déjà larges ouverts, après avoir précipitamment posé par terre le bidon que je portais sur la tête. Et toutes les deux, nous nous mettons à sangloter.

Mélanie m'a aidée à remettre le bidon sur ma tête et a décidé de m'accompagner auprès de Maman. De toute façon, elle voulait rester avec moi puisqu'elle était seule, perdue, et ne connaissait personne d'autre ici. Elle n'était plus seulement mon amie, mais une sœur. Je ne l'avais jamais vue aussi volubile.

Elle ne cessait de parler en marchant à mes côtés, et ne s'arrêtait même pas pour écouter les réponses aux questions qu'elle-même posait. Il semblait que des mots longtemps refoulés avaient soudainement rompu les écluses de sa mémoire et déferlaient comme les eaux d'un barrage dont les vannes avaient sauté sous la pression d'un torrent. Oui, j'ai le vague souvenir d'avoir vu une brouette dans la foule quand nous sommes passés mais j'étais loin d'imaginer que c'était toi qui transportais ta mère. Les premiers coups de feu nous ont pris par surprise. Papa a freiné brutalement et a essayé de faire demi-tour. Une balle l'a atteint, il a fait « aïe » et s'est écroulé sur le volant et après un violent coup d'accélérateur, l'auto a calé. Maman a crié son nom et aussitôt une seconde balle a frappé ma sœur. La grand-mère qui était à côté d'elle a crié et s'est jetée instinctivement sur elle. Un moment, nous étions comme des prisonniers coincés dans une boîte de sardines. Et puis Maman s'est penchée en arrière, a ouvert la portière de mon côté et m'a violemment poussée en criant : « Cours, cours. » Je suis tombée brutalement au sol – elle m'a montré les ecchymoses – au moment où grand-mère poussait à son tour un cri. Je n'avais dans ma tête que ces deux mots de maman, « Cours, cours », je me suis aussitôt relevée et je me suis mise à courir, à courir longtemps avant de réaliser que les coups de feu avaient cessé. Quand je me suis arrêtée, emportée par les mouvements désordonnés de la foule, je ne savais pas où je me trouvais. J'ai voulu refaire mon itinéraire pour retrouver l'auto quand un second vent de panique a saisi la foule. Au bout de la fuite, je me suis retrouvée depuis hier dans ce camp du HCR « Mes parents sont morts, ma grand-mère est morte, mon frère et ma sœur sont morts, je n'ai plus personne, je n'ai plus personne. » Elle pleurait avec de grands hoquets et des reniflements. Mélanie, cette fille pleine de confiance et à l'avenir assuré, celle qui voulait devenir juge comme sa mère ou médecin comme son père ou journaliste célèbre comme Tanya Toyo, Mélanie mon amie était là devant moi, fragile, ébranlée, vacillante. J'ai posé mon bidon par terre une fois de plus et je l'ai prise dans mes bras pour que la chaleur de mon amitié l'enveloppe de nouveau et se diffuse jusque dans son cœur.

Au même moment, Tanisha est passée. Quand elle a aperçu ces deux jeunes filles pleurant dans les bras l'une de l'autre, elle a couru vers nous, inquiète, abandonnant la personne qui était avec elle.

« Je te reconnais, c'est Laokolé, qu'est-ce qui se passe ? »

Je lui ai montré Mélanie.

« C'est Mélanie, ma camarade de classe et ma meilleure amie. Nous venons de nous croiser par hasard. Ses parents ont été tués, ainsi que sa grand-mère, son frère et sa sœur. Elle est toute seule.

— Ma pauvre enfant », a dit Tanisha. Elle a caressé les joues de Mélanie. « Ne t'inquiète pas, nous allons nous occuper de toi.

— Je voudrais qu'elle reste avec moi, ai-je dit, elle n'a plus personne.

— Pas de problème, c'est même mon souhait. Birgit m'a dit que tu avais retrouvé ta mère ?

— Oui, merci. »

Une femme aux cheveux blonds coupés courts nous a rejointes. C'était celle que Tanisha avait abandonnée en se précipitant vers nous.

« Je vous présente Katelijne, une journaliste belge », a dit Tanisha.

Elle lui a expliqué qui nous étions.

« Bonjour, a-t-elle dit. Est-ce que je peux les interviewer ? a-t-elle demandé à Tanisha.

— Il faut le leur demander.

— J'aimerais vous interviewer, a-t-elle dit, se retournant vers nous. J'aimerais donner un visage à la souffrance et à la misère que je vois ici. C'est vraiment important. »

Nous nous sommes regardées, Mélanie et moi, et nous avons acquiescé de la tête.

« Merci. Je vais chercher mon cameraman. »

Elle est aussitôt partie. Tanisha est restée encore avec nous un instant. Elle nous a assuré que bien qu'il y ait eu encore des problèmes de sécurité à régler, elle espérait nous distribuer quelque chose à manger dès ce soir. Elle nous a ensuite quittées en promettant de passer voir Maman. Sa présence m'avait réconfortée. Je l'ai d'autant plus appréciée que je la savais débordée par les centaines de personnes présentes dans ce lieu et malgré cela, elle me témoignait cette attention particulière. Une grande générosité découlait de tout son être.

Je suis restée à la regarder s'éloigner comme un gosse regarde s'en aller sa mère et dès qu'elle a disparu dans le lointain, une phrase qu'elle avait prononcée et à laquelle je n'avais pas prêté attention est revenue me frapper avec toute sa force. Elle avait dit qu'elle espérait nous distribuer quelque chose à manger. Tout d'un coup je me suis sentie petite, diminuée. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour je serais là, oisive, attendant qu'on me donne à manger comme une nécessiteuse. Nous avions toujours gagné notre pain par notre travail. Papa nous nourrissait grâce à son mètre, sa truelle, son équerre et son niveau à bulle avec lesquels il construisait des maisons et des murs, des fosses septiques et des dallages. Maman, quant à elle, allait chaque matin à son étal au marché et rien ne l'arrêtait, ni la chaleur torride des saisons de pluies, ni les longues journées de

pluie, ni la fraîcheur de la saison sèche. Il fallait travailler pour nourrir sa famille et nous nous y mettions tous, même nous les enfants : les jours où il n'y avait pas classe ou même après les classes, j'allais aider mon père au chantier où il travaillait tandis que Fofo allait assister Maman. Si par hasard un jour il n'y avait rien à manger, eh bien, la belle affaire ! De la citronnelle avec un peu de sucre ou de miel nous menait sans problème au lendemain. Pas question de quémander quelque chose à qui que ce soit. Et me voilà en train d'attendre qu'on m'offre de la nourriture ! Je ne sais pas si j'aurais le courage d'accepter.

Je me suis baissée pour prendre le bidon d'eau mais Mélanie a insisté pour le porter et je l'ai aidée à le poser sur sa tête. Nous sommes reparties vers la tente. Maman était déjà réveillée quand nous sommes arrivées auprès d'elle. Elle était assise sur sa natte.

« Mélanie, ma fille », a-t-elle fait, un sourire éclairant son visage, dès qu'elle nous a aperçues.

Il n'y avait aucun doute, elle était contente de voir Mélanie, de voir enfin quelqu'un de familier dans cette forêt humaine. Elle la connaissait bien puisque Mélanie venait souvent me chercher à la maison pour aller travailler nos devoirs de maths chez elle et j'en profitais pour regarder des émissions sur leur télé en couleurs et voir Tanya Toyo présenter le bulletin d'informations ; parfois aussi elle accompagnait son père quand celui-ci venait nous déposer, Papa et moi, après une journée de travail sur leur chantier. Maman semblait moins souffrir maintenant, le calmant agissait certainement encore.

« Où est Fofo, m'a-t-elle demandé, après avoir accueilli Mélanie.

— Je ne l'ai pas trouvé encore mais je vais continuer à le chercher. Il y a tellement de gens ici.

— Fofo est ici aussi ? a demandé Mélanie. On va le chercher ensemble. »

Au fond de moi, je ne pensais pas que Fofo était ici, sinon je l'aurais retrouvé après la fouille méthodique que je venais d'effectuer ; mais je ne pouvais dire cela à Maman, elle ne souffrait que trop déjà.

Suivie d'un homme portant caméra, la journaliste belge est arrivée pendant que Mélanie racontait à Maman ce qu'elle avait vécu depuis sa fuite avec ses parents. Je me suis rappelé son nom, Katelijne, avant qu'elle ne me le redise et je lui ai présenté Maman. Elle semblait très touchée et émue en voyant cette femme sans jambes, assise sur sa natte de réfugiée, le torse droit.

« Le monde entier ignore la tragédie qui se déroule ici. Une guerre civile atroce qui a fait près de dix mille morts, un demi-million de déplacés ou de réfugiés, une situation humanitaire catastrophique et pas un mot dans les médias américains ni européens. Évidemment, ce n'est pas le Kosovo ni la Bosnie.

L’Afrique c’est loin, n’est-ce pas ? Qui s’occupe de l’Afrique ? Le coltan, d’accord, le pétrole, le diamant, le bois, les gorilles, oui. Les hommes ne comptent pas. Ce ne sont pas des Blancs comme nous. Nous ne devons pas laisser se poursuivre ce scandale ni laisser les marchands d’armes continuer à s’engraisser sur le sang des Africains. C’est une honte pour l’humanité entière. Nous devons témoigner. Je veux vous interviewer pour faire connaître au monde la tragédie qui se passe ici. »

Quand une personne parle avec sincérité, il y a quelque chose dans sa voix et son visage qui vous le fait sentir. Il y avait ce quelque chose dans la voix de cette femme d’un certain âge. Je l’ai écoutée avec attention car j’apprenais beaucoup de choses que je ne soupçonnais pas, par exemple que pour le monde occidental nos gorilles ou notre pétrole comptaient plus que nous les humains, ou encore, ce que j’aurais dû comprendre toute seule tant c’était évident, qu’en nous entretuant nous enrichissions les marchands d’armes. Par contre, je n’arrivais pas à lier l’exploitation du diamant avec la cruauté de ce milicien qui se faisait appeler Chien Méchant et avait abattu à bout portant un gosse qui le suppliait à genoux de ne pas le tuer, ni le pillage de nos ressources minières avec la violence de ce militaire qui avait abattu Papa et fracturé les jambes de Maman et encore moins en quoi le silence des médias occidentaux était responsable de la chasse meurtrière aux Mayi-Dogos. Il fallait que j’y réfléchisse.

Elle a commencé par faire parler Mélanie. Celle-ci a raconté en détail sa tragédie. Elle s’était tellement replongée dans sa mémoire qu’elle semblait nous avoir oubliés. Katelijne non plus n’osait l’interrompre pour poser des questions. Par contre le cameraman n’arrêtait pas de faire des gros plans dans tous les angles du beau visage de Mélanie ruisselant de larmes. Quand cette dernière a eu terminé, Katelijne s’est mise à m’interroger aussi. Comme Mélanie, je lui ai parlé de notre fuite, des miliciens, de la disparition de Fofo, du refus des ambassades de nous accueillir et de notre arrivée dans ce centre du HCR. À la fin, elle nous a demandé d’exprimer nos espoirs afin que le monde entier les entende à travers sa caméra. Mélanie n’a rien dit. J’ai répondu que l’on ne pouvait avoir aucun espoir dans un pays où il fallait marcher sur un tas de cadavres pour prendre le pouvoir, où on vous pourchassait parce que vous étiez mayi-dogo, un pays où on tuait des enfants. Elle m’a regardée très peinée et a insisté :

« Il y a quand même quelque chose que tu souhaiterais voir arriver ? Une lueur d’espoir ?

— Oui, ai-je finalement dit, s’il n’y avait pas eu cette guerre, j’aurais passé mon bac dans une semaine. Je suis fascinée quand je vois une idée abstraite et

imaginaire se transmuer en une réalité visible, par exemple quand deux murs parfaitement perpendiculaires vous permettent de saisir la beauté abstraite de l'angle droit, ou bien, quand une équation abstraite se transforme en réalité concrète, comme l'équation abstraite $E = mc^2$ a permis la transformation concrète de la masse nucléaire en énergie. Le contraire aussi me fascine tout autant, à savoir quand une réalité se dégage de sa gangue et s'épure pour devenir une chose abstraite et parfaite. J'ai élevé des murs parfaitement verticaux avec mon père grâce à un fil à plomb et avec un niveau à bulle, j'ai pu obtenir une horizontale absolue. Depuis j'ai toujours rêvé d'être ingénieur pour bâtir des édifices. » Quand j'ai cessé de parler, j'ai vu que Katelijne et son opérateur me regardaient comme si je descendais d'une autre planète. Moi aussi, comme si je sortais d'un rêve, je me suis demandé pourquoi je racontais toutes ces choses alors qu'en ce moment je me trouvais dans un camp de réfugiés, affamée, avec ma pauvre mère impotente. Heureusement que l'interview tirait à sa fin. Mais quand le photographe a commencé à replier son trépied, Katelijne lui a demandé d'attendre et, se retournant vers moi, elle m'a demandé si elle pouvait interviewer Maman aussi. J'ai regardé Maman et j'ai senti qu'elle était très fatiguée et j'ai dit non. De toute façon, ai-je expliqué, elle ne dirait rien de plus, car nous avions vécu exactement la même chose, ce que j'avais déjà raconté.

« Mais non, m'a répliqué Katelijne, ce n'est pas pareil. Si les gens voient votre mère parler, l'impact psychologique sera énorme. Vous savez, les spectateurs cherchent l'image forte, l'émotion forte. Pendant qu'elle parlera, nous passerons un gros plan de son visage ravagé par la douleur puis nous allons faire un zoom arrière pour nous arrêter un instant sur elle en plan américain la montrant assise le torse droit ; enfin nous allons zoomer sur ses jambes pour s'arrêter sur un gros plan de ses deux moignons. Ce serait dramatique. Les Américains disent « *when it bleeds, it leads* », en d'autres termes plus il y a du sang, plus c'est spectaculaire, plus ça marche. Et dans le genre, ces moignons sont imbattables ! »

Ah, j'ai failli me fâcher. Ces moignons de Maman, c'était notre torture, notre peine. Elle ne voyait que ce qui pouvait attirer son audience. Était-elle sans cœur ? Non, je ne le pense pas, elle vivait tout simplement dans un autre univers, elle ne comprenait pas que pour indigents que nous soyons, nous ne faisions pas parade de notre douleur, celle-ci avait le droit d'être privée.

« Non, ai-je dit fermement, l'infirmité de Maman n'est pas un spectacle. »

Elle a compris que je n'étais pas contente. Elle s'est excusée, elle a dit qu'elle ne voulait pas du tout s'amuser de notre douleur. Elle nous a remerciées et nous a réaffirmé avant de nous quitter que son reportage serait diffusé sur la télévision

belge. Cela ne nous excitait plus, peut-être serions-nous déjà tous massacrés par ces miliciens fous bien longtemps avant sa diffusion.

Dès qu'ils sont partis, j'ai pensé qu'il était temps de manger quelque chose pendant que les douleurs de Maman étaient encore sous contrôle et puis aussi parce que, j'en étais sûre, Mélanie n'avait rien mangé depuis la veille. J'ai fourragé dans le baluchon pour sortir la nourriture qui nous restait encore. Tanisha avait dit qu'on nous en distribuerait le soir ; malgré ma réticence initiale, j'espérais qu'elle tiendrait la promesse car il ne nous restait pas grand-chose. Mélanie m'a proposé de faire le tour du camp avec elle pour voir s'il n'y avait pas un petit marché où acheter à manger. C'était une bonne idée. Il y avait toujours un marché spontané dès qu'il y avait un regroupement d'humains, quelles que fussent leurs conditions. J'avais remarqué cela pendant notre bref campement devant les murs des ambassades et encore à côté des robinets où je m'étais battue pour remplir mon bidon, avec ces gens qui tentaient de vendre l'eau qu'ils venaient tout juste de puiser.

Maman n'a d'abord voulu manger qu'une banane, mais devant mon insistance et celle de Mélanie, elle a accepté de manger un œuf dur avec un morceau de pain.

Pendant que je mangeais, j'ai brusquement senti une violente crampe au bas-ventre. Ah là là, il ne manquait plus que ça et ça ne pouvait tomber plus mal. Mes règles arrivaient. Je les avais très douloureuses, surtout pendant les quarante-huit heures qui les précédaient. Parfois la douleur était si aiguë que cela me forçait alors à rester allongée pendant des heures. C'était malheureux parce que je ne pouvais ni aller à l'école ni aider Papa au chantier. Heureusement qu'à chaque fois Maman me faisait boire une décoction de plantes qui non seulement me soulageait, mais faisait disparaître ma souffrance jusqu'à l'apparition des menstrues. Je connaissais ces plantes car elle me les avait enseignées. Elle m'en avait fait aussi connaître beaucoup d'autres car, me disait-elle, les filles préservaient mieux que les garçons le savoir d'une mère, surtout un savoir traditionnel venu des anciens. Mais dans ce camp, où trouverais-je cette herbe ? Au bout du compte, je pouvais envisager endurer quarante-huit heures de douleur physique, mais ce que je redoutais, c'était le côté incapacitant de cette douleur ; j'allais être clouée sur place, incapable de bouger, de faire quoi que ce soit pour aider Maman. Fasse le ciel que nous restions dans ce camp au moins jusqu'à ce que ces règles soient passées. Avec les doigts de la main gauche, j'ai massé les deux points d'où irradiait la douleur en pressant fortement. J'en étais

là lorsque est apparue Birgit, la seule Suédoise qui à ma connaissance n'était pas blonde. Elle a dit qu'elle était venue me chercher car Tanisha voulait me voir de toute urgence pour discuter le cas de ma mère et me poser certaines questions. J'ai demandé à Mélanie de garder Maman et j'ai suivi Birgit.

17

Laokolé

« Vous vous rendez compte ? Cela fait plus de dix heures que des femmes et des enfants sont là, dépourvus de tout et vous ne faites rien pour eux ! C'est inadmissible !

— Calmez-vous monsieur. Nous faisons de notre mieux. Il y a quelques heures, vous ne vous attendiez pas à vous retrouver ici, dans un camp de réfugiés du HCR, eh bien nous non plus, nous ne nous attendions pas à cette ruée soudaine. La bonne nouvelle est qu'un cargo de vivres a atterri ce matin et dans quelques heures, avant la tombée de la nuit, nous serons ravitaillés. Je vous demande donc de patienter un peu. En attendant, on vous a au moins distribué des bouteilles d'eau.

— Parce que vous croyez que dans ce bordel tropical il suffit d'un peu d'amour et d'eau fraîche pour survivre ?

— C'est un privilège qui vous a été accordé monsieur, à vos femmes, à vos enfants et à vous. Les autres réfugiés n'ont pas eu cette chance.

— Privilège ? Mais non madame, c'est un droit. D'ailleurs lorsque les vivres arriveront et si par malheur nous étions encore ici, je veillerai à ce que nous soyons servis les premiers. »

Tanisha l'a regardé un moment et la lueur que j'ai aperçue dans son regard laissait penser qu'elle était plus qu'agacée et qu'elle allait répliquer de manière cinglante. Elle s'est ravisée après avoir respiré profondément pour garder son calme. Birgit et moi étions tombées en plein dans cette discussion lorsque nous sommes arrivées et nous ne savions pas de quoi ils parlaient, ni qui étaient ces trois hommes agités qui s'en prenaient à elle.

« Écoutez monsieur, pour nous au HCR il n'y a pas deux types de réfugiés, tout le monde est traité pareil. La situation est urgente pour tout le monde.

— Ne soyez pas irresponsables ! Vous voulez nous traiter comme ces gens ? Nous sommes des expatriés, madame, des hauts fonctionnaires internationaux avec nos familles. Si cela ne vous suffit pas, je vous informe que je suis le directeur de l'agence locale de la plus grande compagnie pétrolière du pays et que je vais chez le chef de l'État sans rendez-vous, du moins quand ce pays avait

encore un semblant d'État. Et nous sommes des citoyens européens, il y a même des Américains parmi nous. Alors, un peu d'égards. Nous ne sommes pas en train de mendier de la nourriture comme ces gens-là, madame, car cette nourriture, cette aide, vient de chez nous, elle est payée par l'impôt de nos concitoyens. Alors quand je dis que nous avons la priorité, nous avons la priorité, HCR ou pas. »

Il était vraiment fâché, rouge comme une brique de latérite cuite. À peine avait-il fini que son acolyte enchaînait :

« Notre évacuation est prioritaire. Vous avez dit avoir contacté nos ambassades et nous ne voyons toujours rien venir.

— Nous avons prévenu les ambassades de France et de Belgique et je suis sûre qu'ils sont en train de négocier votre évacuation avec les autorités du jour et je pense que vous pouvez comprendre qu'une logistique n'est pas facile à mettre en place. J'ai aussi informé le Secrétariat général de l'ONU et l'ambassade de mon pays.

— Quel est votre pays ?

— Je suis américaine.

— Ah, a dit le chef de la société pétrolière, je vous prenais pour une Africaine.

— Et ça change quoi ? a aussitôt répliqué Tanisha.

— Eh bien, vous devriez mieux comprendre que notre évacuation est prioritaire. Nous n'avons rien à foutre dans ce pays de merde. Si ces tribus veulent s'entre-massacrer allègrement, on s'en fout. Nous ne sommes pas des humanitaires. »

Cette dernière phrase a finalement mis Tanisha hors d'elle et a porté à ébullition la température de son sang qu'elle avait réussi à garder froid jusque-là.

« Vous n'avez pas le droit de me parler sur ce ton, monsieur, ou je vous chasse de mon bureau. Vous croyez m'impressionner parce que vous êtes le directeur local de la plus grande compagnie pétrolière du pays ? Je m'en tape comme d'une papaye pourrie. J'ai bien plus de soucis et de respect pour ces réfugiés ici que pour vous, si vous voulez savoir. Vous vous foutez de ce pays ? Mais qui ne le sait pas ? Argent, argent, argent, pétrole, pétrole, pétrole, diamant, diamant, diamant ! Je n'ai jamais pensé qu'un expert bien payé comme vous était un humanitaire. Alors laissez-moi faire mon boulot. J'ai contacté vos représentations diplomatiques, ils se préparent à sauver vos vies qui sont plus précieuses que celles des locaux. C'est tout ce que je peux vous dire. Laissez-moi travailler maintenant. »

Elle a secoué sa tête en direction de la porte. Ses nattes ont suivi le mouvement. L'homme du pétrole était fâché. Le haut fonctionnaire du FMI a lâché :

« Vous tenez des propos racistes et discriminatoires envers les Blancs, madame. Nous ne manquerons pas de signaler cela aux autorités du HCR ainsi qu'à vos autorités consulaires, en plus de votre attitude inamicale et de non-coopération. Et croyez-moi, vous serez punie et virée.

— Oh, comme je tremble d'inquiétude ! La différence avec vous, messieurs, c'est que je suis bénévole. Allez rassurer vos familles, vous serez évacués. Vous pourrez revenir dans ce pays de merde pour pomper le pétrole et tirer des plans d'ajustements structurels quand ces tribus auront cessé de se massacrer ! »

Nous avons entendu alors des coups de feu qui ont cessé aussitôt. Les trois expatriés blancs ont sur-le-champ oublié leur colère et se sont précipités dehors. Un bref instant, Tanisha a paru lasse, comme si cette confrontation l'avait vidée d'une partie de son énergie. Mais après avoir aspiré une bonne goulée d'air et secoué la tête en faisant balancer ses tresses, elle a instantanément retrouvé son dynamisme.

« Birgit, la situation aussi bien alimentaire que sécuritaire s'est sérieusement dégradée. Les chefs de la faction qui semble contrôler la ville nous ont donné un ultimatum : si à quinze heures zéro zéro nous n'avons pas vidé les réfugiés des lieux, ils y pénétreront en force et tant pis pour ce qui pourrait nous arriver, nous, personnels de l'ONU ou du HCR. Ils nous accusent de protéger des criminels. Quinze heures c'est dans trois heures. Le siège régional du HCR qui nous supervise et que j'ai pu atteindre après de nombreuses difficultés m'a assuré qu'ils étaient en train de discuter avec les autorités en place, mais je me demande quelles autorités. Il n'y a plus d'État, il n'y a que des chefs de guerre. Côté alimentaire, le siège m'a aussi assurée qu'un convoi de vivres avait quitté le dépôt que nous avons à l'aéroport pour nous ravitailler. Cela fait plus de deux heures et rien n'est encore arrivé alors que le dépôt ne se trouve qu'à une demi-heure d'ici. Nous avons ici des enfants qui sont au bord de la famine. Tout cela est d'autant plus frustrant qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre et que nous dépendons entièrement des décisions prises ailleurs. Comme si cela ne suffisait pas, les expatriés commencent à s'affoler comme tu l'as vu. Ils ne peuvent pas comprendre que la situation est difficile pour tout le monde, ils pensent avoir des privilèges spéciaux parce qu'ils sont blancs et occidentaux. Quelle arrogance ! Ils croient que le monde entier doit rouler pour eux. »

Elle s'est rejetée en arrière, reposant sa colonne vertébrale longtemps dressée sur le dossier de son siège.

« Nous sommes une organisation internationale caritative. Les conventions internationales nous protègent, a dit Birgit.

— Va dire cela à des bandes armées. Je te répète que nous n'avons pas affaire à un État, Birgit, mais à des seigneurs de guerre.

— Mais qui protégera ces populations si nous ne le faisons pas ?

— C'est cela le problème. La compagnie de casques bleus que nous avons ici n'a pas pour mission de combattre. D'ailleurs le capitaine Iqbal vient de me dire que l'ONU envisage leur évacuation. Nous devons rester ici Birgit, seule notre présence empêchera le massacre de ces réfugiés. »

J'ai eu l'impression qu'elle avait jeté cette dernière phrase comme un acte de foi désespéré face à une situation qu'elle sentait glisser inexorablement hors de son contrôle. Son regard s'est alors posé sur moi, comme si elle venait de se rendre compte de ma présence.

« Ah, Laokolé, je t'avais fait venir au sujet de ta mère. Nous pensions faire une chirurgie d'urgence avec le matériel de bord mais en ce moment les choses se compliquent. Je ne sais plus que te dire. »

Je n'ai rien répliqué puisque je ne savais quoi répondre. Elle m'a regardée avec une expression de tristesse. J'ai cru que la conversation était terminée et pendant que j'esquissais un mouvement pour me lever, elle m'a arrêtée :

« Katelijne, la journaliste belge, a été très impressionnée par ta copine et toi. Tu veux être ingénieur pour bâtir des édifices ? Bravo. Moi aussi, je veux être ingénieur pour bâtir quelque chose, mais dans les nouvelles technologies de communication. Je termine un séjour de deux ans en Afrique et cela m'a édifiée. Je suis médecin. Après deux années de pratique en Amérique, j'ai tout laissé tomber pour rejoindre le Peace Corps puis le HCR. À mon retour, je voudrais créer une fondation ou une ONG pour mettre en place un système de télécommunications par satellite pour échanger des services de soins de santé avec l'Afrique. Ce sera là ma contribution à ce continent d'où nous venons tous. Allez, va rejoindre ta mère, il y a une menace qui pèse sur le camp et nous travaillons pour éviter la catastrophe. »

Au moment où j'ai voulu me lever, une douleur fulgurante m'a saisie au bas-ventre. J'ai grimacé en essayant de serrer les dents mais un « aïe » est quand même sorti de mes lèvres. Tassée sur moi-même, j'ai appuyé sur mon bassin avec mes deux bras croisés.

« Qu'est-ce que tu as ? a fait Tanisha, qui a sauté de sa chaise alors que Birgit était déjà près de moi.

— Ce n'est rien, ai-je dit, j'ai des règles douloureuses.

— Oh, ma pauvre, elle a fait, je sais ce que c'est, moi aussi j'en souffre. »

Elle a sorti de son tiroir un tube de comprimés.

« Voici des comprimés d'acétaminophène, un anti-inflammatoire et un analgésique. Prends-en deux comprimés tout de suite, cela te soulagera. Prends-en chaque fois que tu sentiras la douleur. »

Elle m'a tendu un verre d'eau ; j'ai avalé les deux comprimés et j'ai gardé le tube.

« Merci beaucoup, ai-je dit, je vous suis reconnaissante.

— Attends », m'a-t-elle encore dit.

Elle a fouillé dans un autre tiroir et m'a tendu un paquet d'une douzaine de serviettes périodiques.

« Prends ceci, tu en auras bien besoin. »

Je ne savais comment la remercier. Tanisha était une mère pour moi. Non, elle était trop jeune pour être ma mère, c'était une grande sœur. Ayant fui sans rien, je me préparais déjà à déchirer des bouts de pagne en guise de protège-slip, avec un peu de coton.

« Pour ne pas t'ennuyer, je te donne ce magazine que je viens de finir. Il y a beaucoup d'articles intéressants. Tu y découvriras Mae Jemison, cela pourra être une inspiration pour toi. »

Quand on a remercié une personne une fois, deux fois, la troisième fois on ne sait plus que dire car on a l'impression que ce mot « merci » a perdu de sa force et surtout de sa sincérité. J'avais aussi appris que si on ne pouvait exprimer exactement ce que l'on ressentait profondément, il valait mieux se taire. Je me suis tue, et mes yeux se sont humectés. Elle m'a pris dans ses bras et m'a dit :

« Allez, Lao, va retrouver ta mère, je passerai vous voir dès que je pourrai. »

Je suis allée vers la porte, me suis retournée encore une fois pour regarder ces deux femmes : une Américaine noire, une Suédoise blanche et l'image de Katelijne la Belge s'y est ajoutée : trois femmes dans un camp d'Afrique centrale, qui essayaient d'aider l'humanité ; trois forces fragiles qui refusaient de baisser les bras devant l'indifférence du monde. Pourquoi faisaient-elles cela ? Pourquoi venir risquer leurs vies dans un pays où les gens étaient assez stupides pour ne trouver rien de mieux à faire que de s'entretuer pour le pouvoir et empêcher leurs enfants d'aller à l'école ? En tout cas, pour Tanisha, ce n'était pas pour l'argent ou la gloire puisqu'elle avait abandonné un métier prestigieux et bien payé. Qu'est-ce qui faisait que malgré la cruauté dont les humains étaient capables, il y en avait qui se sacrifiaient pour en aider d'autres ? Autrement dit, vu tout le mal que les êtres humains s'ingéniaient à réaliser, le bien ne devait

plus exister, et pourtant il existe. Pourquoi ? Mystère et boule de gomme !

Pendant que je traversais le camp en courant vers Maman et Mélanie, des coups de feu nourris ont éclaté et j'ai même entendu le bruit sourd des armes lourdes. Le camp était en effervescence. Des gens couraient partout et n'écoutaient plus les infirmiers et les casques bleus de l'ONU qui appelaient au calme. Près de la tente où se trouvait Maman, j'ai vu deux personnes arracher de son support le flacon contenant le soluté de leur perfusion et se mettre à courir avec. J'ai fourré le tube de comprimés antalgiques dans la poche de mon pantalon et, dans le gros sac en cuir, les serviettes hygiéniques et le magazine que Tanisha m'avait donnés. Par-dessus le bruit des armes, j'ai entendu un ronronnement qui allait s'amplifiant. J'ai levé les yeux.

Trois hélicoptères ont surgi vers l'est. Ils étaient très rapides pour ce genre d'appareils. Ils ont d'abord survolé une fois le camp, puis deux d'entre eux se sont posés vers les bâtiments à notre droite, là où étaient assemblés les expatriés, tandis que le troisième est resté à tournoyer au-dessus de nos têtes. De chaque appareil, huit soldats blancs armés ont sauté et ont pris position. Presque simultanément, les coups de feu se sont faits plus intenses vers le portail, et puis avec fracas, les deux battants ont sauté et un char suivi de trois gros bahuts ont pénétré dans l'enceinte. D'autres soldats blancs sont descendus et ont foncé vers les bâtiments gardés par ceux arrivés par hélicoptère. On sortait les Blancs, les femmes des Blancs, les enfants des Blancs. Ils hurlaient dans toutes les langues occidentales, en français, en wallon, en anglais, en portugais… On les chargeait dans les grands camions militaires. Cela allait très vite, une véritable opération de commando. Bientôt la grande foule des réfugiés entourait les bahuts et les soldats, criant, implorant, certains se mettant à genoux. Les uns criaient : « Ne partez pas, restez avec nous, défendez-nous sinon ils vont nous massacrer », tandis que d'autres hurlaient : « Par pitié emmenez-nous avec vous, ne nous abandonnez pas, ils vont nous massacrer… » J'ai entendu un autre crier : « Je suis un employé de votre ambassade depuis quinze ans, vous ne pouvez pas m'abandonner moi et ma famille comme ça ? Emmenez-nous, sauvez-nous. » Les véhicules étaient complètement encerclés comme si les réfugiés prenaient en otages les expatriés et leurs sauveurs.

La brouette ! Il fallait être prêt. J'ai couru pour la chercher et Mélanie m'a suivie. Elle s'est arrêtée un instant pour regarder les personnes que les militaires entassaient dans les bahuts. Et vers l'avant-dernier véhicule nous avons vu Katelijne avancer.

Mélanie a spontanément couru vers elle et l'a prise par la taille. « Katelijne, emmène-moi avec toi, ne m'abandonne pas, ils ont tué mon père et ma mère, ils ont tué mon frère et ma sœur, je suis toute seule, ils vont me tuer aussi, ne m'abandonne pas. Emmène-moi et je te promets que tu pourras me montrer à la télévision autant de fois que tu voudras… » Les deux femmes se regardaient dans les yeux. Katelijne ne savait que faire. Elle s'était arrêtée, comme figée sur place, et ne cessait de caresser les cheveux et le visage de Mélanie. J'ai vu les lèvres de Katelijne remuer mais j'étais trop loin pour entendre ce qu'elle disait à Mélanie. J'ai cru voir ses yeux briller. Des larmes ? Cela n'a pas duré. Un soldat est venu et a brutalement écarté Mélanie et poussé Katelijne en avant vers le véhicule. Mélanie s'est accrochée au bras de Katelijne qui a failli tomber, le soldat l'a alors repoussée violemment d'un coup de botte et a poussé Katelijne dans le véhicule. Mélanie est tombée. Les trois bahuts ont commencé alors à klaxonner pour s'ouvrir un passage et comme la foule ne s'écartait pas, les soldats se sont mis à tirer en l'air et les véhicules ont commencé à avancer. Tant pis pour ces deux personnes qui s'étaient accrochées au garde-boue du premier véhicule. Mélanie a couru derrière le véhicule dans lequel avait pris place Katelijne, elle a réussi à saisir la carrosserie, mais un coup de crosse sur ses deux mains lui a fait lâcher prise tandis que le dernier véhicule juste derrière elle l'a heurtée, l'a traînée au bout de son pare-chocs sur un ou deux mètres avant de rouler sur elle avec ses gros pneus de camion militaire. C'était l'horreur. J'ai fermé les yeux et j'ai crié. Je ne voulais pas voir, je ne voulais pas voir.

Les véhicules avaient pris de la vitesse et se dirigeaient vers le portail. Affolée, ne sachant que faire, l'image de Mélanie écrasée dans ma tête, je me suis mise à courir pour retrouver ma mère. Je ne suis pas allée bien loin. Des soldats de l'hélicoptère, que j'ai reconnus à cause de leur uniforme, accompagnaient Tanisha vers l'un des appareils. Je ne sais pas comment elle m'a aperçue dans ce tohu-bohu. « Lao », elle a crié, en se précipitant sur moi et en posant ses bras sur mes épaules. Elle parlait très vite : « Je t'ai fait chercher partout. J'avais perdu tout espoir de te retrouver. J'ai tellement insisté auprès de mes autorités qu'ils ont accepté que je te prenne avec moi. Viens avec moi, il y a de la place pour toi. » Tout tourbillonnait dans ma tête. Partir, quitter ce foutu pays de merde, le rêve de tous les jeunes de ma génération. « Viens, me suppliait-elle, je te trouverai une bourse, c'est sûr, tu pourras devenir ingénieur, ton avenir est assuré. » Non, je ne peux pas partir. Je ne peux laisser Maman seule, et Fofo non plus. L'un des soldats qui l'accompagnait a dit : « Il faut faire vite, madame, nous devons absolument décoller dans trois minutes. » « Nous n'avons plus de temps, Lao, allons-y ! » Le soldat a saisi mon bras et m'a tirée avec force en direction de l'hélicoptère. Non, je ne veux pas partir, je ne veux

pas quitter ce pays en laissant Maman et Fofo derrière. « Lâchez-moi ! » ai-je hurlé. Comme il ne laissait pas aller mon bras, je lui ai donné un coup de pied dans la cuisse Fâché, il m'a violemment repoussée et je suis tombée. Tanisha m'a regardée avec des yeux pleins de tristesse et m'a dit : « Je te comprends, Lao. » Elle a fouillé dans son sac à main et m'a donné une carte de visite, puis elle s'est mise à marcher comme un automate vers l'appareil qui, un instant après, a amorcé son ascension vers le ciel. Je me suis alors relevée et j'ai regardé la carte de visite que je tenais toujours dans la main. Elle avait mis son adresse, deux numéros de téléphone et une adresse e-mail. Je l'ai mise en sécurité dans ma poche et me suis remise en quête de la brouette qui me servirait à évacuer ma mère que j'avais abandonnée toute seule. Il n'y avait plus aucun doute dans mon esprit, il fallait quitter au plus vite ce camp maintenant que plus rien ne nous protégeait.

Je ne sais pourquoi le convoi qui transportait les évacués blancs s'était brusquement arrêté juste avant d'atteindre le portail. Le dernier char, celui qui avait écrasé Mélanie, revenait en une marche arrière du tonnerre, suivi d'un des gros camions. S'étaient-ils rendu compte qu'ils avaient écrasé une jeune fille ? Non. Pendant que je le regardais revenir ainsi, quelqu'un derrière moi est tombé, probablement à cause de la grande bousculade, et m'a entraînée dans sa chute juste au moment où le char arrivait à mon niveau. Je me suis relevée plutôt fâchée, d'autant plus que j'avais perdu ma casquette, juste à temps pour voir le tank et le bahut passer de nouveau sur le corps éclaté et brisé de Mélanie avant de s'arrêter devant le deuxième bâtiment.

Deux soldats sont descendus du camion en soutenant une femme au bord de l'hystérie. Elle pleurait : « Mon mignon, mon chouchou, je veux le retrouver, mon bébé. » Dans la panique, les soldats avaient sûrement oublié de prendre son enfant, son bébé qui dormait peut-être innocemment dans son berceau de fortune. Ils sont entrés tous les trois. Ils n'ont pas tardé et sont ressortis aussitôt. Ils ne soutenaient plus la dame qui avait dans ses bras un petit caniche tout frisé, à la toison tondue sur le dos. Encadrée par les deux soldats en armes, elle marchait en caressant l'animal et en lui murmurant : « Ça y est, n'aie pas peur mon minou, tu es sauvé mon mignon. » Enfin elle a atteint le véhicule, les soldats l'ont aidée à monter avec son chien. Les véhicules ont démarré en trombe, sont passés pour la troisième fois sur le corps en bouillie de Mélanie pour rejoindre les autres. Toujours précédés du tank, les trois camions militaires et leurs passagers blancs sont sortis de l'enceinte du HCR. Ils étaient sauvés.

Courir récupérer la brouette. Rejoindre Maman. L'y déposer. Attacher solidement sur mon dos le gros baluchon. Mettre mon sac de cuir en

bandoulière. Soulever les manches de la brouette et pousser. Partir, quitter au plus vite ce camp devenu piège où plus rien et plus personne ne nous protégeait.

Je n'ai pas retrouvé la brouette ! Et pourtant je l'avais remise là moi-même après l'interview avec Katelijne. Prise d'inquiétude, j'ai fait le tour de ce grand hangar qui avait servi de centre d'urgence du camp et qui maintenant ressemblait à un grand entrepôt dévasté. Rien ! Quelqu'un l'avait empruntée, non, quelqu'un l'avait volée. Mon inquiétude s'est transformée en panique, une panique à effets opposés, d'un côté jetant mon esprit dans un état d'agitation extrême alors que j'avais besoin de calme pour faire face à la situation, et de l'autre tétanisant mon corps, m'empêchant ainsi de bouger alors que je devais au plus vite quitter ces lieux. Comment pouvait-on voler la brouette d'une pauvre femme invalide ? L'humanité était tombée bien bas. De toute façon, il fallait être bien naïve pour croire que le monde était bon, que le monde était beau. Je m'en voulais de n'avoir pas encore appris, malgré tout ce que j'avais traversé, que la confiance c'est bien mais que c'était encore mieux d'attacher sa brouette comme un caravanier attache son chameau dans le désert bien que sachant qu'il n'y a personne d'autre que lui à mille lieues à la ronde.

Mon esprit s'est un peu calmé mais pas tout à fait, mon corps s'est mis en mouvement mais de manière lente et hésitante et finalement c'est un zombi qui s'est approché de Maman. Je me suis assise lourdement à côté d'elle, alors que tout le camp n'était plus qu'une fourmilière où les gens couraient dans tous les sens et que rien n'était immobile. Elle m'a regardée avec des yeux interrogateurs. Comment lui dire qu'on nous avait volé la brouette et que pour fuir d'ici, il fallait que je la transporte sur mon dos ?

18

Johnny dit Chien Méchant

Apparemment, les choses étaient plus compliquées que je ne le croyais. Après que ces soldats de l'ONU nous eurent viré de l'enceinte, j'ai pensé qu'il me suffisait d'appeler Giap pour lui expliquer la situation, Giap allait à son tour appeler notre nouveau chef de l'État, celui-ci allait nous dépêcher des troupes de renfort et en un battement de cils nous les aurions délogés pour enfin nous occuper des Tchétchènes cachés parmi les réfugiés. Eh bien non. D'abord, il n'avait pas été facile de joindre Giap. Quand enfin j'ai pu lui parler, il m'a dit de raccrocher et qu'il allait m'appeler immédiatement. Un quart d'heure après, il ne m'avait toujours pas rappelé. J'ai encore attendu dix minutes pendant que je sentais ma rogne monter. Pour qui me prenait-il, cette andouille de Giap ? Si dans cinq minutes il ne m'appelait pas, c'est moi qui allais l'appeler pour qu'il entende ce que j'avais à lui dire et je ne mâcherais pas mes mots. On ne pouvait rester indéfiniment à ne rien faire devant cette clôture à l'intérieur de laquelle vaquaient tranquillement les assassins mayi-dogos… Les cinq minutes ont passé… Bon, je vais l'appeler. Je me suis éloigné des autres pour qu'ils n'entendent pas notre conversation. J'ai encore vérifié si les cinq minutes étaient bien passées. Elles étaient bien passées, en fait six minutes entières avaient défilé. J'ai composé le numéro mais j'ai aussitôt raccroché avant qu'il ne sonne car dans la vie il faut toujours donner une deuxième chance aux gens. Je lui ai donc donné un sursis de cinq minutes encore et après cela, je vais… Mon portable a sonné. J'ai sursauté et j'ai appuyé sur « Répondre », c'était bien Giap.

Il semblait préoccupé. Il m'a expliqué que toute la ville n'avait pas encore été prise et qu'il y avait encore de fortes poches de résistance ; on soupçonnait que les Tchétchènes avaient des mercenaires étrangers parmi eux et que peut-être même ces avions mercenaires allaient bombarder la ville. Notre tâche était d'encercler l'enceinte du HCR afin, d'une part, de ne laisser sortir personne, et, de l'autre, ne rien laisser entrer, ni nourriture ni médicaments.

Mon commando n'avait pas plus d'une quinzaine de personnes, je ne voyais pas comment nous pouvions empêcher des gens armés comme ces soldats de l'ONU, que j'avais vus à l'intérieur, d'entrer et de sortir à leur guise. Il me fallait

du renfort. Je lui ai signalé que jusque-là je n'avais pas encore vu Idi Amin et son commando qu'il avait dit avoir envoyé nous rejoindre pour empêcher les gens de chercher asile dans les ambassades. Il m'a répondu qu'il n'arrivait plus à contacter ce dernier ; peut-être son portable était-il tombé en panne ou ses batteries épuisées ; en remplacement, il allait demander à Savimbi de laisser tomber le quartier Sarajevo pour venir nous prêter main-forte. J'aurais aimé qu'il m'envoie Serpent mais ça ne fait rien, je n'ai rien contre Savimbi, nous étions tous des anciens des Mata Mata dirigés par notre grand chef Giap.

Je l'ai remercié en lui disant qu'évidemment c'est moi qui dirigerais les deux groupes, le mien et celui de Savimbi, et qu'il pouvait faire confiance, notre bouclage serait étanche. Il a ri, Giap. Il m'a dit que je n'avais rien compris de ce qu'il avait dit. Ce blocus était tellement important stratégiquement que ce seraient des soldats de l'armée dite régulière dotée d'armes lourdes qui le réaliseraient. Nous n'étions là que comme supplétifs. Notre présence était cependant importante car il y a des choses que nous pouvions faire et que l'armée régulière ne pouvait pas. Cette dernière phrase a un peu calmé ma déception mais pas tout à fait. J'ai raccroché.

Ouais, le monde est toujours plein d'injustices. Nous avions montré notre capacité en faisant le boulot qu'on nous avait demandé et nous avions pris Huambo sans coup férir. On nous a ensuite demandé d'empêcher les gens d'entrer dans les ambassades et pour cela, encore une fois, nous étions les premiers sur les lieux et maintenant ils nous riaient au nez en nous disant que nous n'étions pas capables de monter un simple blocus. J'étais fâché. Il ne nous restait plus qu'à passer la nuit ici, à la belle étoile, et attendre l'armée au lieu d'aller bouter l'ennemi dehors. J'ai appelé tous les membres du commando des Tigres Rugissants, y compris notre nouvelle recrue, Lovelita.

« En concertation avec Giap, nous allons établir un blocus de ce site du HCR pour que personne n'entre ni ne sorte. Ni nourriture ni médicaments. Compris ? L'armée viendra nous donner un coup de main.

— Mais tu nous as dit qu'on allait punir ces soldats de l'ONU et leur chef pakistanais pour nous avoir chassés, a dit Mâle-Lourd.

— Ils ne nous ont pas chassés », ai-je dit, énervé parce que ce con de Mâle-Lourd voulait m'humilier devant Lovelita.

Je connais les hommes et à voir la façon dont ses yeux globuleux reluquaient les fesses de Lovelita quand celle-ci marchait devant lui, je soupçonne qu'il en pinçait pour elle en cachette. J'ai dit, d'une voix ferme :

« Ils ne nous ont pas chassés. C'est moi qui ai décidé de faire un retrait tactique. »

À ce moment précis, le cochon de Piston dont j'avais oublié la présence a couiné. Je ne sais pourquoi ce couinement m'a énervé au plus fort et j'ai trouvé tout d'un coup que ses souillures commençaient à empester ma voiture de commandement.

« Piston, il faut abattre cet animal, ai-je fait en détournant mon regard de Mâle-Lourd.

— Pas maintenant, Chien Méchant, a dit Piston.

— Et pourquoi pas ? ai-je dit.

— Ben, parce que… parce qu'on est en mission et… attendons d'avoir des bananes pour en faire un bon plat et… on n'a pas de couteau approprié parce que pour bien tuer un cochon… On ne tue pas un cochon comme un homme, c'est-à-dire n'importe comment… il faut le tuer proprement, avec respect… »

J'en avais assez de ses atermoiements. J'ai bondi, j'ai soulevé le cochon qui était attaché aux pattes, je l'ai balancé par terre et j'ai sorti mon pistolet automatique.

« Voyons si cela ne tue pas aussi bien qu'un bon couteau. »

Pan, pan ! L'animal a eu un couinement à fendre l'âme, a tressauté deux ou trois fois et puis n'a plus bougé. Personne n'a parlé, mais j'ai senti que Piston était en colère. Il m'aurait bouffé s'il l'avait pu. Comme il ne pouvait rien faire, il s'est éloigné un moment, puis il est revenu vers nous à petits pas, calmé. J'ai regretté ce que je venais de faire, je ne savais pas pourquoi je m'en étais pris à Piston et à son pauvre cochon alors que c'était Giap et Mâle-Lourd qui m'avaient énervé. Mais vous savez, les choses de la vie sont imprévisibles.

Nous avons tous eu faim en même temps. À mon grand étonnement, nous avions beau fourrager dans nos affaires, regarder tout ce que nous avions pillé, il n'y avait rien à manger. Il faisait nuit déjà mais nous ne pouvions pas rester jusqu'au matin et faire une garde vigilante si nous ne mettions rien dans notre estomac.

« Prenons la voiture, allons chercher quelque chose à manger », a dit Lovelita.

J'ai trouvé que c'était une bonne idée, mais je ne pouvais pas quitter mon poste, j'étais le chef.

« Qui veut accompagner Lovelita ? » ai-je demandé.

J'étais sûr que Mâle-Lourd allait se porter volontaire rien que pour le plaisir d'être avec Lovelita sans ma présence, mais non, il n'a pas réagi. Il avait dû comprendre que j'aurais refusé. J'ai alors désigné deux membres du commando dont Piston.

*

Ils n’ont pas tardé à revenir. Je ne sais pas comment Lovelita, qui était au volant, s’est débrouillée, mais ils sont revenus avec du manioc, du poulet braisé, des boîtes de sardines et de corned-beef, plusieurs baguettes de pain et des bouteilles de bière. Un vrai festin. Nous nous sommes tellement régalés qu’un moment nous avons oublié que nous étions en mission de combat. Quelquefois la guerre c’était vraiment chouette. Après avoir bu deux bouteilles de bière, je me suis souvenu que nous avions une dame-jeanne de vin de palme, courtoisie de Petit Piment. Comme nous l’avions gardé toute la journée sous la chaleur, il avait bien fermenté et, comme disaient les connaisseurs, il était devenu « fort ». Je me suis servi plusieurs fois. Je me sentais bien. J’ai mis la musique de Papa Wemba sur la cassette de l’appareil et j’ai saisi Lovelita par la taille. Elle était aussi très gaie. Nous avons dansé sous les applaudissements des autres puis tout le monde s’y est mis. Je me suis senti la vessie pleine ; je les ai laissés danser et je suis allé pisser. En pissant, j’ai regardé la lune. Elle était grosse et ronde, œil espion, judas surveillant le monde. Je me suis toujours méfié de la lune. À sa lumière onctueuse et traîtresse qui cache les serpents dans l’herbe et fait hurler les chiens, je préfère les braises du soleil. J’ai roulé une cigarette de chanvre puis j’ai longuement aspiré la fumée. Matiti Mabé, mauvaise herbe. J’ai senti la vapeur chaude s’infiltrer dans mes poumons, se diffuser dans mon sang, monter dans mon cerveau qui a éclaté. Et puis la vilaine lune est devenue bleue et je me suis mis à marcher sur l’air ; le vent m’a soulevé comme sur une aile de pigeon et m’a déposé au milieu du commando. Ils étaient toujours en train de danser et de rigoler, j’ai tiré encore une bonne bouffée de mon joint et la nuit est devenue lumineuse : j’ai vu ce que les ombres me cachaient, j’ai vu les mains de Mâle-Lourd qui se déplaçaient vers les fesses de Lovelita qui dansait, j’ai sorti mon pistolet et je l’ai braqué sur ce con en hurlant à son endroit « Touche pas à ma Lovelita, connard ! » et j’ai tiré. La balle l’a raté ; j’ai foncé sur lui mais il s’est mis à courir. Je ne le voyais plus parce que le ciel a craché toutes ses étoiles et celles-ci, dans leur danse chaotique, avaient rendu la nuit éblouissante et aveuglante, ce qui ne m’a pas empêché de continuer à tirer plusieurs fois dans la direction où il avait fui. J’étais furieux. Les autres ont arrêté de danser et Lovelita est venue vers moi. Lovelita, mon amour. Je lui ai ordonné de fumer le joint avec moi, elle s’est mise à fumer et je l’ai entraînée loin des regards, dans l’herbe haute. Ma chose était devenue debout-debout et le « debout-debout », comme une tête de fusée, a d’abord exploré la bouche de ma Lovelita que j’ai ensuite retournée ; elle s’est mise à quatre pattes, j’ai baissé son jeans et sa culotte qui sont tombés sur ses brodequins. Arc-bouté sur mes jambes, j’ai glissé

mes mains le long de ses flancs pour saisir à pleines paumes les deux oranges de sa poitrine que je suçais un instant auparavant, tandis qu'une décharge électrique a couru le long de ma colonne vertébrale avant de s'irradier à travers tout mon être lorsque enfin la tête de ma fusée chercheuse et son long corps a pénétré dans le tunnel soyeux et humide que sa croupe cabrée, légèrement surélevée et projetée en arrière m'offrait. Avec de violents coups de boutoir, je l'ai prise encore et encore jusqu'au moment où, soudainement maboule sous le choc de la giclée de lave fumante éjectée du Nyiragongo de mes entrailles, elle a planté ses dents dans la chair de mon avant-bras immédiatement après le cri de plaisir qu'elle a lâché, un hurlement plus déchirant que celui du cochon de Piston. J'ai crié à mon tour, mais de douleur. La vache. Elle m'avait probablement arraché un morceau de chair dans la houle de son orgasme cannibale. K.O., nous sommes tombés dans l'herbe tous les deux.

Je ne sais pas si c'était la fraîcheur de la nuit, toujours est-il que je me suis réveillé en sursaut. Je transpirais de tous mes pores, je tremblais de tout mon corps et une forte nausée me soulevait le cœur. J'ai cru que c'était la fin, que j'allais mourir. Lorsque je me suis levé pour aller pisser, un spasme violent est parti de mon bas-ventre, a remonté jusqu'au thorax et m'a étouffé. L'instant d'après, je me suis mis à dégueuler dans l'herbe avec des spasmes si forts que j'ai cru dégobiller mes tripes aussi. Puis tout s'est calmé. Je me suis alors senti bien.

J'avais l'impression de sortir d'un brouillard quand j'ai vu Lovelita étalée dans l'herbe sous la lueur blafarde et sournoise de la lune. Pourquoi son sexe était-il à découvert, sa culotte beige et son pantalon jeans repoussé à hauteur de ses chevilles ? Ah, je me souviens, je pense que nous avons fait l'amour. Je ne l'ai pas violée. On ne viole pas une femme qu'on aime, surtout pas dans l'herbe. Je l'ai réveillée, elle s'est accroupie dans l'herbe pour pisser puis elle a remonté son slip et son pantalon, un peu titubante sur ses jambes ; nous avons rejoint le véhicule autour duquel s'était regroupé le reste du commando. J'ai regardé l'heure, il était quatre heures du matin.

Ah, si Giap avait vu cela ! Ils ronflaient tous parmi les cadavres de bière après avoir fait ripaille. La dame-jeanne de vin de palme était elle aussi totalement vidée. Leurs armes traînaient à côté d'eux. J'avais entendu parler du repos du guerrier mais je ne savais pas que cela se faisait de façon aussi merdique. Seul Piston veillait avec son arme, le dos appuyé contre le véhicule, tirant son joint. La colère qui est montée en moi n'était pas seulement dirigée contre les autres mais contre moi-même aussi. J'ai commencé à gueuler en donnant des coups de pied à ces combattants indignes.

« Bande d’idiots, vous avez de la chance que les Tchétchènes ne soient pas passés par ici car vous seriez tous morts ! Vous êtes indignes des Tigres Rugissants. » Ils se sont réveillés sans vraiment comprendre ce que je leur disais puisque certains m’écoutaient en bâillant tandis que d’autres ont dézippé leur pantalon sans se gêner, et devant Lovelita, ils ont sorti leur zizi et se sont mis à uriner tout en me regardant avec des yeux de bovidés. Finalement, à force d’engueulades et d’imprécations, ils se sont réveillés à la réalité et j’ai réussi à les mettre en rang et au garde-à-vous. Je les ai regardés comme Giap nous regardait avec ses yeux méchants et je me suis aperçu qu’il manquait un élément. J’ai d’abord cru que j’avais dû mal compter car il ne pouvait y avoir de déserteur dans nos rangs. J’ai recompté mentalement et oui, il en manquait bien un, Mâle-Lourd.

« Où est Mâle-Lourd ? ai-je demandé. Il doit encore cuver son vin de palme quelque part dans l’herbe ou c’est le chanvre qui l’a assommé. »

Ils m’ont regardé avec étonnement, puis l’un d’eux a dit :

« Il est parti parce que tu as voulu le tuer hier soir. » C’était à mon tour d’être étonné. Moi ? Tuer Mâle-Lourd ? Et pourquoi le ferais-je ?

« Tu croyais qu’il voulait caresser les fesses de Lovelita. »

Du brouillard de mes souvenirs m’est revenue la scène. Un chef jaloux courant derrière un de ses subordonnés pour le tuer ! J’étais gêné, embarrassé. Si Giap apprenait cela, surtout qu’il avait de l’estime pour Mâle-Lourd ! Que faire, que dire ?

« Il faudra le retrouver ! De toute façon vous êtes tous des minables. Seul Piston est un vrai combattant ; il est le seul qui soit resté en sentinelle avec son arme. Vous devriez tous avoir honte, j’ai plus de respect pour lui que vous tous réunis ici. Quant à Mâle-Lourd…

« Piston n’a pas pu dormir parce qu’il digérait sa colère, a dit Petit Piment. Tu as tué son cochon. »

Mon Dieu ! Émergeaient du brouillard de ma conscience des grognements et des couinements de cochon. Ouais, j’avais bien abattu la bête. Mais pourquoi avais-je fait cela ? Piston ne m’avait jamais fait de mal ni manqué de respect. C’était vraiment idiot de ma part. Il me zieutait sans rien dire, avec un regard totalement vide. Si au moins il était en colère j’aurais su comment réagir. À mon tour je me suis mis à le regarder comme un idiot.

C’est le bruit du char qui m’a tiré d’embarras. Les troupes dont m’avait parlé

Giap arrivaient. J’ai conduit mes gars à leur rencontre. En fait ce n’étaient pas des chars mais deux véhicules blindés légers à roues qui précédaient deux camions chargés de militaires. En tout cas, ce n’étaient pas des miliciens comme nous car ils avaient de vrais uniformes et ils étaient mieux armés que nous.

Leur chef a placé ses hommes autour de l’enceinte sans me demander mon avis. Je me suis approché pour lui expliquer qu’ils étaient venus en renfort et non pas pour prendre notre place :

« Toi c’est qui ? » il a demandé.

Je lui ai dit que c’était nous qui avions conquis cet endroit et que j’étais le chef du commando et que notre chef était Giap.

« Qui est Giap ? » il a dit.

Incroyable, il ne connaissait pas Giap, celui qui avait pris la maison de la radio, celui que notre grand chef avait monté en grade ?

« Giap, c’est le chef d’une de ces bandes de miliciens, a répondu son second.

— Et où est-il ?

— Il est avec les autres chefs de milice qu’on a fait venir au bureau central. Je crois qu’on veut leur donner des titres militaires pour les flatter et préserver leur loyauté tout en leur faisant comprendre que si on n’interdit pas à leurs bandes armées de piller, on aimerait qu’ils privilégient d’abord les combats. »

Le chef des militaires s’est retourné vers moi :

« C’est bien. Restez là, on aura peut-être besoin de vous. »

Ils ont fini de mettre en place leur dispositif en orientant les canons de leurs blindés vers le portail de l’enceinte, prêts à tirer sur tout ce qui en sortirait.

Le premier convoi humanitaire est arrivé autour de huit heures. Trois camions marqués chacun d’une grosse croix rouge. Les militaires les ont arrêtés, ont fait descendre tout le monde. Les responsables du convoi ont eu beau expliquer qu’ils transportaient des médicaments d’urgence et de la nourriture pour les réfugiés, rien n’y a fait. Bien au contraire, les militaires répondaient méchamment, ils ont fouillé les véhicules pour voir s’il n’y avait pas d’armes, ont pris des sacs de riz et des boîtes de conserve pour eux-mêmes et ont refusé de les laisser passer. Le chef des militaires, celui qui ne connaissait pas Giap, leur a dit que le HCR avait reçu un ultimatum : si à quinze heures pile locales les réfugiés n’étaient pas chassés de leur enceinte, ils l’envahiraient par la force. Le chef du convoi leur a dit qu’il fallait respecter les conventions de Genève sur le traitement des prisonniers et des réfugiés, mais le militaire leur a dit que ceci

n’était pas une guerre internationale ; c’était une guerre menée par un pays souverain et que donc cela ne regardait pas la communauté internationale. À bout d’arguments, les humanitaires ont décidé de faire demi-tour en n’essayant même pas de récupérer leurs sacs de riz confisqués.

Mon cerveau, qui est toujours en avance sur celui des autres, a vite compris que ces militaires de l’armée dite régulière allaient tout garder pour eux. À malin, malin et demi. Pendant qu’ils manœuvraient pour faire demi-tour, j’ai sauté dans ma voiture de commandement avec plusieurs membres de mon commando et nous sommes allés barrer la route au convoi cent mètres plus loin. Sous la menace de nos armes nous les avons fait descendre et avons vidé tous les sacs de riz, les cartons de lait, toute l’alimentation et les médicaments. Nous n’avons pas seulement pris le chargement mais nous nous sommes aussi servis sur le personnel. C’est ainsi que j’ai récupéré un poste radio, petit mais puissant, contenant plusieurs bandes à ondes courtes. Petit Piment, une montre dont le cadran indiquait l’heure locale, l’heure universelle et un chronomètre. Malheureusement ils avaient très peu d’argent. Toujours sous la menace des armes, nous les avons laissés partir, complètement dépouillés. Nous avons transporté notre butin dans un entrepôt que nous avions repéré juste à l’entrée de Huambo en faisant trois ou quatre allers retours avec le véhicule sous la supervision de Lovelita, la seule en qui j’avais vraiment confiance. En tout cas, la vente de ces aliments et de ces médicaments au marché noir nous rapporterait pas mal de fric. La journée avait très bien commencé.

*

« *Nous sommes dans une situation désespérée. On peut nous tuer à tout moment. Hier, une bande de miliciens à la gâchette facile et complètement drogués sont entrés ; ils nous recherchaient pour nous massacrer. Heureusement que nous sommes restés terrés dans un lieu où ils ne pouvaient pas soupçonner notre présence.*

— Pensez-vous que le danger est maintenant passé ?

— Non, madame, ils sont repartis furieux. Je les ai vus braquer une arme sur une femme du HCR et je crois qu’ils l’ont abattue avant de quitter l’enceinte. Mais croyez-moi, ils vont revenir. Que nos gouvernements fassent vite pour nous sauver, pensez aux femmes et enfants qui sont terrorisés.

— Combien êtes-vous en tout ?

— Une cinquantaine, je crois même un peu plus.

— Merci. Voilà, c’était l’un des otages européens que nous venons de joindre

par téléphone. Vous êtes à l'écoute de BBC Afrique. »

Si je n'avais pas mis mon poste en marche, je n'aurais jamais su qu'il y avait des Européens parmi les réfugiés au Centre du HCR. Où s'étaient-ils cachés ? Comment ce journaliste de la BBC avait-il fait pour avoir les numéros de téléphone ? Quand nous repartirons dans l'enceinte avec nos renforts, la priorité des Tigres Rugissants sera de les retrouver avant tout le monde. En tout cas, c'était une bonne chose d'avoir ces otages blancs, les ambassades occidentales feront des pressions sur le HCR pour qu'ils nous livrent les réfugiés afin que rien de fâcheux n'arrive à leurs citoyens. Après le bulletin d'informations et le sport, il n'y avait plus rien d'intéressant à suivre. J'ai tourné le bouton des stations au hasard pour voir s'il y avait autre chose qui pourrait me plaire mais il n'y avait rien et j'ai éteint la radio. Nous n'avions plus rien à faire qu'à attendre quinze heures zéro zéro. À ce moment-là, selon les termes de notre ultimatum, les réfugiés commenceraient à sortir, chassés par le HCR en échange de la vie des Européens, car, la cause était entendue pour nous, l'ONU céderait aux pressions des gouvernements occidentaux ; ceux-ci accordaient une plus grande importance à la vie de leurs citoyens que nos gouvernements d'Afrique accordaient aux leurs. Giap était un génie d'avoir pensé à cela ! Donc, plus que deux heures d'attente.

Nous n'avons même pas attendu une demi-heure. Trois hélicoptères de combat sont apparus à l'horizon et avant même que nous ayons eu le temps de réaliser ce qui nous arrivait ils avaient fait une descente en piqué sur nous et nos deux véhicules blindés n'étaient plus que flammes. Une attaque ! Nous étions attaqués ! Panique. Je me suis jeté dans une rigole avec Lovelita. Deux des porteurs de lance-roquettes ont été fauchés pendant qu'ils tentaient frénétiquement de pointer leur arme vers les hélicoptères. Le troisième a réussi à lâcher sa roquette mais celle-ci a raté sa cible et le vaillant combattant a jeté son instrument pour cavaler au diable vauvert comme ses autres camarades. Les deux camions ont été incendiés à leur tour. Les trois hélicoptères ont zigzagué encore une fois au-dessus de nos têtes puis ont foncé sur l'enceinte du HCR. Deux ont atterri tandis que le troisième restait en faction au-dessus du camp.

On nous avait dit que les Tchétchènes avaient des mercenaires israéliens, je venais de découvrir qu'en fait c'étaient des Serbes. Il ne suffisait pas d'avoir qu'un peu d'intelligence pour aussitôt déduire cela. Lors de la bataille de

Kisangani pendant les derniers jours du règne de Mobutu, les avions qui bombardaient la ville étaient pilotés par des aventuriers serbes. On nous les avait même montrés à la télé. Les mêmes choses produisant les mêmes effets, la conclusion était claire, ce ne pouvait pas être des Israéliens, ça ne pouvait être que des Serbes du Kosovo. Mais Serbes ou pas, l'attaque a complètement pris nos militaires par surprise.

Les hélicoptères avaient à peine terminé leur attaque que nous avons entendu un grondement derrière nous et, le temps de nous retourner, une colonne de véhicules militaires avançait, précédée d'un blindé. Le char ne nous a laissé aucune chance, il a tout de suite tiré sur les soldats qui fuyaient puis, pivotant son canon et le pointant sur mon véhicule de commandement épargné miraculeusement par l'attaque aérienne, il a encore fait feu. Le véhicule a explosé. Énorme boule de feu ! Si Lovelita ne m'avait pas retenu, j'aurais bondi hors de ma tranchée pour aller affronter les chars. Après tout, un seul homme peut arrêter un char et je ne raconte pas de conneries puisque j'ai vu dans un vieux documentaire à la télé un Chinois qui tout seul en avait arrêté toute une colonne. Mais le regard insistant et suppliant de Lovelita a fait que j'ai décidé de ne pas bouger. De toute façon le combat était inégal ; ils étaient mieux armés que nous et les trois quarts de nos soldats avaient été tués durant ce bref mais violent échange. Le char a continué sans s'arrêter, a défoncé le portail et a pénétré dans l'enceinte du HCR suivi de son convoi de camions bourrés de soldats. Un deuxième char est resté devant la porte, ce qui a empêché mon commando d'attaquer à partir des caniveaux dans lesquels nous avions plongé pour nous mettre à l'abri.

J'ai entendu des cris et des tirs à l'intérieur de l'enceinte et, moins d'une demi-heure plus tard, les véhicules ressortaient avec les réfugiés blancs. Puis les hélicoptères sont repartis du côté où ils avaient surgi. L'opération avait été extrêmement rapide et efficace, nous n'avions même pas réussi à tuer un seul ennemi.

19

Laokolé

« Qu’est-ce qui se passe, Laokolé ? »

Elle avait dû lire dans mon regard les craintes et multiples préoccupations qui agitaient mon esprit, elle avait dû remarquer la lourdeur avec laquelle je déplaçais mon corps et constaté qu’à la façon dont je m’étais affaissée à côté d’elle, je traînais avec moi autre chose que mon simple poids corporel habituel. On ne pouvait pas longtemps duper une mère ; quel que soit notre âge, elle était capable de lire à travers nous. Après tout, c’est elle qui nous avait fait. Alors je lui ai dit la vérité : « On a volé la brouette. »

Quoique évanescente, la lueur que j’ai aperçue dans ses prunelles n’exprimait en rien un sentiment de détresse quelconque, bien au contraire ; elle ressemblait plutôt à celle que l’on décèle, en faisant attention, dans le regard des personnes qui découvrent le bout du tunnel qui leur permettra de sortir de l’obscurité dans laquelle elles ont erré longtemps, c’est-à-dire une lueur d’espoir ou de soulagement. Comme si elle avait toujours su que ce moment arriverait et avait déjà préparé sa réponse à la situation, elle a rebondi sur mon constat sans une seconde d’hésitation.

« Et qu’est-ce que tu attends pour partir ? Lève-toi, cours, sauve-toi ! »

Bien que n’étant pas totalement surprise par ces paroles, puisque déjà dès le départ elle ne voulait pas venir avec nous et que Fofo et moi avions été obligés d’utiliser un chantage pour lui faire accepter de monter dans la brouette, ces paroles m’ont pris quand même à contre-pied, ce qui fait qu’un instant je suis restée baba. Poussant son avantage, elle a continué :

« Je ne suis plus qu’un poids mort. Ne t’inquiète pas, personne ne ferait de mal à une vieille femme handicapée comme moi. Vas-y, bouge ! Si tu te sauves, tu sauveras aussi Fofo. Tu vois donc qu’il ne s’agit pas seulement de toi et de moi. »

Pendant qu’elle parlait, les gens passaient, se bousculaient, manquaient de nous piétiner dans la poussière qui montait, scènes familières d’un peuple qui de nouveau se jetait sur les routes. Bien entendu, je ne suis restée interdite que quelques fractions de seconde et, retrouvant ma détermination, j’ai aussitôt

concentré toute l'énergie de mon esprit à trouver l'astuce pour lui faire accepter le fait que désormais mon dos remplacerait la brouette perdue et qu'il n'y avait plus à discuter là-dessus. Je savais que je pourrais la transporter sur mon dos. Je ne pensais pas qu'elle était si lourde que cela, j'avais déjà porté des charges plus pesantes sur les chantiers de Papa. Et puis, elle n'aurait entravé ma marche que si elle avait encore ses deux jambes car celles-ci battraient sur mes flancs, me forçant à dépenser un supplément d'effort pour ne pas perdre l'équilibre pendant la marche ; or là, avec ses deux moignons plus courts que des jambes d'enfant, une fois bien installée à califourchon sur mon dos, elle ne me gênerait pas plus que le gros ballot que j'avais transporté jusque-là dans notre fuite. Agir, ne pas perdre de temps à discuter.

Je me suis levée. J'ai vidé plus de la moitié du baluchon et lui ai dit qu'elle allait porter ce qui restait du paquet. Elle ne m'a pas demandé pourquoi, bien au contraire. Avec empressement, elle a offert son dos pour que je place bien le paquet et elle m'a ensuite aidée à l'attacher. Je comprenais parfaitement son empressement ; elle pensait que, bonne fille obéissante envers ses parents, j'avais écouté ses paroles et que je lui remettais là sa part d'approvisionnement avant de m'en aller. Je ne sais pas si toutes les mères étaient pareilles, mais la mienne n'arrivait pas à comprendre que son enfant puisse refuser de l'abandonner.

J'ai remis mon précieux sac de cuir en bandoulière après avoir tâté par réflexe la trousse attachée autour de mes reins et cachée sous mon pantalon pour m'assurer une fois de plus de sa présence. Puis le moment fatidique étant arrivé, j'ai dit :

« Maman, je vais te porter sur mon dos. Ce n'est pas la peine de discuter. Monte et on part. Nous avons perdu assez de temps, les miliciens vont bientôt arriver. »

Je me suis mise à genoux et j'ai courbé le dos pour qu'elle puisse monter.

« Quoi ? a-t-elle fait, comme si j'avais émis les propos les plus outrageants jamais sortis de la bouche d'un enfant à l'endroit de sa mère. Laisse-moi ! Je préfère mourir plutôt que de me faire porter sur le dos de ma fille. Ne sois pas têtue comme une enfant mal élevée. Ta mère te demande de partir et de la laisser, il faut obéir. »

Bien évidemment, ces paroles ne m'ont pas surprise, et pour cause. Mais j'avais déjà préparé ma riposte imparable, celle qu'avait utilisée Fofo lorsqu'elle avait refusé de monter dans la brouette, mais cette fois-ci en ajoutant volontairement et de façon injuste une pointe de méchanceté.

« D'accord, ai-je dit, on reste toutes les deux. Je sais que tu sais que je ne

partirai pas sans toi et ton refus n'est qu'une astuce pour que je reste avec toi parce que tu ne veux pas mourir seule. Ouais, tu ne veux pas mourir seule, tu veux qu'on nous tue ensemble. D'accord, je reste, on nous tuera toutes les deux. La seule différence c'est que toi ils ne te violeront pas alors qu'ils vont probablement me violer avant de m'abattre. »

Cela n'a pas marché. Elle m'a d'abord regardée avec étonnement et horreur en écoutant ces mots sortir de ma bouche, puis elle a éclaté en une violente colère.

« Quoi, Lao, comment oses-tu me parler comme cela ? Tu es méchante, méchante ! Oh, mon Dieu, de quoi le monde est-il fait maintenant pour que j'entende de telles paroles sortir de la bouche de ma fille ?… Elle m'insulte… Tu veux rester ? Alors reste ! Je me tuerai avant et c'est toi qui m'auras tuée. Reste garder mon cadavre si cela te plaît. Je serai morte avant, je ne serai plus là pour te voir souffrir ton viol. »

Frénétique, elle s'est mise à se déplacer dans cette démarche pénible à supporter des culs-de-jatte, interpellant et prenant à témoin toutes les personnes qui se bousculaient autour de nous pour se faire un passage… « Regardez, regardez cette fille, elle veut mourir, elle veut rester… Monsieur, c'est ma fille, dites-lui de fuir sinon ces miliciens vont la tuer… Madame, vous êtes une mère comme moi, je vois que vos deux enfants sont avec vous, dites à mon idiote de fille de ne pas perdre de temps et de vous suivre… Mademoiselle, vous avez le même âge que votre copine, vous fuyez, elle veut rester, dites-lui qu'elle parte… » Deux points d'appui avec ses deux bras, un coup de reins, et hop, elle était ici, hop, elle était là-bas, sans se soucier de son moignon tuméfié qui présentait maintenant des plaies à force de racler le sol rugueux ; elle s'est mise à rire, elle apostrophait à tue-tête tout un chacun à portée de sa voix ; un homme pressé l'a repoussée brutalement d'un coup de talon alors qu'elle essayait de le retenir par son pantalon, elle est tombée sur ses côtés et s'est mise à rire. Ma mère devenait folle !

Je me suis précipitée vers l'homme à la bicyclette dont Maman avait bloqué la route en se mettant au travers de son chemin… « Je vous en supplie monsieur, je vais vous donner de l'argent… mettez ma mère sur votre porte-bagages, nous ne savons pas comment fuir… »

Les rides de colère qui renfrognaient son visage se sont lissées, miracle opéré par l'appât du gain.

« Combien tu m'offres ?

— Cinq mille, ai-je dit.

— Ah non.

— Dix mille.

— Petite, tu ne te rends pas compte de la situation. Trimballer cette vieille va me retarder et je risque de me faire tuer. Je peux le faire mais pas pour dix mille francs CFA.

— Je vous en prie, vous savez que nous avons tous fui sans argent. Je n'ai que quinze mille francs, il me faut garder quelque chose pour manger.

— Donnez-moi les quinze mille francs et je prends votre mère, sinon tant pis pour vous.

— Vous n'avez pas de cœur, monsieur, vous nous dépouillez de tout.

— Et alors ? C'est mon bon cœur qui vous a emmenées dans ce camp ? Décidez-vous vite : ou vous me donnez quinze mille francs et je la prends ou je m'en vais.

— La vie n'a pas de prix, ai-je dit, je vous les donne. L'argent est là-bas, là où nous étions assises », ai-je ajouté, en pointant l'endroit où se trouvait la natte de Maman.

En fait, je ne voulais pas qu'il me voie sortir l'argent de sous mon pantalon. J'ai donc couru rapidement vers l'endroit où se trouvaient nos choses et, tournant le dos, j'ai discrètement dézippé mon pantalon et introduit ma main jusqu'à atteindre la trousse. J'en ai retiré les quinze mille francs sur la quarantaine que j'avais et j'ai rezippé le pantalon.

Je suis revenue et lui ai tendu trois billets de cinq mille francs. Il les a saisis prestement, les a fourrés dans sa poche.

Maman s'était calmée, sa crise brutale et inattendue était passée et elle avait compris ce que j'avais négocié avec l'homme à la bicyclette. Je me suis accroupie à ses côtés et l'ai serrée dans mes bras.

« Je t'aime, Maman, je voulais juste t'obliger à réagir pour que tu viennes avec moi. Tu es la plus merveilleuse des mères.

— Lao, mon enfant. Fofo et toi, vous êtes tout ce qui me reste. »

Elle n'a pas du tout sangloté, juste deux grosses larmes rondes ont roulé sur ses joues et elle était prête pour le calvaire d'un autre mode de transport plus inconfortable encore que la brouette.

L'homme qui avait pris nos quinze mille francs m'a demandé de tenir le vélo pendant qu'il détachait la valise en toile qu'il avait sur le porte-bagages, un porte-bagages qui heureusement avait la taille d'un siège arrière de mobylette. Il a soulevé Maman et l'a posée de biais sur le siège et celle-ci s'est agrippée à la selle. Comme évidemment il ne pouvait pas abandonner sa valise, il m'a demandé de la porter. Je suis allée refaire le baluchon que j'avais vidé à moitié

pour Maman, je l’ai attaché sur mon dos, je suis revenue à côté de la bicyclette, j’ai soulevé la valise et l’ai posée sur ma tête. Tout était prêt, nous pouvions partir.

Il poussait le vélo avec sa passagère aussi vite qu’il pouvait, j’essayais de le suivre aussi vite que je pouvais. Il n’y avait pas de route du tout et le terrain très sablonneux ne facilitait pas la marche, surtout quand on était doublement chargé, un paquet dans le dos, une valise sur la tête. Ce n’était pas facile non plus de faire avancer la bicyclette. Je me suis mise à admirer la force de cet homme et mon admiration a failli se transformer en gratitude, gratitude d’avoir sauvé Maman. Mais ma raison a repris le dessus. Cet homme ne le faisait pas par bonté comme celui qui avait surgi de nulle part pour m’aider avec la brouette devant les murs des ambassades, il le faisait pour de l’argent. S’il avait su que j’avais quarante mille francs sur moi, il les aurait tous pris ; ce genre d’individu était prêt à vous sucer jusqu’à la moelle. Il avait dit que prendre Maman le retarderait dans sa fuite et mettrait ainsi sa vie en danger. Mais il avait fini par le faire pour quinze mille francs. J’ai commencé à le mépriser pour cela, pour avoir estimé sa vie à si bon marché, trois billets de cinq mille francs CFA. Pour moi la vie n’avait pas de prix, s’il avait exigé tout l’argent que je possédais sur moi pour accepter de prendre Maman, je le lui aurais donné. Cependant, en regardant la sueur qui dégoulinait de son front et les précautions qu’il prenait pour ne pas heurter inutilement la cuisse enflée de Maman dans ce sauve-qui-peut, mon cœur s’est mis à raisonner différemment de ma raison. Nous étions dans une situation où nous étions tous les deux gagnants, je n’avais aucune raison de le mépriser. Certes, sans mon argent, il n’aurait pas pris Maman, mais sans lui, mon argent n’aurait pas sauvé Maman. Je lui devais au moins du respect.

Le passage par le portail a été le plus difficile. Le siège du HCR n’étant qu’une représentation diplomatique et non un site pour réfugiés, le grand mur qui le protégeait n’offrait qu’une seule ouverture sur l’extérieur, le grand portail à doubles battants par lequel nous étions entrés. C’était maintenant notre seul point de sortie. Imaginez un grand stade de football pendant une finale de la Coupe d’Afrique des Nations, avec des spectateurs paniqués se ruant vers un unique point d’évacuation. Nous avons failli perdre Maman dans la turbulence causée par l’étroitesse du passage lorsque, sous la pression de la foule, ses mains ont lâché un moment la selle à laquelle elles étaient agrippées ; heureusement qu’elle avait pu rétablir son équilibre par un vigoureux coup de hanches. Elle aurait été écrabouillée par ces centaines de pieds en fuite qui martelaient le sol

comme un troupeau d’éléphants en débandade.

Nous sommes enfin sortis de l’enceinte du HCR. Avec plus de recul, je me suis retournée : les gens continuaient à sortir par vagues comme si l’enceinte les expulsait par de violentes contractions spasmodiques. Par contre, notre marche était plus facile maintenant car une fois sortis du goulot d’étranglement du portail, les gens s’éparpillaient pour occuper l’espace de la grande voie qui menait vers le quartier Kandahar, la direction dans laquelle nous fuyions tous, et aussi parce que la voie était goudronnée. Les mains poussant le guidon, l’homme qui transportait Maman marchait droit devant lui, sans regarder en arrière ou à côté, contrairement à moi qui enregistrais tout. Je ne savais pas qu’il y avait eu des combats pendant que nous étions là. Deux chars calcinés, une 4x4 dont il ne restait plus que la carcasse carbonisée et les corps de plusieurs soldats en uniforme éparpillés ici et là. Par contre, il n’y avait aucune trace des miliciens qui nous avaient poursuivi et avaient menacé le personnel de l’ONU.

Je savais qu’à partir d’ici le quartier Kandahar n’était pas loin. La rumeur disait que ce quartier était tenu par des miliciens opposés à ceux qui nous avaient pourchassés jusque-là et que ces miliciens étaient bien armés et nous protégeraient. Pourquoi nous protégeraient-ils ? Je n’en savais rien car dans ma petite expérience, toutes ces milices se conduisaient de la même façon. Mais quand un pays était en guerre civile, on se fiait à la rumeur pour essayer de bâtir la stratégie de sa survie et en ce moment celle-ci voulait dire fuir vers le quartier Kandahar. Mais une fois à Kandahar, où aller ?

J’avais une tante qui vivait dans ce quartier et possédait une grande maison avec assez d’espace pour nous accueillir, mais malgré notre situation désespérée, il était hors de question d’aller chercher refuge chez elle. Je ne pense pas qu’elle nous aurait chassées, bien au contraire, elle n’aurait été que trop heureuse de se repaître de notre indigence ; rien que pour nous humilier, elle nous aurait offert avec empressement son hospitalité comme un seigneur jette dédaigneusement des miettes de pain à des domestiques affamés et à genoux devant lui. Non, pardon, tout sauf ça !

Les brouilles entre familles commencent souvent par des querelles de femmes et souvent aussi pour des questions bien futiles. Du temps où Maman faisait commerce de wax et superwax, ces pagnes cirés de haute gamme fabriqués en Hollande qu’elle faisait venir de Lomé ou de Cotonou, cette tante en avait acheté un à crédit qu’elle avait promis de payer à la fin du mois. Ne voyant rien venir trois mois après, Maman m’avait envoyée chez elle réclamer la dette. Elle avait

si mal pris cela qu'elle avait débarqué chez nous un midi où nous étions à table et s'était mise à injurier Maman en sortant des idioties comme : « L'argent de mon frère que tu bouffes ne te suffit pas, il faut que tu m'insultes en envoyant ton enfant me déranger pour un simple pagne ? » Papa avait essayé de la calmer, de la raisonner, mais elle n'avait eu aucun respect pour son grand frère – en Afrique nous respectons toujours nos aînés – et s'était mise à le savonner en hurlant : « Tu t'es toujours laissé dominer par cette femme, c'est elle qui porte le pantalon dans ta maison, à cause d'elle tu as oublié ta famille et c'est elle qui bouffe tout ton argent, elle t'exploite mais tu ne vois rien… » Papa s'était fâché à son tour et lui avait crié : « Tort ou pas tort, tu n'as pas le droit de venir insulter ma femme sous mon toit. » « Tu vois, avait-elle aussitôt repris, tu ne vois rien parce qu'elle t'a mise dans une bouteille, tu es devenu faible et bête par les fétiches que pratiquent toutes les femmes de sa région… » Elle crachait tout cela avec une telle animosité que j'avais l'impression qu'elle profitait de l'incident pour déverser une haine et un ressentiment trop longtemps contenus. Ce qui la rendait plus folle encore, c'était que face à la température caniculaire de son excitation, Maman répondait avec une froide ironie : « Si je ne bouffe pas l'argent de mon mari, qui va le bouffer ? Qu'est-ce que tu attends pour bouffer celui de ton mari, si tu en trouves un ? », ou encore : « Quand on ne peut pas se permettre un superwax, on se contente d'un produit de qualité locale et si tu ne peux même pas te permettre cela, alors va au marché fourrager parmi la friperie étalée par terre sur des nattes, peut-être trouveras-tu une vieille robe qui t'ira. » Les voix montaient et j'avais cru un moment que les deux femmes aller se jeter l'une sur l'autre. Heureusement la voix de Papa avait prédominé. Maman s'était tue sans cesser cependant de regarder ma tante avec une moue dédaigneuse tandis que celle-ci continuait à jacasser. Mon père lui avait demandé de se taire ou de sortir de sa maison, elle avait répondu qu'elle partait et qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds chez nous et qu'elle ne voulait pas voir mon père à son enterrement, comme si une fois morte elle saurait qui serait là. En se retournant pour sortir elle s'était courbée, avait pointé son derrière dans la direction de Papa, avait soulevé son pagne et nous avait montré ses fesses découvertes. Cela signifiait qu'elle nous lançait sa malédiction. Frère et sœur ! C'est beau la famille !

« Tu penses qu'on peut aller chez Tamila ? »

La voix de Maman m'a arrachée de mes pensées pour me catapulter sur cette avenue fourmillant de gens en débandade et où, comme un automate, je marchais

derrière un type qui poussait cahin-caha un vélo sur une chaussée aussi criblée de cratères que la face visible de la lune à travers un télescope, un vélo sur lequel était perchée une femme en équilibre métastable. Surprise par cette intrusion inattendue et n'étant pas sûre d'avoir bien compris ce que j'avais entendu, j'ai dit :

« Qu'est-ce que tu as dit ?

— Est-ce que tu penses qu'on peut aller chez Tamila ? Même si sa maison n'est pas très grande, elle a un hangar dans sa parcelle. Elle pourra dégager un petit coin pour nous abriter. Et puis, qui sait ? Peut-être que Fofo a eu la même idée que nous et qu'il est déjà là-bas. »

Tamila, c'était sa copine. Leur amitié avait commencé longtemps avant ma naissance, si bien que je les avais toujours connues comme copines. Elles avaient trimé ensemble toute leur vie ; pour achalander leurs étals elles s'étaient souvent levées à l'aube pour aller attendre les véhicules ramenant des fruits et des légumes des villages de l'intérieur du pays. Comme souvent cela ne suffisait pas pour faire bouillir la marmite, elles allaient se battre dans les entrepôts du port pour acheter afin de les revendre des friperies venant d'Europe ou d'Amérique et parfois même, elles avaient risqué leurs vie dans de vieux tacots brinquebalant sur les routes ravinées par les tornades, à la recherche de sacs d'arachides ou de manioc dans les champs. Une amitié forgée dans ces conditions-là vous unissait plus qu'avec un parent. Nous l'appelions affectueusement tantine Tamila. Elle avait aussi un côté spontané et fofolle qui m'amusait beaucoup ; ainsi, quand elle était passée à la maison l'après-midi, le jour où Maman s'était disputée avec ma tante, elle s'était aussitôt proposée d'aller boxer l'emmerdeuse sans même se demander si sa copine n'avait pas une part de responsabilité dans l'affaire. C'était le genre : « On tire d'abord et on pose les questions après. » Et elle nous avait assistés plus que tout autre quand Papa avait été tué et Maman torturée lors des premiers pillages. Pendant près d'un mois elle avait vendu les denrées de Maman sur son propre étal et venait chaque soir nous remettre la recette de la journée, et quand les plaies des jambes de son amie avaient été guéries, elle passait tous les matins la prendre dans sa voiture pour aller ensemble au marché. Cela nous avait permis de continuer à manger, et à Fofo et moi de continuer à aller à l'école. Quand j'avais besoin de me faire un peu d'argent de poche pendant les journées de canicule, je stockais dans son congélateur des petits sachets remplis d'eau que je vendais, une fois l'eau glacée ou congelée. Pour tout dire, Tamila était notre deuxième mère.

Cependant la vie lui avait réservé moins de bonheur qu'à son amie puisque après plusieurs années de mariage, elle avait été méchamment répudiée par son

mari qui avait convolé en d'injustes noces avec une autre femme sous le prétexte que Tamila ne lui faisait pas d'enfants. J'avais appris par la suite que sa stérilité avait été causée par un avortement clandestin qu'elle avait eu quand elle était encore une gamine plus jeune que moi, payant ainsi toute sa vie une erreur de jeunesse. Mais comme on le dit, à quelque chose malheur est bon ; seule, sans enfants ni mari pour l'encombrer, le petit commerce qu'elle faisait avec Maman lui avait permis de se construire une assez grande maison avec douche intérieure et cuisine, d'avoir la télé avec antenne parabolique, une voiture d'occasion qu'elle exploitait aussi comme taxi mais qui malheureusement lui avait été ravie lors des derniers pillages. Pas mal pour une petite commerçante, elle n'avait rien à envier à des fonctionnaires payés par l'argent de l'État. Tandis que moi j'allais voir la télé chez ma copine Mélanie, Fofo venait passer ses week-ends chez elle pour regarder des matchs de foot. Et il revenait tout emballé dans son rêve de devenir le futur Roger Milla. C'est grâce à ses veillées chez notre mère Tamila que je savais qu'en Afrique nous avions trois équipes de lions, au Cameroun, au Sénégal et dans l'Atlas marocain, tandis que les aigles se trouvaient au Nigeria et au Mali, les éléphants en Côte d'ivoire. Mais savez-vous où l'on trouvait des diables ? Au Congo, évidemment !

C'était décidé, lorsque nous serions dans Kandahar, je demanderais à notre transporteur de nous déposer chez Tamila.

J'ai commencé à ressentir le poids de la valise sur ma tête. Pire, j'ai senti une humidité poisseuse dans mon slip : mes règles étaient arrivées. Pourquoi n'avais-je pas pensé à porter l'une des serviettes hygiéniques que m'avait données Tanisha avant de quitter le camp ? Mais, même si j'en avais eu l'idée, je ne crois pas que j'aurais trouvé un endroit pour m'isoler dans la promiscuité où nous étions. Je me sentais sale, mal à l'aise, mais il fallait continuer à marcher. Heureusement que je ne ressentais pas mes douleurs habituelles, les deux comprimés que j'avais avalés agissant toujours.

Juste au moment d'entrer dans Kandahar, nous avons entendu des coups de feu nourris qui heureusement se sont tus assez rapidement. Cela a quand même causé un nouveau sursaut de panique parmi cette foule déjà désespérée et nous a obligés à marcher plus vite encore à défaut de courir comme ceux qui étaient moins chargés que nous.

À peine avions-nous dépassé les deux ou trois premières maisons du quartier que l'homme à la bicyclette s'est arrêté :

« Bon ça va, je vous ai emmenées à Kandahar, j'ai rempli mon contrat.

Descendez votre mère.

— Mais…

— Descendez-la ou je la jette ! »

Non, il ne pouvait pas nous laisser là, qu'allions-nous devenir ? La maison de Tamila n'était pas loin, elle se trouvait là-bas en face des deux palmiers qui se dressaient à droite. Trois cents mètres, pas plus. Je le lui ai expliqué, je lui ai montré les deux palmiers…

« Vous ne comprenez pas que chaque seconde que je passe avec vous je risque ma vie ?

— Mais je vous ai payé…

— Pour vous emmener à Kandahar et je l'ai fait. Vous avez entendu les coups de feu, non ? C'est les miliciens qui s'approchent et je n'ai pas envie de me faire tuer. Allez, aidez-moi à la descendre ou je la jette.

— Écoutez, ai-je plaidé, trois cents mètres, ce n'est pas loin, ça ne prendra pas plus de cinq minutes… Attendez, il me reste encore mille francs. »

J'ai déposé par terre la valise que je portais, j'ai fouillé dans le sac de cuir que je portais en bandoulière et sorti un billet de mille francs. Il a regardé le billet, il a regardé la distance, il a regardé Maman toujours accrochée à la selle et il a de nouveau regardé le billet.

« Bon, jusqu'aux palmiers et pas plus loin. »

Il a mis le billet dans sa poche et a recommencé à pousser. Je ne sais pas d'où venait ce pouvoir de persuasion qu'avait l'argent. J'ai reposé la valise sur ma tête et me suis remise à trottiner derrière lui. Maman avait assisté au spectacle sans dire un mot, mais que pouvait-elle dire, la pauvre ?

Nous avancions vers les deux palmiers que je ne quittais plus des yeux. En fait, on n'en voyait que les deux sommets émergeant du mur qui entourait la parcelle, et ce mur, c'est Papa et moi qui l'avions construit. Un énorme mur au sommet duquel nous avions incrusté des tessons de verre, coupants comme des rasoirs, pour en décourager l'escalade par des voleurs. La construction de sa fondation m'avait particulièrement marquée parce que pour la première fois nous utilisions une bétonnière, et ensuite parce que, le terrain étant en pente, il nous avait fallu construire une fondation avec redans. Le propriétaire, M. Ibara, était si content de notre travail qu'il nous avait encore embauchés pour lui construire un garage lorsqu'il avait acheté un deuxième véhicule tout terrain. Cela l'amusait toujours de me voir transporter des brouettes de ciment ou bancher le béton. Je suppose que ce n'était pas quelque chose qu'il laisserait ses filles faire, car il était riche, très riche. Il était inspecteur des douanes et chez nous on n'avait

jamais vu un chef des douanes pauvre. Il était célèbre dans le pays pour avoir été le premier à faire venir une voiture Mercedes directement de Dusseldorf par avion-cargo spécial. On disait même qu'il était aussi riche que notre président qui, lui, disposait de l'argent du pétrole que produisait notre pays. En tout cas la maison du douanier était un château qui écrasait par son opulence celle de tante Tamila, sa voisine d'en face.

Nous avons atteint les deux palmiers en un temps record. J'ai aussitôt posé la valise. Tous les deux nous avons aidé Maman à descendre. Le type a rattaché la valise sur le porte-bagages et, l'air soulagé, il est remonté sur son vélo et a aussitôt filé en pédalant à toute vitesse sans même nous souhaiter bonne chance. La journée avait été bonne pour lui, il avait gagné plus que la moitié de son salaire mensuel.

20

Johnny dit Chien Méchant

À peine les chars de nos attaquants avaient-ils quitté l'enceinte du HCR que, vague après vague, le grand portail du mur entourant la légation s'est mis à dégorger des centaines de personnes dans une pagaille indescriptible. La largeur de ce portail qui m'avait parue si grande semblait à présent bien étriquée face à cette déferlante. Ce qui m'a surpris, c'est que la plupart de ces gens avaient encore des choses en leur possession, malgré la fuite, malgré la panique ; j'avais l'impression que même si nous les pillions mille fois, ils auraient toujours préservé quelque chose.

Mon commando et moi les observions des différents endroits où nous étions cachés ; Lovelita et moi, du caniveau où nous étions terrés. Ce n'était pas parce que j'avais la trouille que je n'ai pas tout de suite donné à mes hommes l'ordre d'attaquer mais c'était parce que, après l'attaque des hélicoptères et des chars qui avaient anéanti la totalité de l'unité que Giap nous avait envoyée en renfort pour encercler le HCR, je ne savais pas si ces attaquants blancs n'avaient pas laissé des soldats pour protéger ces fugitifs parmi lesquels se cachaient des Tchétchènes.

Je dois avouer que je n'avais jamais vécu quelque chose de semblable. On nous avait préparés pour combattre les milices mayi-dogos parce que, nous avait-on dit, leur chef tribaliste avait triché aux élections et qu'il préparait un génocide contre notre groupe ethnique, paroles confirmées par des intellectuels qui avaient de gros diplômes et un gros français, et enfin on nous avait assuré qu'après avoir gagné la guerre, on nous distribuerait l'argent du pétrole et nous serions riches et je pourrais ainsi commander directement en Amérique des cosmétiques Fashion Fair pour Lovelita.

Voilà. Mais nous ne savions pas que notre dispute électorale allait déboucher sur une guerre internationale avec l'arrivée des troupes étrangères et leurs avions pour nous bombarder. En tout cas Giap ne me l'avait pas dit. Ce n'était donc pas par peur que je restais terré dans le poto-poto de ce fossé car tout le monde savait que plus couillu que moi tu meurs. Un vrai chef doit savoir quand il faut attaquer, c'est pourquoi pour le moment je me contentais d'observer,

d’enregistrer les moindres détails, comme par exemple une femme qui portait deux enfants, un au dos et l’autre à dada sur les épaules, une femme assise de travers sur le porte-bagages d’un vélo poussé par un homme à côté desquels marchait une jeune fille portant une valise sur la tête, un enfant relié à sa mère par une corde attachée à sa taille et qui trottait en serrant un ballon de football contre sa poitrine, et puis curieusement, un homme qui, peut-être pour aller plus vite, portait une brouette comme une casquette, sa tête disparaissant dans le creux de la caisse et ses deux mains soutenant les brancards. Il fallait de tout pour faire un monde et quand on faisait la guerre, il fallait être un fin observateur parce que le détail que vous laissez échapper sera peut-être le détail qui vous tuera.

Après plus d’un quart d’heure d’observation, je me suis dit qu’il était temps de faire quelque chose, nous ne pouvions pas rester là les bras croisés pendant que tous les Mayi-Dogos et leurs Tchétchènes nous glissaient entre les doigts.

Après l’attaque des hélicoptères et des chars, j’avais essayé plusieurs fois en vain de joindre Giap avec mon cellulaire pour lui faire le compte rendu de la situation et je ne savais pas si c’était parce que tous les circuits avaient été brouillés par l’ennemi ou tout simplement que Giap avait perdu son appareil. J’ai encore essayé deux fois, mais les sons modulés couraient un instant le long des faisceaux électroniques puis s’évanouissaient sans suite. Je n’ai alors plus su que faire, je suis resté impuissant un moment mais heureusement, les cerveaux des intellectuels travaillent même quand ça n’en a pas l’air et j’ai trouvé une solution géniale : faire sortir le léopard de sa tanière. Quand on ne peut pas aller chercher l’ennemi, il faut le faire venir vers soi et c’est ce que j’ai fait. J’ai demandé à mon commando de tirer un feu nourri en l’air pendant deux ou trois minutes sans se découvrir. L’ennemi, entendant cela, soit prendra la fuite en se croyant attaqué, soit se découvrira pour venir nous chercher. Dans les deux cas de figure, nous saurions si les militaires occidentaux et l’ONU n’avaient pas laissé d’arrière-garde pour protéger les réfugiés.

Nous avons tiré en l’air pendant trois bonnes minutes. Cela a causé une panique extrême parmi les fuyards dont certains ont jeté les possessions auxquelles ils étaient tant attachés pour courir plus vite. Mais pour le moment ils ne nous intéressaient pas. Nous attendions de voir si après ces coups de feu les militaires étrangers ne sortiraient pas pour nous chercher.

Nous avons attendu toujours cachés dans nos caniveaux stratégiques. L’enceinte a continué à vomir son contenu pendant un bon moment encore, puis, en fin de compte, la source s’est tarie, quatre individus, puis trois puis cinq et enfin deux sont sortis. Puis plus rien. Nous avons encore attendu un quart

d’heure pour être sûrs qu’il n’y avait plus personne. S’il y avait encore les soldats étrangers ou les casques bleus de l’ONU, ils seraient sortis avec les derniers réfugiés. Rassuré, j’ai décidé d’aller vérifier afin de ne rien laisser au hasard.

J’ai crapahuté hors de mon trou et j’ai aidé Lovelita à sortir aussi. J’ai appelé à haute voix mon commando et, après les avoir informés qu’il n’y avait plus aucun danger, je leur ai demandé de quitter leur cachette pour venir me rejoindre. Vous ne pouvez savoir comme j’étais déçu ! Il ne restait plus que trois éléments, le reste avait pris la poudre d’escampette ! Petit Piment, Piston et Lovelita. Cela ne m’a cependant pas découragé. J’ai ordonné aux deux et à Lovelita de me suivre dans l’enceinte du HCR.

Quand on va en une mission de reconnaissance, il faut être très sioux. Un général conduit ses troupes en restant en arrière. C’est ce que j’ai fait. J’ai envoyé d’abord les deux, puis je suis entré en dernier avec Lovelita. Nous avons sauté sur les nombreux cadavres qui jonchaient l’entrée et, par petits sauts bien calculés, d’un pan de mur à un autre, d’un écran protecteur à un autre, nous avons progressé à l’intérieur du domaine. Rien ne bougeait dans ce décor ressemblant à un paysage après le passage d’un ouragan tropical. J’ai tiré plusieurs coups de feu en l’air pour inciter l’ennemi à riposter si ennemi il y avait. Pas de riposte. L’endroit était vraiment vide, nous pouvions nous relaxer.

Piston et Petit Piment se sont éparpillés un peu partout pour voir si les réfugiés et agents du HCR n’avaient rien oublié qui valait la peine d’être pillé. Je les ai laissé faire car comme l’avait dit Giap, suivant ainsi des directives venant de plus haut, il fallait autoriser nos combattants à se servir sur le terrain puisqu’il n’y avait pas d’argent pour les payer. Au bout d’un moment, j’ai rappelé Piston et nous sommes allés voir si nous ne pouvions pas faire démarrer l’un des véhicules abandonnés par les soldats de l’ONU. Aucun engin qui avait un moteur ne pouvait résister au tournevis de Piston. Mais ah, les salauds ! Ils avaient tout neutralisé. Non seulement ils avaient enlevé les pièces importantes du moteur de tous les véhicules, ils avaient aussi crevé tous les pneus. Gros Jean comme devant et furieux, j’ai lâché plusieurs rafales dans la carcasse de la jeep que je voulais réquisitionner. Au bruit des coups de feu, Lovelita et Petit Piment ont accouru et m’ont rejoint. Leur butin était bien maigre. De toute façon, s’ils avaient demandé l’avis d’un vieux briscard comme moi, je leur aurais demandé de ne pas perdre leur énergie ici ; si l’on voulait s’enrichir, ce n’était pas dans un camp de réfugiés africains qu’il fallait piller ; ils étaient déjà pauvres avant de se jeter sur les routes, par quel miracle allaient-ils s’enrichir en chemin ?

Nous avons inspecté partout et tout fouillé. La nuit commençait à tomber.

J’étais maintenant bien embêté parce que je ne savais plus quelle mission assigner à mes hommes. Je n’avais plus de contact avec Giap et le reste de nos chefs. J’ai commencé à avoir peur car, brusquement, j’ai réalisé que nous n’étions que quatre individus à la périphérie d’un quartier à majorité mayi-dogo, un fief des Tchétchènes, et que s’ils décidaient de lancer une contre-offensive, nous étions bons. J’ai donc aussitôt demandé à tout le monde de quitter ces lieux qui pouvaient devenir une souricière en cas d’attaque.

Nous sommes sortis. Un silence étrange. Dans ce lieu qui grouillait de milliers de personnes quelques heures plus tôt, il n’y avait plus aucune âme qui vive, pas même un fantôme. J’aurais été content, que dis-je, rassuré, de voir ne serait-ce qu’un chien, ces bêtes qui, comme les hyènes, erraient toujours dans les lieux où flottaient des odeurs de chair en décomposition. Nous ne devions pas rester ici, il fallait que nous rejoignions, d’une manière ou d’une autre, le reste des Mata Mata.

Sans doute pour briser le silence oppressant, Lovelita m’a dit qu’elle avait envie d’écouter de la musique. Dans ce moment d’angoisse où, avec mes troupes, j’étais à la croisée des chemins, et, en tant que chef, il fallait que je trouve dans mon cerveau la stratégie qui allait nous sortir de la passe difficile dans laquelle nous nous trouvions, Lovelita, elle, ne pensait qu’à la musique. Elle pourrait bien ne vivre que d’air, d’eau et de musique, celle-là. Je lui ai tendu le petit poste que j’avais récupéré lors de notre raid contre le convoi humanitaire et lui ai dit de baisser à fond le volume pour ne pas perturber le cheminement de ma pensée par des bruits intempestifs.

Je ne sais pas si elle avait fait exprès pour attirer mon attention ou si elle avait tout simplement fait une erreur, augmentant le volume alors qu’elle croyait tourner le bouton dans le sens de la baisse, j’ai entendu le nom de notre pays. Elle a immédiatement baissé le volume en me regardant, inquiète, croyant que j’allais me fâcher et l’engueuler, mais bien au contraire j’ai crié : « Augmente, augmente ! »

« *… opération spéciale.*

— Et comment avez-vous préparé cette opération spéciale commando ?

— C’est une opération que nous avions mise en place très minutieusement. Vous savez, nous avons une longue expérience en Afrique pour ce genre d’opération, une expérience acquise au Congo, au Zaïre – rappelez-vous Kolwezi –, en Centrafrique, au Gabon, etc.

— Il vous a fallu beaucoup de moyens ?

— C’est une opération héliportée interarmées qui a nécessité trois cents hommes, sept hélicoptères et deux avions. Mais vous savez, ce genre d’opération

ne dépend pas que du matériel, elle repose sur la qualité des hommes, la maîtrise des savoir-faire spécifiques au type d'opération.

— La surprise a aussi joué… Pourriez-vous refaire ce genre d'opération ?

— S'il y avait encore une menace sur nos compatriotes et des citoyens de l'Union européenne…

— Des Américains aussi et des Russes et des Serbes…

— Oui justement… s'il y avait encore une menace sur des Occidentaux en général et des Européens quelle que soit leur nationalité, nos para-commandos seraient prêts à intervenir dans les mêmes conditions de sécurité et d'efficacité.

— Il semble que ces Serbes étaient des mercenaires qui…

— Écoutez, notre mission était de sauver des vies. Avant de sauver quelqu'un on ne s'arrête pas pour lui demander s'il est mercenaire ou pas.

— Cependant, il semble que vous ayez refusé d'embarquer aussi des Africains qui ont travaillé longtemps avec nos ambassades et que pour certains en tout cas leurs vies étaient menacées à cause de leur association avec notre pays.

— Écoutez, nous sommes des militaires et ce sont les hommes politiques qui décident. Notre ordre de mission était clair, évacuez nos compatriotes en danger. Mais si je peux me permettre de parler en mon nom personnel, je peux vous dire que notre pays ne peut pas à lui seul résoudre toute la misère du monde. Ce n'est pas nous qui avons demandé à ces gens de s'entretuer.

— Merci, mon commandant. C'était le colonel Jean Lagnier, commandant de l'opération "Gorille Vert", qui a évacué plus d'une cinquantaine d'Européens pris dans la guerre civile au… »

« Chien Méchant ! »

Merde ! C'était Piston qui venait de crier mon nom, m'empêchant ainsi de suivre la suite du journal. J'étais furax.

« Tu ne peux attendre un peu », je lui ai crié.

J'ai repris l'écoute. C'était trop tard. Un jingle endiablé et j'ai entendu : « *RFI sports.* » Je n'étais pas d'humeur à écouter des exploits sportifs. Je me suis retourné vers Piston.

« Qu'y avait-il de si urgent ?

— J'entends un bruit de chars. Écoute. »

J'ai écouté. Il disait vrai. À entendre le boucan qu'ils faisaient, c'était plus qu'un char, c'était tout un bataillon. Ce qui m'a d'abord rassuré, c'est qu'ils ne venaient pas du côté de Kandahar, cela voulait dire que c'était bien notre armée.

Il fallait tout simplement faire attention à ce qu'ils ne nous prennent pas pour des Tchétchènes et nous tirent dessus. En tout cas, s'ils venaient pour combattre le commando héliporté dont parlait la radio tout à l'heure, ils arrivaient sacrément en retard.

Apparemment ils ne s'étaient pas encore rendu compte que le commando héliporté des étrangers avait déjà quitté les lieux depuis belle lurette puisqu'ils se sont mis à pilonner l'enceinte du HCR à l'artillerie lourde. Ils ont tiré pendant près d'un quart d'heure sans arrêt. Quand ils ont arrêté leur tir, le mur de l'enceinte n'était plus que gravats et aucun bâtiment n'était plus debout. Profitant du silence, j'ai crié très fort que nous étions des membres du commando des Mata Mata, que nous n'étions ni Mayi-Dogos ni Tchétchènes et que nous allions sortir de nos cachettes. Ils ont compris le message et nous ont demandé d'avancer les mains en l'air sous le clair de lune. Nous avons immédiatement obéi.

Même si nous combattions tous contre le même ennemi, c'étaient des gens sans scrupules, sans parole puisqu'ils nous ont saisis et se sont mis à nous tabasser comme si nous étions de vulgaires espions tchétchènes. Ce qui nous a sauvés, c'est que deux soldats nous ont reconnus, ils étaient de ceux qui étaient venus nous prêter main-forte pour effectuer le blocus du siège du HCR ; ceux-là avaient réussi à se sauver sains et saufs pendant l'attaque des hélicoptères. Sans ces deux-là, ils nous auraient tués.

Le chef du bataillon, un colonel, nous a demandé de lui donner toutes les informations que nous détenions. Je me suis évidemment empressé de le satisfaire en lui racontant comment nous avions réussi à encercler le site du HCR avec l'aide des militaires qui nous avaient été dépêchés et comment nous avions vaillamment combattu. Notre résistance avait été féroce et si ces attaquants n'avaient pas eu d'hélicoptères, nous les aurions neutralisés. Après cet exposé, le colonel m'a demandé ce que nous comptions faire maintenant puisque nous ne faisions pas partie de ses troupes. Je lui ai dit que nous étions de vrais combattants, que nous avions pris la Maison de la Radio, que nous avions pris le quartier Huambo et que nous étions prêts à attaquer le quartier Kandahar avec lui parce que nous avions reçu cet ordre de Giap. « C'est qui Giap ? » il m'a demandé. C'était étonnant, lui non plus ne connaissait pas Giap ! Avant que j'aie eu le temps de lui expliquer que Giap était le chef des Mata Mata, les vaillants miliciens qui avaient conquis la Maison de la Radio, j'ai entendu : « Certainement un de ces nombreux chefs de milice que nous utilisons comme

supplétifs. » C’était un de ses subordonnés qui répondait à ma place. Alors il a dit : « Vous pouvez nous accompagner comme supplétifs mais ne dérangez pas mes troupes. » Je me suis fait tout petit pour qu’il ne se ravise pas.

C’est par l’un des militaires qui nous avaient sauvés que j’ai appris pourquoi Idi Amin n’était jamais arrivé. Tout son commando avait été massacré dans Kandahar. Nos espions avaient fait passer l’information selon laquelle des centaines de Tchétchènes armés jusqu’aux dents seraient entrés dans le quartier ; ils avaient de l’armement lourd, toute une batterie de missiles, et se préparaient à attaquer. Il ne fallait donc plus hésiter, il fallait en finir une fois pour toutes avec ce quartier, fief des Mayi-Dogos, nid des Tchétchènes. Je vous assure, l’homme ne se payait pas que de mots quand j’ai regardé autour de moi.

Je ne connais pas trop les armes lourdes mais j’étais familier avec plusieurs. J’ai tout de suite repéré le BM 21. Qui ne connaissait pas cette arme chez nous ? Un lance-roquettes multiples monté sur un camion de fabrication russe et qui pouvait tirer douze roquettes en quarante-cinq secondes. Comme mon informateur était aussi le pilote du BM 21, il m’a expliqué avec fierté que chaque roquette à son tour pouvait encore éclater pour disperser des grenades et qu’on pouvait traiter toute la superficie du quartier sans problème. J’ai aussitôt regretté de ne pas être moi aussi pilote de LRM. J’ai ensuite repéré deux chars, deux autres pièces d’artillerie, des canons obusiers tractés chacun par un véhicule militaire tout terrain.

« Ce sont des Howitzers 105 mm », m’a-t-il aussitôt soufflé. Je me suis demandé ce qui resterait de ce quartier une fois que nous aurions terminé notre pilonnage. Bien fait pour ces Mayi-Dogos, ils n’avaient qu’à ne pas massacrer mon ami Idi Amin, ils n’avaient qu’à ne pas empêcher notre chef de gouverner.

Le colonel qui commandait les troupes a accepté de nous approvisionner en munitions car nous commencions à en manquer ; mais c’était surtout les trois boîtes de sardines et les trois baguettes de pain qu’il nous a données qui ont forcé mon respect et mon admiration. Un homme qui pouvait trouver à bouffer à ses troupes dans un tel chaos ne pouvait qu’être un vrai chef. Giap ne l’aurait pas fait, je crois pas.

J’ai distribué trois poissons à chacun en commençant par Lovelita. Nous avons mangé et nous avons attendu, tranquilles, jusqu’à l’aube.

Et à l’aube, la pluie d’acier a commencé à tomber sur Kandahar.

21

Laokolé

À l’aube, une pluie d’acier a commencé à tomber sur Kandahar.

La première roquette m’a surprise juste au moment où je sortais des latrines, un trou creusé à la va-vite dans un coin éloigné de la parcelle pour faire face au nombre inattendu de personnes qui avaient cherché refuge chez tantine Tamila. L’intimité des utilisateurs était protégée par de vieilles tôles ondulées sur lesquelles l’occupant du moment accrochait un objet, pagne, serviette ou linge quelconque, pour signaler que l’endroit était occupé.

Je me suis levée la première, dès l’aube, afin d’éviter la longue queue des gens qui ne manqueraient pas de s’y rendre dès qu’ils se réveilleraient pour évacuer leur panse et leur vessie. J’ai regardé autour de moi, il n’y avait personne dehors et je me suis demandé par quel miracle tantine Tamila avait réussi à caser tout ce monde à l’intérieur de la maison. J’ai regardé en face et j’ai vu le mur de la parcelle de M. Ibara, ce mur à l’intérieur duquel il était en sécurité avec sa famille et que j’avais construit avec mon père. J’ai ressenti un sentiment de fierté vaine. La construction de ce mur avait été un tournant dans ma vie parce que pour la première fois j’avais découvert et utilisé une bétonnière.

Jusque-là, sur les petits chantiers où nous travaillions avec Papa, nous gâchions le mortier manuellement, à la pelle, avant de le charger dans la brouette. Étaler le sable sur une épaisseur d’environ dix centimètres, répartir le ciment de façon plus ou moins unie par-dessus le sable, mélanger tout cela à la pelle et recommencer plusieurs fois jusqu’à l’obtention d’un mélange homogène ; étaler de nouveau le mélange comme au début et creuser un petit cratère en son centre, verser un peu moins d’eau que la quantité nécessaire, utiliser le dos de la pelle pour repousser le mélange du bord vers l’intérieur du cratère pour le mouiller ; une fois ce mélange bien mouillé, ajouter le reste d’eau et mélanger encore une dernière fois pour bien répartir l’humidification. Je vous jure, c’était vraiment long, laborieux. Et pénible.

M. Ibara était riche et il avait loué une bétonnière pour son grand chantier. Je n’avais jamais vu cette grosse caisse plus ou moins sphérique tournant sur elle-

même avec un petit moteur. Une fois que Papa m'eut montré comment elle marchait, c'était merveilleux. Imaginez comme c'était simple de préparer du béton : on charge la cuve de la bétonnière d'abord de sable, puis de gravier, puis de ciment, et enfin on y ajoute de l'eau. On laisse tourner une minute et demie ou trois minutes dans le cas d'un chargement important, et voilà ! Du béton ou du mortier en moins de trois minutes ! Non seulement nous gagnions dix fois plus de temps, mais on ne se fatiguait même pas. Oui, la machine avait fait la différence. Grâce à cette bétonnière, j'avais enfin compris de façon personnelle ce que j'avais appris à l'école, à savoir pourquoi les peuples qui avaient des machines avaient un avantage certain sur ceux qui n'en avaient pas.

Je me suis finalement arrachée de la contemplation du mur en souhaitant bonne chance à M. Ibara. Au moins lui, il était en sécurité.

Je me suis remise à marcher vers les latrines.

*

Hier, nous étions arrivées chez tantine Tamila alors que la nuit n'était pas encore tout à fait tombée. Nous ne nous attendions pas à trouver tant de gens chez elle. Ils grouillaient dans la cour, essayant tant bien que mal de s'organiser. Malgré cette foule, Tantine nous avait repérées dès que nous avions franchi le seuil de sa parcelle, Maman, propulsée à coups de reins et avançant par à-coups, et moi la suivant, la tête et le dos chargés. Elle s'était précipitée vers son amie et l'avait portée sur son dos pour la faire rentrer dans sa maison.

« J'ai pleuré pour vous, je ne savais pas ce que vous étiez devenues quand j'ai appris que votre quartier avait été attaqué. Soyez les bienvenues.

— Fofo n'est pas ici ? a demandé Maman.

— Ah non, je ne l'ai pas vu. Il n'est pas avec vous ?

— Nous l'avons perdu dans la pagaille.

— Pauvre enfant. Ne vous inquiétez pas outre mesure, je connais bien Fofo. Futé comme il est, il s'en sortira. Bon, il faut vous installer.

— Il y a tellement de monde, ai-je dit, tu crois vraiment qu'il y a de la place pour nous ?

— S'il n'y a pas de place pour vous, alors il n'y aura de la place pour personne ! a-t-elle dit vivement. Tu crois que je connais la moitié des gens qui sont là ? Tout ce que je sais sur la plupart d'entre eux, c'est que ce sont des gens qui fuient la guerre et qui ont tout perdu. Ils ne savent pas où aller, comment oserais-je les chasser ? Alors, s'agissant de vous, comment peux-tu me poser une

question qui n’a pas de sens, Lao ma fille ? »

Oui, elle avait raison, je n’aurais pas dû. En Afrique nous croulons sous la générosité, il suffisait d’être l’ami de l’ami de quelqu’un qui connaissait tantine Tamila pour prétendre à son hospitalité et je pense que c’était le cas de la plupart de ceux qui étaient ici et qui ne savaient pas où aller.

« Non, tantine, ai-je fait, je voulais seulement dire…

— Tu n’as rien à redire, ta mère dormira dans ma chambre, nous partagerons mon lit, il est assez grand. » Et se tournant vers son amie : « Tu es toute couverte de poussière. Oh là là, mais qu’est-ce qui est arrivé à ta jambe ? Tu dois souffrir horriblement. Viens, je vais t’aider à te débarbouiller puis je vais voir ce que je pourrais faire pour la jambe. Tu as vraiment besoin de repos. » Elle a pris Maman et l’a emmenée dans la douche adjacente à sa chambre. Pendant ce temps, j’ai défait le paquet que j’avais porté tout au long de notre fuite pour trouver un habit propre afin de lui permettre de se changer. Ce n’était pas la peine puisqu’elle est ressortie de la douche vêtue d’une robe de Tantine. Tantine Tamila a ensuite massé les deux bouts de jambes d’un baume de sa fabrication.

« Tu as besoin de repos maintenant, a dit Tontine, tu vas manger quelque chose puis te reposer. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Pour la première fois depuis notre départ, Maman a mangé avec un assez bon appétit.

Une fois Maman au repos dans la chambre de son amie, je me suis sentie soulagée et libérée, je pouvais enfin m’occuper de moi-même. La première chose était évidemment de me laver afin de me débarrasser de ce sentiment de saleté qui pesait sur mon corps. Pour le moment il n’y avait pas de problème d’eau puisqu’il en coulait des robinets bien que nous ne sachions pas pour combien de temps encore ; par précaution, tantine Tamila avait déjà rempli plusieurs fûts au cas où. J’ai fait couler un plein seau d’eau et au moment où j’allais me diriger vers la douche de fortune érigée pas très loin du W.C., Tantine m’a priée d’utiliser la sienne, celle qu’avait utilisée Maman.

Je me suis lavée à grande eau, me débarrassant de la sueur et de la poussière accumulées ces deux derniers jours puis j’ai fait ma toilette intime. Après m’être essuyée, j’ai mis une des serviettes hygiéniques que m’a offertes Tanisha ; j’ai changé de slip et lavé celui que je portais depuis notre départ, abondamment souillé par le sang des menstrues. Je me suis alors sentie légère et bien dans ma peau. Tantine Tamila m’a ensuite servi à manger :

« Mange bien ce soir ma fille, pendant qu’il y en a encore. Demain, on va commencer à se serrer la ceinture. »

Ah, tantine Tamila ! Si je connaissais le chemin du paradis, je te l’aurais

montré tout de suite. Après avoir mangé, j'ai avalé deux comprimés antalgiques comme me l'avait recommandé Tanisha car j'ai commencé à ressentir les douleurs de mes règles.

Malgré les efforts de tantine Tamila, il n'était pas possible pour moi de rester dans la maison. Maintenant que la nuit était tombée, les premiers arrivants occupaient toutes les chambres disponibles et débordaient jusque dans le salon où il n'y avait pas de place pour poser un pied sans marcher sur les nattes et matelas étalés par terre. Elle avait l'air embêté et avait suggéré que peut-être en se serrant un peu, on pouvait tenir à trois dans son lit. J'avais refusé cette solution. Les lendemains, je le savais, seraient durs, ces deux femmes avaient besoin de bien se reposer. J'ai aussitôt pensé au hangar et je lui ai proposé d'y aller.

« Oh non, tu penses bien que je ne t'y laisserai pas. Ce n'est qu'un appentis que j'utilise comme dépôt de ciment. Tu t'y vois là-dedans ?

— Mais laisse-moi au moins aller voir, Tantine. »

Je me suis faite si persuasive qu'elle m'a tendu une torche électrique et m'a laissée aller voir. En effet, c'était un appentis adossé à un mur de la clôture de sa parcelle et situé à une dizaine de mètres de la maison principale. Il y avait bien trente ou quarante sacs de ciment et à première vue pas de place pour installer une natte ; cependant, en empilant les cinq sacs qui étaient à l'entrée sur d'autres sacs, on pouvait faire assez d'espace. J'ai demandé à deux hommes de m'aider car un sac de ciment pesait cinquante kilos. Nous avons réussi sans peine à dégager un espace d'environ trois mètres sur un, trois mètres carrés, largement suffisants pour moi. Restait le problème de la couche pulvérulente de ciment étalée çà et là par terre. Fille de maçon et aide-maçon occasionnelle, je savais qu'il fallait éviter de respirer la poussière de ciment ; elle était aussi mauvaise et pernicieuse que la poussière d'amiante. Après avoir aspergé le sol avec un peu d'eau et passé deux coups de balai, la chape était propre.

Quand je suis revenue dans la maison, Tantine m'a demandé pourquoi j'avais mis tant de temps. Je lui ai expliqué ce que j'avais fait et lui ai dit que l'endroit était parfait pour moi. Elle m'a alors demandé de rester suivre les nouvelles à la télé, avant d'aller me coucher.

Tantine savait que j'étais une fan de l'information et Maman et elle me taquinaient souvent à ce sujet. Autant Fofo connaissait toutes les grandes équipes de foot du monde et pouvait vous citer les statistiques les plus absconses, par exemple le nombre de buts marqués par deux équipes finalistes d'une Coupe du monde dix ans avant sa naissance, autant moi je pouvais vous donner des informations à la pointe de l'actualité.

En fait, je connaissais mieux ce qui se passait à l'étranger que ce qui se passait chez nous pour la simple raison que notre radio et notre télé nationales mentaient beaucoup et tout le temps. Je dis cela parce que si on n'écoutait que ce qu'ils racontent sur nos chaînes nationales, on croirait que notre pays n'a pas de problèmes, que notre pays est un paradis : tout marche bien, le peuple est content, le président est adoré par tous car, s'il y a la paix dans le pays, c'est uniquement grâce à sa générosité ; l'école publique comme les hôpitaux et les services de santé fonctionnent bien et bientôt notre pays sera doté d'un réseau de routes et d'aéroports aussi dense que celui de la Suisse, à voir le rythme avec lequel étaient inaugurées les poses des premières pierres. En tout cas, après les avoir écoutés plusieurs fois, une chose était certaine pour moi : ces journalistes vivaient dans un pays qui n'était pas le même que celui dans lequel nous vivions.

Mélanie et moi n'écoutions la radio nationale que pour écouter de la musique et ne regardions la télé nationale que pour voir la belle Tanya Toyo présenter le journal ; Mélanie trouvait TT très belle et admirait les nombreuses tenues qu'elle portait ; elle essayait d'ailleurs de s'habiller comme elle autant qu'elle pouvait, mais ce n'était pas facile, même pour Mélanie qui avait des parents riches, parce que TT changeait de tenue à chaque journal qu'elle présentait. Alors, par nécessité, nous nous tournions vers les radios et télés étrangères pour nous informer sur les événements qui se passaient chez nous. Les nouvelles que ces médias étrangers donnaient n'étaient toujours pas exactes et parfois, on avait l'impression qu'ils ne savaient pas vraiment de quoi ils parlaient, puisque souvent ils n'arrivaient pas à prononcer correctement nos noms. Au moins ils nous alertaient sur l'information que nos dirigeants essayaient de nous cacher.

J'étais donc bien contente quand tantine Tamila m'a proposé de regarder les informations. Avec l'antenne parabolique, nous pouvions capter des chaînes à l'autre bout du monde et s'il n'y avait qu'une mention de ce qui se passait chez nous, ce serait déjà ça, car depuis le début de notre fuite, je n'avais écouté que les appels au pillage lancés par un certain général au nom de Giap.

Contrairement à l'eau qui coulait encore dans les robinets, l'électricité ne courait plus dans les câbles électriques mais, cela n'était pas une nouveauté dans le pays et tantine Tamila, qui en avait vu d'autres, avait depuis longtemps trouvé un palliatif à ce problème : sa télé fonctionnait aussi bien sur secteur que sur accus.

Presque tous les réfugiés de tantine Tamila avaient envahi le salon pour regarder la télé. J'ai compté, il y avait seize personnes et cela faisait dix-huit si

j’ajoutais Maman, qui était restée dans sa chambre et moi-même. Tous voulaient savoir ce que dirait la télé. J’ai trouvé une petite place sur l’une des nattes et je me suis assise.

CNN et TV5 n’ont pas fait allusion à notre pays dans leur bulletin. Tantine Tamila a alors mis Euronews qui démarrait juste ses informations. C’était le bon choix car notre pays figurait parmi les titres du journal. Nous avons encore attendu dix minutes pour le développement du titre ; un silence attentif est tombé sur le salon. Le reportage a commencé par un déferlement d’images de réfugiés, de longues colonnes d’hommes et de femmes trimballant sur leur tête, leur dos ou dans leurs bras des sacs, des valises, tout un bric-à-brac d’objets hétéroclites sans oublier leurs enfants ; bref une image qui semblait être un replay de vieilles images d’archives, des images que j’avais déjà vues mille fois dans des reportages sur le Rwanda, l’Angola, la Sierra Leone, le Liberia, le Centrafrique et dans l’est du Congo démocratique, ce qui donnait l’impression que l’Afrique n’était plus qu’un vaste camp de réfugiés. Pas seulement l’Afrique d’ailleurs, puisque j’avais aussi vu ces images en Bosnie-Herzégovine, au Kosovo, au Timor-Oriental. Cependant, jusque-là, elles m’avaient paru non seulement lointaines mais un peu « cinéma » et j’étais loin de m’imaginer qu’un jour je ferais partie de ces hordes déguenillées en marche.

Le commentateur des images nous a appris que cette guerre que nous vivions par le petit bout, celui des pillages, des vols et des viols, était en réalité une guerre plus importante puisque l’aviation d’une armée étrangère, venue au secours d’une des factions, avait bombardé une partie de la capitale. Il a continué en affirmant que vu la menace qui pesait sur ses ressortissants – pillage d’un convoi humanitaire, ultimatum des factions armées – une opération de sauvetage avait été lancée par l’Union européenne. Et puis les images ont commencé à défiler.

J’ai reconnu le siège du HCR, les hélicoptères, les chars… et j’ai vu Mélanie, oh pas longtemps, juste quelques fractions de seconde, mais assez longtemps pour la reconnaître à côté de Katelijne, Tanisha entre deux militaires, Tanisha montant dans un hélicoptère. C’était extraordinaire. La télévision donnait une autre dimension à la réalité que j’avais pourtant vécue. Grâce au recul que me donnait l’écran, je voyais des choses que je n’avais pas vues ni réalisées, en particulier le comportement chaotique et irrationnel des gens face à la panique. Un moment, la caméra a cessé de bouger et est restée fixe sur un plan d’ensemble. Un char est entré dans le plan en reculant à grande vitesse… les gens se bousculaient pour dégager la voie… pour éviter de se faire écraser… un jeune homme est là debout, regardant le char arriver… je ne le voyais que de

dos, il portait jeans et casquette… Le char fonçait droit sur lui… bouge, idiot, ai-je crié comme s'il pouvait m'entendre à travers l'écran et comme si je pouvais changer le cours d'une action qui, même si je n'en connaissais pas encore le dénouement, était déjà une action accomplie, irréversible puisque filmée… bouge idiot, jette ce sac en bandoulière et sauve-toi… Il ne bougeait toujours pas, hypnotisé, figé comme un animal ébloui par la torche du chasseur… le char était presque sur lui… Une femme derrière lui le saisit brusquement par l'épaule et le tire vers elle ; les deux s'écroulent juste à temps, juste au moment où passait le char, une fraction de seconde plus tard. Sa casquette s'est envolée, ce n'était pas un garçon, c'était une jeune fille. Elle s'est relevée aussitôt, a jeté un rapide coup d'œil courroucé vers la personne qui l'avait fait tomber avant de tourner son regard vers le char… mais… mais… cette jeune fille, c'était moi ! Cette idiote, cette gourde qui restait figée comme un bovidé qui regarde passer un train, c'était moi et je ne m'étais pas tout de suite reconnue !

C'était une impression bizarre. Je me trouvais en même temps derrière et devant l'écran, je m'envoyais des insultes à moi-même, j'étais acteur et spectateur de la scène de panique qui se déroulait devant mes yeux, j'étais réelle et en même temps imaginaire, comme dans un tableau où le peintre se montre en train de se peindre. C'était à me rendre schizo !

Tantine Tamila a crié mon nom. Les autres l'ont repris. Le tout n'avait pas duré plus d'une minute et la caméra avait recommencé son mouvement panoramique montrant les images des rescapés blancs, avec de multiples gros plans de leurs visages défaits tandis qu'un colonel se vantait de la capacité de son pays à projeter des forces rapidement et efficacement sur le terrain dans un contexte de crise.

« Y a-t-il eu des victimes durant cette opération ?

— Non, a-t-il fait, pas un mort, même pas un seul blessé. Nous avons même pu sauver un chien, a-t-il fait avec un sourire, pendant que la caméra a panoramiqué pour montrer une femme caressant dans ses bras son toutou.

— Pas de morts ! me suis-je exclamée. Et Mélanie ?

— Hé hein ! » ont fait toutes les femmes du salon en un son modulé entre l'approbation et l'interrogation.

J'ai été surprise par l'importance qu'ils avaient donnée à l'événement car après le reportage proprement dit, ils ont présenté deux interviews, la première d'un Européen chercheur dans un Centre international d'études africaines quelque part dans une université française, et la seconde d'un politologue africain.

Le premier à parler était l'Européen.

« Croyez-vous, a demandé le journaliste, que cette guerre ethnique…

— Je vous arrête tout de suite, monsieur, il faut sortir du schéma erroné et stéréotypé qui réduit tous les conflits en Afrique en une guerre tribale, en un règlement de comptes entre tribus vengeant des haines séculaires. Le fait ethnique est peut-être instrumentalisé par les politiciens, il l'est sûrement même, mais si vous allez au niveau du petit peuple, du paysan, il n'y a pas de tels conflits puisqu'ils vivent tous la même misère. Dans tous ces conflits, si vous regardez bien, vous trouverez d'abord les grandes compagnies pétrolières et diamantifères qui manipulent les hommes politiques locaux qui à leur tour… »

Le reste de son propos s'est perdu dans le brouhaha des voix qui réagissaient, qui commentaient, qui protestaient.

« Qu'est-ce que tu en sais, toi le Blanc ? J'ai fui très tôt le quartier Manga ce matin en me cachant dans la brousse parce que des bandes de jeunes étaient à la recherche de tous les Mayi-Dogos pour les tuer. Et il dit que ce n'est pas tribal !

— À deux parcelles d'ici, ils on tué l'instituteur. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il était mayi-dogo ! C'est pas tribal ça ?

— J'ai vu pire, a renchéri une autre. Quand nous sommes entrés dans ce quartier hier matin, des jeunes Tchétchènes tenaient un barrage où ils abattaient systématiquement les gens qui n'étaient pas de leur ethnie. Comme ils ne pouvaient pas deviner au coup d'œil qui était qui puisque nous étions tous noirs, nous avions tous deux bras et deux jambes, deux yeux et deux oreilles, ils ont inventé le test de la langue : celui qui ne savait pas parler la langue de la tribu était automatiquement abattu, comme si dans notre monde moderne tous les enfants parlaient encore la langue tribale. C'est pas du tribalisme ça là ?

— Quand un Tutsi tue un Hutu tout simplement parce qu'il est hutu et vice versa, quand un Yoruba tue un Haoussa tout simplement parce qu'il est haoussa et vice versa…

— … et quand un Pachtoun tue un Ouzbek tout simplement parce qu'il est ouzbek et vice versa, ai-je ajouté pour montrer que grâce à ma passion pour l'information j'étais au courant de ce qui se passait hors d'Afrique…

— Oui, c'est ça, a repris à la volée tantine Tamila, continuant sa démonstration, et quand un Sara tue un Yakoma tout simplement parce qu'il est yakoma, je m'en fous de toutes les raisons et théories que vous développerez, moi je dis que, manipulées ou pas, ce sont deux ethnies ou deux tribus qui s'entretuent », a-t-elle lancé, définitive à l'endroit de ce chercheur européen qui voulait nous camoufler nos réalités.

Puis soudain, comme par enchantement, le silence s'est rétabli au salon lorsque est apparu le jeune politologue africain.

« Vous connaissez bien ce pays, pouvez-vous nous expliquer ce qui s'y passe ? Est-ce vrai que les grandes compagnies pétrolières et diamantifères ont une responsabilité dans ce conflit ?

— En effet, je connais bien ce pays puisque j'en suis originaire. Si vous vous contentez seulement de reprendre paresseusement l'analyse politiquement correcte, à savoir la manipulation par les grandes sociétés, même si cela est en partie vrai, vous ne comprendrez vraiment jamais la réalité de ce pays et *a fortiori* vous ne trouverez aucune solution pour résoudre la crise. Il faut voir la politique par le bas. Au bout du compte, c'est un conflit de fond entre les deux grandes ethnies du pays, les Mayi-Dogos et les Dogo-Mayis, un conflit qui, vieux de bientôt un demi-siècle, lorsque les leaders de ces deux groupes se battaient pour s'octroyer le pouvoir abandonné par le colon. C'est un conflit ethnique qui se cache sous tous ces avatars. Ainsi par exemple, aujourd'hui, vous ne trouverez aucun Mayi-Dogo dans un quartier dogo-mayi et vice versa…

— Yeyéé… écoutez celui-là aussi. Il raconte des mensonges, a crié la première femme.

— Il a mangé trop de boîtes de sardines dans le pays des Blancs celui-là et il ne sait plus ce qui se passe chez lui…

— C'est pas des sardines, s'il est gros comme ça, c'est qu'il a mangé trop de cassoulet.

— Moi je suis mayi-dogo, a dit tantine Tamila, ma nièce Lao qui est ici avec sa mère ne sont pas mayi-dogos mais elles sont bien ici, dans ce quartier !

— Mais Tamila, sans te couper la parole, j'ai vu des Mayi-Dogos tuer des Mayi-Dogos. Ils se battaient à coups de kalachnikovs devant une boutique qu'ils avaient dévalisée. C'est tribal ça ?

— Pas du tout ! a renchéri une autre, c'est les politiciens-là, comme ils veulent le pouvoir, ils veulent des miliciens, comme ils n'ont pas d'argent pour payer les miliciens, ils leur demandent de piller…

— J'ai entendu un nommé général Giap ordonner un pillage général de quarante-huit heures, ai-je dit.

— Mais ses ordres viennent de plus haut encore, du président lui-même…

— Faut pas croire ce type même s'il est noir et africain, même s'il dit qu'il est de chez nous. Ce ne sont pas les tribus qui s'entretuent, ce sont les politiciens qui nous tuent », a conclu tantine Tamila, avec des manifestations d'approbation de toutes sortes, des « c'est vrai », des « c'est ça », des « hé hein » émis avec force, tous appuyés d'un mouvement de tête.

Le reportage était fini. Un défilé de mode a commencé, belles filles, belles

robes. Il fallait économiser la batterie. Tantine a éteint le téléviseur.

Je suis sortie un instant respirer l'air frais, aspirer un peu d'oxygène après l'air du salon trop chargé du gaz carbonique expiré par tous ces poumons. J'avais oublié que dehors, là-haut dans le ciel, il y avait encore des étoiles et à leur tour, les étoiles là-haut dans le ciel m'ont fait un moment oublier ma condition actuelle : jeune fille fuyant depuis quarante-huit heures une guerre civile avec sa mère, jeune fille ayant perdu son frère sur les chemins de cet exode. Même le calme qui régnait en ce moment précis – pas un seul coup de feu ne se faisait entendre – donnait l'impression qu'il ne se passait rien. Il fallait maintenant aller dormir, se reposer.

Je suis revenue dans la maison pour dire à tantine Tamila que j'allais me coucher.

Elle m'a donné un petit matelas mousse qu'elle gardait en réserve et un atomiseur contenant un produit antimoustiques. Elle a pris une bougie et a demandé de m'accompagner. Avant de partir j'ai voulu souhaiter une bonne nuit à Maman.

Je suis entrée dans la chambre où elle se reposait. J'ai soulevé la moustiquaire qui la protégeait. Elle ne dormait pas encore et dès le premier coup d'œil j'ai vu que son moignon enflé avait recommencé à lui faire mal malgré la pommade avec laquelle tantine Tamila l'avait massée. Et tout d'un coup, j'ai pensé que si le médicament que m'avait donné Tanisha pouvait calmer mes douleurs menstruelles, il pouvait aussi calmer les douleurs de Maman. Pour ne pas laisser croire à tantine que je prenais son baume pour un onguent miton mitaine, je l'ai assurée que le médecin avait demandé à Maman de prendre ces deux comprimés antalgiques avant de dormir. Je les lui ai fait avaler. J'ai essuyé son front avec affection, j'ai tenu dans mon bras avec tout mon amour cette femme courageuse, ma mère ! Demain, dès l'aube, elle serait encore là à mes côtés et nous continuerions à nous battre. Nous devions survivre et nous survivrions.

Tantine m'a accompagnée pour voir la chambrette que je m'étais aménagée. Elle était plutôt agréablement surprise. À la lueur de la bougie, elle m'a aidée à étaler le matelas puis est repartie en me laissant une couverture. Je me sentais bien et en sécurité, d'autant plus que les sacs de ciment formaient un mur qui me protégeait. Je me suis allongée. Le matelas était mince, pas plus de cinq centimètres d'épaisseur, ce qui a fait que j'ai senti la dureté du sol dès le premier contact. Mais ce n'était rien, je m'y habituerais, c'était mieux que de dormir sur une natte. J'ai pris l'atomiseur et j'ai pulvérisé les parties exposées de mon

corps, les mains, les bras et les jambes. Le produit était une catastrophe olfactive, il sentait le poisson frais. J'en ai pulvérisé sur mes mains et je me suis frotté le visage avec. Au moins, je dormirais tranquille. Avant d'éteindre la bougie, j'ai caché entre les sacs de ciment le sac de cuir que je portais en bandoulière ainsi que la trousse que je cachais sous mon pantalon.

Une heure ou deux après, des tirs d'armes lourdes m'ont réveillée. J'ai paniqué un moment en croyant que le quartier avait été attaqué. Mais en écoutant avec attention, j'ai constaté qu'ils venaient du quartier des ambassades. Je me suis demandé qui pouvait bien se battre encore là-bas, maintenant que les réfugiés étaient partis et le quartier vide. Tout aussi brusquement qu'ils avaient commencé, les tirs se sont tus au bout d'une vingtaine de minutes. J'ai écouté le silence pendant encore une demi-heure puis je me suis assoupie.

*

C'est donc à l'aube, au moment où je sortais des latrines, qu'une pluie de roquettes s'est mise à s'abattre sur le quartier.

La panique était totale dans la grande maison. Cris. Ceux qui étaient à l'intérieur voulaient sortir et ceux qui étaient dehors voulaient se réfugier à l'intérieur, deux réactions aussi vaines l'une que l'autre. J'étais de ceux qui se ruaient vers l'intérieur de la maison, non pas pour être à l'abri d'une déflagration, mais pour être près de Maman. Je l'ai trouvée avec Tamila, l'une dans les bras de l'autre, assises à l'angle de deux murs portant une dalle en béton ; des deux ainsi enlacées, je ne pouvais dire qui protégeait l'autre.

« Repars vite dans ton cagibi, a crié tantine Tamila. Va te mettre entre tes sacs de ciment. Ne t'inquiète pas pour nous, nous sommes en sécurité ici sous la dalle.

— Je suis venue voir comment Maman a passé la nuit.

— Ça va, je ne souffre pas, le baume de Tamila et tes comprimés m'ont fait du bien. Maintenant, sauve-toi, va te mettre à l'abri.

— D'accord, à bientôt. Je reviendrai te donner deux autres comprimés quand tout sera plus calme.

— Oui, va-t-en maintenant. »

J'ai piqué un sprint pour rejoindre mon abri et je me suis allongée sur le matelas, bien calée entre les sacs de ciment.

Cela n’arrêtait pas. Un, deux, trois, quatre… j’ai compté une douzaine de roquettes en une minute. C’était toujours la même chose, toujours recommencée : un long sifflement rendu encore plus terrifiant par l’effet Doppler se déplace dans l’air, rapide comme le tonnerre ; un choc terrible au point d’impact ; une explosion et tout n’était plus que poussières et fumées, débris et gravats. À chaque sifflement, je rentrais instinctivement la tête dans les épaules comme si cela allait me protéger un peu plus, et les muscles tendus, j’attendais l’impact et le bruit de l’explosion. Un, deux, trois, quatre, cinq… Je ne comptais plus. Plusieurs fois les bombardements se sont arrêtés pendant plusieurs minutes pour recommencer aussitôt. Je crois que c’était là une tactique militaire, un leurre pour nous inciter à sortir de nos tanières.

Le cerveau est un organe extraordinaire. Après une demi-heure de peur et d’angoisse sous les bombardements, il s’était adapté à la situation. Il a transformé les sifflements, les chocs et explosions en sons routiniers qui n’étaient plus qu’un bruit de fond familier ; cela a évacué ma peur et du coup mon corps s’est relaxé, ce qui m’a permis de penser à autre chose, tout comme lorsque je faisais mes devoirs avec la musique de ma radio en arrière-fond.

J’ai d’abord repassé dans ma tête les images de la télé, en particulier la scène dans laquelle je m’étais vue sans me reconnaître. N’eussent été les bras qui m’avaient saisie pour me rejeter en arrière, hors de portée des roues du char, je serais déjà morte. Sauvée par une inconnue, sans raison ; elle ne me connaissait ni d’Ève ni d’Adam et si jamais nous nous croisions un jour quelque part, elle ne me reconnaîtrait pas, et moi non plus, je ne la reconnaîtrais pas. Je n’arrivais pas à m’expliquer, dans ce monde de malheurs et de méchancetés dans lequel je vivais depuis quelques jours, pourquoi les gens continuaient à faire le bien.

Les vagabondages de mon esprit m’ont ramenées dans ce petit réduit où j’avais trouvé refuge, poursuivie par des soldats de mon propre pays, fussent-ils des supplétifs ou des recrues régulières. Je me suis demandé pourquoi je devais mourir ainsi, sans raison, peut-être pulvérisée entre des sacs de ciment. Je ne comprenais pas.

Je ne comprenais pas comment l’armée d’un pays pouvait assiéger un quartier de sa propre capitale et bombarder à l’arme lourde ses propres citoyens. Je ne comprenais pas comment on pouvait bombarder avec des roquettes et des chars une population civile désarmée et terrifiée sous prétexte qu’on avait repéré dans le quartier une bande de miliciens rivaux. Lorsque nous sommes entrées dans le quartier tard hier après-midi, j’en avais croisé, quatre pelés et un tondu, visages blanchis à la chaux ou noircis avec du charbon de bois, pieds nus ou chaussant des sandales de plastique, des fiers-à-bras paradant avec de vieilles

kalachnikovs. C'était cela, les fameux Tchétchènes ? Ou alors, sentant le piège, les vrais combattants avaient-ils fui ? Ils rançonnaient la population plus qu'ils ne la protégeaient, ils terrifiaient plus qu'ils ne rassuraient. C'était donc pour éliminer ces redoutables guerriers qu'il fallait raser tout le quartier et nous écraser sous ce déluge de fer et de feu ? Je ne comprenais vraiment pas.

Après la mort de Papa et ce qui lui était arrivé, Maman me répétait toujours que c'était la politique qui avait tué le pays et nous tuait. Je crois qu'elle se trompait puisque, en Australie, on faisait la politique, en France on faisait la politique, en Suède et en Amérique aussi, pourquoi cela n'avait-il pas tué ces pays ? Leurs enfants ne continuaient-ils pas à aller à l'école ? Ne passaient-ils pas leur bac ? Peut-être que la politique était comme une voiture sur une route, tout dépendait de la qualité du chauffeur. Je n'ai jamais rencontré un homme ou une femme politique de ma vie ; si je m'en sors, si, avec mes sacs de ciment, je ne suis pas pulvérisée dans ce réduit par l'explosion d'une roquette, je jure de poser cette question au premier que je croiserai : Messieurs les hommes politiques, savez-vous ce que vous faites ?

Au bout d'un moment, à force de se poser des questions dont aucune ne trouve de réponse, on a l'impression de tourner en rond et de fatiguer son cerveau inutilement. J'ai commencé à avoir cette impression et j'ai décidé de faire le silence dans ma tête parce que j'ai toujours pensé que quand on n'avait rien d'important à dire, il valait mieux se taire. J'ai donc demandé à mon cerveau de se taire. De faire autre chose. Lire par exemple. Lire un livre sous les sifflements de roquettes comme on lit un roman avec de la musique en arrière-fond. Un livre peut vous faire oublier la mort. Cette pensée m'a fait sourire.

J'ai sorti le sac en cuir de sa cachette pour prendre le magazine que m'avait offert Tanisha. À peine avais-je remis le sac dans sa cachette que mon cerveau, comme un radar, a repéré quelque chose d'anormal. Alertée, le corps de nouveau tendu, j'ai écouté.

Un sifflement d'abord lointain allant s'amplifiant à une vitesse supersonique ; il n'y avait aucun doute, la roquette fonçait sur moi. Dans les fractions de seconde qui ont précédé l'impact, j'ai eu le temps de jeter le magazine, de tasser mon corps dans le creux formé par deux tas de sacs de ciment, de rentrer ma tête entre mes épaules et de me préparer au bruit de l'explosion. La roquette a rasé le toit de mon abri, vraiment ric-rac, pour percuter le sol une dizaine de mètres plus loin. Tel un tremblement de terre, le choc de l'impact a ébranlé l'appentis et les sacs de ciment auparavant bien tassés les uns sur les autres se sont écroulés pêle-mêle, l'un atterrissant sur mon pied droit et coinçant ma cheville. Au même moment que l'impact, une énorme fumée poussiéreuse, une nuée ardente, un

champignon d’arme atomique, a jailli du sol. Une éclipse du soleil. Black out. Je ne voyais plus rien. Je toussais. Puis des cris affolés, des pleurs, ont traversé la chape de ténèbres qui m’aveuglait pour parvenir à mon cerveau hébété qui, finalement secoué par ces cris comme s’il avait subi des décharges électriques, a aussitôt fait le lien : la roquette avait percuté la grande maison où se trouvait Maman.

J’ai paniqué quand j’ai compris. J’ai voulu sortir, courir, aller auprès de Maman et de tantine Tamila, les secourir… mais ma cheville était coincée sous le sac de ciment, je ne pouvais même pas me lever. J’ai crié, j’ai hurlé au secours pour qu’on vienne me dégager mais tout le monde criait et tout le monde hurlait. J’ai essayé de repousser le sac avec mon pied libre, sans succès. Je commençais à avoir mal et j’ai craint d’avoir la cheville brisée.

La fumée et la poussière ont commencé à retomber et j’ai continué à hurler pour signaler ma présence. Enfin on m’a entendue. Deux hommes se sont approchés. Ils étaient tout blancs de poussière. Ils ont dégagé les sacs de ciment qui me coinçaient ainsi que celui qui retenait ma jambe prisonnière. Je me suis levée. J’ai bougé ma cheville, elle n’était pas cassée mais elle me faisait très mal. C’est alors que j’ai regardé du côté où se tenait la maison. Elle n’existait plus. La roquette l’avait touchée de plein fouet. Elle n’était plus qu’un amas de décombres, briques, tôles et bois entremêlés. Une partie brûlait. Des hommes et des femmes hagards erraient sans but dans ce paysage de désolation.

Je me suis lancée dans la cour parsemée de détritus et de projectiles divers. Clopinant à cause de ma cheville foulée, j’ai couru vers le bâtiment effondré. Ce serait un miracle si quelqu’un avait survécu. Maman était là sous les décombres. Je me suis mise à creuser rageusement avec mes doigts, mes ongles, à soulever des briques, des planches, en pleurant. D’autres personnes sont venues à mon secours. Lorsque, avec des leviers de fortune, nous avons fait glisser la dalle qui couvrait leur chambre et sous laquelle elles s’étaient abritées, l’horreur est apparue. Maman et Tamila, écrasées, l’une dans les bras de l’autre. J’ai hurlé. J’ai voulu me jeter sur les deux corps, des bras puissants m’ont retenue et m’ont repoussée avec force. « Non, laissez-moi, je veux rester, c’est ma mère. » « Après, après, a dit une voix mâle, ferme pendant qu’on m’éloignait toujours. Tu la verras après, on va d’abord les dégager. »

22

Johnny dit Chien Méchant

Le bombardement de Kandahar avait donc commencé à l'aube. Les artilleurs ont continué à battre la zone pendant toute la matinée. Les roquettes fusaient, à un rythme rapide, bruyantes et puissantes, et c'était vraiment autre chose que nos kalachs. Je jubilais car cela allait neutraliser autant de Tchétchènes que possible avant l'assaut, et tant pis pour le reste de la population du quartier, ils n'avaient qu'à ne pas naître mayi-dogos.

Au milieu de la matinée, le bruit des bombardements était devenu si infernal que la tête a commencé à me faire mal. Je me suis éloigné des batteries en enfonçant les doigts dans mes oreilles. Lovelita m'a suivi et, ayant deviné ma souffrance, elle a fourragé dans la petite trousse qu'elle portait dans la poche revolver de son jeans et, parmi deux crayons de maquillage, un tube de rouge à lèvres et un petit miroir, elle a sorti triomphalement une boule de coton qu'elle m'a tendue. Je l'ai remerciée, j'en ai fait deux boulettes que j'ai enfoncées dans les oreilles ; j'ai aussitôt senti ma tête reposée, le bruit des canons et des lance-roquettes ne me parvenant plus que comme un écho lointain.

Les artilleurs par contre tiraient sans protéger leurs tympans si bien qu'au bout d'un moment ils s'arrêtaient pour se faire remplacer, car, devenus complètement sourds, ils avaient du mal à contrôler le rythme du lancement des obus. Ils s'éloignaient de leur poste en titubant, complètement abrutis. À voir leurs jambes flageoler, j'ai pensé à ce que le bruit avait dû aussi faire à leur cerveau.

Curieusement, au bout d'un moment, ces déflagrations étaient devenues notre univers normal, si bien que le silence qui s'établissait pendant la brève pause entre les bombardements avait quelque chose de si angoissant que j'avais hâte de revenir à l'ordre naturel des choses, à savoir réentendre les détonations qui accompagnaient le lancement des obus, même si celles-ci ne parvenaient à mes tympans que fort atténuées par les boulettes de coton.

*

Personne n’avait donné l’ordre d’assaut. Nous avions cependant compris instinctivement que les bombardements étaient terminés et que le moment de la curée était arrivé. Par contre, le plus surprenant était que nous, Tigres Rugissants, n’étions plus seuls.

De tous les quartiers fidèles à notre nouveau président déferlaient des miliciens, des soldats de l’armée dite régulière et des pillards. J’ai dit des miliciens, des soldats et des pillards ? Redondance inutile, j’aurais dû tout simplement dire pillards, car tous l’étaient, des chacals et des hyènes sortis de leurs tanières, attirés par l’odeur du sang et de la rapine. Sauf nous, Tigres Rugissants.

En tout cas, cette fois-ci c’était la fin des Tchétchènes et de l’arrogance des Mayi-Dogos. Nous étions dans leur fief, nous allions leur donner une bonne leçon pour qu’ils comprennent une fois pour toutes qu’ils devaient laisser notre général président commander.

Avec Petit Piment et Piston, nous sommes entrés dans la première parcelle. Il n’y avait qu’une toute petite maison en planches probablement construite à la hâte par quelqu’un trop pauvre pour se fournir autre chose. Cela ne valait pas la peine qu’on y perde son temps. Piston m’a cependant fait remarquer qu’elle pouvait servir de refuge aux Tchétchènes et qu’il valait mieux la détruire. J’ai donné mon accord et, d’un coup de pied, j’ai fait sauter la porte en contreplaqué. Mon cœur a failli s’arrêter. Un vieil homme tout de blanc vêtu était assis calmement dans un fauteuil et lisait un livre ! Il n’a même pas sursauté quand la porte a volé en éclats. « Allez, debout, et vite ! » ai-je crié. Il a levé les yeux et m’a regardé. Nos deux regards se sont croisés puis sans un mot, il s’est replongé dans la lecture de son gros livre comme si de rien n’était. J’ai l’habitude de tuer des hommes à bout portant ou de les menacer avec une arme. Je sais donc déceler dans leur regard cette trouille qui leur dilate les pupilles juste avant que mes doigts n’appuient sur la gâchette. Je n’ai lu aucune peur dans les yeux de ce type, aucune panique ; bien au contraire, j’y ai lu une sérénité totale comme s’il vivait dans un autre monde. Ce n’était pas normal. « Lai… lai… laisse tomber ce livre ou je t’abats ! » me suis-je entendu bredouiller alors que d’habitude j’abattais sans sommations. Ce regard que j’avais croisé m’avait engourdi, mon doigt s’était figé sur la gâchette, incapable de l’appuyer. Mais qu’est-ce qui m’arrivait donc, bon sang ?

J’ai entendu un coup de feu à côté de moi. Petit Piment avait tiré. Du coup je me suis senti libéré ; mes doigts ont appuyé sur la gâchette longtemps, longtemps, comme si je me vengeais d’avoir eu ce moment de faiblesse indigne. Je crois même que j’ai vidé tout mon magasin sur ce démon, à voir des

morceaux de son corps déchiqueté totalement en bouillie. Par curiosité, j'ai ramassé le gros livre qu'il lisait, c'était une Bible.

Le livre était taché de sang. Je l'ai essuyé. Je n'avais jamais possédé de Bible et j'ai eu une idée : je devais me constituer une bibliothèque comme un vrai intellectuel et cette Bible en serait le premier livre.

Une Bible dans la main et un fusil dans l'autre, je suis sorti le premier de cette première parcelle. La deuxième était adjacente et, rangeant le livre dans une grosse sacoche que j'avais ramassée en passant et accrochée autour de mes reins, j'ai foncé vers la maison. Il fallait faire oublier à mes subalternes ma faiblesse de tout à l'heure, un chef ne devait pas être pusillanime. J'ai défoncé la porte de la maison à coups de crosse pendant que mes deux compagnons me couvraient. « Dehors, tout le monde », j'ai crié. Ils sont sortis, un à un, treize personnes apeurées, les mains en l'air. Quatre hommes, cinq femmes et quatre gosses.

J'ai continué à fouiller la maison. Il y a des gens idiots qui croient que se planquer sous un lit est une cachette géniale. Quand on a dix ans, passe encore, mais à plus de trente ans, ne pas savoir que c'était le premier endroit qu'on regarde quand on cherche un voleur ou un rival comme l'amant de sa copine, c'est vraiment à chialer. Évidemment, ça n'a pas raté. Un type se planquait sous un plumard, roulé sur lui-même en boule pour occuper le moins d'espace possible, croyant se rendre ainsi invisible. Je l'ai sorti à coups de godasse et de crosse tandis qu'il hurlait comme un porc. J'ai jeté un coup d'œil dans les placards pour être sûr que nous n'avions pas oublié un ennemi : il n'y avait plus personne.

Une fois dehors, en pointant du doigt les endroits où ils devaient se placer, j'ai hurlé : « Les hommes là-bas, les femmes là-bas ! », puis encore : « À genoux ! » Ils se sont tous agenouillés précipitamment.

Nous avons commencé par la fouille des hommes en les faisant se lever un à un. Nous les avons palpés minutieusement, pour voir s'ils ne cachaient pas une arme quelconque, ne serait-ce qu'un couteau de cuisine, en les dépouillant au passage de ce qui nous plaisait : montres, ceintures, chaussures et tutti quanti. Très peu d'argent par contre. Nous avons ensuite fouillé les femmes, palpé leurs seins, caressé leur nombril, tâté leurs fesses ; nous n'avons pas manqué de passer les mains entre leurs cuisses car, futées comme elles étaient, leur imagination trouvait parfois les endroits les plus inattendus comme cachette. J'ai déchiré le lobe d'une oreille en arrachant des boucles d'oreilles que j'aimais bien pour les offrir à ma petite Lovelita à qui j'avais dit de m'attendre dans notre quartier.

Petit Piment était furieux de n’avoir récupéré que si peu d’argent. « *Somba liwa !* » a-t-il crié en agitant sa perruque rousse, « Achetez la mort ! ». C’était sa façon à lui de dire : « La bourse ou la vie. » Je me suis rappelé qu’à un moment de ma vie de milicien j’avais comme sobriquet Lufua Liwa, ce qui voulait dire « Tue-la-Mort », car là où je passais, tout trépassait. Mais maintenant je m’appelais Chien Méchant.

Comme personne n’a réagi à ses injonctions, il a donné un coup de pied au plus âgé des hommes ; il devait être le grand-père de la famille. « *Somba liwa* ou je t’abats ! », « Mon fils… » Il n’a même pas fini sa phrase que Petit Piment lui logeait une balle en pleine poitrine. Il est tombé mort sur le coup et les femmes se sont mises à crier, à pleurer. Il les a fait taire en menaçant de tuer quiconque pleurerait. Les pleurs se sont instantanément transformés en reniflements étouffés. Au même moment, Piston, qui était reparti dans la maison pour chercher tout ce qui était électronique, est ressorti en poussant devant lui un gamin de douze ou treize ans. Le gamin pleurait. Des larmes de crocodile, pour sûr.

« Je l’ai trouvé caché dans le plafond ! » a expliqué Piston en lui bottant le derrière.

Merde, pourquoi avais-je oublié qu’on pouvait se cacher au plafond ? J’ai eu peur rétrospectivement car, s’il avait été armé, il nous aurait tous abattus, un à un, du haut de sa position stratégique. Désormais, je regarderais même dans les branches des arbres pour être sûr que ces singes ne s’y planquaient pas.

« Pourquoi n’es-tu pas sorti avec les autres, hein ? » l’ai-je apostrophé, furieux non pas parce qu’il avait posé un quelconque danger mais parce qu’il s’était montré plus sioux que moi, chef d’un commando d’élite.

Il ne disait rien et continuait à pleurer.

« Tu es tchétchène, voilà pourquoi tu te caches ! À genoux !

— C’est mon fils, je vous jure, il n’est pas tchétchène, ce n’est qu’un gosse, il a eu tout simplement peur de sortir, je vous jure, il n’est pas tchétchène… »

Ces gens ne me connaissaient pas. Ils croyaient que j’étais une femmelette que l’on pouvait attendrir par des jérémiades. Un Tchétchène est un Tchétchène, et un garçon mayi-dogo, quel que soit son âge, était un Tchétchène potentiel.

« Ta gueule ! » ai-je crié à la maman. Et pan ! j’ai tiré dans la nuque du gamin agenouillé.

La mère affolée s’est précipitée sur le corps de son enfant, mais Petit Piment a « rafalé » avant qu’elle n’atteigne son but. Elle s’est effondrée la tête la première. Bon, on avait perdu assez de temps et il fallait avancer. Nous avons

décidé de tuer tous les hommes. De toute façon ils étaient mayi-dogos. Magnanime, j'ai laissé la vie sauve aux femmes et je leur ai demandé de quitter immédiatement le quartier pour se diriger vers les zones que nous avions déjà conquises. Je sais, ma bonté me perdra un jour.

Lorsque nous sommes sortis dans la rue, nous avons aperçu, une vingtaine de mètres plus loin, des personnes errer dans une parcelle. Elles étaient bien téméraires de rester là, sans se cacher alors que tout le monde savait que nous ne ferions pas de cadeau aux gens du quartier. Était-ce un piège pour nous attirer ? Avançant avec précaution, prêts à tirer, nous nous sommes approchés et nous avons vu les décombres d'une grande maison complètement rasée par la pluie d'obus. Sonnés, hagards, ces gens creusaient fébrilement dans les gravats. Ils étaient pour la plupart silencieux, sauf une fille hystérique, sac en bandoulière, qui ne cessait de crier « Maman, maman ! » et qu'on essayait de retenir. Cependant, rien ne disait qu'il n'y avait pas de Tchétchènes parmi eux, il fallait aller contrôler.

Dès que nous avons tourné l'angle de la rue, à droite, mes yeux n'ont pas cru ce qu'ils ont vu juste en face de la maison démolie. Une grande maison à étages, un véritable château, se dressait intacte derrière un mur d'où émergeaient deux grands palmiers. Ce qui était étonnant, c'était qu'à part un gros trou d'obus dans le mur qui entourait la parcelle, rien d'autre n'avait été touché. Plus étonnant encore, malgré le gros trou ouvert par l'impact de la roquette, le mur tenait encore debout ! Les maçons qui l'avaient construit devaient être de sacrés maîtres ouvriers : il n'y avait aucun doute dans mon esprit, ces maçons ne pouvaient qu'être des experts venus de l'étranger.

Je ne connaissais pas bien le quartier Kandahar et je ne savais pas que les gens y avaient de si belles villas. Celui qui avait bâti celle-ci devait certainement être un homme d'affaires millionnaire en euros ou en dollars, pas seulement en petits francs CFA. Si par contre comme tant d'autres il n'était qu'un fonctionnaire payé par l'État, il n'y avait alors que deux possibilités : soit il avait détourné d'importants fonds des caisses de l'État, soit il faisait de la politique et était membre actif du parti au pouvoir ; de toute façon, l'un n'allait pas sans l'autre dans notre pays. Je ne tarderais pas à le savoir. Coup de pot pour nous, les autres bandes armées n'étaient pas encore passées, nous étions les premiers.

Nous avons employé notre tactique habituelle, rafales tirées en l'air, coups de

gueule, coups de pied et de crosse contre la porte et les fenêtres, irruption rapide et brutale dans le salon : j'ai failli tomber sur le cul en apercevant l'homme qui se recroquevillait dans un coin de la salle avec son épouse : M. Ibara ! Le douanier Ibara ! L'inspecteur Ibara ! L'homme qui touchait une commission de dix pour cent sur toutes les marchandises importées, l'homme qui changeait de Mercedes tous les ans, l'homme à la belle femme. On disait qu'il détournait plus d'argent sur les recettes douanières que notre président en détournait sur les recettes pétrolières. Qui ne le connaissait pas dans notre pays ? Et c'était moi qui avais le privilège de le piller !

Je n'étais pas encore revenu de ma surprise que j'ai entendu Piston crier du garage : « Il a enlevé les pneus de la Lexus et la Toyota n'a pas de batterie. » Puis il m'a rejoint au salon, son tournevis à la main. Il m'a expliqué. Je me suis tourné vers Ibara :

« Où sont les pneus de la Lexus et la batterie de la Toyota ?

— Je… je… on les a volés… une bande de miliciens est passée avant vous…

— Tu nous prends pour des cons ? Des miliciens sont passés et au lieu de prendre la Mercedes, ils n'ont pris que les pneus, au lieu de voler la Toyota…

— Ouais, a dit Piston excité, une Toyota Hillux à double cabine.

— … ils n'ont pris que la batterie ? Vous êtes un voleur vous-même, monsieur Ibara, vous auriez fait ça, vous ? »

J'ai levé mon arme et il s'est immédiatement dégonflé.

« Prenez tout, je vous en prie, mais laissez-nous la vie sauve. Les pneus et la batterie sont enterrés derrière le garage. Voici les clés des voitures. Je vous en prie, prenez tout ce que vous voulez mais ne nous tuez pas…

— J'aime pas qu'on me prenne pour un imbécile, ai-je répondu en lui flanquant un coup de crosse. Qui d'autre se cache dans cette maison ?…

— Je vous jure que nous sommes seuls. Nos enfants ont fui vers les quartiers ouest, nous sommes restés seuls pour garder la maison.

— C'est ce qu'on va voir », ai-je dit.

On ne me ferait pas deux fois le coup du gamin qui s'était caché dans le plafond. Petit Piment et moi avons « rafalé » plusieurs fois dans le plafond en contreplaqué qui à la fin avait plus de trous qu'un tamis à foufou. Nous avons regardé sous les lits, sous les placards et dans tous les coins et recoins de la grande villa. S'il n'y avait personne, on ne pouvait pas dire qu'il n'y avait rien.

Deux malles de pagnes wax et superwax, java et superjavas hollandais, des

robes brodées d'Afrique de l'Ouest, une télé à l'écran énorme, deux chaînes CD et DVD, un ordinateur et j'en passe. Nous nous sommes servis, nous avons pillé, pillé. Nous avons rempli la Toyota. Nous sommes passés dans la cuisine. Le congélateur était plein de bouffe et le frigo avait de la bière fraîche, pas n'importe quelle mousse locale, mais de la vraie, celle importée d'Europe et même d'Asie, s'il vous plaît. Je ne savais d'ailleurs pas qu'on fabriquait de la bière en Chine ou au Japon. Il était vraiment riche M. Ibara. Tandis que nous on crevait de faim, il y en avait qui faisaient bombance tous les jours. Nous sommes revenus au salon, Piston éclusant une Tsingtao, moi tétant un Chivas Regal à même la bouteille. Seul Petit Piment ne buvait pas encore, n'ayant toujours pas réussi à enfoncer le tire-bouchon dans le bouchon de sa bouteille de Dom Pérignon. J'ai tout de suite détecté pourquoi il n'arrivait pas : « Enlève d'abord le fil de fer qui retient le liège, idiot ! » lui ai-je dit avec ma voix de chef du commando. Il a enlevé le fil de fer et a encore essayé d'enfoncer le tire-bouchon.

« Un bouchon de champagne se fait sauter. »

Tous les trois, nous avons levé la tête. C'était M. Ibara qui venait de parler, avec un sourire condescendant aux lèvres. Cela ne m'a pas plu ; c'était comme s'il nous méprisait, comme s'il nous prenait pour des Pygmées récemment sortis de leur brousse, pour des bushmen qui ont reçu une bouteille de Coca-Cola tombée du ciel et qui ne savaient qu'en faire. Mais quoi donc ! Il nous prenait pour ses frères mayi-dogos qui, dans leurs villages, ne connaissaient pas le cabinet et se soulageaient dans la rivière, par-dessus le bord de leur pirogue ? Bien sûr que je n'avais jamais ouvert une bouteille de champagne, mais lui, est-ce qu'il savait danser le *ndombolo* comme moi ? Sa moue dédaigneuse n'a pas plu non plus à Petit Piment qui lui a balancé la bouteille de champagne. Celle-ci lui a frôlé l'oreille et a explosé contre le mur laqué du salon.

« S*omba liwa ! »* a-t-il crié, et il s'est mis à donner de furieux coups de godasse et de crosse à M. Ibara, tombé par terre. Le pauvre avait la lèvre fendue et saignait de partout.

« Arrêtez, je vous en prie, a supplié sa femme, je vous donne tout l'argent qu'on a, tous mes bijoux et laissez-nous, partez.

— Allez, donne ! » a hurlé Petit Piment.

Elle a enlevé un tableau du mur et a fait glisser un panneau. Un véritable trompe-l'œil. Ils avaient un coffre-fort ! Jamais je n'aurais imaginé qu'il y avait quelque chose caché derrière. Elle a ouvert le coffre et a tiré une grosse enveloppe qu'elle m'a jetée. Elle était pleine de coupures de dix mille francs CFA et de dollars. Je vous dis, M. Ibara était riche. Et toute sa richesse était à nous. Ce qu'il n'avait pas su, c'est que toute sa vie il travaillait pour nous

enrichir.

La femme m’a tendu sa boîte à bijoux. Diamants, or, opales, rubis et d’autres pierres précieuses dont je ne connaissais pas le nom. J’ai pris une bonne gorgée de Chivas. Lovelita, tu seras la femme la plus choyée du monde, je t’offrirai des superwax et des colliers en diamants, des chaînettes en or. Mes autres nanas aussi seront gâtées. Petit Piment et Piston me regardaient avec de gros yeux comme si j’allais m’enfuir avec le butin. Je les ai rassurés. La femme s’est assise à côté de son homme recroquevillé sur le sofa. La rumeur avait couru dans la ville que M. Ibara avait fait venir un salon tout en cuir d’Afrique du Sud selon certains, d’Amérique selon d’autres, dans un avion-cargo spécial. Ouais, c’était vrai, tout était en cuir : le sofa, les fauteuils. J’ai placé un fauteuil en face du couple. C’était moelleux, confortable. J’ai allumé un de leurs cigares de la marque Davidoff. C’était vraiment bien d’être dans une milice armée, cela vous permettait de goûter aux bonnes choses de la vie.

« Nous vous avons tout donné, laissez-nous maintenant », a imploré la femme.

Malgré tous les coups qu’il avait reçus, M. Ibara affichait toujours ce sentiment de supériorité qu’il avait exhibé lorsqu’il s’était rendu compte que nous ne savions pas ouvrir une bouteille de champagne. Ce type ne savait pas que contrairement à Piston et à Petit Piment, moi j’avais été à l’école et qu’il ne fallait pas qu’il nous mette dans le même sac. D’ailleurs, malgré sa richesse, ce n’était pas un intellectuel car la première chose que l’on trouvait chez un intellectuel, c’était des livres, des livres qui débordaient de la bibliothèque trop petite pour tomber par terre. Or j’ai compté et recompté, il n’avait pas plus de dix livres – livres que j’ai aussitôt raflés pour ma future bibliothèque –, ce qui n’était pas assez pour en faire un intellectuel. Je devais lui démontrer que ce n’était pas parce qu’il était riche et qu’il bouffait au champagne qu’il était plus intelligent que moi. Le meilleur moyen pour cette démonstration était de lui poser une colle.

À travers les vapeurs et brumes du Chivas, j’ai fait appel à la matière qui me donnait le plus de cauchemars à l’école. Et de cette matière, j’ai choisi de lui demander de m’énoncer, illico presto, le théorème de Pythagore. À force d’être puni par le maître, j’avais fini par retenir ce théorème qui disait que le carré de la somme de l’hypoténuse… que la somme des deux côtés d’un triangle est le carré… que la somme des carrés… Merde ! Je ne m’en souvenais plus ! Heureusement que la question n’était pas encore sortie de ma bouche. Mon esprit étant très vif, j’ai aussitôt remplacé le Pythagore par quelque chose de plus sûr, une formule sur laquelle je ne pouvais me tromper. Le regardant dans les

yeux, je lui ai demandé tout de go :

« Monsieur Ibara, quelle est l'aire d'un triangle ? » Il m'a regardé, surpris. Il s'attendait certainement à tout de ma part, sauf à une interrogation aussi intellectuelle. De nous deux, il ne savait plus si c'était moi ou lui qui ondulait de la toiture. Piston, qui décapsulait une canette de Sapporo, m'a regardé avec des yeux de bovidé : normal, il n'avait jamais été à l'école et il ne pigeait évidemment que dalle, tout comme Petit Piment qui, frustré par son incapacité à ouvrir sa bouteille de champagne, s'était rabattu sur une bouteille de vodka Smirnoff. Mais, pour tout vous dire, à peine la question avait-t-elle franchi le seuil de mes lèvres que j'ai paniqué car, tout d'un coup, je ne me souvenais plus de la réponse. Vous savez, des situations pareilles arrivent souvent aux gens très intelligents comme nous. Notre cerveau fonctionne tellement vite et par conséquent traite tellement d'opérations par seconde que parfois les circuits deviennent si encombrés qu'aucune information ne peut plus passer pour arriver au siège de notre mémoire, tout comme aucune voiture ne peut circuler lors d'un embouteillage sur une autoroute. J'ai ainsi fouillé en vain dans ma mémoire, j'ai retrouvé la formule de la surface du carré, celle du rectangle, et même celle d'une figure complexe comme celle du cube, mais celle du triangle, rien, nada ! Il me fallait au plus vite détourner ce missile que j'avais lancé avant qu'il ne fasse boomerang et ne revienne m'éclater à la figure en autant de pointes d'humiliation. Lancer une autre question pour faire oublier la précédente :

« Monsieur Ibara, répondez plutôt à celle-ci : combien font dix puissance trois ? »

Ça au moins, je connaissais la réponse : mille. Pendant qu'il me regardait toujours en se demandant ce qui lui était tombé sur la tête, sa femme a crié :

« Dix puissance trois font mille, dix puissance six font un million et si vous voulez savoir, la surface d'un triangle est égale à la base multipliée par la hauteur, le tout divisé par deux. Et maintenant fichez-nous la paix, nous vous avons déjà tout donné ! »

On m'avait toujours dit de me méfier des nanas, j'aurais dû me le rappeler. Celle-ci était dangereuse non seulement parce qu'elle avait les couilles que son mari n'avait pas, mais elle était en plus intelligente. Il n'y avait rien de plus dangereux au monde qu'une femme plus intelligente que son homme. Mais comment pouvait-elle connaître l'aire d'un triangle alors que moi qui étais allé à l'école je l'avais oublié ? Cela m'a énervé et je me suis fâché.

Je me suis levé brusquement et j'ai planté le bout brûlant de mon cigare dans le dossier du fauteuil. Fumée et odeur de cuir brûlé. M. Ibara a tressailli comme si c'était sa chair qui brûlait. Je ne me voyais pas mais je savais que j'avais les

yeux plus fous que ceux de Giap en colère. J'ai saisi la femme et je l'ai tirée brutalement vers moi.

« Quel boulot tu fais à part celui d'être la femme de M. Ibara ?

— Je suis professeur de lycée. »

Ça y est, j'avais tout compris. Une intellectuelle. Il n'y avait rien de plus dangereux au monde qu'une femme intellectuelle.

« Professeur de lycée ou pas, j'aime pas les femmes mayi-dogos ! »

J'ai pris mon arme.

« Non, a crié le mari, ma femme n'est pas mayi-dogo, elle est de votre tribu, elle est dogo-mayi, ne lui faites pas de mal, c'est moi qui suis mayi-dogo. » Quand une personne vous cause du gros français dès potron-minet avant même d'avoir bu son café, il faut la ramener au village et lui demander des choses simples comme qui, du coq ou du canard, reste plus longtemps sur sa femelle quand il la monte, ou encore, sur un régime, les bananes pointent-elles vers le haut ou vers le bas ? Ou alors, quand on n'a pas d'imagination, tout simplement lui demander de parler la langue du pays. Je me suis retourné vers la femme :

« Prouve-nous que tu es dogo-mayi, parle la langue de la tribu.

— Je ne suis pas née au pays, je n'ai pas grandi ici, je ne connais pas la langue…

— Tout bon Dogo-Mayi doit être né au Dogo-Mayiland et parler la langue de la tribu.

— Mon père était ambassadeur au Sénégal et j'ai grandi en parlant ouolof.

— Je suis gentil, ai-je crié, je vous donne une autre chance pour vous rattraper et sauver ainsi votre vie. Vous comprenez au moins notre langue ?

— Oui. »

Je lui ai demandé :

« Qu'est-ce qu'on appelle *moughété ?* Est-ce un poisson ou un oiseau ? »

Elle ne savait pas, et pour cause ! C'était un de ces mots rares de notre langue qu'aucun d'entre nous, né ou grandi en ville, ne connaissait. Le *moughété* était cet arbre pyrophyte qui se dressait dans la savane, silhouette solitaire et fière, quand toute végétation avait été dévastée par les feux de brousse. J'avais appris le mot par hasard, lors d'une conversation entre mon grand-père et sa femme qui se lamentaient sur la dévastation de leurs champs.

« Tant pis pour vous, qui vous a dit de naître à l'étranger ? La prochaine fois il faudra naître ici. Et si vous êtes vraiment dogo-mayi, vous ne l'êtes plus à force de donner vos seins à tâter à un Mayi-Dogo. Vous avez trahi la région et la tribu.

— Je m'en fous de ce que vous pensez, j'aime mon mari. »

De colère, je l’ai balancée avec force et elle est tombée par terre.

« On les abat tous les deux et on part, a lancé Petit Piment, il y a encore beaucoup de maisons à fouiller. »

J’ai repris la bouteille de Chivas, je l’ai portée à mes lèvres et le liquide a glouglouté trois fois dans mon gosier. J’étais chez M. Ibara, l’un de ces grands qui passaient dans leurs véhicules luxueux en nous méprisant, en ignorant la misère autour d’eux. Ces grands qui volaient l’argent de l’État pour bâtir leurs villas et entretenir leurs maîtresses, qui n’avaient pas besoin de construire des hôpitaux ou des écoles ici au pays puisque dès qu’ils avaient un petit mal de tête ils prenaient l’avion pour l’Amérique ou l’Europe pour se faire soigner. Ouais, j’étais dans la maison d’un grand. J’ai posé mes fesses dans le fauteuil d’un grand, j’ai bu dans les verres d’un grand. Tout à l’heure, j’irais pisser dans les W.C. d’un grand. Et puis, en regardant la femme de M. Ibara étalée par terre, j’ai eu envie de baiser la femme d’un grand.

Je me suis précipité sur elle, comme ça, soudainement. Très vite, il ne me restait plus que son slip à arracher. M. Ibara, qui voulait venir à sa défense, a reçu un coup de crosse et est retombé dans son sofa en cuir, fermement retenu par Piston et Petit piment qui ricanaient. Il ne cessait de crier. « Tuez-moi si vous voulez, mais ne touchez pas ma femme. » La femme se débattait comme une furie, essayant de me donner des coups de pied ou de me mordre. Je l’ai frappée et au bout d’un moment elle était épuisée et ne résistait plus.

J’ai cavalé, j’ai pompé, pompé. Je baisais la femme d’un grand. Je me suis senti comme un grand. Je baisais aussi une intellectuelle pour la première fois de ma vie. Je me suis senti plus intelligent. Enfin j’ai lâché ma décharge. « C’est mon tour », a crié Petit Piment dès qu’il m’a vu me relever. Mais il était tellement excité à l’idée de baiser la femme d’un grand, riche et connu, que dès qu’il a baissé son slip, il a aussitôt laissé aller sa sève de gombo qui a dégouliné un peu partout sur le corps de dame Ibara. Du coup, sa chose s’est ramollie et n’était plus debout-debout. Piston, dont le regard brûlait aussi d’envie, a crié : « Eh, laisse-moi faire. » Il a essuyé rapidement les saletés de Petit Piment avec la blouse de la femme et hop, il a plongé son truc là où il fallait. Probablement trop habitué à enfoncer des vis avec un tournevis, il ne pompait pas en avant en arrière comme tout le monde, mais ses fesses vrillaient comme s’il enfonçait un tire-bouchon dans les entrailles de la femme. « Je suis prêt maintenant », a crié Petit Piment qui, enfin, maintenant moins émotionné par la perspective de trousser la femme d’un chef, a pu accomplir allègrement sa besogne dès que Piston a retiré son tire-bouchon. J’aurais aimé voir Mâle-Lourd avec nous, je ne sais pas comment il aurait procédé avec sa trompe d’éléphant.

Pendant ce temps, M. Ibara pleurait littéralement devant son impuissance. Rien ne peut humilier plus un homme que d'humilier sa femme en sa présence sans qu'il ne puisse rien faire pour elle. Messieurs les grands de ce monde, sachez que les petits existent aussi et chaque fois qu'ils le pourront, ils ne vous rateront pas. Ouais, vous avez intérêt à le savoir.

« Je ne peux pas quitter cette maison sans avoir goûté au champagne, a fait Petit Piment. J'ai goûté à la femme d'un grand, je dois aussi connaître le goût du champagne. »

Il tenait une bouteille que M. Ibara avait achetée chez une veuve qui avait écrit son nom sur la bouteille ; elle s'appelait Mme Clicquot. Il a tendu la bouteille à M. Ibara :

« Fais sauter le bouchon ou c'est ta tête qui saute ! » M. Ibara a pris la bouteille sans un mot. Il avait raison, on n'avait pas besoin d'un tire-bouchon pour ouvrir une bouteille de champagne mais ce qu'il nous avait caché, c'est que le bouchon déflagrait et bombait comme une fusée. Si je n'avais pas esquivé à temps, il m'aurait percuté à l'œil, à croire que M. Ibara l'avait orienté exprès vers moi. Petit Piment a saisi la bouteille qui bavait de mousse et a bu au goulot. Il a fait une grimace comme s'il n'aimait pas.

« Moi aussi », a dit Piston.

Moi, le chef, je me suis contenté de mon Chivas. Satisfait d'avoir enfin dégusté cette fameuse boisson dont il avait tant entendu parler, Petit Piment a dit :

« Bon, on les tue maintenant ?

— Non, j'ai une meilleure idée », ai-je fait.

Un chef doit toujours avoir de meilleures idées que ses zouaves. J'ai dit :

« Monsieur Ibara, allez, baisez votre femme si vous voulez qu'on vous laisse la vie sauve. »

Un sursaut de dignité et de colère lui est revenu. Il a essayé de se relever, Petit Piment l'a rabattu sur son sofa en cuir. Alors, il a hurlé :

« Tuez-moi ! Après ce que vous m'avez fait, il vaut mieux me tuer. »

Il a essayé de saisir l'arme de Piston. L'imbécile. Un coup de godasse bien placé l'a fait se rasseoir. Il avait de la chance qu'aucune de ses filles ne soit ici, sinon nous allions lui demander de coucher avec l'une d'elles comme Giap avait, une fois devant moi, fait violer une grand-mère par son petit-fils.

« On ne va pas vous tuer, monsieur Ibara. Nous allons tuer votre femme si vous ne la baisez pas là, tout de suite dans ce salon, devant nous. Décidez-vous. Ou vous baisez la femme, ou on la tue. »

M. Ibara, mayi-dogo, a regardé Mme Ibara, sa femme dogo-mayi. Elle était allongée par terre, dans un piteux état, serrant ses cuisses ensanglantées et sanglotant. Petit Piment a pointé le canon de son kalach sur le sexe de Mme Ibara, prêt à « rafaler ». Chialant, M. Ibara s'est levé tout doucement, a déboutonné lentement son pantalon qu'il a laissé tomber à ses pieds ; ça faisait plaisir de voir l'humiliation d'un grand. Il s'est avancé lentement, péniblement, hagard comme l'ombre d'un zombi et, debout au-dessus de son épouse, a baissé son slip. Son sexe pendait mollement, misérablement.

« On s'en va », j'ai dit à mon équipe.

*

Nous avons quitté la maison de M. Ibara en emportant seulement la Toyota car nous n'avions pas le temps de creuser pour récupérer les roues de la Lexus et les monter. Nous avons continué à ratisser Kandahar, mètre carré par mètre carré, dynamitant les belles maisons, coupant les arbres fruitiers, abattant les chiens et les personnes de sexe masculin entre douze et quarante-cinq ans et, évidemment, nous servant. Tout l'après-midi nous avons razzié, nous avons tué, nous avons volé, nous avons violé. Nous étions soûls de sang et de sperme. Dans tout le quartier résonnaient des cris de *somba liwa,* des rafales, des grenades qui explosaient, des cris, des pleurs et des hurlements de chiens. Des colonnes de fumées montaient au ciel, torsadées par le vent avant de se répandre sur la ville.

Nous n'avions jamais soupçonné que nos compatriotes mayi-dogos pouvaient avoir autant de richesse cachée. Pas étonnant que leurs chefs voulaient s'accrocher au pouvoir à tout prix.

Lorsque, à la tombée de la nuit, nous avons enfin quitté le quartier pour regagner les nôtres, le spectacle était carnavalesque. Des gros bahuts militaires aux vieilles voitures déglinguées sans lumières et sans immatriculation, des pousse-pousse à deux roues aux brouettes à une roue, c'étaient ainsi des dizaines de véhicules de toutes sortes lourdement chargés de prises de guerre les plus hétéroclites qui quittaient Kandahar en une longue file ininterrompue pour regagner nos quartiers de l'ouest de la ville, leurs bas de caisse raclant continuellement la chaussée tellement ils étaient chargés : des chaînes musicales, des CD et des DVD, des télés, des gazinières, des tôles arrachées aux toitures des maisons, des chevrons, des carreaux, des sanitaires, des matelas, des produits pharmaceutiques, des sacs de foufou, des poulets vivants… Derrière et à côté des véhicules couraient des centaines d'autres personnes armées de machettes, de lances ou d'armes automatiques, elles aussi repues de sang et de sperme, qui

arborant une tête dégoulinante de sang piquée au bout d'un pieu ou d'une baïonnette, qui portant autour de son cou des intestins dégoulinants de sang, qui exhibant fièrement des organes génitaux, tous chantant les chansons guerrières de notre tribu. Et enfin, une longue colonne de Mayi-Dogos composée surtout de femmes, de très jeunes enfants ou de vieillards perdus, vaincus, hébétés, transportant avec eux des petits paquets contenant ce que nous les vainqueurs avions bien voulu leur laisser.

Ouais, nous avions gagné la guerre, nous étions les plus forts ! En l'espace de quelques heures, nous avions réussi à vider ce quartier de comploteurs de ses trois cent ou quatre cent mille habitants. Avant de s'en prendre à nous, leurs minables petits chefs auraient dû savoir que le nôtre était un général. On ne réveille pas un général d'armée qui dort.

Kandahar était dévasté, exsangue, vide comme un champ de mil après le passage d'une nuée de criquets ou comme ce qui reste de la carcasse d'un éléphant après une attaque de fourmis magnans. Encore une fois, c'était vraiment bien d'être du côté des vainqueurs. Ce soir dans nos quartiers, ce sera la fête. On dansera, on fera l'amour, on fera ripaille dans la joie, on organisera une de ces réjouissances orgiaques que seuls les mots de la tribu pouvaient en exprimer pleinement le sens dans toutes ses nuances : ce soir, ce sera *lé dza, lé noua, lé bin'otsota.*

23

Laokolé

Ma crise d'hystérie a dû durer longtemps puisque quand enfin je me suis calmée, les corps de Maman et tantine Tamila avaient été déjà dégagés. Je ne criais plus, seules des larmes silencieuses roulaient sur mes joues. Une femme m'a amenée auprès des deux cadavres. Maman cadavre !

Les deux corps étaient écrasés et horribles à voir. Ce n'était pas une mort propre. Une brave femme qui n'avait jamais fait de tort à personne, une veuve qui avait essayé aussi fort qu'elle pouvait d'élever dignement ses enfants, une femme qui n'avait jamais volé ni tué, une femme écrasée avec son amie sous les débris d'une maison soufflée par une roquette aveugle. Maman. Tamila. Je venais de perdre d'un coup deux mères. Je me suis remise à crier et suis tombée à genoux auprès des deux corps.

On ne m'a pas laissé le temps d'exprimer ma douleur. On m'a relevée. On m'a dit que les milices des Dogo-Mayis étaient déjà dans le quartier, qu'elles étaient déjà là en face, dans la maison de M. Ibara. J'étais une jeune fille, j'étais donc aussi en danger que les garçons que ces milices tuaient simplement parce qu'elles les soupçonnaient d'être des miliciens tchétchènes : elles me violeraient ou alors elles me kidnapperaient pour me violer plus tard.

« Mais Maman et Tamila ? ai-je entendu ma voix dire.

— Nous allons les enterrer tout de suite. Et après, tu pars avec les autres. »

Il n'y avait pas de pelles. On a trouvé deux houes et on a creusé dans un coin de la parcelle, côte à côte, à la va-vite, deux trous à hauteur de genou. On a roulé chacun des deux corps dans un pagne et on les a glissés dans chacun des trous. On m'a demandé de jeter la première poignée de terre sur chacune des deux amies et à peine ma main gauche avait-elle lâché la dernière poignée que ceux qui tenaient les deux houes ont commencé à combler les deux tombeaux de fortune.

Il faut partir. On me pousse. Je fais quelques pas et je m'effondre. Maman me manque. Je n'arrive pas à accepter qu'après m'être battue pour la transporter jusqu'ici dans une brouette, puis à vélo, c'est dans un petit trou dans une parcelle que je vais devoir l'abandonner.

« Il faut partir maintenant, Lao, ils vont bientôt arriver. »

Je l'ai regardé. Je ne le connaissais pas. Un homme âgé, dont les cheveux blancs et les rides indiquaient plus la fatigue, l'usure et la résignation que les signes récompensant le coda d'une vie heureuse et bien remplie. Je ne sais pas comment il avait appris mon nom.

« Si tu restes ici, ils vont te tuer, tu n'auras rien gagné. Je ne veux pas qu'il t'arrive ce qui est arrivé à ma fille ; ce qu'elle a subi a été si horrible qu'elle en est morte. Si tu t'en vas, si tu vis, c'est une vie qui narguera ces assassins, qui témoignera qu'ils ne réussiront jamais à nous tuer tous. Va ma fille, je t'en supplie, va ! »

La persuasion de sa voix chaude, sincère et pressante a agi comme un ordre impératif et m'a fait me lever. Je n'avais cependant pas fait deux pas vers le groupe qui fuyait qu'il m'a arrêtée :

« Attends, ma fille. »

Il a ouvert son sac posé par terre et m'a tendu un petit poste radio, un de ces postes à transistors qui n'étaient pas plus grands que la paume d'une main et qui possédaient une gamme d'ondes incroyable. Je n'en doutais pas, à la façon dont il le tenait, c'était quelque chose de précieux pour lui.

« Prends-la, c'est la radio de ma fille ; ainsi tu ne seras pas seule. Allez, va-t-en maintenant, ces miliciens ne tarderont plus. »

Il a repris son sac et m'a tourné le dos sans ajouter un mot de plus. Il a rejoint le groupe de personnes qui continuait à fouiller dans les décombres et à dégager les corps. Ceux-là avaient certainement fait le choix de rester et avaient décidé qu'il arrivait un moment dans la vie où il fallait s'arrêter. Ne plus fuir, faire face et advienne que pourra. Cet homme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam avait estimé que je n'en étais pas encore là et m'avait pressée de partir parce qu'il voulait à tout prix que je vive. Pourquoi ? Comment la bonté pouvait-elle encore exister dans ce monde ? Cette question que je me pose souvent est toujours restée une énigme pour moi.

Avant de me retourner à mon tour pour partir, mon regard a accroché le mur de la maison de M. Ibara. Une roquette avait explosé et soufflé un gros trou en son milieu, mais malgré cette brèche, il tenait encore debout. Tout autre édifice se serait écroulé dans ces conditions-là. Il tenait debout parce que, après avoir construit la fondation avec redans, nous avions préféré raidir le mur avec des poteaux en béton armé en utilisant des fers de dix, plutôt que de couler un chaînage vertical traditionnel. Et le résultat était là, ce mur avait défié les bombes. Une vague de fierté stupide a parcouru ma colonne vertébrale pour envahir tout mon être.

Finalement j’ai rejoint un des groupes partants et me suis mise dans la queue. J’avais l’impression d’être plus légère que d’habitude. J’ai d’abord mis cela sur le fait que je ne poussais plus de brouette et ce n’est qu’après environ une demi-heure de marche que je me suis rendu compte que c’était parce que je ne trimballais plus le gros paquet que j’avais toujours porté sur le dos ou la tête depuis notre départ. Non seulement je l’avais oublié là-bas sous les décombres de la maison, mais à dire vrai je n’y avais même plus pensé en partant. Je n’avais plus comme bagages que mon sac en bandoulière et la petite trousse, cachée sous mon pantalon, qui contenait tout ce que je possédais comme argent et la photo de Papa et Maman. Ce qui m’embêtait le plus, c’était qu’il ne me restait plus qu’un seul slip, celui que je portais sur moi, et je me demandais ce que j’allais faire quand mes règles l’auraient souillé.

Toutes les voies menant vers Kandahar étant bloquées par l’armée et leurs supplétifs, il ne nous restait plus qu’une direction à prendre pour notre fuite : celle de la forêt. Et encore, il fallait y aller prudemment car la rumeur qui circulait disait que les premières pistes empruntées par les réfugiés avaient été repérées et que les nouveaux vainqueurs y avaient placé des patrouilles qui tiraient sans sommations. Il fallait donc se répartir en petites équipes et trouver de nouvelles pistes. Je me suis retrouvée tout à fait par hasard dans un groupe d’une vingtaine de personnes dont le leader était un homme qui avait généreusement offert de conduire dans son village ceux qui voulaient bien le suivre. Le problème était que celui-ci se trouvait à une centaine de kilomètres à l’intérieur de la forêt. Et cela nous prendrait à tout le moins une semaine de marche. Je ne connaissais rien de ce village, je n’en avais même jamais entendu parler mais là n’était pas la question ; l’important était de fuir, fuir les bombes, fuir les massacres, fuir les viols. Lui au moins avait un village ; il n’était pas comme nous qui étions nés et avions grandi dans les villes. Nous n’avions jamais eu le désir ni senti la nécessité d’aller dans le village de nos parents, ni de parler la langue de la tribu : la ville nous suffisait. Et voilà qu’une querelle de politiciens nous rejetait chacun vers son village, chacun vers sa tribu. Mais ces politiciens qui nous jetaient sur les routes ne savaient pas que beaucoup d’entre nous n’avaient plus de tribu ni de village ; nos villages étaient les quartiers de la ville où nous avions grandi et où nous avions rencontré le premier garçon ou la première fille qui avait fait palpiter notre cœur ; les membres de notre tribu, les camarades avec lesquels nous avions joué au football ou au *dzango* pieds nus

dans la poussière, les camarades avec lesquels nous avions partagé les bancs du collège ou du lycée. Et maintenant, ils détruisaient tout cela !

Nous avons longtemps marché sous un soleil torride et une chaleur humide. Je transpirais tellement que mes vêtements mouillés me collaient à la peau, empêchant ainsi l'air de circuler autour de mon corps pour le rafraîchir tant soit peu. Nous avions hâte de rejoindre notre premier refuge, la grande forêt, car, dans les savanes que nous traversions, dans les bosquets et les petites forêts secondaires, isolées, dégradées par l'agriculture et les feux de brousse, nous étions à découvert et une attaque d'hélicoptères ou une patrouille de miliciens surgissant brusquement nous massacreraient tous.

Nous l'avons enfin aperçue lorsque du fond d'une vallée nous avons crapahuté jusqu'au sommet d'une colline. De loin, elle m'apparaissait comme un immense mur de verdure et rien d'autre et ce n'est qu'en arrivant à son orée que je me suis aperçue que cette verdure était en réalité un mur d'arbres pris dans un enchevêtrement de troncs, de feuilles, de lianes, d'herbes et, ma foi, infranchissable. Je ne voyais pas un chemin, pas une piste. Je suis née en ville, je n'ai jamais été dans une forêt.

Ce n'était pas le cas de notre guide. Se baissant avec agilité sous une grosse liane et se faufilant à travers un massif de grandes fougères, il avait disparu à l'intérieur. Comme les autres, j'ai suivi. J'ai pénétré dans la forêt. La vraie forêt équatoriale humide. J'ai été aspirée dans une voûte d'ombre qui, paradoxalement, m'a aveuglée. J'ai levé mes yeux vers le ciel, il n'y avait pas de ciel sinon une abondante frondaison qui tamisait la lumière et faisait vibrer les rares rayons solaires qui la traversaient, par les légères vibrations des feuilles de la canopée. Tout d'abord, l'absence de rayons ardents du soleil et la relative fraîcheur sous le couvert forestier ont fait que je me suis sentie bien. Mais bientôt, le manque de lumière, une chaleur humide d'autant plus oppressante qu'elle semblait émaner uniformément de l'atmosphère ambiante couplée à l'absence de tout courant d'air, ont commencé à m'étouffer. J'ai regardé autour de moi et je n'ai vu que troncs d'arbres, lianes, feuilles, fougères, herbes. Comment pouvait-on trouver son chemin dans cet océan de verdure, toujours recommencé ? J'ai eu l'impression d'être une naufragée. Je me suis sentie oppressée, angoissée. Je commençais à avoir du mal à respirer.

La femme qui marchait derrière moi a remarqué ma respiration saccadée. Elle a arrêté les autres. Le chef du groupe est venu. Je lui ai avoué que j'avais peur. Il a trouvé cela drôle, il a ri. Il m'a dit que j'avais peur parce que je ne savais pas

apprécier la forêt et m’a demandé de marcher à côté de lui et qu’il allait aider mes yeux à voir.

Et il a aidé mes yeux à voir que chaque plante avait sa forme, sa taille, son caractère, sa nuance de vert ; que l’on ne pouvait pas confondre cette fougère-ci, arborescente, avec celle-là, minuscule fronde phosphorescente ; et puis si tu penses que cette orchidée était belle, regarde cette fleur-oiseau qui dresse fièrement ses pétales comme autant de crêtes de coq et, ah, ce n’est pas une corolle de fleur qui volète là-bas mais un papillon ; et parmi cet orchestre de sons diffus qui nous entoure, non seulement tu peux distinguer les sifflements moqueurs des singes des cris de calao, mais écoute bien, tu peux distinguer le coassement d’un crapaud de celui d’une grenouille ; là, suis mon doigt, ne t’y laisse pas prendre : ce n’est pas une liane enroulée autour d’un tronc d’arbre, c’est un boa prêt à sauter sur toi et à t’étouffer…

J’avais des yeux et je n’avais pourtant pas vu tout cela. Oui, je savais maintenant : qui connaissait la forêt ne pouvait pas s’y perdre, il y avait tant de repères ! Ma confiance était revenue et mon angoisse s’était dissipée.

Nous avons continué à marcher longtemps encore. La pénombre de la forêt a fait place à l’obscurité la plus totale. Si de temps en temps nous ne passions sous de rares trouées dans la canopée, nous n’aurions pas su qu’une lune pleine brillait dans le ciel. Ceux qui avaient des torches les avaient sorties et nous suivions ces phares qui n’allaient pas loin, leur trajectoire étant bloquée par la densité de la végétation. Finalement nous nous sommes arrêtés. Notre guide a dit que la nuit la forêt était dangereuse, on pouvait marcher sur un serpent ou une araignée venimeuse sans s’en rendre compte. Il a choisi pour bivouaquer un endroit du sous-bois où la végétation était éparse.

Je me suis aussitôt effondrée dans l’herbe. J’étais crevée, mes pieds me faisaient mal. Encore heureux que j’eusse choisi de porter mes vieilles tennis à la toile élimée, que je mettais souvent lorsque je travaillais dans un chantier avec Papa. Je les ai enlevés pour masser mes orteils. Les gens qui voyageaient en famille se regroupaient avec leur famille et les autres au hasard de leurs sympathies. Nous étions plus nombreux que je ne le pensais au départ, plus d’une trentaine, peut-être quarante. Des petits feux de bois se sont allumés et les gens se sont mis à cuire quelque chose à manger et d’autres à fumer le tabac sauvage dont je trouvais l’odeur nauséabonde. Je n’avais rien à manger et j’avais faim. Ma mère m’avait élevée dans l’idée de ne jamais quémander à manger comme un mendiant et je me suis dit qu’une nuit sans manger n’était pas la fin du monde, de toute façon j’en avais l’habitude.

J’étais assise seule à l’écart, caressant mes pieds martyrisés lorsque le chef du

groupe, celui qui nous avait généreusement offert de nous conduire dans son village, s'est approché et s'est assis dans l'herbe à côté de moi. Il m'a demandé si j'allais mieux. Je l'ai remercié en lui disant que grâce à lui je connaissais maintenant mieux la forêt ; je comprenais comment les Pygmées pouvaient y vivre toute leur vie ; nous avions le supermarché, eux avaient la forêt, plus achalandée et moins chère. Il m'a demandé avec tact et douceur comment une jeune fille comme moi se retrouvait seule, en fuite dans la forêt. Je lui ai expliqué que j'avais perdu en l'espace de quarante-huit heures mon frère et ma mère, et que dix minutes avant de se joindre à son groupe je ne savais pas que ma fuite allait me conduire dans cette forêt dont nous, enfants des villes, méprisions tout ce qui y était associé. Je lui ai posé des questions à mon tour. Infirmier à la retraite. Parti en ville pour s'approvisionner en médicaments de base (aspirine, chloroquine et quinimax, antibiotiques courants, seringues jetables) pour le petit dispensaire qu'il essayait de tenir au milieu de la brousse. Cela fait pleurer de voir un enfant mourir de palu parce qu'il manque quelques comprimés de chloroquine. Arrive en pleine guerre. Pillée, la pharmacie où il s'approvisionne. Rien d'autre à faire que de repartir vers son village. Et pourquoi cette générosité, j'ai demandé. Quelle générosité ? m'a-t-il répondu.

Il m'a priée de ne pas rester à l'écart, loin du feu. La nuit, si le feu attirait les papillons de nuit et autres insectes enquiquinants, il éloignait par contre les serpents et les prédateurs. J'ai rejoint son cercle autour du feu. C'était convivial. Il m'a offert de l'eau et un morceau de pain avec de la sardine. Un autre m'a offert des bananes. J'ai accepté. Et puis tous se sont mis à parler de leur fuite, de leurs souffrances, des horreurs que chacun avait vues ou vécues, des atrocités commises par les deux camps se combattant.

C'est quand quelqu'un a mentionné le fait de ne pas avoir des nouvelles de ce qui se passait actuellement dans la capitale que je me suis souvenue que je possédais un poste radio. L'heure des informations des chaînes internationales étant passée, nous nous sommes branchés sur notre radio locale.

Le président Dabanga, le vainqueur, parlait :

« … Je tiens à féliciter nos vaillants combattants qui ont mis en déroute ces traîtres qui ont fait sombrer notre beau pays dans l'anarchie, le chaos et les violences absurdes. Nous avons repris le pouvoir pour rétablir la démocratie et la paix. En conséquence, j'ordonne que les forces de l'ordre continuent à occuper les quartiers conquis. Peuple de mon pays, notre pays est trop précieux pour le laisser entre les mains de ces génocidaires dont beaucoup ont fui dans les forêts. Nous ne leur laisserons aucun répit, nous les traquerons, nous irons

de village en village pour les extirper, même si ces villages se trouvent dans le plus profond de la jungle. Je… »

Quelqu'un m'a dit d'arrêter. Un silence étrange a suivi, troublé seulement par les souffles de la forêt. J'étais une génocidaire, on allait me traquer jusqu'au fin fond de la jungle. Nous nous sommes endormis sur ces paroles menaçantes.

Avant de me coucher, j'ai emprunté une torche et je me suis éloignée dans la nuit, pas trop loin tout de même, de peur de croiser une panthère, un boa constrictor ou un animal de ce genre. J'ai changé mes serviettes hygiéniques et j'ai enterré celles que j'avais enlevées. J'ai remis par contre le même slip souillé. Bien que les douleurs se fussent estompées, j'ai quand même pris deux comprimés avant de m'allonger pour enfin dormir.

La nuit est froide dans les forêts tropicales, je ne le savais pas. Ma tête sur mon sac de cuir que j'utilisais comme coussin, je me suis ratatinée sur moi-même afin d'exposer le moins possible mon corps à l'air ambiant. Je n'ai pas bien dormi. D'abord les moustiques et les fourous qui bourdonnaient sans cesse à vos oreilles ; puis les insectes rampants comme les fourmis qui soudain vous pinçaient avec leurs chélicères. Et puis des bruits et des souffles étranges, d'autant plus inquiétants que nous étions dans une région peuplée de gorilles. J'ai très peur des gorilles depuis que j'ai appris qu'en un moment d'inattention, une femme s'était fait voler son bébé par un gorille dans une plantation de bananiers dans la grande forêt. Et puis j'ai pensé longtemps à Maman. J'ai pleuré silencieusement. Je me suis levée très tôt, aux premiers rires moqueurs des singes et avant que les trilles et les modulations iodlées des chants des premiers oiseaux réveillés ne se noient dans la cacophonie de ceux de tous les autres foisonnant dans cette immense volière sylvestre.

Nous avons levé le camp assez vite. Le froid de la nuit avait déposé beaucoup de rosée sur les feuilles et les herbes, si bien que mes tennis et le bas de mon pantalon étaient lourds d'eau. Nous avons marché, marché. Nous avons pataugé dans des marécages. Là où il n'y avait pas de layons comme c'était souvent le cas, nous avons coupé des grosses lianes à la machette pour nous faire un chemin, nous avons crapahuté sous des branches basses ou escaladé d'énormes troncs d'arbres abattus par la foudre ou par un orage ; c'était l'occasion pour nous de voir un coin de ciel brumeux, à travers la trouée dans la voûte forestière par la chute du géant. Mon corps était tellement fatigué que je ne ressentais plus la fatigue et que je n'avançais plus que mécaniquement. C'était comme si j'avais vu les portes du paradis lorsque, au détour d'un chemin, nous avons vu un village.

Le village était au bord d'une grande route, une de ces routes ouvertes par les exploitants forestiers pour leurs grumiers. Je ne savais pas qu'ils exploitaient déjà si profondément à l'intérieur de la forêt. Nous étions arrivés tôt l'après-midi, les hommes étaient revenus de la chasse et nous les avons surpris en train de dépecer un gorille. Ils étaient étonnés de voir cette quarantaine d'animaux humains sortir de la brousse et j'ai eu l'impression qu'ils paniquaient un instant en apercevant les premiers hommes, car ils ont fébrilement tenté de cacher leur gibier ; et seule la présence de femmes et d'enfants les a rassurés. Le chef de notre groupe leur a expliqué qui nous étions, pourquoi nous fuyions et où nous allions. Il leur a demandé si nous pouvions nous arrêter quelques instants avant de continuer, les femmes et les enfants avaient besoin de repos. Ils se sont mis à rire et nous ont avoué qu'ils venaient de braconner dans la réserve naturelle où on leur interdisait de chasser alors que l'endroit pullulait d'éléphants, de buffles et de gorilles. Avant d'apercevoir les femmes et les enfants, ils nous avaient pris pour des gardes forestiers qui les traquaient.

Le chef du village a accepté de nous donner l'hospitalité et nous a installés dans un grand hangar sans murs avec un toit de chaume, situé au centre du village. C'était l'endroit où les habitants se réunissaient pour gérer les affaires. Les femmes nous ont apporté de l'eau à boire et un homme a apporté une dame-jeanne de vin de palme.

Assise sur une natte, je reposais mon corps fourbu. Revoir la lumière du jour après le clair-obscur de la forêt avait remonté mon moral. Je ne savais pas que j'aimais tant le soleil et sa lueur. Je n'ai bu que de l'eau tandis que les autres, hommes comme femmes, se délectaient avec le vin de palme. Je me suis allongée sur la natte et sans m'en rendre compte, je me suis assoupie de fatigue.

On m'a réveillée. Les villageois nous offraient de partager leur repas, notamment la viande du gorille. Les femmes en avaient fait un bouillon qui sentait bon. Comme rien ne me disait qu'ils avaient bien abattu le grand singe plutôt que de l'avoir ramassé déjà mort, j'ai refusé de manger et même de toucher les récipients dans lesquels on avait servi le bouillon. Je ne voulais pas attraper le virus Ebola. Pour expliquer mon refus et ne pas heurter leur hospitalité, je me suis fendue d'un beau mensonge : que dans le clan de mon père, la viande de singe était interdite aux femmes qui n'avaient pas encore accouché. J'ai failli dire « interdite aux femmes vierges », mais je me suis

retenue car la ficelle aurait été un peu trop grosse. Ils ont avalé mon mensonge et, toujours dans leur générosité, une femme m'a apporté un plat de *maboké,* du poisson d'eau douce, un silure je crois, cuit à l'étouffée dans des feuilles de bananier et bien pimenté. Je me suis régalée. J'en ai même broyé les arêtes. C'était mon premier vrai repas depuis bien longtemps.

Selon l'adage, ce sont ceux qui arrivent qui apportent des nouvelles. Notre groupe leur a donné les dernières nouvelles de la ville, des combats, des massacres et des horreurs. Les gens du village ont fait part de leur incompréhension. « Nous aussi nous avons des disputes dans le village, mais nous ne nous entretuons pas ! » a déclaré un vieux qui n'avait plus aucun cheveu noir sur la tête. Je suppose qu'il était trop vieux pour comprendre le monde moderne, comment fonctionnaient la politique et les politiciens.

Après le repas, à ma grande surprise, notre guide a remercié nos hôtes et leur a fait savoir que notre groupe devait profiter des trois ou quatre heures qui restaient avant la tombée de la nuit pour avancer car nous allions très loin et qu'il nous fallait perdre le moins de temps possible. Avec la contribution de tout le groupe, il a réuni quatre paquets de sucre de canne d'un kilo chacun, deux sachets de sel de deux cent cinquante grammes chacun, une grande boîte de lait en poudre, deux petits paquets de café moulu et quatre gros cubes de savon ; il y a ajouté pour son propre compte deux plaquettes d'aspirine et a remis le tout au chef du village pour lui exprimer notre gratitude. Du sucre, du sel, du café, les villageois étaient ravis.

Quand notre caravane s'est remise en route, mon corps a refusé de se lever, de repartir. Mon cerveau aussi. Je ne me voyais pas une fois de plus crapahuter dans la forêt, buter sur les souches, me faire lacérer par des herbes aux feuilles coupantes comme un rasoir, revivre la peur des serpents… non. Le chef du groupe a essayé de me persuader : il m'avait prise en ville et se sentait responsable de ma bonne arrivée dans son village ; je n'étais pas en sécurité en restant ici car ce village était au bord de la route. Je lui ai dit de ne pas s'en faire, de ne se sentir responsable de rien car seule j'avais pris la décision de le suivre et que seule je venais de décider de ne plus le suivre dans son village, je n'en avais plus la force. Les autres se sont joints à lui pour me demander de venir avec eux et devant mon refus obstiné une femme a lancé : « Laissez-la, les enfants d'aujourd'hui, surtout ceux qui sont nés en ville, n'écoutent plus les aînés. Ils sont devenus si têtus. Tant pis pour elle. » Elle était fâchée. Elle a solidement attaché son enfant sur son dos, a posé son gros paquet sur la tête et s'est engagée

sur la route.

Ils étaient donc partis. Je suis restée seule dans ce lieu inconnu dont je ne connaissais même pas le nom. Je ne savais pas combien de temps je resterais ici, une semaine peut-être, en espérant que la paix serait alors rétablie, et comme nous étions au bord d'une route plus ou moins carrossable, un camion finirait par passer et me ramènerait en ville.

L'accueil chaleureux que les habitants nous avaient réservé avait caché à mes yeux la pauvreté du village. Je les ai vus se partager les denrées que le groupe leur avait laissées comme si c'étaient des denrées rares, ramassant un morceau de sucre tombé par terre, comptant et recomptant le nombre de cuillerées de sel distribuées pour être sûr que le compte était bon, essayant de couper un gros cube de savon en huit petits cubes identiques. Comme tout le monde ne pouvait avoir un peu de tout, certains préféraient avoir un peu plus de sel plutôt que du sucre, deux petits cubes de savon plutôt que quatre grandes cuillères de café moulu.

Les quelques poulets qui circulaient alentour étaient maigres tout comme les deux ou trois chèvres qui broutaient librement au bord du village. À part cela, il n'y avait pas grand-chose. Peut-être un champ de manioc et de bananes par-ci, d'arachides ou d'ignames par-là. Hormis les feuilles de manioc que l'on pouvait cueillir toute l'année, ces villageois devaient certainement vivre des périodes de pénuries entre deux saisons de culture puisque chaque culture avait sa saison. Et on n'avait pas un festin de gorille tous les jours. Je ne parle pas de la pénurie de médicaments, il n'y avait d'ailleurs même pas un dispensaire. On pouvait mourir de n'importe quoi, même des choses les plus bénignes.

Je ne suis pas restée seule bien longtemps. Après la distribution du sucre, du sel, du lait, du café et du savon, une femme m'a offert de me prendre chez elle. Elle était seule, je partagerais la natte avec sa fille. Les gens sont comme ça dans les villages, généreux, hospitaliers. Ce n'était pas comme en ville.

Nous sommes allées chez elle. Je l'ai aidée à transporter ce qu'elle avait reçu. Sa fille, qui balayait la cour devant la maison, m'a accueillie chaleureusement. Comme c'était l'une des plus grandes maisons du village, en briques cuites et tôlée, je me suis demandé si ce n'était pas la maison du chef de village. Quand j'ai posé la question à mon hôtesse, elle m'a regardée comme si elle n'en saisissait pas le sens et m'a répliqué : « Pourquoi ? – Parce que c'est la plus grande maison du village et peut-être la plus belle », ai-je dit. Me regardant comme si ce que je venais de dire n'avait aucun sens, elle m'a demandé à mon

tour : « Pourquoi le chef du village doit-il avoir la plus grande maison ? – et en souriant – Et la plus belle femme du village ? » En effet, pourquoi ? Je n'ai su que répondre.

Sa fille m'a fait asseoir dans le salon et a disparu dans une chambre. Je l'ai entendue fourrager, déplacer des choses puis arroser et balayer. Elle est enfin sortie et, toute joyeuse, elle m'a montré le lit que nous allions partager. Ce n'était pas une natte comme l'avait dit sa mère mais un bon matelas mousse assez grand pour deux personnes et demie. Sa mère m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose. De l'eau pour me laver a été ma réponse immédiate. Je ne m'étais pas lavée depuis deux jours maintenant. « C'est pas bien pour une femme, a-t-elle dit, une femme doit se laver tous les jours et faire sa toilette intime tous les soirs avant de se coucher et encore le matin en se réveillant. » Elle me parlait déjà comme à sa propre fille. « Asjha te conduira à la rivière. »

Asjha, c'était sa fille, celle qui m'avait reçue tantôt. Je lui ai indiqué que je voulais me laver et laver quelques effets que j'avais. Elle m'a demandé à son tour si je voulais bien l'aider à puiser de l'eau pour la maison. Un bidon jaune en plastique sur la tête, je l'ai suivie. La rivière n'était pas bien loin du village, à un demi-kilomètre à tout casser. Nous sommes allées à l'aval, l'endroit réservé aux femmes. Je me suis déshabillée puis je me suis débarrassée de mes serviettes hygiéniques. Mon slip, mon unique slip, était souillé de sang malgré les serviettes hygiéniques, probablement à cause de la longue marche forcée. La bonne nouvelle était que mes règles étaient terminées. Asjha m'a tendu le petit cube de savon qu'elles avaient reçu en partage. J'ai lavé le slip, mon soutien-gorge qui puait la sueur qui n'avait cessé de couler de mes aisselles, et l'éternel T-shirt que je portais depuis plusieurs jours déjà.

Alors je me suis occupée de mon corps. Je me suis mouillée, je me suis frottée avec une savonnette au parfum de lavande qu'Asjha a sortie de ses affaires et je me suis jetée dans l'eau fraîche de la rivière. Asjha s'est déshabillée aussi et, après s'être savonnée, elle m'a rejointe dans la rivière. L'eau n'était pas profonde, elle dépassait à peine les poils de mon pubis, tandis qu'elle arrivait au nombril d'Asjha, plus petite que moi. Nous avons pataugé dans l'eau comme des canards heureux. Asjha a projeté une grande vague d'eau sur mon visage et s'est enfuie ; je l'ai poursuivie, je l'ai attrapée par la taille au moment où elle allait sortir de l'eau ; nous sommes tombées toutes les deux, elle s'est retournée pour me faire face afin de se dégager et, dans l'élan, nous avons roulé plusieurs fois dans le sable l'une dans les bras de l'autre, l'une sur l'autre, nues, seins contre

seins, cuisses contre cuisses. Nous riions comme des enfants. Quand essoufflées nous nous sommes levées, elle a regardé avec envie mes jeunes seins tendus, couleur de jujube. Pour la taquiner, je me suis mise de profil et j'ai pris une pose de magazine : une main sur la nuque, une autre sur ma fesse gauche rebondie et le genou droit légèrement plié en avant, j'ai arqué mon buste et creusé mes reins. Une soudaine brise a soufflé. Je me sentais bien et belle dans mon corps. Asjha a ri de bonheur, elle s'est approchée et a tâté mes seins durs :

« Comment as-tu fait pour avoir d'aussi beaux seins ?

— Quand tu auras mon âge.

— Quel âge as-tu ? »

J'ai menti en me faisant plus vieille pour l'impressionner :

« J'ai dix-huit ans, et même un peu plus. »

J'ai regardé ses seins, deux petits tétons de jeune fille en pleine croissance, au seuil de la puberté. Je les ai pincés, elle a frissonné.

« Quel âge as-tu ?

— Quinze ans. »

J'en avais à peine seize.

« Tu auras de très beaux seins, ça se voit, l'ai-je rassurée, et autant de poils que moi », ai-je ajouté en caressant les poils noirs de mon pubis. Elle a saisi un des poils pubiens entre ses deux doigts et l'a tiré pour en apprécier la longueur. Nous avons continué à comparer et à admirer nos corps dans la lueur rubis du soleil couchant.

Contrairement aux oiseaux qui rejoignaient la forêt en légions bruyantes et débandées, un essaim de papillons est sorti du couvert végétal en paradant silencieusement. Je ne connaissais pas leur nom, mais je peux vous dire qu'ils étaient magnifiques. Ils avaient de grandes ailes bleues aux bords ourlés de noir velouté. Ils volaient de façon désordonnée, par à-coups, se laissant tomber en une courte chute libre pour aussitôt rebondir en un petit saut comme s'ils prenaient leur appel sur un invisible tremplin d'air. Tout comme Asjha et moi, j'avais l'impression qu'ils s'enivraient avec les sons et les parfums qui tournaient dans l'air du soir. L'un d'entre eux s'est posé sur les cheveux d'Asjha. Asjha est restée immobile, un grand sourire heureux aux lèvres, le papillon aussi est resté immobile, battant ses ailes azur comme un cœur qui respire. Instant magique ! « Asjha, je te fais reine d'une république de papillons ! » Elle a émis un rire plein d'étoiles et le papillon s'est envolé. Nous avons couru toutes les deux vers la rivière, nous nous sommes jetées dans l'eau, barbotant encore, nous pourchassant, nous aspergeant, deux jeunes filles nues et heureuses sous la lueur

d’un crépuscule tropical.

« Grande sœur, il faut partir. »

Asjha n’avait même pas demandé mon nom, j’étais sa grande sœur et cela lui suffisait. J’ai remis mon jeans, sans slip, et pour cacher mes seins nus, j’ai attaché à hauteur de poitrine le pagne qu’elle m’avait donné. Nous avons remonté la rivière, nous avons dépassé l’endroit réservé aux hommes et à leurs ablutions, et nous avons atteint la petite source dans une anse, où l’on puisait l’eau potable, onde limpide et fraîche qui sourdait du sol pour se répandre sur un lit de sable et de fins graviers blancs. Nous avons rempli nos récipients. Je l’ai aidée à poser la cuvette sur le coussinet qu’elle avait placé sur sa tête, j’ai soulevé le bidon en plastique et nous sommes reparties vers le village.

24

Johnny dit Chien Méchant

J’ai dormi jusqu’à midi. Et encore, je ne me suis réveillé qu’à cause des coups de feu qu’on a tirés non loin de ma fenêtre. Oh, quelle nuit cela avait été ! Nous avions dansé, nous avions bu du *tcham tcham*, cet alcool tiré d’un palmier raphia et qu’il fallait faire bouillir avant de le boire chaud. En tout cas, ce n’était pas une boisson de femme, il vous montait directement à la tête et embrouillait les circuits de votre cerveau. Nous avions commencé par danser du rap, du makossa, du funk ; puis nous étions passés à la rumba, à Franco, à Papa Wemba, et à Wenge Musica. Finalement, transportés par les vapeurs du *tcham tcham*, nous avions sorti nos lances et nos sagaies, pour mieux harmoniser le rythme chaloupé de nos torses nus aux rythmes traditionnels des tam-tams et des chants guerriers de la tribu. Par moments, nous tirions en l’air des rafales de mitraillette pour ponctuer la fête.

Quand j’avais vu les seins d’Abissélékou balancer sans soutien-gorge sous son léger chemisier diaphane, je n’avais pas pu résister. Vieux briscard, j’avais d’abord vérifié si elle était seule ; et dans le cas contraire, si son compagnon n’était pas armé afin que je prenne mes précautions avant de la draguer. Je n’avais vu personne qui la serrait de près. Alors je l’avais invitée à danser. Elle n’avait pas dit non. À la voir si gaie, elle avait certainement déjà pas mal de verres de *tcham tcham* dans le nez. Je l’avais traînée à ma table et je lui avais offert du Chivas Regal qu’elle avait lampé avidement, et quelques minutes plus tard, sans que je sache comment, nous nous étions retrouvés derrière la hutte qui en temps normal servait de débit de boissons, mais qui ce soir, heureusement, était vide ; tout le monde fêtait notre victoire quelques dizaines de mètres plus loin, au grand rond-point du quartier. Je jure que c’est elle qui avait commencé. Elle s’était plaquée contre moi, sa langue a commencé à fouiller l’intérieur de ma bouche et son haleine aux vapeurs d’alcool avait envahi mes poumons. J’avais jeté mon fusil, j’avais glissé ma main sous son pagne et baissé son slip, mon majeur a trouvé l’orifice humide entre ses cuisses. J’avais voulu la prendre là, debout, mais c’était difficile malgré les contorsions athlétiques de nos deux corps, ce qui fait qu’après plusieurs tentatives, nous nous étions retrouvés au sol.

J’avais pompé une fois, et au moment où j’avais relevé mon postérieur pour enfoncer à nouveau mon piston, j’avais reçu un énorme coup de massue dans sa partie charnue. J’avais hurlé. Une ombre s’est abattue sur Abissélékou et avait tiré sur les cheveux… qui s’étaient détachés. Une perruque. La furie avait jeté au loin la perruque et avait commencé à donner des coups de pied. « Je vais te tuer, sale pute ! » J’avais reconnu la voix, c’était Lovelita !

Lovelita que j’avais laissée à la maison, Lovelita à qui j’avais dit de ne pas sortir, Lovelita à qui j’avais demandé d’être extrêmement prudente ! Quoique la copine du grand combattant Chien Méchant, elle n’en était pas moins mayi-dogo et risquait ainsi de se faire agresser par des idiots du quartier. Elle ne m’avait pas écouté, elle m’avait suivi. Ah, jalousie de femme !

« Lovelita ! » avais-je crié en essayant de la saisir par le bras. Parlez d’une furie ! Elle m’avait donné un coup de pied et je l’avais lâchée. Pendant ce bref instant, Abissélékou s’était relevée et s’était mise à l’insulter :

« Sale Mayi-Dogo, qu’est-ce que tu viens foutre ici, bordel, vous n’avez pas d’hommes là-bas pour que tu viennes voler les nôtres ?

— C’est pas nous qui les volons, c’est eux qui nous cherchent, parce que vous, vous ne savez pas les faire jouir, vous ne savez pas tourner vos fesses, vous ne savez pas les faire sauter au plafond comme nous…

— Lovelita, assez ! » avais-je dit et je lui avais balancé une gifle.

Alors là, elle avait grimpé au cocotier, m’avait dit qu’elle allait d’abord tuer Abissélékou puis me tuer. Pendant ce temps, Abissélékou avait mis la main sur la matraque avec laquelle Lovelita avait caressé sans douceur mon popotin ; elle provoquait cette dernière en lui balançant toutes les cochoncetés imaginables. J’étais entre mes deux nanas, je ne savais qui blâmer. Blâmer Lovelita pour avoir interrompu ma fête ? Mais elle n’avait pas totalement tort, parce que si c’était moi qui avais attrapé quelqu’un en train de la baiser, mon kalachnikov aurait déjà craché.

Lovelita avait insulté le sexe de la mère d’Abissélékou. Celle-ci avait bondi de colère et avait balancé sa matraque sur la tête de Lovelita, mais comme j’étais entre les deux, c’est moi qui avais pris le coup et j’étais tombé, sonné. Ces femmes, elles pouvaient cogner dur, je vous dis. J’avais entendu Lovelita crier : « Tu as tué mon homme, tu as tué mon homme… » Elle avait saisi mon arme contre le mur et elle avait tiré. Abissélékou avait détalé à toutes jambes, les seins nus, puisque j’avais fait sauter tous les boutons de son corsage. Lovelita la poursuivait en continuant à tirer. Je m’étais levé pour arrêter Lovelita, mais la garce avait enlevé ma ceinture ce qui fait que j’avais de la peine à courir et à retenir mon pantalon en même temps. Elles avaient débouché sur l’esplanade.

J’avais entendu des cris et plusieurs coups de feu. Ce n’était pas Lovelita qui tirait. Lorsque j’avais débouché sur l’esplanade, retenant mon pantalon, essoufflé, j’avais vu son corps dans la poussière, criblé de plusieurs balles. Lovelita !

Tout le monde disait qu’elle l’avait bien cherché, elle n’avait qu’à rester dans son quartier au lieu de venir agresser nos filles. Je n’avais pas compris leur méchanceté. Elle était venue dans ce quartier parce que je l’avais emmenée et parce qu’elle m’aimait. Était-on condamné à n’aimer qu’une femme de sa tribu ? « Vous êtes tous des cons ! » leur avais-je lancé alors qu’on dégageait le corps de ma Lovelita pour l’emmener à la morgue.

La fête était finie pour moi. J’étais allé me coucher et j’avais pensé à Lovelita longtemps, très longtemps avant de m’endormir vers trois heures du matin. Je ne m’étais donc réveillé que vers midi, lorsque des coups de feu échangés entre deux miliciens qui se battaient pour un butin mal partagé m’ont réveillé.

J’ai mis ma radio en marche pour savoir comment avait évolué la situation. Le discours du chef, notre président, passait. J’avais raté le début, mais ce n’était pas grave puisque je savais qu’ils allaient le repasser au moins une dizaine de fois : « … *de mon pays, notre pays est trop précieux pour le laisser entre les mains de ces génocidaires dont beaucoup ont fui dans les forêts. Nous ne leur laisserons aucun répit, nous les traquerons, nous irons de village en village pour les extirper, même si ces villages se trouvent dans le plus profond de la jungle. Je vous rassure une fois de plus : ceci n’est pas une guerre tribale comme certains aimeraient le croire car cela réconforte leur idée reçue que l’Afrique n’est qu’un conglomérat de tribus aux haines centenaires, voire millénaires. Non, notre combat se situe dans le cadre de la démocratie, du mieux vivre, et de la restructuration de notre économie pour affronter la globalisation et les défis de ce troisième millénaire. À bas les tribalistes, à bas les génocidaires, vive le peuple, vive la démocratie ! »*

Notre chef, bien que militaire, parlait comme un intellectuel. J’étais heureux. J’ai regardé toutes les richesses que j’avais acquises grâce à la guerre et regretté que Lovelita ne soit plus là pour les partager avec moi. Je serais obligé de vendre tous ces pagnes et ces bijoux que j’avais gardés pour elle à moins que je ne me trouve une autre nana. Il n’y avait pas que les pagnes et les bijoux, les vidéos et les télés. Il y avait aussi les livres que cette guerre m’avait aidé à acquérir. Il y en avait assez pour emplir une bibliothèque jusqu’au plafond et même à en déborder : j’étais sur le chemin d’être un vrai intellectuel.

Dans l’après-midi, il faudrait que je retrouve les membres de mon commando. Nous irions ensuite à la recherche du général Giap dont nous avions perdu la trace, pour lui rendre compte de nos combats et pour qu’il nous donne de nouvelles missions. Comme l’a si bien dit notre président, maintenant que nous avions gagné la guerre, il nous fallait encore la continuer pour consolider la démocratie et la paix. Et pour cela, j’étais prêt.

25

Laokolé

De retour dans le village, je me sentais fatiguée et reposée en même temps, cette sorte de fatigue agréable que l'on ressent après une épreuve sportive. La mère d'Asjha nous a demandé pourquoi nous avions mis autant de temps avant de revenir, celle-ci lui a répondu que nous avions des habits à laver et surtout que nous nous étions bien amusées. La mère l'a regardée avec un large sourire et lui a dit : « En effet, je ne t'ai jamais vue aussi gaie depuis que nous sommes revenues au village. »

Assise à la véranda de la maison sur un siège bas à fond rond dont le piètement était en rotin, le dos calé contre le mur, faisant face au soleil couchant dont les rayons ne chauffaient presque plus, j'ai admiré longtemps les couleurs du crépuscule sous l'équateur. Je n'en avais jamais eu l'occasion en ville, d'ailleurs l'idée ne m'y serait même pas venue. J'ai découvert que le soleil ne s'en allait pas seul, tout l'univers qui nous entourait l'accompagnait dans sa mort ou du moins lui témoignait sa révérence dans des rituels aussi variés qu'inattendus. Des bandes d'oiseaux piaillant passaient haut dans le ciel pour regagner leur gîte avant que la nuit ne les égare, cette même nuit qui, à l'inverse, faisait sortir des zones d'ombre et de fraîcheur où ils se cachaient pour se prévenir de la cruauté de l'astre qui disparaissait des milliers d'insectes de toutes espèces. Des insectes enquiquinants, qui envahissaient tout et bourdonnaient incessamment aux oreilles. Mais il y avait aussi de belles créatures comme ces papillons de nuit qui n'agaçaient personne si ce n'était la tendance suicidaire qui les poussait à aller se faire griller par la flamme d'un feu de bois ou d'une bougie que nous avions allumée contre l'obscurité. Des nouveaux sons qui n'existaient pas dans la journée sourdaient de partout et la légère brise du soir qui soufflait de la forêt transportait avec elle des effluves aux senteurs complexes, mélanges de ces essences multiples qui peuplaient les bois.

La mère d'Asjha nous a fait un bon repas. Nous avons mangé dehors, toutes les trois autour d'un feu, sous la lune. Les insectes avaient réduit singulièrement

leur activité, peut-être à cause du feu de bois. À ses questions, je lui ai raconté ce qui m'était arrivé. À l'évocation de la disparition de Fofo et de la mort de Maman sous les bombes, je me suis mise à renifler. Elle m'a réconfortée et m'a dit qu'elle me considérait comme sa fille et m'a proposé de rester avec elle dans le village autant que je voudrais ; qu'elle sentait qu'Asjha m'aimait beaucoup et m'avait adoptée comme une grande sœur. Non, ce n'était pas possible, ai-je répondu. Je voulais repartir au plus vite offrir une sépulture digne à ma mère. Elle m'a comprise et m'a dit qu'elle aurait agi de la même façon si elle avait été à ma place et que de toute façon je pourrais toujours revenir quand cela me plairait.

À son tour, elle m'a parlé : « Mon mari est sous-officier de l'armée nationale. Quand il a senti que la situation politique était devenue volatile à tel point que l'on pouvait craindre le pire, il nous a envoyées au village pour notre sécurité en attendant que la situation se décante. Mais le pire était arrivé, l'armée nationale s'était fractionnée en factions rivales, chacune soutenant l'un des protagonistes sur la base de la tribu. Avec beaucoup d'autres, il a refusé de se mettre derrière un chef de guerre en disant que l'armée défendait la nation et non pas un homme ou une ethnie. Du coup, lui et ses compagnons se sont vu traités de traîtres par les deux factions rivales. » Depuis, elle n'avait plus eu de ses nouvelles, sinon qu'il avait été arrêté par les milices d'une des factions, mais elle ne savait pas laquelle. Elle ne savait même pas s'il était encore vivant.

Après le repas, nous sommes rentrées dans la maison. La mère d'Asjha est allée directement se coucher. Asjha aussi est allée dans notre chambre et je suis restée seule au salon. J'ai pris mon gros sac pour en faire l'inventaire car je ne savais plus ce que j'y avais mis. Avant d'aller à la rivière, j'y avais placé la petite trousse qui contenait mon argent et que je portais toujours sous mon pantalon. Je l'ai sortie pour compter exactement combien il me restait. En l'ouvrant, j'ai trouvé, dans l'une de ses pochettes, la photo de Papa et Maman ; j'avais oublié que je l'avais placée là. Ils se tenaient par la main et souriaient comme tout couple heureux qui se savait photographié. Je n'ai pas voulu pleurer et je l'ai remise immédiatement dans la pochette. Je n'avais pas de photo de Fofo ; j'espère qu'il y en avait une dans la malle que nous avions enterrée avant de fuir. J'ai ensuite fait l'inventaire du contenu du sac. Quelques billets et pièces de monnaie, quelques bijoux de pacotille, ce qui me restait des serviettes hygiéniques que m'avait données Tanisha, le tube de comprimés, un magazine et le petit poste radio. Pas grand-chose. J'ai alors tout rangé en gardant la revue que

je voulais parcourir avant d'aller au dodo.

Bien calée dans le fauteuil, j'ai rapproché la lampe-tempête et j'ai ouvert le magazine. À la cinquième page, j'ai vu la photo. Sa tête émergeant du col de son scaphandre orange d'astronaute de la NASA, le visage éclairé par un sourire radieux, elle tenait son casque spatial à la main. Mae Jemison. C'était son nom. Je savais que des femmes avaient fait des voyages dans l'espace, je savais même que l'une d'elles, institutrice, avait péri dans l'accident d'une des navettes, mais je n'avais jamais su qu'il y avait des astronautes d'origine africaine, comme moi. Je me suis jetée sur l'article. Elle avait été la Science Mission Specialist du laboratoire spatial de la navette Endeavor lancée en septembre 1992. Elle était ingénieur chimiste, médecin et professeur d'université. Mais ce n'était pas tout. Elle était aussi danseuse et chorégraphe. Tout ce que je rêvais d'être. En plus, comme médecin, elle avait passé deux ans à travailler en Afrique et connaissait bien notre continent. À quel âge était-elle allée à l'université ? À seize ans, c'est-à-dire mon âge. Si j'étais allée en Amérique, je serais déjà sur les bancs de l'université vu les très bons résultats scolaires que j'avais jusqu'ici. Mais non, à seize ans, j'avais dû fuir sous les balles le jour même où j'allais passer mon bac et, à présent, j'étais une naufragée perdue au cœur de la forêt équatoriale, sans père, ni mère, ni frère. Qu'avais-je fait pour mériter cela ? J'ai maudit mon pays, j'ai maudit ses hommes politiques. Si je m'en sors, je voudrais être astronaute et aller dans les étoiles comme Mae. Mais pour cela, il fallait aller dans une université en Amérique ; hélas, je ne connaissais personne dans ce pays-là. Et soudain il m'est revenu que Tanisha m'avait donné sa carte de visite. Je me suis mise à refouiller fébrilement mais sans succès le sac et la trousse. L'avais-je perdue pendant ma fuite éperdue ? Ma poche, mon pantalon !

Je suis entrée dans la chambre et j'ai pris mon jeans pendant qu'Asjha qui ne dormait pas encore m'a regardée, intriguée. J'ai fouillé fébrilement et j'ai poussé un ah de joie lorsque je l'ai sentie dans la poche revolver. Je suis revenue au salon. Il y avait les adresses postale et électronique, et son numéro de téléphone. Assise auprès d'une lampe-tempête à pétrole au cœur de la forêt, je rêvais d'envoyer un courriel en Amérique. J'ai encore regardé la photo de Mae. Non seulement elle souriait, mais j'étais sûre qu'elle me souriait. Asjha est sortie sans bruit de la chambre ; elle devait m'avoir observée pendant un bout de temps déjà sans que je m'en rende compte. Elle m'a demandé :

« Tu es toute rayonnante. Qu'est-ce qui te rend si joyeuse ? »

Je lui ai montré la photo.

« Tu la connais ?

— Oui », ai-je dit.

Je ne mentais pas puisque j'avais maintenant l'impression que Mae m'avait accompagnée toute ma vie et que j'avais toujours voulu devenir comme elle sans la connaître. J'ai continué :

« C'est Mae Jemison. Elle est astronaute et maintenant professeur dans une université américaine. Je voudrais lui écrire.

— Tu veux devenir astronaute ?

— Oui. Ou alors un grand scientifique comme elle, peu importe la discipline. Un ingénieur pour bâtir des édifices défiant la gravité afin d'épater mon père. Ou des sciences dures qui me permettront de faire des calculs afin d'inventer des équations dont la beauté rendra jalouses les étoiles et me fera danser avec l'univers. Ou médecin parcourant la campagne africaine, découvrant des médicaments contre des maladies dont on dit qu'elles sont incurables. Et le soir, chez moi, je me détendrai l'esprit et le corps en faisant de la musique, à danser, et à faire l'amour avec l'homme qui me plaira. »

Elle a ri, amusée de ce que je venais de dire. Et, espiègle, elle m'a demandé :

« As-tu déjà fait l'amour avec un homme ?

— Chhhht…, j'ai fait en mettant un doigt sur mes lèvres, en roulant mes yeux de façon mystérieuse : On ne pose pas de telles questions à une grande sœur. »

Elle est venue se pelotonner dans mes bras.

« Allons voir les étoiles », lui ai-je dit.

Nous sommes sorties dans la nuit et nous avons levé les yeux vers ces myriades de diamants lumineux qui scintillaient là-haut. Que ferions-nous sans les étoiles ?

*

Au village, on se lève tôt. J'ai cru me lever tôt mais Asjha et sa mère étaient déjà debout quand je me suis réveillée. La première balayait la cour tandis que la seconde pilait les feuilles de manioc que nous mangerions à midi. Mon slip et mon T-shirt étant secs, je les ai portés et j'ai rendu son pagne à Asjha. J'ai pris le magazine que j'avais laissé sur la table la veille pour en faire cadeau à ma petite sœur. Lorsqu'elle m'a vue sortir dans la cour, elle a arrêté de balayer et a couru vers moi.

Elle m'a demandé si j'avais bien dormi. « Comme un ange », ai-je répondu, puis j'ai donné le bonjour à maman, je veux dire à la mère d'Asjha.

« Asjha, je te donne ce magazine parce que tu n'as rien à lire dans ce village. Il y a des articles très intéressants. »

Mais avant de le lui tendre, je l'ai ouvert à la page où se trouvait la photo en couleurs de Mae. J'ai découpé avec soin la photo :

« Celle-ci, je la garde. Il y en a une autre, plus petite, en noir et blanc. »

J'ai plié la page en quatre et je l'ai mise dans ma petite trousse, dans la même pochette que celle où se trouvait la photo de Papa et Maman ; j'ai remis le tout dans la poche arrière de mon jeans. Elle a pris la revue ; elle était contente.

J'ai pris une cuvette d'eau et j'ai fait une toilette sommaire en attendant d'aller encore cet après-midi à la rivière. Pour me brosser les dents, j'ai utilisé une racine odorante de citronnelle. Maman m'a proposé le petit déjeuner, j'ai refusé en disant que j'attendais qu'Asjha finisse de balayer, et elle de piler, pour que nous puissions le prendre ensemble. J'étais gênée d'être la seule à ne rien faire et je leur ai demandé si je ne pouvais pas les aider à faire une corvée :

« Tu nous aideras à rouir les tubercules de manioc après le petit déjeuner. »

J'avais l'estomac creux et j'espérais que le petit déjeuner serait copieux. En attendant qu'elles finissent leur travail, j'ai décidé de faire un petit tour du village.

Il n'était pas très grand mais il était propre. La veille en arrivant, avec mon regard de citadine, je n'avais vu que la pauvreté. Je n'avais pas vu ces manguiers qui regorgeaient de fruits juteux, ces safoutiers dont les fruits commençaient à bleuir, donc prêts à être récoltés, les mandariniers. Je suis allée tout au bout du village, à la lisière de la forêt…

À peine avais-je entendu des bruits de moteur que le premier hélicoptère était déjà sur le village. Un autre a surgi du côté opposé et les deux se sont aussitôt mis à nous bombarder. Ils passaient, virevoltaient sur eux-mêmes et revenaient. Ils n'avaient rien à craindre puisque ces pauvres villageois n'avaient pas d'armes antiaériennes, même pas un simple kalachnikov. J'ai entendu des cris, des hurlements. Je ne sais pas si c'étaient des bombes incendiaires mais plusieurs maisons ont pris feu. Puis ils sont partis, vers l'est.

J'ai couru vers le village, vers la maison. Je ne suis pas arrivée que de nouveaux bombardements ont commencé, cette fois-ci du côté de la route. Des blindés sur roues. Et un bahut d'où ont sauté des militaires. Ils hurlaient, tiraient sur tout. J'ai repris ma fuite vers la forêt et me suis cachée pour observer. J'ai vu le chef du village plaider, expliquer qu'ils n'étaient pas armés.

« Vous avez abrité des miliciens tchétchènes, a hurlé celui qui commandait.

— Ce n'est pas vrai, nous avons donné l'hospitalité à des pauvres gens qui

fuyaient.

— Tais-toi ! »

Et pan, il l’a tué à bout portant.

« Nous n’allons pas nous laisser embêter par des morpions ! a-t-il fait en s’adressant à ses hommes. Détruisez-moi tous les arbres fruitiers comme dans les autres villages. On va affamer tous ceux qui se cachent dans les forêts. »

Tandis que les uns s’étaient mis à abattre systématiquement les manguiers, les safoutiers, les mandariniers, d’autres ont tourné leurs canons vers la forêt et se sont mis à tirer. Je ne sais par quel miracle la première salve ne m’a pas déchiquetée puisqu’elle est tombée à moins de trois mètres, soulevant une énorme quantité de terre. La sagesse voulait que je reste planquée, plaquée contre le sol, mais l’instinct a été plus fort et j’ai perdu la tête.

Je me suis levée et, paniquée, affolée, je me suis mise à foncer à l’intérieur de la forêt. Mes pieds ont heurté des ronces qui ont déchiré la toile de mes tennis, exposant mes orteils, mes jambes se sont empêtrées dans des lianes qui m’ont fait piquer du nez, des épines ont déchiré mon T-shirt et le tissu pourtant réputé solide de mon jeans, des herbes tranchantes comme des rasoirs ont lacéré mes bras, mes mains et mon visage, et pourtant je continuais à poser un pied devant l’autre de façon mécanique, geste inné garantissant ma survie. Je ne pensais plus au serpent qui pourrait me mordre, au scorpion qui pourrait me piquer avec son aiguillon venimeux, ni au gorille face auquel je pourrais me retrouver puisque j’étais dans le territoire des gorilles, ni à la panthère en quête de gibier sur ces terres. J’avais oublié les corolles des fleurs carnivores aux grands pétales dans lesquelles je pourrais être engloutie et absorbée. Je ne sais combien de temps j’ai couru ainsi, des heures peut-être, jusqu’au moment où j’ai senti que la forêt était plus sombre que d’habitude et qu’elle dégageait une fraîcheur inhabituelle. Je me suis effondrée contre un tronc d’arbre, essoufflée, la rate douloureuse. Je n’ai pas eu le temps de m’apitoyer sur moi-même qu’un grondement de tonnerre a ébranlé le monde autour de moi. Un gigantesque éclair a pu transpercer l’épaisse canopée pour embraser un bref instant la pénombre et cela n’a pas tardé, un immense orage tropical s’est mis à s’abattre sur la sylve.

Il faut vivre un orage dans la forêt pour avoir une idée des forces cataclysmiques qui, à travers des éternités, ont façonné la face de la planète. Ici, le tonnerre était d’abord un grondement sourd comme un roulement de tambour par-dessus la voûte forestière, puis tout d’un coup explosait en une déflagration de sons et de lumières mêlés. On avait tôt fait d’oublier l’origine céleste de l’explosion car, décomposés par les multiples poches d’écho de la forêt qui se les renvoyaient dans un chaos de fréquences diverses, les sons de la déflagration se

transformaient en forces telluriques qui faisaient vibrer les fondements mêmes de l'immense sylve. Quant à lumière, elle ne se contentait pas seulement d'épuiser son énergie à illuminer cette pénombre que même le soleil n'arrivait pas à percer, car, de temps à autre, elle frappait la cime de ces arbres géants qui avaient osé défier le ciel et ceux-ci, touchés à mort, émettaient des craquements plaintifs avant de s'effondrer lourdement dans un vacarme cataclysmal pour se laisser consumer lentement par les feux de la foudre.

Je me suis abritée au pied d'un grand arbre dont le tronc à la base était soutenu par des contreforts. Je me suis rencognée dans un de ces contreforts, je me suis recroquevillée, ratatinée toute petite pour me soustraire à la furie des forces de la nature déchaînées autour de moi. À regarder ces arbres gigantesques, à penser aux éléphants mastodontes et aux sauriens préhistoriques aux écailles géologiques, à voir la force de cet orage déferlant et les incessantes illuminations du ciel, je me suis crue projetée en ce temps primitif où se formait la planète, bien longtemps avant l'apparition de notre pauvre espèce humaine, en ces temps où les tonnerres et les éclairs, les eaux et les boues argileuses, l'azote et l'oxygène, brassaient tumultueusement la soupe prébiotique d'où ont fini par émerger les premières molécules de la vie. Je me suis trouvée petite, insignifiante, minuscule comme une puce, petite poussière d'atome dont la disparition ne changerait pas d'un femtogramme la masse de l'univers.

Et je me suis souvenue qu'il ne fallait pas s'abriter sous un grand arbre pendant un orage. La peur m'a reprise. Je me suis encore levée. Le sol n'était plus qu'un amalgame de boue et de feuilles mortes, la marche était difficile. J'ai traversé un bosquet de bambous, contourné des racines échasses pour finalement me retrouver sous un couvert de bananiers sauvages. Au moins, leurs feuilles me protégeaient un peu de la pluie, même si épisodiquement elles laissaient passer des trombes d'eau qui dégoulinaient sur tout mon corps.

J'avais l'impression d'avoir passé quarante jours et quarante nuits dans ce déluge lorsque enfin les coups de tonnerre se sont faits de plus en plus lointains et les éclairs de plus en plus espacés. Mais si les eaux tombant du ciel s'étaient totalement arrêtées, les eaux de la forêt couraient toujours. On les voyait circuler partout : par les becs verseurs des feuilles qui les déversaient aux étages plus bas, par leur ruissellement le long des troncs lisses ou cannelés, par les ruisseaux impromptus qui coulaient dans des ravines sur des pentes érodées.

La nuit était certainement tombée maintenant. J'étais trempée et j'avais froid. Je crevais de faim et j'ai regretté de ne pas avoir aussitôt pris le petit déjeuner qu'Asjha et sa mère m'avaient offert. Que faire ? Je ne pouvais pas m'aventurer à marcher dans l'obscurité à la recherche de baies sauvages. Ah, si le hasard de

mes pas pouvait me faire atterrir chez les Pygmées ! Forts de notre grande taille, en fait lilliputienne devant un gorille, nous nous dressions sur nos ergots en les traitant de peuple primitif, de « gens de la forêt ». Cette stupide arrogance me sautait maintenant aux yeux, car ce que je souhaitais le plus au monde en ce moment était d'être une petite femme pygmée nageant dans la forêt comme un poisson dans l'eau, insaisissable comme une anguille, se faufilant entre les feuilles et les lianes comme un serpent, nyctalope comme une chouette, tournant à son avantage tous les pièges et leurres de la forêt.

J'ai repéré un autre arbre à contrefort et j'ai essayé de m'y cacher tant bien que mal pour y passer la nuit à l'abri des fauves prédateurs et aussi, à ma fervente prière, à l'abri des reptiles.

*

Par le pépiement des oiseaux et par la clarté diffuse éclairant le sous-bois, j'ai su qu'un nouveau jour s'était levé et qu'il était temps de bouger avant que je ne meure ankylosée. Dans cet océan de verdure où j'étais noyée, sans repères, et où toutes les directions présentaient pour moi les mêmes risques ou avantages, j'ai choisi par un atavisme que les humains partageaient avec les plantes de me tourner vers le soleil, vers la lumière. Oui, je le savais, toute la vie des plantes de la forêt n'était qu'une course perpétuelle vers la lumière : j'ai ainsi décidé d'utiliser comme rose des vents la direction vers laquelle se penchaient les lianes grimpantes. Je me suis donc dirigée vers ce que je supposais être l'est.

J'ai marché longtemps, pataugeant dans la gadoue des feuilles mortes et pourrissantes, glissant, tombant. Mes tennis n'étaient plus qu'une semelle de sandale retenue par des lacets, toute la toile étant déchirée. J'avais faim. Je devais manger, je devais survivre. Les Pygmées survivent bien en forêt, pourquoi pas moi ? Ben, ils connaissaient des fruits comestibles que je ne connaissais pas. Par exemple, cette baie là-bas, ronde et juteuse, couleur de goyave. Oui, je tends la main, méfie-toi, souvent les plantes vénéneuses, tout comme les prédateurs, se camouflent en couleurs rassurantes pour piéger leurs victimes. Ne cédons pas à la tentation. Je passe.

J'ai soudain débouché sur une clairière. Une clairière en pleine forêt équatoriale ? En voyant l'énorme souche d'un bois d'okoumé debout comme un cou coupé, j'ai tout de suite compris que c'était une zone d'exploitation forestière. Je ne savais pas que les exploitants forestiers avaient déjà pénétré si

loin au cœur de nos bois. La forte lumière de l'éclaircie m'a éblouie pendant un moment. J'ai avancé. Dans le creux d'un arbre tombé, j'ai vu de l'eau de pluie accumulée ; elle était étonnamment limpide. Je me suis agenouillée, j'ai trempé mes lèvres et j'ai bu, j'ai bu. Et je me suis assise le dos contre le tronc. La faim me tenaillait ; si je ne mangeais pas quelque chose tout de suite, je ne pourrais pas continuer. Mais quoi ?

J'ai entendu des grognements. Un gorille ? Je me suis planquée précipitamment derrière le tronc. J'ai vu sortir un porc sauvage. J'ai d'abord cru que c'était un sanglier, mais c'était une femelle puisque trois marcassins tournaient autour d'elle, tantôt plongeant leur groin dans la terre, tantôt le relevant en couinant : ils se gavaient d'un régime de bananes. Des bananes, de la nourriture peut-être pas tombée du ciel comme une manne, mais certainement tombée d'un bananier durant l'orage. Il me fallait ces bananes !

J'ai pris un gros caillou et je me suis avancée vers l'animal. J'avais cru qu'étant une bête sauvage n'ayant jamais aperçu un être humain, elle allait déguerpir sans demander son reste devant cette créature bipède sortie elle ne savait d'où. Na ! Elle est restée debout à me regarder. Nous nous sommes regardées. Elle ne bougeait toujours pas et j'avais même l'impression qu'elle me défiait. Le pauvre animal ne savait peut-être pas que sur cette planète nous étions l'espèce supérieure et que tout ce qui s'y trouvait nous appartenait. Peu importe qu'il ait trouvé ce régime de bananes, peu importe les difficultés et les peines qu'il avait eues pour l'avoir, il était maintenant à moi, j'en avais décidé ainsi. Mais la bête ne l'entendait pas ainsi. Je voulais ces bananes pour moi tandis qu'elle, comme toute mère, les voulait pour ses petits. La force. Utiliser la force. J'ai bien calé dans ma main gauche la grosse pierre que j'avais ramassée et avec toute l'énergie qui me restait, je la lui ai lancée. Le résultat n'a pas été ce que j'espérais, la bête n'a pas décampé sous le choc du coup, bien au contraire, mon geste a provoqué sa colère et, en retour, elle a foncé sur moi. J'ai saisi une grosse trique traînant à ma portée et j'ai attendu, prête à lui fracasser la hure avec toute la force qui me restait encore. Mon pied a malencontreusement glissé juste au moment où j'allais porter le coup. Je suis tombée. La bête m'a donné un coup de boutoir si violent que j'ai roulé dans la boue ; cependant, en une prise habile, j'ai réussi à lui saisir le groin et j'ai essayé de l'étouffer en lui serrant la gueule et les naseaux : malheureusement mes mains boueuses ont glissé au bout d'un moment, me forçant à enlacer la bête à mi-corps comme on enlace son adversaire dans un combat de lutte sénégalaise. Nous avons roulé toutes les deux dans la gadoue marécageuse et je me suis retrouvée un moment sous l'énorme masse du porc sauvage ; j'ai cru que mes côtes allaient se briser. J'allais mourir

étouffée. Avec l'énergie du désespoir, j'ai donné un coup de collier qui a dégagé mon torse du poids de l'animal, ce qui m'a permis de lui balancer un violent uppercut gauche dans l'œil. La bête a couiné (de douleur ou de colère ?), a relevé la tête et, finalement vaincue, s'est retournée et s'est mise à courir vers ses petits qui émettaient des grognements geignards. Je me suis relevée, essoufflée, furieuse et honteuse ; j'ai repris la trique et j'ai poursuivi cette espèce de connasse de nana de phacochère. Je voulais la tuer pour ne pas m'avoir laissé ces bananes, la tuer pour m'avoir humiliée, mais plus leste que son corps massif ne pouvait le laisser imaginer, la laie avait déjà disparu dans la forêt avec ses marcassins privés de bouffe qui continuaient à geindre misérablement.

J'ai essuyé mes mains boueuses sur le revers de mon T-shirt et, comme une bête sauvage, je me suis jetée sur les fruits. J'ai arraché la première banane, l'ai épluchée et jetée dans ma bouche. Puis une deuxième. Puis une troisième. Le souffle court, je les avalais aussi rapidement que j'épluchais. Finalement gavée, trop peut-être, je me suis levée pour aller encore boire de l'eau dans l'écuelle du tronc d'arbre. Mes mains étant trop sales, j'ai plongé directement ma bouche dans le liquide comme s'abreuvent les animaux. À nouveau debout, encore hébétée, j'ai voulu continuer ma route mais malgré toute ma volonté, je ne pouvais plus arquer. Une grande fatigue et un grand désespoir se sont abattus sur moi. Je me suis laissée tomber à terre, j'ai fermé les yeux et je me suis mise à pleurer.

26

Laokolé

Je me promenais dans un zoo. Tout d’un coup, des bruits horribles montèrent du côté de la cage des animaux ; deux gorilles mâles se défiaient pour une femelle, ils bombaient le torse, et grognaient. Un des gorilles réussit à arracher les grilles de sa cage et sortit. Il courut droit arracher celles de la cage de la femelle pour laquelle ils luttaient et dans une soudaine crise de rage, les deux gorilles se mirent à arracher les grilles de toutes les cages du zoo. Et tous les animaux du parc étaient dehors : lions, panthères, serpents, zèbres, éléphants et puis ce furent tous les animaux du monde, des kangourous, des ours, des mammouths, des dinosaures, des brontosaures qui fuyaient en un vacarme d’apocalypse et faisaient trembler la terre sous leur piétinement. Le ciel s’assombrit soudainement et se mit à vibrer sous les roulements de tonnerre et les zébrures des éclairs. On ne pouvait plus distinguer les hommes des animaux au milieu de cet univers de forces déchaînées ; la panique était telle que même les arbres réussirent, à force de se tordre, à arracher leurs racines de la terre et se mirent à courir. Je me mis à courir aussi mais mes pieds glissèrent dans la gadoue du sol détrempé, et au moment où je faillis me faire encorner par les défenses incurvées d’un phacochère, un grondement venu du ciel fit détaler la bête. Le bruit persistant me réveilla. J’ouvris les yeux : ce n’était plus un rêve, le bruit persistait.

Sans aucun doute, c’était le bruit d’un moteur. Il ronronnait par-dessus la forêt, à environ un kilomètre de l’endroit où j’étais. J’ai d’abord pensé aux tronçonneuses des forestiers et j’ai sauté de joie car cela voulait dire que j’étais sauvée. J’ai tendu l’oreille pour bien localiser la direction du son mais celui-ci approchait si rapidement qu’il était déjà au-dessus de la clairière avant même que je ne me lève. Un hélicoptère. D’abord suspendu comme une libellule, il a amorcé une descente lente et contrôlée. C’était tellement inattendu que je suis restée figée sur place, pendant quelques secondes. Comment ces militaires m’avaient-ils repérée, moi, minuscule cellule dans cette immense jungle ? Je ne suis sortie de mon état cataleptique qu’au moment où les roues de l’appareil ont touché terre et que le changement de son du moteur m’a indiqué que les pales

commençaient à s’arrêter. J’ai bondi derrière un gros arbre pour me camoufler. Le moteur arrêté, deux hommes en armes et en uniforme ont sauté par terre. Un Blanc est ensuite descendu. Un mercenaire ? Un deuxième hélicoptère a suivi et s’est posé. Deux autres personnes sont descendues, dont une femme blanche. La femme s’est mise à parler dans un talkie-walkie. J’entendais bien ce qu’elle disait mais je ne comprenais pas.

« Nous avons atterri… Oui, dans la clairière exactement comme prévu… Une demi-heure ? C’est bon… Deux ? Magnifique !… Le mâle ?… Oui, c’est très efficace comme somnifère. L’équipe arrive. O.K. Terminé. »

Ils se sont dirigés vers la forêt comme s’ils savaient exactement où ils allaient, laissant les deux militaires garder les hélicoptères. L’un d’entre eux a pris la direction où je m’étais cachée. Ça y est. Ils m’avaient repérée. Cinq mètres, quatre, trois, deux. Il s’est arrêté à deux mètres à peine de moi. Je n’osais pas respirer et je me suis écrasée un peu plus encore contre le tronc d’arbre, comme un pou s’accroche sur le cuir chevelu. Il a défait les boutons de son pantalon, a sorti son sexe et s’est mis à uriner. J’ai poussé un soupir de soulagement.

Ceux qui étaient partis en forêt n’ont pas tardé. Partis à trois, ils sont revenus à sept, trimballant deux énormes masses inanimées. Quand ils se sont approchés, j’ai vu ce qu’ils portaient avec tant de difficulté : deux gros gorilles !

Quand ils sont arrivés près de l’hélicoptère, la dame a inspecté les deux bêtes prises chacune dans un filet et a demandé de leur injecter une autre dose de somnifère. J’ai alors compris que ce n’étaient pas des mercenaires, mais des écologistes chargés de sauver les espèces menacées. En ce moment, je me considérais comme une espèce menacée ; s’ils pouvaient sauver des animaux, ils pouvaient aussi me sauver.

Je suis sortie de ma cachette, les mains en l’air pour éviter toute équivoque, et je me suis mise à courir vers eux en criant au secours. Ils se sont retournés vers moi, surpris. Les soldats qui avaient déjà braqué leurs armes sur moi les ont rabaissées quand ils ont vu mes bras levés et peut-être la condition dans laquelle j’étais, bipède sale et sauvage surgissant de la forêt. Je me suis précipitée vers la seule femme du groupe, en tablant sur la solidarité féminine. Les soldats m’ont retenue.

« Emmenez-moi avec vous, je vous en supplie, je suis perdue dans la forêt, des miliciens me poursuivent, ils vont me tuer, j’ai faim. »

Ils devaient trouver mes propos incohérents car je n’arrivais pas à débiter de façon ordonnée et logique mon aventure. La dame m’a interrompue :

« Écoutez, nous ne nous occupons pas de guerre. Nous sommes l’institut international pour la protection des gorilles et chimpanzés. Nous sommes là pour

en évacuer autant que possible car ils sont menacés par cette stupide guerre où l'on massacre même des animaux, de pauvres animaux innocents.

— Pourquoi eux, et pas moi ? ai je plaidé.

— Parce que la disparition de ces grands singes serait une grande perte pour l'humanité.

— Pourquoi eux et pas moi ? ai-je encore répété.

— Parce que vous n'êtes pas un singe !

— Si, je suis un singe », ai-je fait et, les jambes arquées, je me suis mise à grogner, à mimer la démarche d'un gorille et en faisant comme si je m'empiffrais de bananes. J'étais désespérée.

« C'est pas possible… Elle est folle. Dépêchons-nous, il y en a peut-être des dizaines comme elles qui vont surgir de ces bois. »

Les soldats ont eu peur et ont commencé à me regarder de façon bizarre, comme si j'étais un faune avec des cornes et des pieds de bouc. Tout en continuant à me lorgner, ils ont aidé les autres qui s'acharnaient à fixer les filets emmaillotant les gorilles endormis à un crochet qui pendait du compartiment à bagages de chacun des hélicos.

La solidarité féminine n'ayant pas marché, j'ai tenté ma chance auprès de l'homme qui, avec ses jumelles, observait l'endroit d'où j'étais sortie. « Ne m'abandonnez pas dans cette jungle, ce serait ma mort, je serai dévorée par les panthères, étouffée par les boas constrictors, digérée par les sucs d'immenses fleurs carnivores ou tout simplement tuée par les militaires qui pourchassent les populations des villages.

— Jane, qu'est-ce qu'on fait de cette malheureuse ? a-t-il demandé à la femme qui devait être le chef de mission.

— Nous ne sommes pas autorisés à prendre des passagers, a dit la femme. L'assurance ne couvre que les animaux. Tout ce que nous pouvons faire, c'est signaler sa présence aux autorités. »

Il m'a regardée comme pour me dire qu'il ne pouvait rien faire. Je pense que j'ai continué à parler, à m'agiter, jusqu'au moment où ils sont tous remontés dans les appareils. Avant de refermer la porte d'accès, la dame m'a jeté un dernier coup d'œil, puis comme elle avait probablement l'habitude de faire à ses chimpanzés ou à ses chiens domestiques, elle m'a lancé un paquet de biscuits. De rage, j'ai écrasé le paquet sous mes pieds dans la gadoue. Les pales puis les rotors des hélicoptères se sont mis à tourner ; le premier appareil a commencé à s'élever lentement, puis, arrivés à une certaine hauteur, ils ont commencé à hélitreuiller le premier gorille. Quand j'ai vu la grosse masse disparaître à

l’intérieur de l’appareil, j’ai compris que j’étais définitivement abandonnée. Courir vers le second appareil, m’accrocher au gorille, m’élever avec lui… mes doigts n’ont pas pu saisir les mailles du filet, l’appareil a amorcé son ascension, puis l’hélitreuillage… j’ai fait de petits bonds vains vers le filet. Les deux appareils n’étaient plus que ronronnements s’atténuant peu à peu au-dessus de la forêt.

Si je tombe, si je m’assois, si je me repose, je ne me relèverai plus jamais. Marcher, avancer, un pas après l’autre et cela, répété à l’infini. Les layons tracés par les forestiers me mèneront certainement sur une grande route quelque part, puisqu’ils devaient bien évacuer leurs grumes, et je me trouve justement sur l’un de ces layons. Marcher, avancer, pas après pas ; tituber mais ne pas tomber, toujours avancer…

27

Johnny dit Chien Méchant

Nous avons chômé pendant trois ou quatre jours, nous promenant dans les rues de notre quartier, désœuvrés. Notre désœuvrement était rendu encore plus insupportable par le gros orage qui s'était abattu sur la ville, nous empêchant de sortir pendant presque deux jours. Il avait commencé à la mi-journée, avait duré toute la nuit, déversant de gigantesques trombes d'eau qui à leur tour ont transformé nos rues en d'impétueux torrents. J'étais heureux de ne pas habiter le quartier Kandahar car, à voir la violence de ces eaux qui déferlaient dans les rues sans canalisations, creusant des ravines, arrachant les toitures des maisons et faisant crouler celles construites en pisé, il ne faisait aucun doute que les morts enterrées sommairement avaient certainement été déterrés et devaient flotter comme des chiens crevés au fil de l'eau, avec les cadavres qui jonchaient déjà, çà et là, les rues et les parcelles.

La fin de l'orage ne signifiait pas la fin immédiate de notre consignation à domicile ; il nous a fallu attendre le lendemain pour sortir, après que les gros marigots et les flaques d'eau stagnantes qui empêchaient de circuler à pied ou en voiture se sont évaporés sous le soleil tropical.

Je suis reparti à la recherche de Giap dès que les rues sont redevenues praticables parce que je ne savais plus où prendre des ordres. La plupart des commandos s'étaient fragmentés en petites bandes souvent rivales et j'ai essayé en vain de reconstituer les Tigres Rugissants. Ce n'était pas faute d'avoir essayé. Quand j'ai commencé la tournée pour essayer de récupérer mes anciens éléments, le premier sur lequel je suis tombé a été Mâle-Lourd. Je lui ai demandé de faire table rase du passé et de venir avec moi ; il m'a répliqué avec morgue qu'il était maintenant son propre chef et qu'il ne suivrait plus personne, surtout pas moi. Au moment où je voulais le quitter, il m'a lancé, narquois : « Eh, dis-moi, où est la fameuse Lovelita ? Celle pour laquelle tu as failli me tuer ? Où est-elle maintenant, hein ? » Je ne savais pas qui lui avait dit que Lovelita avait été tuée mais je me doutais que la rumeur devait courir dans tout le quartier que la

copine de Chien Méchant s'était fait revolvériser. Cela m'a foutu en colère et j'ai insulté le sexe de sa mère. Je voulais buter Mâle-Lourd, là, tout de suite, mais j'ai vu qu'il n'était pas seul, il était entouré de quatre types armés qui, je suppose, faisaient partie de sa nouvelle bande. J'ai ravalé ma colère ; il ne perdait rien pour attendre, son heure viendrait.

Je n'ai pu récupérer que deux fidèles, Piston et Petit Piment. Je les ai invités à venir prendre une bière avec moi pour discuter de nos projets d'avenir ; pour moi, la première action à entreprendre était claire : détruire la hutte derrière laquelle Lovelita m'avait surpris hier soir et ruiner son propriétaire, et encore j'étais généreux. J'aurais pu carrément le zigouiller. Parce que si sa hutte n'avait pas été là, je n'y aurais pas emmené cette pute d'Abissélékou, Lovelita ne m'aurait pas surpris et ne se serait pas fait tuer.

Nous étions là en train d'écluser chacun une bonne bière bien fraîche dans ce bar en plein air lorsque nous avons vu un camion trimballant une vingtaine de miliciens. Le camion s'est arrêté et tous sont descendus et évidemment n'ont pas attendu d'être servis. Armes à la main, ils ont saisi des palettes entières de bière qu'ils ont chargées dans le camion. Le propriétaire les suppliait de payer, ils l'ont repoussé à coups de crosse et lui ont dit que c'était là sa contribution à la guerre et que s'il n'était pas content, qu'il aille se plaindre auprès du président de la République. C'était marrant. Voyant cela, mes compagnons et moi avons décidé à notre tour de participer à l'effort de guerre en ne payant pas nos boissons. Au moment où ils remontaient dans leur bahut, j'ai aperçu Idi Amin. On nous avait dit qu'il avait été pris, torturé et tué par les Tchétchènes ; c'était même l'une des raisons pour lesquelles nous avions attaqué Kandahar ! Il tenait à la main un fusil d'assaut américain, un M16, et il avait noué autour de sa tête un foulard aux couleurs du drapeau yankee. Où avait-il trouvé tout cela ? Je l'ai hélé : « Idi Amin ! »

Il m'a vu et a trimballé son énorme tas de muscles vers moi avec un large sourire ; nous étions contents de nous revoir, comme deux parents longtemps séparés.

« Matiti Mabé, heureux de te revoir !

— Je m'appelle maintenant Chien Méchant.

— Ben moi aussi, je ne m'appelle plus Idi Amin, c'était trop con. Maintenant je suis Chuck.

— Chuck ?

— Ouais, Chuck Norris.

— O.K. Chuck, qu'est-ce qui se passe ?

— On va en mission. On va récupérer les réfugiés pour les conduire dans les camps.

— Ouais, je viens avec vous. »

Petit Piment et Piston se sont joints à moi, et nous avons sauté dans le véhicule. C'est en écoutant le récit d'Idi Amin alias Chuck Norris que j'ai compris pourquoi il y avait ce défilé incessant d'hélicoptères MI8 et MI24 de fabrication russe dans notre ciel. Ils allaient bombarder les villages qu'ils soupçonnaient d'abriter des Tchétchènes. Après quatre jours de bombardements intensifs, les villageois apeurés refluaient vers la ville. Nous devions assurer leur sécurité dans le couloir humanitaire qu'ils devaient emprunter.

Spectaculaire mouvement inverse des premiers réfugiés qui, eux, fuyaient vers la forêt. De longues colonnes de femmes et d'enfants amaigris, rongés par la faim et la maladie, parmi lesquels se trouvaient quelques hommes. Il est vrai que ces gens sortaient des forêts parce que notre nouveau gouvernement avait donné des assurances publiques au HCR et autres ONG que leur sécurité était garantie, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne fallait pas neutraliser ces bandits de terroristes qui étaient parmi eux. Nous avions ainsi établi des barrages le long de la route pour filtrer les arrivants. Nous arrêtions les jeunes gens qui par leur démarche, leur façon de pencher l'épaule ou leurs mains rugueuses pouvaient laisser deviner qu'ils avaient utilisé des armes. Nous les poussions quelques mètres dans la brousse et pan, bon voyage. Il fallait assurer la sécurité du pays. Certains avaient la vie sauve quand leurs parents nous offraient de l'argent en nous suppliant mais plus souvent on prenait et l'argent et la vie de leur cher enfant si celui-ci semblait avoir une démarche ou un regard de terroriste. D'autres nous prenaient pour des idiots en prétendant qu'ils n'étaient pas mayi-dogos, mais un simple coup d'œil sur leur carte d'identité nous révélait que leurs noms commençaient avec un A, un X ou un T, typiques des gens de cette région ; on leur réglait alors leur compte illico presto.

Nous avons continué notre boulot pendant deux jours, puis des radios étrangères, la presse internationale, des organisations locales se disant des associations pour défendre les droits humains mais acquises au pouvoir vaincu, ont commencé à raconter n'importe quoi sur nous, notamment que nous terrorisions les populations civiles, que nous les rançonnions et que nous pratiquions des exécutions sommaires, au lieu de faire un petit effort pour comprendre que nous n'exécutions que les bandits mayi-dogos pour empêcher qu'ils ne reforment leurs milices et que les jeunes gens que nous allions régulièrement kidnapper dans les centres de regroupement des réfugiés étaient tous des jeunes terroristes. Sous la pression de ces mensonges, notre

gouvernement qui n'avait rien à cacher a accepté que des équipes de la Croix-Rouge, de Médecins sans frontières et du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés accompagnent ces réfugiés de la forêt vierge. Comme nous ne pouvions plus faire tranquillement et à huis clos notre travail, nous avons été redéployés ailleurs dans la ville.

C'est pendant l'une de nos patrouilles en ville que nous sommes tombés tout à fait par hasard sur Giap. J'ai pratiquement sauté à son cou. Nous lui avons parlé de notre recherche vaine pour le retrouver et maintenant que nous l'avions retrouvé, nous étions prêts à nous mettre à sa disposition.

Il nous a demandé de ne plus l'appeler « général » car il avait changé de statut. Il était maintenant un vrai militaire, intégré dans l'armée directement comme caporal-chef. Sacré Giap ! Celui-là, il nous surprendra toujours, il avait toujours une longueur d'avance sur nous. Quand je pense que c'était à moi qu'il devait son nom prestigieux, que c'était grâce à moi qu'il s'était fait recruter dans la milice, que j'avais plus d'éducation que lui qui n'avait jamais dépassé le cours débutant et que maintenant il était soldat tandis que moi je n'étais rien, j'ai compris que le monde était vraiment injuste. Mais ce n'était pas tout, il avait eu une promotion plus spectaculaire encore : il était désormais membre de la garde rapprochée de notre président ! Vous vous rendez compte ? Le sommet, quoi ! La vie du président, entre vos mains !

Cette rencontre ne pouvait mieux tomber. Giap a dit qu'il nous ferait recruter pour assurer la sécurité du camp de réfugiés durant la visite du chef de l'État. Après la campagne grotesque et mensongère de la presse étrangère et de ses valets locaux, le président de la République allait visiter un de ces camps et démentir ainsi la propagande que ces anciens dirigeants, assassins génocidaires vaincus, continuaient à déverser à l'étranger sur leurs sites Internet et sur les ondes des radios internationales en rêvant de coup d'État.

*

Nous étions là des heures avant l'arrivée du président et son épouse pour préparer la cérémonie et mettre en place les premiers éléments du système de sécurité. Nous avions passé des heures à arracher les étiquettes des organisations caritatives qui avaient offert les dons pour les remplacer par celles d'« Enfance-Solidarité », le nom de l'association non-gouvernementale de l'épouse du chef de l'État. Nous avions sélectionné six réfugiés, trois jeunes filles et trois jeunes

garçons dont les ravages de la faim et de la malnutrition ne se voyaient pas trop sur leur physique et nous leur avions donné des vêtements neufs. Nous leur avions fait répéter plusieurs fois ce qu'ils devaient dire devant la caméra et devant le président de la République et surtout en n'oubliant pas de dire un grand merci à la femme du président qu'ils devaient tous appeler « Maman ». Nous avions ensuite placé un cordon de sécurité autour de l'estrade où devait se tenir le président.

L'excitation était à son comble quand nous avons vu passer l'hélicoptère de surveillance qui précédait tout déplacement du chef et quand nous avons entendu les sirènes. Les réfugiés se pressaient tellement contre les barrières qu'ils risquaient de mettre en danger notre chef bien-aimé et nous étions obligés de les repousser à coups de crosse.

Accompagné de sa légitime épouse, le chef est enfin arrivé, protégé par une forêt de fusils. Giap était en pointe, portant de grosses lunettes noires comme un agent du FBI. Il n'avait plus sa kalachnikov mais portait une nouvelle arme automatique dont je n'ai pas pu déterminer l'origine. Les enfants des réfugiés mayi-dogos se sont spontanément mis à chanter :

« Papa a yo, nzala essili
Mama a yo, nzala essili

Papa est là, nous n'avons plus faim
Maman est là, nous n'avons plus faim »

C'était tellement émouvant de voir à quel point notre chef était aimé que, bien que chargé de la sécurité, c'est-à-dire rester calme et vigilant, ne pas céder à l'émotion, mes lèvres n'ont pas pu résister à accompagner en silence les paroles d'enthousiasme qui fusaient dans la foule : « Papa a restauré la paix dans le pays, vive Papa ! », « Nous te demandons de rester au pouvoir pour achever l'œuvre que tu as commencée car sans toi la guerre recommencerait… », « Comme Muhammad Ali, personne ne peut te battre, tu les mets tous K.O… » Le chef était radieux et son épouse encore plus. Les enfants que nous avions sélectionnés étaient sagement alignés devant l'estrade. La présidente a dit quelques mots et a offert le premier gâteau à une petite fille de cinq ou six ans, souriant dans sa robe toute neuve offerte par Enfance-Solidarité ; puis dans un geste de maman affectueuse, elle a pris l'enfant dans ses bras, et devant les caméras, non

seulement de notre télévision nationale, mais devant les caméras du monde entier, elle l'a embrassée plusieurs fois sous les bravos de la foule. Après une scène pareille, je ne voyais plus comment ces désinformateurs pourraient encore dire que les réfugiés étaient maltraités.

Le chef a alors parlé pendant que l'hélicoptère circulait en haut et que nous redoublions de vigilance. Il a commencé par remercier les réfugiés pour leur accueil enthousiaste en leur promettant qu'ils regagneraient leurs quartiers bientôt, dès que les conditions d'hygiène seraient garanties, et à ce propos, il a remercié les organisations humanitaires internationales qui avaient apporté leur aide. La France a reçu un hommage particulier de la part de notre chef parce qu'elle avait été la première à venir à notre secours en envoyant dix tonnes de sacs de chaux et mille pelles. Je ne savais pas que nous avions reçu un tel matériel. Les pelles serviraient certainement à nos maçons à creuser des fondations et à mélanger le mortier pour reconstruire les maisons que nous avions détruites, et la chaux à blanchir les murs. Je regrette que la France ne nous ait pas aussi fait don de sacs de ciment car je m'en serais bien procuré une ou deux tonnes pour ma propre baraque.

Le chef de l'État a enfin quitté les lieux et la distribution des produits alimentaires devait commencer comme prévu. Cependant, avant de commencer, nous avons eu l'idée d'en prélever dix pour cent pour nous-mêmes malgré la protestation des représentants des ONG présents. Mais qu'est-ce qu'ils croyaient donc ? Le cabri broute là où il est attaché et qui travaille à l'hôtel bouffe à l'hôtel. Normal donc que nous prenions notre part et l'argent que nous gagnerions en revendant ces produits au marché serait notre salaire bien mérité. Mais dès que ces sinistrés nous ont vus emporter des sacs de nourriture vers nos bahuts garés à l'extérieur du camp, ç'a été l'émeute. Ces enfants malingres qui regardaient nos armes craintivement, ces mères passives un instant plus tôt, tous se sont jetés sur les paquets de biscuits, les sacs de riz, de haricots, les bidons d'huile… Ils ont débordé notre cordon de sécurité. Nous avons alors commencé à cogner avec nos brodequins, nos crosses. Même la gamine qui avait été embrassée par l'épouse du chef de l'État, la vedette du jour, celle qui allait être montrée à la télévision nationale et dans le monde entier n'avait plus aucune dignité, elle faisait honte à notre pays et à la femme de notre président : elle avait d'abord commencé par ramasser des morceaux de biscuits qui étaient tombés par terre et qu'elle avait fourrés dans sa bouche, puis elle avait carrément volé tout un paquet. Voler dès l'âge de cinq, six ans ! Vous vous rendez compte ? La nation était en péril. J'ai détaché ma grosse ceinture de militaire et je lui en ai flanqué un grand coup au moment où elle tendait la main pour prendre une boîte

de lait en poudre. La ceinture a raté sa cible et a frappé la boîte qui s'est envolée. J'ai relevé le ceinturon par-dessus ma tête et au moment où j'allais l'abattre sur le dos de cette petite voleuse, quelqu'un l'a violemment tiré en arrière et il a échappé de mes mains. Je me suis retourné. J'étais en colère. En face de moi, une jeune femme, en colère elle aussi.

J'ai d'abord roulé mes yeux, froncé mes sourcils, crispé mon menton, cette attitude terrifiante que sait prendre Chien Méchant pour terroriser l'ennemi. Non, elle ne m'a même pas regardé, elle a fait comme si je n'existais pas et, hurlant des mots que mon esprit n'enregistrait même pas tellement il était enveloppé par le brouillard de ma colère, elle s'est précipitée sur la gamine qu'elle a recouverte de son corps. Ma colère a redoublé et, ayant repris le ceinturon, je me suis mis à frapper. Arc-boutée au-dessus du corps de l'enfant, le dos arrondi, elle l'occultait totalement de ma vue. De rage je me suis acharné sur elle. Je l'ai frappée au dos, aux fesses, à la tête, partout, mais elle ne lâchait pas l'enfant qui pendant ce temps pleurait.

J'ai reçu un coup à la tête. Les hommes, qui jusque-là portaient ce regard de honte que l'on retrouve chez les chiens vaincus, s'étaient mis tout d'un coup dans la danse comme s'ils voulaient venger toutes les humiliations qu'eux et leurs femmes avaient subies. Je suis tombé, ils m'ont tapé avec mon propre ceinturon, ils m'ont cogné avec la crosse de mon propre fusil. L'émeute était générale. Si on ne tirait pas, nous étions tous morts. Effectivement, j'ai entendu des coups de feu, des hurlements et, enfin, au bout de je ne sais combien de temps, le calme est revenu, la révolte avait été matée.

Nous avons suspendu la distribution de la nourriture pour punir tout le monde. Ensuite, pour étouffer toute révolte, nous avons fait une rafle dans le camp. Nous avons pris toutes les personnes de quatorze à quarante-cinq ans pour les emmener dans nos camps militaires. C'étaient des terroristes semant la terreur dans le camp des réfugiés. Mais les femmes n'allaient pas s'en sortir aussi facilement cette fois-ci. Chacun d'entre nous en a choisi une jeune et belle, hormis Petit Piment qui en a pris deux, à emmener avec lui. Mais moi je n'avais pas besoin de nana, j'avais besoin de vengeance. Et vous vous en doutez, j'ai fait jeter dans le bahut cette garce par la faute de laquelle je m'étais fait tabasser. Je me serais probablement fait tuer si la révolte n'avait pas finalement été matée par les armes. En tout cas celle-là, elle sentirait passer le feu de ma vengeance. Elle m'a regardé avec mépris dans son T-shirt en lambeaux, serrant toujours la gamine dans ses bras comme pour la protéger du reste du monde.

28

Laokolé

Je me trouve donc dans ce camp de réfugiés. Je ne sais trop comment je m'y suis retrouvée, seuls quelques vagues souvenirs de sons, de voix, de couleurs, qui de temps en temps surgissent, kaléidoscopiques, à travers le brouillard de ma mémoire : une longue marche à travers la forêt ; une grande route de latérite rouge sang, tellement bourbeuse qu'au bout d'un moment les semelles de mes chaussures étaient si épaisses de boue que chaque fois que je soulevais un de mes pieds du sol pour le poser devant l'autre afin de continuer à avancer, j'avais l'impression d'arracher une tonne de charge à la gravitation terrestre ; des jambes flageolantes ; un corps qui s'effondre ; des bruits d'autos ; les mots « elle est vivante… » ; sensation d'eau fraîche le long de mon gosier. Puis plus aucun souvenir. Et je me réveille dans un camion de Médecins sans frontières revenant d'une tournée. Un camp de réfugiés, on me descend.

J'ai trouvé une petite place sous une tente de plastique orange. Tout autour de moi, des enfants maigres aux jambes gonflées d'œdèmes et au ventre ballonné, les cheveux décolorés et le visage prématurément vieilli par la malnutrition et la faim. C'était dur pour moi de regarder ces enfants dont on avait volé l'enfance. Une jeune femme est arrivée ce matin, complètement démunie, accompagnée de sa petite fille d'une douzaine d'années. Elle avançait comme une zombie. Je lui ai fait une place à côté de moi. Elle s'est assise sans se rendre compte qu'elle s'était assise. Elle est restée prostrée longtemps, un mouchoir sur sa tête inclinée, le montant reposant dans la paume ouverte de sa main droite. Elle paraissait vivre dans un univers parallèle. Il était évident que la fatigue n'était pas seule responsable de l'état dans lequel elle et sa fille se trouvaient, il y avait aussi la faim et quelque chose qui tourmentait leurs âmes. La veille, j'avais fait bouillir ma ration de haricots à laquelle j'avais ajouté un peu d'huile de palme pour en relever le goût mais aussi pour en prolonger la conservation sous cette chaleur. Comme il m'en restait un peu, je la leur ai offerte, avec de l'eau. J'ai cru qu'elles allaient se jeter dessus avidement, comme je m'étais jetée sur ces bananes dans

la forêt. Bien au contraire, elles ont mangé lentement comme des gourmets. La mère a bu l'eau que je leur ai tendue et m'a remerciée par ces mots simples : « J'avais oublié le goût du sel. »

Le soir, j'ai offert ma couverture à la petite. Elle s'est endormie aussitôt et la mère s'est mise spontanément à se confier à moi, probablement parce que j'étais la première âme qui avait eu de la compassion envers elle depuis sa fuite. Son mari était un cadre supérieur de banque. Elle m'a raconté que, sortis de la forêt avec son mari et sa fille après les appels des autorités, ils avaient été arrêtés à un point de contrôle le long du soi-disant couloir humanitaire ouvert par ces mêmes autorités. Après les avoir dépouillés de tout – argent, montres, bijoux et téléphone portable –, un soldat avait voulu l'entraîner dans l'herbe pour la violer. Son mari en colère avait tenté de s'interposer ; ils l'avaient saisi, violemment battu et jeté dans un gros camion garé à côté du barrage. Et puis ils l'avaient prise, là, au bord de la route, dans l'herbe et devant sa fille. À plusieurs. Puis ils s'en étaient pris à sa fille ! Une fillette de douze ans ! Elle avait cru devenir folle. L'arrivée d'une équipe de la Croix-Rouge les avait sauvées et c'est ainsi qu'elles s'étaient trouvées dans ce camp. La question qui ne cessait de la hanter : son mari était-il toujours vivant ? Comment le savoir ? Que peut-on dire dans ces cas-là ? Rien. Si le bonheur est collectif, la souffrance est individuelle. Personne d'autre que moi ne peut ressentir la douleur presque physique qui lacère mon cœur chaque fois que je pense à Fofo. Je ne pourrais jamais ressentir la douleur de cette femme comme elle la ressent, mes mots ne pourraient en rien atténuer ce qu'elle a souffert dans sa chair. Dans ces cas-là, il vaut mieux se taire : je me suis tue.

Ce qui est formidable chez les enfants, c'est qu'il n'est pas difficile de les rendre heureux. Ils ne réservent pas leur bonheur pour demain. S'il est là, ils tendent leurs petites mains tout de suite pour le saisir. C'est ainsi qu'ils papillonnaient autour de moi, qu'ils riaient de ce rire léger qui s'envole aussitôt vers le ciel à peine sorti de leur bouche, qu'ils essayaient d'apprendre les chansons que je créais pour eux à l'instant, des chansons avec des animaux, des fleurs et des étoiles. Ils couraient, mimaient des oiseaux en pépiant, bondissaient comme des cabris, miaulaient comme des chats ou rugissaient comme des lions. Ainsi, j'avais réussi à mettre en œuvre mon idée folle : à force de regarder ces enfants qui s'ennuyaient, qui traînaient autour de leurs mères et de voir ces dernières perdues, ne sachant que faire de leur progéniture se morfondant dans ce camp où nous vivions, où la seule distraction était le moment de la

distribution de la ration alimentaire, j'avais décidé de faire quelque chose. Un après-midi, j'ai réuni les enfants qui étaient autour de ma tente, une dizaine, garçons et filles. Je leur ai demandé s'ils voulaient bien jouer avec moi.

Nous avons commencé à jouer au *ndzango*, que les garçons ont adoré car d'habitude c'était un jeu réservé aux filles. Je n'avais pas choisi ce jeu au hasard. Deux adversaires face à face, qui sautillent en claquant des mains et finalement tendent bien haut une jambe, était une bonne occasion pour leur permettre de faire un peu d'exercice. Après le *ndzango* et les chants, j'ai joué au maître d'école. Je leur ai dit :

« Les enfants, je vais vous apprendre une récitation. Répétez après moi : *La main… Voici ma main…*

— … *voici ma main,* ont-ils tous repris en chœur, avec enthousiasme.

— *Elle a cinq doigts…*

— … *elle a cinq doigts…*

— *En voici deux, en voici trois.*

— … *en voici deux, en voici trois.*

— *Celui-ci, le petit bonhomme*

« C'est le gros pouce qu'il se nomme,

« Regardez mes doigts travailler

« Chacun fait son petit métier ! »

La main. Le cerveau. L'un n'allait jamais sans l'autre. Il ne fallait jamais privilégier l'un par rapport à l'autre. Une récitation que mon grand-père, puis mon père et puis moi, avions tous apprise quand nous étions enfants. Et maintenant à mon tour je la transmettais à une nouvelle génération. Cela m'a donné une satisfaction intellectuelle et tout d'un coup j'ai repris espoir dans l'avenir pour la première fois depuis le début de cette stupide guerre : si ces enfants retenaient cette récitation, ils la passeraient à leur tour à leurs enfants ; ainsi, la chaîne de la vie continuerait, tout ne serait pas perdu. Depuis l'aube de l'humanité, c'était ainsi que se transmettait la connaissance, à travers les enfants puis par les enfants de leurs enfants. J'ai regardé leur bouche réciter, leurs doigts courir sur d'autres doigts, pour terminer en les bougeant l'un après l'autre comme s'ils pianotaient des accords arpégés sur les touches d'un clavier. Ils avaient oublié ce triste camp dans lequel ils croupissaient ; ils étaient redevenus des enfants qui faisaient ce que les enfants savaient le plus faire au monde, jouer. Avec leurs petites mains et leur imagination, ils ont construit des maisons et des camions avec des tiges de bambou, avec une boîte de sardines et quatre bouchons de bière ils ont obtenu des voitures qu'ils faisaient rouler sur le sable,

avec des fils de fer ils ont fabriqué des avions, avec des tôles de boîtes de conserve, des bouts de plastique, ils ont érigé des structures que j'avais du mal à définir. À peine leur cerveau concevait-il un objet que leurs mains agiles s'attelaient à le fabriquer, leur imagination trouvant la matière première parmi les objets de rebut hétéroclites qui pullulaient dans le camp. J'étais heureuse.

Si j'étais heureuse, leurs parents l'étaient encore plus. Commencée avec une dizaine d'enfants, mon école – jeux, chants, récitations, petits calculs et dessins avec du charbon de bois sur une grande plaque de contreplaqué qui servait comme tableau de fortune – avait dépassé la vingtaine d'élèves au bout de quelques jours. Pendant tout le temps qu'elle avait duré, les parents désœuvrés venaient s'asseoir autour de la bâche que j'avais montée pour nous protéger du soleil, nous accompagnant souvent dans les chansons et parfois même, oubliant un instant leur condition de sinistrés, ils éclataient en un rire libérateur devant les facéties comiques d'un de mes élèves.

*

C'est pendant une de ces crises de fou rire collectif que, tournant mes yeux du tableau, j'ai aperçu… Birgit ! Birgit, la Suédoise qui n'était pas blonde alors que je pensais que toutes les Suédoises l'étaient. D'abord, je me suis crue victime d'une hallucination, à force de me bourrer quotidiennement le ventre de haricots rouges sans viande ni poisson. Incapable de bouger, j'ai crié comme pour conjurer l'apparition :

« Birgit ?

— Lao ! » m'est revenu en écho.

Oui, c'était bien elle.

Nous nous sommes précipitées l'une vers l'autre, elle m'a entourée de ses bras et nous nous sommes regardées.

Dans le métier qu'elle avait choisi de faire, Birgit avait certainement vu et vécu les pires souffrances humaines, elle avait certainement été confrontée aux pires exactions qu'un être humain pouvait faire subir à un autre et, à force, elle avait dû ériger autour de son cœur une carapace blindée contre toute émotion ou tout sentimentalisme qui la gênerait dans son travail. Je m'étais trompée. Quand elle a regardé mon T-shirt, le même que je portais le jour où l'armée française l'avait évacuée, à la seule différence qu'il était maintenant sale et en lambeaux, quand elle a vu mes chaussures qui n'étaient plus que deux semelles de plastique retenues à mes pieds par deux ficelles, mon visage amaigri, mes tresses échevelées comme celles d'une veuve, ses yeux se sont humidifiés. Quant à moi,

je sanglotais carrément.

C’était la fin de la classe ce jour-là et je ne savais pas alors que ce serait la dernière. J’ai traîné Birgit sous ma tente. Elle venait d’arriver dans le camp le matin même dans le cadre d’un nouveau mandat du HCR et elle effectuait une première tournée pour avoir un aperçu rapide des conditions de vie du camp avant de revenir avec une équipe permanente. Elle ne savait pas que j’étais dans ce camp et quelle n’avait pas été sa surprise lorsque, attirée par les rires autour de la bâche, elle avait aperçu cette jeune fille en train d’enseigner aux enfants ! Elle n’a d’abord pas voulu croire que c’était moi. « Ce serait trop beau, avait-elle pensé : tomber comme cela, dès le premier camp, sur la personne même que je recherchais, c’était à ne pas y croire. Car tu ne le sais peut-être pas, l’une des raisons pour lesquelles j’ai tenu à revenir dans ce pays et à fouiller ces camps était de te retrouver. Tanisha et moi étions malheureuses de ne pas avoir pu te sauver. Bien sûr, il y a des milliers de gens que nous aimerions sauver, que dis-je, nous aimerions sauver tout le monde. Mais il arrive aussi parfois que pour des raisons inconnues, nous nous attachions de façon particulière à une personne. C’est injuste, je le sais, mais il se trouve que tu es spéciale pour nous. Oh que je suis contente de te revoir, Lao ! Nous te sortirons de ce camp, cette fois-ci nous ne t’abandonnerons plus. »

Elle parlait plus que moi. De toute façon, ma gorge était tellement serrée d’émotion que je ne pense pas qu’elle aurait pu émettre un son.

« Je vais envoyer un courriel ce soir à Tanisha pour dire que je t’ai retrouvée. Elle m’a dit qu’elle cherchait une bourse pour toi et que c’était en très bonne voie. De toute façon, si ça ne marche pas de son côté, je t’emmènerai avec moi en Suède. Tu as assez souffert. Comment va ta mère ?

— Elle a été tuée dans un bombardement.

— Oh, je suis désolée… As-tu retrouvé ton frère ?

— Non, mais après ce qui s’est passé à Kandahar, je crois qu’il n’y a plus d’espoir. »

Et à mon tour je lui ai raconté mon histoire. À la fin elle m’a dit :

« Tu te souviens de la journaliste belge, Katelijne ? Elle m’a accompagnée ce matin pour faire un reportage sur les réfugiés. Je vais lui dire que tu es là pour que tu lui racontes ton histoire. Il faudrait que le monde entier comprenne ce qui se passe. Katelijne a été marquée par ton amie Mélanie et m’a dit que la dernière image qu’elle garde d’elle continue à la hanter. Elle aimerait faire quelque chose

pour elle…

— Mélanie est morte, ai-je dit tout simplement.

— Oh, mon Dieu », a-t-elle fait.

Nous nous sommes tues. J'ai sorti la petite trousse qui contenait tout ce qui me restait et qui par miracle n'avait pas été perdue. Birgit me regardait, intriguée. J'ai sorti la photo de Mae, je l'ai dépliée et je la lui ai montrée :

« Quand tu enverras ton mail ce soir à Tanisha, dis-lui que j'ai lu le magazine qu'elle m'avait donné, et dis-lui encore que si jamais elle réussissait à me faire venir en Amérique, j'aimerais rencontrer Mae Jemison.

— C'est qui ?

— Elle le sait et elle comprendra.

— Bien. Je m'en vais. Je te donnerai la réponse de Tanisha demain dans l'après-midi, quand je viendrai te prendre pour te sortir de ce camp. Tu as besoin de vêtements neufs et de chaussures ; je t'en apporterai aussi. Tu n'as besoin de rien d'autre ?

— Un slip neuf, s'il te plaît.

— Sans faute », elle m'a dit. Elle m'a serrée une dernière fois dans ses bras puis a ajouté avant de quitter la tente : « Courage, demain tu sortiras d'ici. En attendant, ne bouge pas, je t'envoie Katelijne. »

Katelijne n'a pas tardé à venir. Elle est venue avec son fidèle cameraman, toute heureuse de me revoir. La première chose qu'elle m'a demandée a été de lui donner des nouvelles de Mélanie. Apparemment Birgit ne le lui avait pas dit.

« Mélanie a été écrasée trois fois par les chars qui vous ont sauvés. »

Comme si elle avait reçu un coup au plexus, elle est restée sans mots pendant plusieurs secondes. Puis, tentant de dissimuler son émotion, elle m'a dit qu'il fallait absolument que je répète pour la caméra ce que j'avais raconté à Birgit.

Lorsque j'ai vu l'œil de la caméra pointé sur moi, j'ai été saisie d'une grande lassitude, j'avais l'impression d'avoir déjà raconté mon histoire dix fois, vingt fois, et j'en avais assez ; je ne voulais pas transformer mes souffrances en un fonds de commerce. Non, mon histoire personnelle importait peu maintenant car je m'en étais déjà tirée. En effet, quelques heures encore et je quitterais ce camp, et dans les jours ou les semaines qui viendraient, Tanisha m'aurait envoyé un billet et j'aurais quitté définitivement ce foutu pays qui avait assassiné mon père et ma mère, qui avait tué ma tante Tamila et qui avait vu disparaître mon frère corps et âme. Les autres ne pouvaient pas en dire autant. J'avais été sauvée et je

partais parce que je connaissais des gens influents à l'étranger. Mais tout le monde n'avait pas cette chance et de toute façon l'avenir d'un pays ne résidait pas en l'exode massif de ses enfants. Je suis heureuse de partir il est vrai, mais pas fière car, si tout le monde faisait comme moi, qui s'occuperait de l'avenir de ces millions d'enfants condamnés à jamais à vivre ici ? Ces enfants avaient le droit de vivre aussi bien que ceux d'Europe ou d'Amérique, et la première chose à faire pour que leurs conditions de vie changent était de révéler au monde leurs souffrances. Et ces souffrances commençaient par celles de leurs mères, c'est pourquoi les histoires de ces autres femmes méritaient d'être mieux connues que la mienne. Alors j'ai suggéré à Katelijne d'interroger plutôt ma voisine et sa fillette de douze ans qui avaient vécu un enfer pire que le mien.

Katelijne a accepté l'idée et la femme aussi. Elle s'est assise devant la caméra et, sans hésitation, a raconté la bouleversante histoire qu'elle m'avait racontée. Katelijne n'en revenait pas :

« Dites-moi, d'habitude, une femme violée cache ce qu'elle a vécu, elle a honte d'en parler ou alors elle en parle dans l'anonymat. Pourquoi en parlez-vous si directement et à visage découvert ?

— Je n'ai pas été violée dans l'anonymat, cela s'est passé en public ; sept soldats m'ont brutalement violentée devant une cinquantaine d'autres et devant ma fille. Je ne peux plus cacher cela. Regardez ma fille, elle a douze ans, quel homme voudra encore d'elle après ceci ? Quelles maladies lui ont-ils communiquées ? Qui peut me dire si elle n'a pas attrapé une grossesse aussi puisque nous sommes abandonnées à nous-mêmes, sans aucun médecin ni personne pour nous aider, nous parler, nous soigner ? Il faut que le monde extérieur sache ce qui se passe ici. Dites au monde entier que les autorités de notre pays sont des criminelles car elles sont responsables de ces soldats. C'est elles qui les ont envoyés. Qu'elles ne nous disent pas que ce sont des bavures d'éléments incontrôlés, oh non, un gouvernement responsable ne peut se défausser par de telles excuses et laisser impunis des crimes aussi odieux. À force de nous taire, nous sommes devenues invisibles. Maintenant je ne me cache plus, je découvre mon visage et je crie mon nom : je m'appelle Lea Malanda ! »

Elle avait lâché son nom avec force, les yeux droit dans la caméra, comme un défi lancé à la face du monde. Qu'y avait-il de plus à ajouter après cela ? Rien. Comme elle n'arrivait visiblement pas à trouver des mots gravides de la même émotion intense que ceux qu'elle venait d'entendre afin de réconforter cette femme qui venait de crier son nom au monde, Katelijne s'est contentée d'écouter et d'approuver de la tête, en silence. Je ne savais pas si c'était de la bonne

télévision car elle nous avait expliqué que ses téléspectateurs aimaient les reportages sur l'Afrique où il y avait du sang, des enfants malingres tendant une main pour mendier, des images dramatiques comme celles qu'elle voulait faire de Maman. Or, ici, elle n'avait que les mots forts d'une femme humiliée parmi tant d'autres qui criait sa peine à la face du monde, dans la dignité. J'espère qu'elle n'était pas déçue.

Concentrées sur Lea Malanda, nous n'avions pas vu qu'une demi-douzaine de femmes nous avaient entourées. Elles semblaient libérées par ce que venait de dire Lea, elles semblaient découvrir que la vraie honte était de continuer à taire ce qu'elles avaient subi et que leur libération commençait par une prise de la parole. Si réticentes à étaler leurs humiliations à la face du monde un instant auparavant, elles voulaient toutes parler maintenant.

« Moi, je n'ai pas été violée, mais c'est d'une autre honte que je veux vous parler. Je me suis vendue, oui, regardez-moi bien, entendez-moi clairement, j'ai vendu mon corps pour quatre comprimés de chloroquine afin de sauver la vie de mon enfant qui allait mourir d'une crise de paludisme. Cet enfant est encore vivant aujourd'hui parce que j'ai donné mes fesses. Quand finiront ces humiliations pour nous ? Même dans ce camp de réfugiés, il y a encore des personnes qui nous obligent à payer de notre sexe une boîte de lait, un bout de tente en plastique, un bol de riz. Certains employés nous demandent de l'argent pour nous établir des cartes de réfugiés.

— Et comme je n'avais pas d'argent, j'ai accepté de coucher deux fois avec un type pour ce petit bout de papier, s'est exclamée une autre femme en colère, en brandissant une carte de rationnement que, grâce à MSF, j'avais reçue gratuitement.

— Sommes-nous femmes pour souffrir seulement ? » a repris la première.

Elle n'a pas pu continuer après sa question restée sans réponse et s'est mise à pleurer. Elle tenait dans ses bras cet enfant pour lequel elle avait vendu sa dignité ; un petit garçon d'une maigreur effrayante pour lequel l'expression « la peau sur les os » n'était pas une simple figure de rhétorique mais des mots qui reflétaient la stricte réalité ; cette maigreur contrastait outrageusement avec la rondeur de son ventre ballonné. Sans être médecin, je ne pensais pas me tromper en disant que cet enfant avait atteint un seuil de malnutrition irréversible. Dans quelques semaines, que dis-je, dans quelques jours, il serait sans aucun doute mort et pourtant, cette mère s'accrochait de façon tenace à cette créature qu'elle enveloppait affectueusement de son amour maternel malgré son combat perdu d'avance.

J'ai regardé Katelijne comme pour la jauger, me demandant si cette

Européenne pouvait aussi bien comprendre les souffrances de ces femmes que les comprendraient une femme indienne, une femme afghane, une Palestinienne ou une Somalie. Je crois que oui. N’étions-nous pas tous humains ? Toute personne peut comprendre et partager la peine d’une autre, pourvu qu’elle s’en donne la peine. Katelijne comme Birgit et Tanisha s’en étaient donné la peine.

29

Laokolé

La rumeur selon laquelle le président de la République allait visiter le camp aujourd'hui dans la matinée est arrivée très tôt le matin. Des soldats se sont mis à circuler en nous demandant de nettoyer nos tentes au cas où celui-ci passerait visiter, avec promesse d'une double ration à l'appui si on accueillait l'illustre personnage avec enthousiasme. On nous distribuerait même un peu de viande et de poisson et peut-être même du sucre. Ils ont sélectionné quelques enfants à qui ils ont donné des vêtements neufs et des chaussures pour accueillir le chef. Ils nous ont demandé de nous présenter sous notre meilleur jour comme s'ils pensaient que nous faisions exprès d'être dans l'état dans lequel nous étions. Pour moi, ce qui m'importait, c'était de savoir si cette visite du chef de l'État ne signifiait pas aussi que toute autre visite était interdite. Cela voudrait dire que les humanitaires ne pourraient pas venir et Birgit ne me sortirait pas aujourd'hui de ce camp, moi qui me réjouissais déjà d'y avoir passé ma dernière nuit.

Trois heures avant l'arrivée du chef de l'État, on nous a alignés derrière une rangée de soldats protégeant l'estrade où il allait se tenir, après nous avoir systématiquement fouillés, comme si nous, pauvres réfugiés, pouvions avoir des armes pour tuer le président de la République. Sur le podium, à force de rester debout dans l'attente de l'illustre personnage, l'un des six enfants est tombé brutalement, sans doute de fatigue ou de faim. Ils l'ont évacué dare-dare.

Enfin nous avons entendu l'hélicoptère de surveillance qui précédait tout déplacement du chef de l'État, puis les motards, puis les youyous des femmes du protocole ; celles-ci plaçaient leurs pagnes par terre pour que le président marche dessus avant que ses augustes godasses n'atteignent le tapis rouge étalé dans la poussière. Les militaires étaient de plus en plus nerveux, leurs doigts crispés sur les gâchettes. Ce n'était pas le moment d'esquisser quelque geste brusque car ils vous abattraient sur-le-champ sans sourciller parce que, janissaires du président de la République, ils étaient au-dessus de la loi et, tout comme lui, jouissaient d'une impunité totale. Certains portaient des lunettes noires comme dans les

films américains.

Après avoir répondu aux acclamations, le président est monté sur l'estrade. Pour des raisons de sécurité peut-être, on ne nous avait pas dit qu'il serait accompagné de son épouse, mais j'ai compris pourquoi sa présence était nécessaire, les sacs d'aliments à distribuer avaient été offerts par elle puisqu'ils étaient tous frappés du sigle de son association, « Enfance-Solidarité ». Un signal discret et les enfants sélectionnés se sont mis à chanter. Dès la fin des chants de louange, l'épouse du président a pris l'un des enfants dans ses bras, une gamine de cinq ans tellement malingre qu'elle flottait dans les habits neufs dont on l'avait affublée. Ses cheveux avaient la couleur rousse des cheveux d'enfants atteints de kwashiorkor. Elle a embrassé l'enfant puis lui a tendu des biscuits vitaminés sous les applaudissements et devant les caméras. La petite avait visiblement faim puisqu'elle n'a pas pu attendre, à peine la femme du chef de l'État l'avait-elle reposée à terre, hors du champ de la caméra, qu'elle a commencé à déchirer le paquet de biscuits. Un des militaires du protocole l'a rappelée à l'ordre en lui tapant discrètement mais fermement sur le poignet. Le paquet est tombé et son contenu s'est éparpillé, tandis que l'enfant regardait effrayée ces biscuits qu'elle ne pouvait pas prendre pour les fourrer dans sa bouche.

Le président s'est mis à parler. Je n'ai retenu qu'une chose, c'est que la France nous avait offert des pelles et de la chaux. Je crois que cela servira à déterrer et à enterrer tous ces corps ensevelis à la sauvette dans les quartiers, afin d'éviter une épidémie. C'était avec la chaux que nous enterrions les bêtes atteintes de la maladie du charbon. Puis c'était fini. Le président, sa femme, les motards et l'hélico sont partis. Le chef de l'État n'avait pas visité le camp.

On nous avait dit que la distribution des denrées devait commencer après le départ du président, mais curieusement, les militaires ont commencé à emporter des sacs d'aliments dans leurs bahuts postés à l'entrée du camp. Les réfugiés ont commencé par protester mollement à cause de la peur du fusil, mais bientôt, leurs ventres affamés n'entendant plus raison, ils se sont jetés à leur tour sur la proie. Des sacs de riz ou de haricots éventrés, les femmes essayaient de remplir leurs pagnes, les hommes forts tentaient de soulever des sacs entiers ou d'emporter de gros bidons d'huile. C'était l'émeute.

La petite gamine embrassée par la femme du président était abandonnée sur l'estrade, au milieu de cette mêlée. Mais où était donc sa mère, ou alors, était-ce une de ces orphelines qui pullulaient en ce lieu, abandonnées ? Certainement. Elle a regardé autour d'elle et, ne voyant plus le militaire qui l'avait frappée, elle s'est jetée par terre et a commencé à jeter goulûment dans sa bouche les biscuits

éparpillés sur l'estrade. Elle a alors aperçu le reste du paquet, elle a tendu le bras et… vlan, avec une violence inouïe, un ceinturon de soldat l'a frappée, ratant de très peu la main de l'enfant et faisant voler une boîte de lait en poudre qui avait atterri sur l'estrade dans la bousculade. J'ai levé les yeux, le cerbère était à côté de moi et s'apprêtait à abattre à nouveau son fouet. J'ai retenu le ceinturon, je pense même l'avoir retiré de ses mains. Il m'a regardée en fronçant les sourcils de courroux, histrion ridicule. Et je l'ai reconnu. Chien Méchant. Ce milicien qui avait abattu sans pitié dans la rue un gamin qui vendait des oranges, ce milicien que j'avais aperçu dans la cour du HCR. C'était un animal cruel. Il s'apprêtait à frapper de nouveau l'enfant. Tout en lui lançant un tas de noms d'oiseaux, je me suis précipitée sur la gamine et l'ai couverte de mon corps. Et le forcené de frapper, chaque coup de ceinturon brûlant ma chair et déchirant un peu plus mon T-shirt. Si ces coups avaient atteint l'enfant, elle ne serait plus en ce moment qu'un tas de viande haché. Je commençais à souffrir, je ne savais plus combien de temps j'allais encore continuer à tenir sans hurler et sans lâcher l'enfant. Je me suis arc-boutée pour attendre la prochaine morsure de la ceinture, mais elle ne venait pas. Surprise, j'ai levé les yeux.

Chien Méchant était par terre et se faisait sérieusement tabasser. En fait c'était l'émeute. Ces mères, dont beaucoup semblaient n'avoir plus aucun ressort tant elles avaient été humiliées, avaient redressé la tête et cognaient sur ces militaires avec tout ce qu'elles pouvaient avoir sous la main. Ces hommes vaincus et honteux de n'avoir pas pu protéger leur famille dans l'adversité semblaient aussi prendre leur revanche. Après tout, ils étaient plus de mille, les soldats n'étaient pas cent. Hélas, ces derniers avaient des fusils, et ils s'en sont servis…

L'émeute matée, ils ont puni tout le monde en décrétant qu'il n'y aurait pas de distribution de nourriture pendant quarante-huit heures, puis ils ont commencé une rafle. Ils ont ramassé systématiquement tous les hommes dans la force de l'âge et comme toujours, ils ont pris des femmes avec eux. Je me préparais à regagner ma tente, l'enfant dans mes bras, lorsque ce Chien Méchant m'a brutalement interpellée. Il bouillonnait encore de colère et deux de ses collègues m'ont littéralement soulevée et jetée dans le camion ; j'aurais lâché l'enfant s'il ne s'était pas bien accroché à moi.

Les différents camions ont fait escale dans deux ou trois camps militaires, déchargeant chaque fois les hommes ; j'étais sûre que leurs épouses ne les reverraient plus jamais. À chaque arrêt également, chaque soldat descendait une femme qu'il avait embarquée. Leur repos du guerrier, je suppose. Lorsqu'au dernier arrêt ils m'ont transférée dans une Toyota Hillux dont Chien Méchant a pris le volant, j'ai compris que mon sort était désormais entre ses griffes. Il a

conduit à un train d'enfer, klaxonnant, traversant les rues sans ralentir, pour s'arrêter devant une maison du quartier ouest de la ville. Il est descendu le premier et est allé déverrouiller la porte et a allumé la lumière extérieure car la nuit était maintenant tombée. Il est revenu et d'une voix rauque m'a intimé l'ordre de descendre. Debout avec l'enfant dans mes bras, et regardant ce tueur garer son véhicule, je savais que j'étais arrivée au bout de mon destin. J'avais vu et vécu tellement de choses dans ce foutu pays que plus rien ne me surprendrait plus. Je savais qu'il me demanderait de rentrer dans la maison et tout naturellement je refuserais et je tenterais de résister ; il me frapperait avec ses poings ou son fusil, il brutaliserait l'enfant et à la fin, vaincue par sa force brute, je serais traînée dans la maison et Dieu seul savait la suite. Autant garder la tête froide. L'expression familière, aller à la rencontre de son destin, m'est revenue. J'ai alors décidé de prendre l'initiative, de ne pas attendre un ordre de lui : un peu bravache, un peu cinéma, j'ai ouvert la porte déverrouillée et je suis entrée dans l'antre de la bête. Une véritable caverne d'Ali Baba. Télés, chaînes musicales, ordinateurs, frigos, gazinières, produits pharmaceutiques et que sais-je encore ; plus inattendu, il avait aussi pillé des livres ; je ne pensais pas qu'une telle bête pouvait voler des livres puisque leur valeur sur notre marché local était nulle. J'ai choisi son plus beau fauteuil, je m'y suis installée et j'ai éteint la lumière pour l'attendre, l'attendre dans l'obscurité. Une chose était sûre, je ne me laisserais pas faire, je me battrais bec et ongles jusqu'au bout. Je ne regrettais qu'une chose cependant, c'était de ne pas pouvoir sauver cet enfant assis sur mes genoux, cet enfant qui croyait sans doute que je pouvais le protéger du reste du monde.

30

Johnny dit Chien Méchant

Étrange femme, étrange fille. Jamais je n'avais eu cette impression devant quelqu'un, surtout pas devant une femme. Quand je suis sorti du véhicule après l'avoir garé, elle avait disparu. J'ai cru qu'elle s'était enfuie et je m'en suis voulu de ne pas l'avoir gardée à l'œil. De toute façon, elle n'irait pas loin dans ce quartier qu'elle ne connaissait pas, surtout avec un enfant, et je la rattraperais sans problème dès que je me mettrais à sa poursuite. Pour être cependant sûr qu'elle n'avait pas quitté la parcelle, j'ai fait le tour de la maison. J'ai regardé derrière les touffes de lantanas et d'hibiscus qui en délimitaient le bord, elle n'y était pas. J'ai même regardé à l'intérieur des tôles qui abritaient la fosse d'aisance au cas où elle aurait supporté les odeurs nauséabondes qui s'y dégageaient, elle n'y était pas non plus. Il ne me restait plus qu'à ranger les deux bidons d'huile et le sac de haricots que je m'étais procurés avant de me lancer à sa poursuite. En tout cas, cette fois-ci je ne ferais pas les choses à moitié, elle sentirait ma colère passer.

Je suis entré dans la maison. Je croyais avoir allumé toutes les lumières tout à l'heure mais apparemment pas puisque le salon était plongé dans l'obscurité. J'ai appuyé sur l'interrupteur. La lumière a jailli… et mon cœur a failli s'arrêter : un fantôme assis dans un fauteuil, un enfant sur les genoux, a surgi de la nuit, inattendu. Tourner les talons, fuir. Mais non, la frayeur est passée, je me suis ressaisi à temps. Diable, c'était elle !

Étrange femme, étrange fille. Elle me regardait sans peur, comme si elle attendait avec curiosité ce que j'allais lui faire. Elle n'était pas bête, elle avait dû remarquer que j'avais perdu les pédales un instant devant elle, il fallait donc que je rétablisse immédiatement l'ordre des choses, qu'elle comprenne vite qu'ici le patron c'était moi.

« Qui… qui t'a donné l'autorisation de rentrer dans ma maison ? ai-je dit bêtement.

— Qui t'a donné l'autorisation de me kidnapper ?

— Quoi ? Je fais ce que je veux, je n’ai d’ordre à recevoir de personne !

— Moi aussi, je fais ce que je veux et je n’ai d’ordre à recevoir de personne !

— Comment t’appelles-tu ?

— Tu crois vraiment que je vais te donner mon nom ? »

Mais quelle connasse ! Elle me prend pour qui ?

« Mais tu me prends pour qui ? ai-je gueulé.

— Pour ce que tu es, un tueur. »

L’injure m’a frappé de plein fouet.

« Je ne suis pas un tueur, mademoiselle. Je fais la guerre. On tue, on brûle et on viole les femmes. C’est normal. La guerre c’est comme ça, donner la mort, c’est naturel. Mais cela ne veut pas dire que je suis un tueur, un vulgaire assassin !

— Qu’est-ce que tu attends pour me violer, Chien Méchant ? »

Et vlan ! Là, je vous dis pas, je suis resté baba. Elle me connaissait, elle connaissait mon nom. Qui était-elle, cette fille qui ne payait pas de mine, dans son T-shirt en lambeaux ? Cette fille qui osait encore me défier malgré la correction que je lui avais adressée il n’y avait pas si longtemps ? Qui n’avait pas peur du revolver que j’avais à la ceinture ? Avais-je par mégarde introduit une sorcière dans ma maison ? Franchement, j’ai eu peur. Dans mon pays, il faut se méfier des femmes. Il y en avait qu’on appelait des *mamiwatas*, qui vivaient dans des cours d’eau et venaient marabouter les hommes par leur beauté et leur sensualité. Peut-être en était-elle une. Ou alors une succube qui avait attendu la nuit pour m’entraîner dans une orgie lubrique et me sucer de tout mon souffle viril par le conduit de mon sexe aspiré dans sa bouche ?… Non, ce n’était ni l’une ni l’autre car les *mamiwatas* et les succubes n’apparaissaient que la nuit ou à l’aube ; or celle-ci n’était qu’une misérable réfugiée que j’avais ramassée dans un camp. J’ai touché à mon revolver. La force était mon arme et le fusil mon instrument de terreur : que faire quand quelqu’un ne craignait ni ma force ni mon arme ? J’étais perdu. Je pouvais la tuer sans problème. Mais si je la tuais sans lui faire peur, sans l’humilier, elle aurait gagné. Elle m’avait posé la question avec sarcasme : « Qu’est-ce que tu attends pour me violer ? » Qui pouvait encore avoir la force de bander et de vouloir violer après une telle moquerie, face à un tel dédain ?

« Tu te trompes, je n’ai pas envie de toi. Regarde-toi, j’ai ajouté, tu es sale, tu as probablement plein de poux dans tes cheveux de veuve éplorée. Et puis tu es une pute, je parie que tu ne connais même pas le nom du père de ton enfant. En plus, qui me dit que tu n’as pas le sida ? Qui aurait envie de baiser une femme

comme toi ? Mieux vaut encore mille fois me masturber. »

Non, elle ne s'est pas énervée, mes insultes ne l'ont pas mise hors d'elle. Elle me regardait toujours avec ce regard froid qui m'exaspérait, continuant à caresser son enfant.

« Réponds-moi, ai-je crié. Quand je parle, on me répond. »

Elle n'a toujours rien dit.

« Tu crois que je ne fais rien d'autre dans la vie que tuer, viens voir », ai-je dit en colère.

J'ai ouvert la chambre à coucher et je suis entré. Elle a abandonné l'enfant dans le fauteuil et m'a suivie, mais toujours sur ses gardes, elle est restée au seuil.

J'ai ouvert avec fracas ma garde-robe. Là se trouvait tout ce que j'avais pillé et acheté dans ma vie. Avant d'être engagé dans la milice, je faisais partie de la Société des Ambianceurs, oui madame, les rois de la sape. J'ai sorti avec rage un des costumes de mon couturier londonien préféré, Old River : un pantalon bleu nuit sur lequel se trouvait toujours la ceinture Versace cousue main que j'y avais enfilée ; une veste cintrée bleu nuit également, en tissu « super-100 », avec trois boutons et poches passepoilés. Je les ai jetés sur le lit. Sur une chemise jaune Yves Saint Laurent en coton piqué et col fait à la main, j'ai noué une cravate unie de la même couleur, un jaune clair, pour montrer ce que nous, la nouvelle génération des sapeurs, dénommions s'habiller « fond sur fond ». J'avais remplacé les traditionnelles manchettes avec ce que nous appelions « boules de neige » directement importées d'Italie. Côté chaussures, je lui ai montré mes Weston, mes Salamander, mes John Lobb. Quoi d'autre ? Le petit parasoleil Gucci pour se protéger du soleil. Parfum ? Giorgio Armani. Alors, un tueur s'habillait-il comme ça !

Des ballots de pagnes pillés chez M. Ibara, j'ai sorti le lot que j'avais mis de côté pour ma défunte bien-aimée Lovelita et de ce lot, j'ai choisi le plus beau pagne. Un superwax hollandais avec dessins de coqs déployant leurs plumes dans un champ de fleurs. « Je te le donne, tu vois, Chien Méchant n'était pas si méchant que ça. »

Pas impressionnée du tout et ne montrant aucun intérêt, elle est repartie au salon avant même que j'aie fini de lui exhiber tout mon trésor. Elle s'est rassise,

cette fois-ci à côté de l'enfant. Je ne savais plus que faire pour l'intimider, l'impressionner, la faire réagir. Merde. Je suis revenu au salon et j'ai dit :

« Je ne suis pas qu'un "ambianceur", je suis aussi un intellectuel. »

Là, sa surprise a été authentique. Elle m'a regardé comme si je tombais de la lune. Peut-être ne savait-elle pas ce qu'était un intellectuel ? « C'est quelqu'un qui a été à l'école et dont le cerveau fonctionne même la nuit quand il dort ; il connaît la surface du cube et de la sphère, il a étudié la grammatologie et la stroboscopie, et il a beaucoup de livres dans sa bibliothèque », lui ai-je expliqué d'un trait. Elle ne me croyait sans doute pas, peut-être parce que je parlais dans le vide. J'ai tendu la main vers l'étagère à ma droite et sorti un gros ouvrage relié avec un carton dur recouvert de cuir, le premier livre de ma collection, la Bible tachée de sang que j'avais récupérée chez un vieil illuminé de Kandahar. Elle était encore plus lourde que je ne le pensais. Je la lui ai lancée :

« Voici le premier livre de ma collection. Une Bible. » Elle est tombée sur ses genoux libres de l'enfant. Elle l'a attrapée des deux mains, l'a passée dans sa main gauche pour laisser libre la droite afin de se défendre avec ; un vieux renard comme moi connaissait le truc. Elle n'a pas ouvert le livre. Je continuais à parler seul et ça m'énervait de plus en plus.

« Quand je parle, on me répond. Réponds-moi ! » Toujours ce regard méprisant et cette petite moue de dégoût aux commissures de ses lèvres. Trop c'était trop. Et puis trop parler devant une femme est un signe de faiblesse. De l'action. Un homme doit agir. Une bonne gifle par exemple.

« Écoute ma belle, tu ne veux pas parler ? Eh bien, je vais te faire hurler. »

J'ai avancé sur elle. Je n'ai pas vu venir la Bible. Lancée par sa main gauche, le gros livre m'a frappé en plein visage, juste à la base du nez, avec une force inouïe. Comment n'avais-je pas compris que cette sorcière ne pouvait qu'être gauchère ? J'ai basculé à la renverse sous l'impact du choc. Ma nuque a violemment percuté le rebord de la table avant que je ne m'écroule, sonné. Je saignais abondamment du nez et de la nuque. J'étais mort, tué par une Bible. On m'avait toujours dit de me méfier des femmes et des livres ! La salle tournoyait. Me relever, la tuer. Ma main s'est tendue par réflexe vers le revolver fixé à la hanche, mais un objet lourd m'a broyé les doigts. Et puis une furie s'est acharnée à me donner des violents coups répétés entre mes deux jambes. La douleur était insupportable ; j'ai hurlé, j'ai plaidé pour que cela cesse mais la furie ne connaissait pas la pitié et a continué à cogner, à cogner ; je me suis mis à pisser du sang, puis mes testicules ont éclaté et mes couilles ont été en marmelade ; j'étais émasculé. La furie n'a pas cessé pour autant. La douleur irradiait maintenant tout mon corps… J'ai mal… je meurs… je suis mort… je… je…

31

Laokolé

Il a eu vraiment peur quand la lumière a jailli, et qu'il m'a vue, là, assise dans un fauteuil avec mon enfant. Je lui avais fait perdre sa morgue absolue et j'avais marqué un grand point. Ça pouvait être d'une part une bonne chose en ce sens qu'il me craindrait un peu plus et ne tenterait pas de me faire subir n'importe quoi, mais ça pouvait aussi être une mauvaise chose car cela pourrait le rendre plus cruel. Il fallait à tout prix que je lui tienne tête, que je garde mon avantage psychologique car je savais maintenant que tant que je ne lui laisserais pas l'occasion d'utiliser son arme, il serait à ma portée.

J'ai commencé par lui répondre du tac au tac, ce qui l'a encore plus déstabilisé ; je pense qu'aucune de ses victimes ne l'avait affronté de cette façon. Ce qui l'a complètement déboussolé, c'est quand j'ai refusé de lui donner mon nom suivi de mon silence total. Le silence de la mer. Pour cacher son désarroi, il m'a invitée à regarder sa garde-robe, bourrée des vêtures des grands couturiers et des grands chausseurs londoniens qu'il avait pillées çà et là. Il a poussé sa stupidité et sa naïveté jusqu'à me proposer des pagnes volés. Devant mon silence obstiné, il m'en a sorti une bien bonne, il m'a dit qu'il était un intellectuel.

J'avoue que pendant quelques instants c'est moi qui avais failli être déstabilisée en écoutant cela. Je n'avais jamais entendu un de ces miliciens pilleurs, voleurs et violeurs dire qu'il était intellectuel et qu'il s'intéressait aux livres. Comme quoi la vie réservait toujours de ces surprises. J'ai failli sortir de mon silence pour lui demander quels livres il avait déjà lus et aimés mais son bagout m'a sauvée. Tout en parlant, il m'a balancé une grosse Bible qui a atterri sur mes genoux. J'ai fait glisser le livre dans la main gauche, ma main usuelle, tandis que je dégageais ostensiblement la droite pour lui faire croire que celle-ci était ma main forte, celle avec laquelle je me défendais, exploitant ainsi son préjugé de droitier. Pendant qu'il s'empêtrait dans une définition amphigourique de l'intellectuel, je soupesais discrètement le gros livre, bien calé dans ma main. J'ai attendu l'occasion, qui heureusement n'a pas tardé. Après sa description emberlificotée de l'intellectuel, il m'a regardée. J'ai lu dans son regard qu'il cherchait désespérément à adouber sa qualité d'intellectuel et d'homme

intelligent par un petit signe de ma part, un petit signe d'admiration. J'ai fait le contraire. J'ai relevé les commissures de mes lèvres en un signe de mépris, et cela a marché. Il s'est fâché et a fait un pas en avant, vers moi.

La Bible l'a frappé en plein visage.

Quand le désespoir se transforme en énergie de destruction, sa force est démultipliée d'une façon incroyable. Il est tombé sous l'impact. Il aurait pu se relever aussitôt si la chance n'avait pas été avec moi et cette chance a été qu'avant de tomber, sa nuque a violemment percuté la pointe de l'angle droit formé par la rencontre de deux côtés d'une table rectangulaire. Le bruit du choc m'a fait penser que sa nuque s'était brisée. J'ai aussitôt bondi. J'ai écrasé ses doigts avec une grosse bouteille pleine de whisky voyant qu'il tentait de prendre son revolver, puis je me suis mise à piétiner, à écraser, à frapper avec toute la force de mes talons ces organes génitaux qui avaient humilié tant de femmes. J'ai pensé à la fillette de douze ans du camp, j'ai pensé à mon enfant qu'il a failli écorcher sous les coups de sa ceinture de tirailleur et j'ai frappé entre ses jambes, j'ai piétiné, écrabouillé, écrasé son bas-ventre. J'ai frappé comme une furie prise de folie furieuse. Quand je me suis calmée, son corps était inerte.

L'enfant dans le fauteuil me regardait sans un mot. J'ai pris le pagne neuf qu'il voulait m'offrir, j'y ai fait un accroc avec mes dents et je l'ai déchiré en deux grands morceaux. J'ai posé mon enfant à califourchon sur le dos et je l'ai attachée avec un des morceaux du pagne. Sans un regard sur le corps inerte qui baignait dans son sang, je suis sortie dans la rue et je me suis mise à marcher à grands pas. L'air frais m'a donné un coup de fouet. Et j'ai ressenti une joie m'envahir. Joie d'être vivante. Joie d'avoir survécu. Joie de continuer à vivre. L'air frais a aussi ravivé l'enfant, puisqu'elle s'est mise à pleurer. C'était bien ainsi car un enfant qui pleure est un enfant qui vit. Et je me suis souvenue que ma petite fille n'avait pas de nom. Or toute existence dans l'univers commençait par un nom. J'ai plongé ma mémoire dans le riche patrimoine de la langue de mon grand-père et j'en suis revenue avec le mot le plus pur de la tribu, le mot le plus beau reflétant parfaitement ce moment : *Kiessé !* La joie ! Mon enfant, je te nomme Kiessé ! Et j'ai regardé vers le ciel : elles étaient là, diamants brillants, couronnant nos têtes. Que ferions-nous sans les étoiles ?

Avril 2002

4ème de couverture

Congo, en ce moment-même. Johnny, seize ans, vêtu de son treillis et de son tee-shirt incrusté de bris de verre, armé jusqu'aux dents, habité par le chien méchant qu'il veut devenir, vole, viole, pille et abat tout ce qui croise sa route. Laokolé, seize ans, poussant sa mère aux jambes fracturées dans une brouette branlante, tâchant de s'inventer l'avenir radieux que sa scolarité brillante lui promettait, s'efforce de fuir sa ville livrée aux milices d'enfants soldats. Sous les fenêtres des ambassades, des ONG, du Haut-Commissariat pour les réfugiés, et sous les yeux des télévisions occidentales, des adolescents abreuvés d'imageries hollywoodiennes et d'information travestie jouent à la guerre : les milices combattent des ennemis baptisés « Tchétchènes », les chefs de guerre, très à cheval sur leurs codes d'honneur, se font appeler « Rambo » ou « Giap » et s'entretuent pour un poste de radio, une corbeille de fruits ou une parole de travers.

Dans ce roman, qui met en scène des adolescents à l'enfance abrégée, Dongala montre avec force comment, dans une Afrique ravagée par des guerres absurdes, un peuple tente malgré tout de survivre et de sauvegarder sa part d'humanité.

Emmanuel Dongala est né en 1941, de père congolais et de mère centrafricaine. Il est aujourd'hui professeur de chimie à Simon's Rock College, dans le Massachusetts, et professeur de littérature africaine francophone à Bard College, dans l'État de New York.

Du même auteur au Serpent à Plumes : *Jazz et vin de palme* (Motifs n° 39), *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* (Motifs n° 112) et *Le Feu des origines* (Motifs n° 139).